

ROMANS DAUPHINOIS

PAR

LÉON BARRACAND

AVEC HUIT COMPOSITIONS DE TOFANI



PARIS. CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS

4, rue de Furstenberg

1882



DU MÊME AUTEUR

CHEZ CHARAVAY FRÈRES		
UN VILLAGE AU XII ^e SIÈCLE ET AU XIX ^e		2 fr.
CHEZ ALPHONSE LEMERRE		
DONANIEL, poème		3 fr.
LE DOCTEUR GUL, poème		3 fr.
JEANNETTE. – L'ENRAGÉ, poèmes		3 fr. 50 c.
MORGANA. – LA COMTESSE DE CHATEAU-		
BRIANT. – CHALAIS. – TRISTAN (théâtre).		3 fr. 50 c.
ODE A LAMARTINE		50 C.
CHEZ MARPON ET FLAMMARION		
YOLANDE		3 fr.

ROMANS DAUPHINOIS

PAR

LÉON BARRACAND

AVEC HUIT COMPOSITIONS DE TOFANI



PARIS. CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS

4, rue de Furstenberg

1882



PIERRETTE

I

C'est l'histoire de la pauvre Pierrette que je veux raconter. Ses malheurs et sa triste fin se trouvent mêlés aux premières impressions douloureuses de mon enfance. Aussi, ne saurais-je entreprendre ce récit, sans entrer d'abord dans quelques détails sur moi-même.

J'avais douze ans quand mon père mourut. Ma mère, qu'il laissait avec deux enfants dont j'étais le plus jeune, habitait, au centre d'une vaste exploitation rurale, une grande maison carrée que les habitants du village, bien que son aspect n'eût rien de seigneurial, n'appelaient jamais que « le château » Cette demeure était devenue bien sombre et le silence s'y était établi, depuis la perte que nous avions faite. Mais, près de là, la ferme qui en dépendait, n'avait rien perdu de sa gaîté et de son animation : les canards barbotaient toujours dans la mare ; les poules fouillaient, en caquetant, le fumier entassé dans la cour ; c'était le même mouvement de chevaux sortant de l'écurie ou rentrant du labour, les mêmes mugissements de bœufs et les mêmes bêlements de moutons dans l'étable.

De toutes les personnes qui habitaient avec nous, il en est une dont le souvenir me revient souvent encore. Je veux parler de Joseph, le vieux domestique de mon père. C'était un homme d'une bonté et d'un dévouement infatigables, et dont les cheveux grisonnants donnaient à la physionomie, ordinairement souriante, une douceur extrême.

Il y avait un hôte de plus à la maison, quand mon frère, qui était au collège, venait y passer les vacances. Nous faisons alors aux alentours de grandes parties de chasse et de pêche ; j'avais l'honneur de porter la carnassière ou la nasse, qui, il faut bien l'avouer, ne revenaient de toutes ces expéditions ni l'une ni l'autre bien lourdes. Mais notre père ne devait plus être là au retour pour nous dire les noms de toutes nos victimes et pour nous appeler en souriant des Nemrod !

Quelques mois s'étaient écoulés depuis le malheur qui nous avait frappés. Un jour de novembre, dans l'après-midi, je jouais seul dans l'allée de marronniers qui va rejoindre la route de Saint-Romain-sur-Isère dont on aperçoit le clocher à quelque distance. Sans m'expliquer le but de la tâche que je m'étais imposée, – ce qui importe peu aux enfants pourvu qu'ils s'amuse, – je m'acharnais à amonceler en un seul tas toutes les feuilles tombées des marronniers et que le vent me disputait. Je me souviens que ce

jour-là, la bise d'automne soufflait tristement dans les branches des arbres dépouillés. Elle roulait les pauvres feuilles avec un bruit sec, puis elle les soulevait dans les airs à une grande hauteur d'où elles allaient, en pirouettant, tomber au loin dans les plaines. Le soleil avait de pâles rayons qui s'étendaient en nappes froides sur les guérets, et je voyais sur leur surface glisser en silhouettes fantastiques l'ombre des nuages qui couraient dans le ciel. La désolation du spectacle qui m'entourait, la voix lugubre du vent dans les arbres, le tourbillonnement des feuilles qui fuyaient éperdues, la cloche de Saint-Romain qui se mit à tinter mélancoliquement et qui me fit ressouvenir que, près de l'église, se trouvait un espace étroit où la terre avait été remuée fraîchement, tout sembla se réunir pour me jeter dans une profonde tristesse, une angoisse inconnue vint me saisir et me glacer le cœur, et, me laissant tomber sur un tas de feuilles, j'y demeurai sans mouvement et sans penser à rien, les regards perdus dans le vide.

J'étais là depuis je ne sais combien de temps, quand tout à coup je jetai un cri d'effroi. Un bruit de pas s'était fait entendre derrière moi et une main s'était posée sur mon épaule. Je me retournai, plein de terreur.

– Je vous ai fait peur, me dit Joseph dont la bonne figure souriait. Est-ce que vous dormiez ?

– Non, lui dis-je.

– J'aurais dû vous parler avant de vous prendre le bras. Je ne ferai jamais que des sottises. Il ne faut pas rester là, monsieur Alfred, ajouta-t-il ; il commence à faire froid, d'ailleurs madame votre mère veut vous parler. Elle m'envoie vous chercher.

Je me levai, il me prit la main, et tous deux, remontant l'allée en silence, nous entrâmes dans la maison.

Je trouvai ma mère dans la petite chambre où je couchais. Les tiroirs de ma commode étaient ouverts, et elle en avait tiré tout le linge et les vêtements qui composaient mon trousseau. En m'apercevant, elle accourut à moi et me prit dans ses bras. Les larmes jaillirent de ses yeux, et aussitôt, sans connaître encore la cause de son chagrin, je me mis à pleurer moi-même.

– Nous sommes bien malheureux, mon enfant, me dit-elle, mais, puisque Dieu a voulu nous éprouver, nous devons nous soumettre. Ne pleurons donc

plus, soyons tous deux raisonnables, car il faut que tu le sois, toi surtout, Alfred, plus que ne le comporte ton âge. Tu vas avoir treize ans, et c'est l'époque où ton père, qui t'a appris tout ce que tu sais, avait décidé que tu nous quitterais pour achever tes études. Ton frère Louis, qui a un bon cœur comme toi et qui travaille beaucoup, aura terminé les siennes l'année prochaine. Tu iras le remplacer au collège à cette époque, car il m'en coûterait trop aujourd'hui d'être complètement séparée de mes deux enfants. Pour tout concilier, j'ai donc résolu, en attendant le retour de ton frère auprès de moi, de te mettre tout près d'ici, à Saint-Romain. J'ai vu M. Gagnepain, le maître d'école.

A ces mots la surprise et le chagrin se peignirent sans doute sur mon visage, car, pour y faire diversion, elle continua sur un ton plus plaisant :

– C'est un bien drôle, mais un bien excellent homme que M. Gagnepain ! Ah ! la bonne figure. Tiens ! tu vas rire, j'en suis sûre, la première fois que tu le verras, avec ses lunettes et sa béquille. Et savant !... il sait autant de latin, je parie, que M. le curé de Saint-Romain Et madame Gagnepain... Quelle excellente femme ! Jeune, douce, très-jolie !... Qui dirait que son mari l'a prise à la queue des vaches ?... Enfin, c'est un singulier mariage, mais ce sont de braves gens. Ils ont beaucoup d'élèves, mais ils n'ont qu'un pensionnaire qui sera ton ami, le petit Béchard, dont je connais les parents. Vous aurez la même chambre. Je l'ai vue, elle est très-belle, cette chambre...

– Mais c'est donc pour y rester ? demandai-je avec des larmes dans la voix.

– J'irai te voir souvent, et tu viendras ici tous les dimanches.

– Et quand dois-je partir ?

– Demain. M. Gagnepain t'attend depuis longtemps, mais je n'avais pas eu jusqu'ici le courage de te l'annoncer. Allons ! du cœur. Tiens ! regarde, voici ta malle, dit-elle en désignant un grand coffre dont le couvercle bâillait dans un coin de la chambre. Elle est à toi, cette belle malle ! Et tu vas m'aider à y placer tes effets, car je ne m'en tirerais pas sans toi. Voici d'abord ta chemise à jabot que tu ne mettras que les dimanches. Voici maintenant ta belle jaquette.

Avec la mobilité de sensations propre aux enfants, je me sentis presque consolé du moment que je devenais nécessaire à l'arrangement de mon trousseau, et jusqu'à la nuit j'aidai ma mère à faire les préparatifs de mon départ.

Je fus ce soir-là plus long à m'endormir que les jours précédents où je n'avais qu'à fermer les yeux pour que le sommeil arrivât. J'étais partagé entre le plaisir et la crainte en songeant à la journée du lendemain. La douleur de quitter ma mère était adoucie par la perspective des objets nouveaux qui allaient bientôt s'offrir à moi. Car c'était pour moi tout un monde inconnu que cette école, que cette étrange demeure dont le mystère m'avait toujours fait rêver, chaque fois qu'en traversant le village j'avais entrevu de loin sa salle basse, où d'innombrables têtes se penchaient sur des pupitres, et d'où s'échappait sans cesse un bourdonnement de voix. J'allais donc pouvoir considérer de près tous ces petits paysans qui passaient chaque jour sur la route, coiffés d'un bonnet à rayures de couleurs, le floquet au vent, les livres retenus sur l'épaule par une courroie, et qui m'avaient si souvent jeté des pierres en me criant cent sottises.

C'est dans cette anxieuse situation d'esprit que je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, à sept heures, ma mère vint m'éveiller. Après avoir revêtu mon costume de tous les jours, que Je complétais, à la suite d'une concession aussitôt obtenue que demandée, par ma belle casquette à gland, je descendis à la salle à manger où mon café au lait m'attendait. Je l'avalai avec quelques larmes qui roulaient de mes yeux dans la tasse. Puis, j'entendis Joseph qui descendait de ma chambre, et je le vis bientôt paraître, portant ma malle sur ses épaules. Nous nous éloignâmes par l'allée de marronniers, et je me retournai souvent pour voir ma mère qui était restée sur le seuil de la porte et qui agitait son mouchoir en signe d'adieu.

L'école de M. Gagnepain était située à l'entrée du village, au bord de la route. Il y avait là un grand mur percé d'une porte à claire-voie que nous poussâmes pour entrer. Nous nous trouvâmes dans une cour ornée de platanes et bordée de bâtiments de peu d'élévation, dont les uns servaient de salles d'étude et dont les autres étaient réservés à l'habitation particulière du maître d'école. Un hangar s'élevait dans un coin, où les écoliers pouvaient

jouer en temps de pluie, et plus loin s'étendait un jardin, sans cesse fourragé par leurs jeux, et où poussaient plus d'herbes que de fleurs.

J'aperçus par une fenêtre une quarantaine de têtes qui s'étaient dressées, ainsi que des bras s'agitant pour annoncer notre arrivée à M. Gagnepain. La porte de la classe s'ouvrit aussitôt, et le maître d'école, appuyé sur sa béquille, la tête découverte et ses grosses lunettes sur le nez, s'avança vers moi.

– Vous voilà donc enfin, M. Alfred, me dit-il en souriant et en me tendant la main.

Mais à ce moment il fut interrompu par un murmure grossissant de voix et d'éclats de rire, auxquels se mêlaient par intervalle des chants de coq et des aboiements de chiens parfaitement imités.

– Ces garnements. on ne peut les laisser seuls un instant. Portez cette malle à ma femme que vous trouverez là, dit-il à Joseph en lui désignant un corps de logis au fond de la cour. Et vous, mon jeune ami, venez avec moi.

Je le suivis, et nous entrâmes dans la classe qui retomba aussitôt dans le silence. M. Gagnepain me désigna une place sur le premier banc en face de lui, et remontant dans sa chaire, plaça sa béquille à côté de lui.

– Vous venez de donner une triste idée de vous au nouveau condisciple qui vous arrive, dit-il en s'adressant aux écoliers. On dirait que vous prenez à tâche de vous montrer grossiers, mal élevés, sans usage et sans éducation, aux personnes qui ne vous connaissent pas. Vous profitez d'une absence forcée pour jeter des clameurs qui ressemblent plutôt aux cris des sauvages qu'à la voix d'hommes civilisés. Je ne punirai personne pour cette fois. Je ne veux pas que l'arrivée d'un nouvel élève soit pour moi l'occasion de sévir ; mais que de pareilles scènes de désordre ne se renouvellent plus. Revenons maintenant à la règle des participes que nous étions en train d'expliquer.

Ayant ainsi parlé, M. Gagnepain porta l'index à ses lunettes qu'il remonta tout le long de son nez à la hauteur de ses yeux, puis il se pencha sur son livre. Il était complètement absorbé dans ses explications quand une flèche partit du fond de la classe, décrivit dans l'air une courbe gracieuse, et, passant au-dessus de ma tête, vint s'abattre sur celle du maître d'école, dans les cheveux duquel elle s'arrêta. Tous les écoliers éclatèrent de rire,

puis au même instant reprirent leur sérieux, car M. Gagnepain avait relevé le front d'un air menaçant, et ses yeux irrités que grossissaient encore les verres bombés de ses lunettes, parcouraient tous les bancs pour y découvrir le coupable.

– Béchard, dit-il enfin, venez vous mettre à genoux.

– Monsieur, ce n'est pas moi ! dit l'écolier interpellé.

Je dois dire, pour être véridique, qu'ayant suivi la direction des regards de toute la classe, j'avais vu le jeune Béchard qui, la tête ensevelie dans ses mains, les yeux rivés sur son livre et le sourcil froncé, ne semblait exclusivement occupé que de la règle des participes. Mais M. Gagnepain n'en répéta pas moins son ordre, en ajoutant :

– Attendez-vous que j'aie vous chercher par les oreilles ?

Béchard ferma son livre avec rage, escalada son pupitre en faisant le plus de bruit possible, et vint, en traînant le pied, se planter debout près de la chaire.

– Je vous ai dit de vous mettre à genoux.

– Ma mère me l'a défendu, ça use mon pantalon.

– Votre mère vous a-t-elle dit de me lancer des flèches ?... Allons ! mettez-vous à genoux et ouvrez votre grammaire.

Béchard ne se mit pas à genoux, mais il ouvrit sa grammaire. Dans ce mouvement un peu brusque, le livre lui tomba des mains, et une demi-douzaine de flèches s'en échappèrent et s'étalèrent sur le plancher.

Tout le monde se mit à rire.

– Et maintenant persistez-vous à nier ? dit le maître d'école triomphant.

– Oui... c'était pour la récréation... on m'en a chipé une... ce n'est pas moi.

– Comment ! petit misérable, s'écria M. Gagnepain en saisissant sa béquille, on vous trouve les mains pleines de pièces de conviction, et vous niez encore ! Vous nierez donc jusque sur l'échafaud ?... A genoux, malheureux ! ajouta-t-il en brandissant en l'air sa béquille.

Béchard leva les yeux vers la béquille et se contenta de s'éloigner de sa portée. M. Gagnepain, exaspéré, en dirigea l'extrémité rembourrée de cuir vers les épaules de l'écolier qui s'en empara aussitôt. Il y eut un moment de lutte, chacun tirant de son côté, et enfin victoire resta à Béchard. Mais, une

fois en possession de la béquille, il se trouva fort embarrassé. Après une seconde d'hésitation, il s'empessa de la remettre à sa place habituelle, près de la chaire, et se précipitant à genoux, il s'écria d'une voix lamentable :

– Pardonnez-moi, Monsieur, je n'y retournerai plus.

Un sourire de satisfaction passa sur le visage du maître d'école.

– Voici une scène déplorable, dit-il. Vos parents en auront connaissance, M. Béchard... Mais ne perdons pas plus de temps et revenons à nos participes.

La classe se continua sans autre incident. A midi sonnant, tous les écoliers se dressèrent d'un seul mouvement, fermèrent leurs livres et s'échappèrent par la porte de la salle. Ceux qui habitaient le village, allèrent dîner chez leurs parents ; quant à ceux qui venaient chaque matin, apportant dans un petit sac de toile leurs provisions de la journée, ils entrèrent dans la cuisine qui servait aussi de réfectoire et où une longue table était dressée. Je suivis ces derniers.

– Venez vous asseoir à côté de moi, me dit M. Gagnepain. Vous voilà condamné à partager ma maigre pitance. Mais il faut s'habituer de bonne heure aux privations, si l'on veut dominer plus tard tous les caprices changeants de la fortune. Vous, Béchard, allez vous mettre au bout de la table, le plus loin de moi possible. Vous serez d'ailleurs privé de dessert. Vous m'entendez, madame Gagnepain ?

J'aperçus alors près de la cheminée une jeune femme, à la physionomie belle et touchante, dont mes regards ne purent plus se détacher. Elle était de petite taille, vêtue d'une simple robe de laine, avec un tablier devant elle. Elle avait une vingtaine d'années, mais on lui aurait donné moins que cet âge, tant son corps était frêle et son visage délicat. Ses cheveux blonds étaient si fins et si soyeux que, bien qu'elle les tressât soigneusement, il y avait toujours autour de sa tête et sur son front qu'ils envahissaient, comme une auréole vaporeuse et dorée ; ses grands yeux bleus se fixaient lentement, et leurs regards vous pénétraient d'une tendresse sympathique. Au moment où je la vis, la flamme du foyer donnait à ses joues une animation fébrile, mais elle était pâle d'habitude.

– Et qu'a fait Béchard pour être puni ?

– Il n'a pas été sage.

– Voilà qui est bien laid. Si sa mère le savait !...

Elle adressa un regard de reproche à l'écolier qui baissa la tête.

– Que préparez-vous encore là-bas ? demanda M. Gagnepain à sa femme toujours occupée près de la cheminée.

– Ma foi ! dit-elle, il ne fait pas chaud, et je vois que tous ces pauvres enfants n'ont que des choses froides à manger. Je leur fais des besanteyes.

Des ah ! ah ! de satisfaction sortirent de toutes les poitrines, et Béchard battit des mains.

– C'est bien pensé, dit le maître d'école, mais Béchard n'en aura pas.

– Sans doute, puisqu'il n'a pas été sage.

La besanteye est une sorte de pâte, roulée en forme de boulette, que l'on prépare avec de la farine de blé noir et que l'on fait cuire à l'eau. La terre qui reste attachée au grain et qui se mêle à la farine, fait qu'elle craque sous la dent. Cela est d'ailleurs fort indigeste, tout à fait insipide au goût, et en somme très-excellent quand l'estomac est jeune et robuste.

– Et vous, M. Alfred, me dit madame Gagnepain, aimez-vous les besanteyes ?... Ce n'est pas un mets bien distingué.

– Je les aime beaucoup, répondis-je.

– Tant mieux, dit-elle, je vais vous en donner une belle.

Elle décrocha la marmite, disposa toutes les besanteyes sur une assiette, et choisit une des plus grosses qu'elle mit à part. C'était sans doute celle qui m'était destinée. Puis, tournant le dos au plat, elle se baissa près du foyer pour éteindre le sarment dans la cendre. Alors Béchard, profitant du moment où M. Gagnepain avait le nez dans son assiette, se coula sous la table, marcha à quatre pattes jusqu'à sa besanteye, et, la glissant dans sa poche, revint surnoisement à sa place. Ce fut l'affaire d'une seconde.

– Eh ! mais ?.. s'écria madame Gagnepain en se retournant. Et son regard alla avec un sourire de l'assiette vide au visage de Béchard qui mangeait son pain sec d'un air tout à fait impassible.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le maître d'école.

– Rien, dit-elle.

Elle remplaça la besanteye disparue et apporta le plat à son mari qui le tint une minute dans ses mains, pendant que tous les yeux se tournaient de son côté.

– Ecoutez-moi bien tous, dit-il. Si je m’aperçois que l’un de vous donne la moindre portion de ce qui lui revient à l’élève Béchard, il sera sévèrement puni. Il est de toute nécessité, pour l’amendement du coupable, que la justice suive son cours... Et maintenant, nous autres, regalons-nous !

Il se servit, et le plat fit le tour de la table, passant sous le nez de Béchard qui ne sourcilla pas. Le dîner s’acheva ainsi, et l’on sortit de la salle à manger pour aller jouer dans la cour.

Peu à peu les enfants du village revinrent, et à deux heures on rentra dans la classe. Pendant que les écoliers étaient occupés à leurs leçons, M. Gagnepain me fit venir près de sa chaire. Il m’interrogea sur ce que je savais ; après quoi, la classe reprit son cours. A cinq heures, le jour commençant à baisser, les écoliers plièrent bagage, et tous, à l’exception de Béchard et de moi, quittèrent l’école.

Après quelques instants passés dans la cour, la nuit étant venue, nous rejoignîmes M. Gagnepain dans la salle à manger. Il lisait, assis au bout de la table et le dos tourné au feu. Nous nous installâmes à ses côtés avec nos cahiers et nos livres pour faire notre devoir.

Il fallait voir la prudente lenteur avec laquelle Béchard travaillait au sien ! Il mit d’abord une bonne demi-heure à rayer sa page. Puis il voulut tracer une ligne à l’encre qui formerait la marge. Il ne s’en tira pas trop mal ; mais au moment de soulever la règle, elle pirouetta dans ses doigts et la ligne se borda à droite et à gauche d’une frange noire. Il fallut tout recommencer.

De temps à autre le maître d’école levait les yeux, et s’apercevant que Béchard n’avait pas encore commencé son devoir : – Allons ! lui disait-il, travaillez, mon enfant, travaillez.

Béchard était parvenu à rayer son papier sans nouvel accident, il se disposait à travailler ; mais, en plongeant sa plume dans l’encrier, il en ramena une masse boueuse qui s’étala au milieu de la page. D’un large coup de langue il lapa la tache ; néanmoins, comme il en restait encore quelque trace, il voulut frotter le papier avec son coude, si bien qu’il le troua. Il eut alors un mouvement de colère, froissa le papier dans ses mains et le lança dans la cheminée.

– Allons, Béchard, travaillez donc au lieu de vous amuser, répéta M. Gagnepain.

– Mais je ne perds pas une minute !

Et il entreprit courageusement une autre feuille de papier.

Pendant ce temps, madame Gagnepain, circulant à petits pas autour de nous, allait des armoires à la cheminée, préparant le repas du soir et dressant nos trois couverts à l'autre bout de la table. Chaque fois que je levais les yeux, j'apercevais son joli visage, et, une ou deux fois même, je la surpris me regardant à la dérobée. Éprouvait-elle pour moi autant de sympathie qu'elle m'en inspirait ? Certes ! sans le mystérieux attrait qui m'attirait à elle, j'aurais passé bien tristement cette première soirée, loin des êtres qui m'étaient chers, dans cette salle à manger taciturne où je veillais pour la première fois. Les solives enfumées du plafond où la lampe faisait trembler un cercle lumineux, le buffet de noyer et les étagères chargées d'ustensiles de cuivre sur lesquels les reflets du foyer accrochaient des points brillants, le silence qui régnait au dehors, et que coupaient au dedans le tic-tac de l'horloge enfermée dans sa gaine sombre ou le pétilllement d'un sarment dans l'âtre, tout m'avertissait que je n'étais plus chez moi et que ce n'était plus sous le bienveillant regard de ma mère que je travaillais. Mais, pour relever mon courage, je n'avais qu'à regarder la jeune femme, et ma tristesse disparaissait.

Béchard aussi contribuait à chasser mon chagrin. Il n'était pas encore parvenu à terminer tous ses préparatifs, et il considérait, non sans étonnement et sans dépit, mon devoir qui touchait presque à sa fin. Aussi, pour me déranger, ne négligeait-il rien : il repoussait mes livres qui ne le gênaient en aucune façon ; il attirait à lui et accaparait pour lui seul l'encrier où nous puisions en commun ; puis, quand M. Gagnepain, fatigué de sa journée de travail, semblait s'assoupir sur son livre, il me poussait le pied sous la table pour que je ne perdisse rien des grimaces qu'il lui faisait. Tout cela ne l'avancait pas dans son travail, d'autant plus qu'aucune plume n'allait à son gré, et qu'il en avait changé une demi-douzaine avant d'écrire un seul mot. Enfin, à force d'essai, il avait trouvé sans doute ce qu'il désirait. Tout était prêt, il allait s'y mettre, quand madame Gagnepain s'avança : – Il est sept heures, dit-elle, le souper est servi.

Le maître d'école ferma son livre et se leva, mais en même temps, il jeta les yeux sur la page blanche de Béchard.

– C'est tout ce que vous avez fait ? lui dit-il. Il faut absolument que vous terminiez votre devoir avant la classe de demain... madame Gagnepain, n'oubliez pas de réveiller cet enfant à cinq heures.

– Bien, dit-elle, c'est entendu.

On se mit à table, et là, le maître d'école, oubliant sa sévérité, causa familièrement avec ses deux élèves. Madame Gagnepain ne s'assit qu'au dessert, lorsqu'elle eut fini de servir, et termina son repas en même temps que nous. Elle enleva alors la nappe et apporta une bouteille de ratafia. On trinqua et on but à ma santé, et ce toast nous ayant tous mis en gaîté, Béchard, enhardi par la circonstance, en profita pour demander une histoire à M. Gagnepain, qui ne se fit pas longtemps prier.

Non, quand je vivrais cent ans, je ne pourrais oublier cette scène, et j'en verrais toujours devant mes yeux les personnages, – le conteur et les trois auditeurs, – éclairés par le demi-jour tranquille de la lampe qu'on avait oublié de remonter. La jeune femme, assise en face de moi, avait posé un coude sur la table et appuyait sa tête dans sa main, les cheveux dénoués et flottants, les yeux rayonnants et fixés sur moi avec une pudique hardiesse, ne perdant aucun de mes mouvements, souriant de mes terreurs et riant de mes éclats de rire, et ne paraissant s'intéresser au récit de M. Gagnepain, que plusieurs fois déjà sans doute elle avait entendu, qu'après en avoir vu l'effet sur moi-même.

Mais Béchard et moi, nous n'en savions pas autant qu'elle ; il fallait nous voir, la bouche béante, ouvrant de grands yeux, concentrer toute notre attention sur le maître d'école.

Et voici comme il commença :

II

« Vous n'avez pas connu le grand Rantanplan, mes enfants ?... Non, vous êtes trop petits. Moi, je l'ai vu comme je vous vois, il n'y a guère plus de cinquante ans, ce qui vous prouve que je ne suis pas né d'hier. En voilà un qui n'était pas bête et qui savait se tirer d'affaire !

« Tout jeune, il avait servi comme tambour dans les armées de Louis XV. Il battit la charge à Fontenoy, et prit sa retraite à l'heure où éclatait la Révolution. Rentré dans ses foyers, il continua son premier métier, et fut chargé, en qualité de tambour et de garde-champêtre, de publier les arrêtés de M. le maire de Saint-Romain. C'est pour cela qu'on l'appelait Rantanplan ; et l'on finit par oublier son vrai nom, si bien que je ne pourrais vous le dire.

« Il conduisait, tambour battant et marchant en tête d'un pas ferme, les conscrits qui allaient tirer au sort au chef-lieu de canton ; et c'est lui qui leur faisait traverser le bac pour prendre la route de Grenoble, le jour de leur départ pour l'armée : car, à toutes ses fonctions, il joignait encore celles de passeur, qui échurent depuis au père Nicolas. Vous le connaissez bien, celui-là, puisqu'il habite la petite maison au bord de l'Isère, tout près de l'endroit où j'ai mon champ. Mais il n'a rien à faire en cette histoire.

« A l'époque dont je vous parle, on ne voyageait pas autant qu'aujourd'hui. De tous ceux que Rantanplan passait dans l'année, les plus nombreux étaient encore ces pauvres conscrits. Hélas ! combien partirent ainsi, qui ne repassèrent jamais le bac et ne revirent pas leur village ! Nous étions sous l'Empire, et nous nous battions un peu partout, en Italie, en Espagne, en Prusse, et partout d'abord nous fûmes vainqueurs. Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram, ce sont de grands noms et de grandes victoires. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et l'on gagne tant de batailles qu'on finit par en perdre. Tous les peuples que nous avions vaincus se coalisèrent. Après le désastre de Waterloo, Napoléon alla demander l'hospitalité aux Anglais qui le retinrent prisonnier et le transportèrent à l'île Sainte-Hélène. Et les Alliés envahirent notre territoire.

« Les Autrichiens entrèrent par le midi de la France, et nous autres, pauvres gens de Saint-Romain, trop faibles pour leur résister, nous vîmes chaque jour passer leurs détachements qui rançonnaient le pays et pillaient les habitants le plus qu'ils pouvaient. A la fin, cependant, on s'en crut

débarrassé. Mais voici qu'un dimanche, dans l'après-midi, le tambour retentit à l'entrée du village et bientôt parut un détachement d'une cinquantaine d'hommes, commandés par un capitaine, un grand diable à la barbe rousse. La panique s'empara de tout le village. Tout ce qui était jeune et valide se trouvait sous les drapeaux ; seuls, les vieux restaient, avec les femmes et les enfants. Ces pauvres gens étaient à l'église et chantaient les vêpres en ce moment. Les femmes s'enfuyaient les premières, entraînant leurs enfants avec elles, et les vieux les suivent, et les chiens et les canards et les poules et les dindons qui vaguaient ça et là sur la place, en voyant courir tout le monde, se mettent à s'enfuir aussi. Chacun s'enferme chez soi et s'y barricade.

« Cependant, la barbe rousse avait fait appeler le maire de Saint-Romain. Il réclamait des vivres et un tribut, menaçant en cas de refus de livrer les maisons au pillage. Il demandait aussi un homme qui leur fit passer le bac et leur permit de rejoindre la grande route.

« – Pour le passeur, c'est facile, répondit le magistrat. Eh ! tenez, le voici là-bas... Hohé ! Rantanplan, approche ici. Quant à l'argent et aux vivres, ceux qui vous ont précédés nous ont tout pris, nous ne pouvons vous satisfaire.

« – C'est ce que nous verrons. Où est le passeur ?

« – Présent ! répondit Rantanplan qui fit le salut militaire.

« L'officier lui fit signe de le suivre, et tous deux rejoignirent le détachement, où l'on se mit à délibérer si l'on entrerait de force dans les maisons. Rantanplan qui durant ses campagnes avait pris quelque teinte de leur langue, écoutait tout sans faire semblant de rien. Il causait avec le tambour autrichien, lui avait enlevé familièrement sa caisse, s'était passé la courroie autour des reins, et exécutait quelques ra et quelques fia, qui finirent par jeter le trouble dans le conciliabule.

« – Silence ! cria l'officier.

« Mais Rantanplan fit la sourde oreille et partit du pied gauche, tambour battant.

Il – Où diable nous mènes-tu ? dit l'officier furieux et courant à lui.

« – Au bac.

« – Attends un peu.

« Il se dirigea avec ses hommes vers la porte la plus proche. Il frappa, on n'ouvrit pas ; il appela, on ne répondit rien. Alors les soldats commencèrent à ébranler la porte à coups de crosses de fusil. Rantanplan vit bien qu'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait s'exécuter.

« – Ouvrez, braves gens ! cria-t-il, on ne vous fera pas de mal.

« A la voix de Rantanplan la porte tourna sur ses gonds. Comme on n'attendait plus de visites d'Autrichiens, les habitants de Saint-Romain ne cachaient plus leurs provisions et leurs objets les plus précieux. Les soldats, ouvrant les armoires, pillèrent le linge et les bijoux ; ils décrochaient les jambons de l'âtre et les saucisses du plafond. Et Rantanplan riant dans sa barbe guidait leur recherche, aidait au pillage, bourrant leurs sacs, empilant sur leurs épaules pain, saucisses, jambons, poulets et dindons. Quand la première maison fut nette, on passa à une autre.

« – Ouvrez, braves gens ! disait Rantanplan, on ne vous mangera pas ; nous n'en voulons qu'à vos saucisses et à vos jambons.

« Et le pillage recommençait, et Rantanplan les aidait encore, dénichant les cachettes, livrant aux Autrichiens tout ce qu'il y trouvait, les forçant de prendre tout ce qu'ils dédaignaient. Quand ils sortirent du village, ils pliaient tous sous le poids du butin. Rantanplan, marchant à leur tête, se mit à battre la caisse, et l'officier, content de lui, ne l'en empêcha plus.

« En entendant le bruit du tambour qui s'éloignait, les habitants de Saint-Romain mirent le nez aux fentes des volets : – Mais voyez donc ! s'écriaient-ils, Rantanplan part avec eux !... Il est heureux comme un jour de conscription, il conduit ces Autrichiens comme nos enfants !... Le gredin nous a tout pris et s'en va content. C'est un traître. Je m'en étais toujours douté.

« Et Rantanplan s'éloignait toujours, battant de la caisse. Quand on fut arrivé au bord de l'eau, il mit bas sa veste, ôta ses souliers, et s'approcha du bac, suivi du détachement.

« – Tu es un brave, lui dit la barbe rousse. Tiens ! voilà pour boire à ma santé.

« – Merci, gardez l'argent, dit Rantanplan. Quant à boire à votre santé, ça pourra se faire, à condition que vos hommes et vous, boirez à la mienne ?

« Et là-dessus, il se mit à rire d'un air si bête, que l'officier le prit pour un fou.

« – Il va falloir faire deux voyages, dit la barbe rousse, nous ne pourrons pas tous tenir dans ton bac.

« – Pas tous tenir ? vous allez voir. Holà, dit Rantanplan aux soldats, vous n'avez pas besoin de détacher vos sacs ni de vous décharger. Vous allez être sur l'autre rive à la minute. Allons ! mon capitaine, faites entrer vos hommes et passez vous-même.

« Quand tout le monde fut dans le bac, Rantanplan donna un coup de rame à l'avant, puis courut s'asseyait à l'arrière, près de la barbe rousse ; et la corde commença à glisser sur la traîlle, et la barque à traverser la rivière.

« – Tenez ! mon capitaine, dit Rantanplan, lorsqu'on fut au beau milieu de l'eau, vous voyez là-bas, en aval, cet endroit où l'eau bouillonne ? Ce sont des rochers à fleur d'eau. Si la corde cassait, la barque irait s'y briser, et nous serions tous perdus.

« A ces mots, l'officier fit la grimace, et tous les regards se portèrent instantanément vers l'endroit désigné. Alors Rantanplan, sans être vu, tira vivement son couteau, coupa la corde, et se dressant : – Bon voyage ! s'écria-t-il. et il piqua une tête dans la rivière. –

« Après avoir nagé quelques secondes entre deux eaux, Rantanplan, mettant le nez à l'air, aperçut la barque au loin qui pirouettait sur elle-même, et qui, en un instant, alla se briser contre les rochers, comme il l'avait prédit. Ceux qui avaient sauté à la nage sans prendre le temps d'ôter leur sac, descendirent au fond de l'eau, comme s'ils avaient eu une pierre au cou. Les autres périrent avec la barque, et le capitaine lui-même qui n'était chargé d'aucun butin, ne put se sauver, faute de savoir nager.

« Lorsque tout eut disparu dans l'abîme, et la barque défoncée, et les Autrichiens, et leur chargement, Rantanplan ne vit plus surnager que le tambour. Il fit force brasses pour l'atteindre et gagna le bord avec ce trophée. Là, il remit sa veste et ses souliers, et, battant encore du tambour, il se dirigea vers Saint-Romain. Les habitants, à ce bruit, recommencèrent à trembler, et quelques-uns mirent de nouveau le nez aux fentes des volets : –

C'est encore ce diable de Rantanplan ! s'écrièrent-ils... Mais il est seul...

Comment peut-il avoir l'audace de revenir. Ah ! le coquin... Il va nous le payer...

« Et tous de sortir et de courir après Rantanplan qui marcha fièrement jusqu'au milieu de la place. Là, il s'arrêta et exécuta un long roulement pour donner à tout le village le temps de se rassembler. Puis, cessant de battre : – Mes amis, s'écria-t-il, je n'ai pu sauver que ce tambour... Ma barque s'est brisée, et toutes vos provisions, vos saucisses, vos jambons...

« – Et les Autrichiens ? demandèrent les assistants.

« – Tous au fond de l'eau !

« – Vive Rantanplan ! cria la foule. Nous nous cotiserons pour lui acheter une barque. Vive ! vive à jamais Rantanplan !

« C'est une triste nécessité que la guerre, mes enfants. Elle fait louer bien des actes qui ne paraîtraient en temps ordinaire que barbares et cruels. Si elle doit être éternelle, comme le prétendent ceux qui la croient inhérente à notre misérable condition humaine, quelque chose du moins peut en diminuer l'horreur, la rendre moins fréquente et moins terrible : c'est le progrès des lumières et de la raison. Instruisez-vous ! c'est le conseil que je ne cesse de vous donner, à vous et à tous vos condisciples. »

III

Le timbre de l'horloge fit entendre neuf heures, et M. Gagnepain se leva.

– Il faut aller se coucher, dit-il.

– Votre lit va vous paraître bien dur, M. Alfred, dit madame Gagnepain.

– Tant mieux ! s'écria le maître d'école en riant. Il faut s'habituer à la dure pour faire un bon soldat, et pour repousser les Autrichiens, s'ils revenaient jamais.

Tout en parlant ainsi, il montait l'escalier, sa femme le suivait, une lampe à la main ; Béchard et moi fermions le cortège. Arrivés dans une chambre où je vis deux petits lits côte à côte, madame Gagnepain alluma un bout de bougie qu'elle posa sur le bord de la cheminée, et, après nous avoir souhaité une bonne nuit, elle referma la porte. Je l'entendis qui s'éloignait dans le

corridor avec M. Gagnepain dont la béquille faisait gémir le plancher. Béchard, resté seul avec moi, éclata de rire.

– Pourquoi riez-vous ? lui demandai-je.

– Tu ne vois donc pas comme nous allons nous amuser ! On se couche ici comme les poules, et je m’ennuyais tout seul. Il est malheureux que nous n’ayons que ce bout de bougie qui va s’éteindre. Nous serons obligés de causer dans l’ombre. N’importe !... Dépêchons-nous de nous coucher.

Il se déshabilla en un tour de main, se coiffa d’un long bonnet de coton, et se coula sous ses couvertures. Je m’étais déjà glissé dans mon lit, et, un moment après, la bougie s’était consumée et nous étions dans les ténèbres.

– Dors-tu ? me dit Béchard.

– Non.

– Eh bien ! causons.

– Je le veux bien, mais il vaudrait peut-être mieux dormir, puisque vous devez vous lever à cinq heures.

– D’abord, je ne sais pas pourquoi vous me dites *vous*, quand je vous tutoie... Mes parents sont aussi riches que les vôtres... Puis, tu sauras que c’est la centième fois au moins que je dois me lever à cinq heures, et que je n’en dors pas moins jusqu’au jour. Demain, M. Gagnepain demandera pourquoi l’on ne m’a pas éveillé, et Pierrette répondra qu’elle l’a oublié.

– Qui ça, Pierrette ?

– Madame Gagnepain. C’était son nom quand elle était domestique chez nous.

– Ah !

– Tu ne savais pas cela ?

– Non.

– Je parie que tu ne sais pas qu’elle n’a ni père ni mère ?

– Comment cela ?

– Ah ! tu ne comprends pas ! dit-il en riant. Eh bien ! Pierrette est un enfant trouvé. Elle fut recueillie par l’hospice, où elle est restée jusqu’à l’âge de dix ans. Puis, elle fut placée chez nous, où elle est restée jusqu’à son mariage. Aussi, je sais tous ses secrets.

– Quels secrets ?

– Il faut me promettre de n’en parler à personnel ?... M. Gagnepain m’en voudrait. Il me déteste déjà bien assez, sachant que je connais des choses sur lui et sur Pierrette... Mais, bonsoir, j’ai sommeil... Je te raconterai cela demain.

– Non, ce soir, dis-je intrigué.

– Eh bien donc, tu sauras que Pierrette, toute pauvre et toute enfant abandonnée qu’elle était, ne manquait pas cependant d’amoureux. Je m’en apercevais bien, moi, quand elle me menait le dimanche à la messe, et que les garçons se tenaient à la porte de l’église pour la voir passer et pour lui sourire. Et même, il y en avait un qui s’appelait Cyprien, et qui était charpentier, et qui, pour se mettre bien avec Pierrette, me fit cadeau d’un petit chariot que j’ai encore, et qui devint son bon ami. Maintenant, il faut te dire que M. Gagnepain. Ah ! tu vas rire. Oui, M. Gagnepain, avec ses soixante ans, ses lunettes, ses cheveux ébouriffés et sa béquille, s’était mis en tête, lui aussi, d’être le bon ami de Pierrette. Ah ! je voyais bien son manège ! Chaque fois qu’il allait à son champ, où il se rend tous les matins en été, il poussait jusque chez nous, et : « – Bonjour, Pierrette ! Pierrette, comment allez-vous ? » – ça n’en finissait pas. Et il lui apportait des livres pour s’instruire, des livres sérieux, s’il vous plaît. comme si une domestique avait besoin d’apprendre ! Mais, par exemple, il fut bien attrapé le jour où... Haaa... Je m’endors.

Et Béchard que le sommeil commençait à gagner, étouffa un bâillement.

– Le jour où ?... Continue.

— Le jour où il apprit que Pierrette et Cyprien... Haaa.

– Continue donc.

– Il n’en fit rien paraître... « Enchanté ! Pierrette, enchanté... c’est un brave garçon... a oui, un brave garçon qui assomme ses amis... Et même, s’il ne s’était pas enfui, les gendarmes. Haaa. Bonsoir !

Et Béchard s’endormit sans en dire plus long.

IV

Mais je sais la véritable histoire du mariage de Pierrette et du maître d'école, et je veux, avant d'aller plus loin, la raconter fidèlement.

Je dois revenir pour cela sur quelques détails biographiques qui les concernent et qui sont indispensables à la clarté de ce récit.

M. Gagnepain exerçait depuis vingt ans la profession de maître d'école à Saint-Romain-sur-Isère. Il n'avait pas été destiné à cette carrière qu'il n'embrassa qu'à dix-huit ans. Fils d'un paysan des environs, il se serait sans doute livré aux travaux agricoles, sans un accident qui le priva de l'usage d'une de ses jambes et qui le força de choisir une occupation sédentaire.

Il entra à l'école normale primaire, et en sortit, cinq ans après, en sachant plus que n'en savent d'ordinaire ceux qui se destinent à l'humble profession de maître d'école. Il aurait pu trouver une place dans un collège ; mais il était sans ambition et préféra venir s'établir dans son village, où l'appelaient d'ailleurs quelques intérêts de fortune, ses parents étant morts dans l'intervalle en lui laissant un petit patrimoine. Il ne conserva qu'un champ sur les bords de l'Isère, vendit le reste et en employa le prix à l'achat de la maison où il devait tenir école.

A partir de ce jour, sa sollicitude se partagea entre les soins donnés à ses élèves et la culture de son champ. Le goût des occupations champêtres avait survécu à l'incapacité qui l'avait frappé, mais qui lui permettait encore de piocher ses vignes, de tailler ses arbres fruitiers, d'arroser ses fleurs, d'embellir enfin de son mieux son petit héritage. Toutes les fois qu'il ne faisait pas la classe, on était sûr de le trouver là.

C'est ainsi que sa vie s'écoula, paisible et monotone, toute de dévouement à ses élèves. Cette existence sans heurts ni accidents, qui glissait comme un ruisseau sur un lit de mousse, dut lui sembler rapide dans sa monotonie même, et il atteignit la cinquantaine sans presque y avoir songé.

Peut-être fit-il alors un retour sur lui-même, et en jetant les yeux en arrière, se demanda-t-il si son bonheur n'aurait pas pu être plus complet ; si, maintenant qu'il était arrivé au point culminant de l'existence et qu'il en allait redescendre l'autre pente, plus âpre encore et plus rapide que la montée, il devait se résigner à voir ses jours se succéder toujours les mêmes, sans plus de joie ni de peine. Il s'était sacrifié jusqu'à présent pour cette grande famille d'élèves qui se renouvelaient sans cesse, et qui tous le quittaient un jour, les Uns pour se souvenir de lui, le plus grand nombre pour l'oublier. Mais quelqu'un qui lui fût attaché par le cœur, un être qu'il pût chérir entre tous, auquel il laisserait tout ce qu'il possédait en mourant, il ne le trouvait pas autour de lui.

Son infirmité l'avait toujours empêché de songer au mariage et l'avait rendu timide avec les femmes. Il y avait là pour lui tout un monde plein de mystères, dont il n'approchait qu'en tremblant et avec de secrets battements de cœur ; où il sentait que toute sa science et tout ce qu'il avait pu apprendre dans les livres ne devaient lui servir à rien.

Or, comme il arrive de toutes les choses dont l'espoir même nous est défendu, sa principale souffrance était précisément le désir de ce bonheur qui lui était interdit et l'incessante idée en même temps qu'il en serait toujours privé.

Les infirmités sont peut-être considérées à la campagne, où l'homme ne vaut que par la force matérielle qu'il déploie, d'un tout autre œil qu'à la ville, et je doute que M. de Talleyrand, avec tout son esprit et son pied bot, l'eût jamais emporté auprès d'une jeune campagnarde, sur un villageois bien découpé. Ces jeunes et rustiques cervelles gardent encore un culte païen pour la force et pour la beauté, et tout ce qui est dons d'esprit et rares qualités d'intelligence ne les touche guère.

M. Gagnepain le comprenait sans doute, lui qui avait toujours vu dans les yeux des femmes plus de pitié à son endroit que de sympathie, et c'était là pour lui un chagrin plus cruel que la vue de la jeunesse impitoyable de son école, qu'il surprenait parfois contrefaisant sa démarche claudicante.

Tant qu'il restait dans son école et le front penché sur ses livres, ces pensées ne le préoccupaient guère ; mais quand il en sortait, quand, il se rendait à son champ, elles venaient l'assiéger en foule, sortant de terre pour

ainsi dire à chaque caillou qu'il heurtait, et s'élançant vers lui de chaque côté de la route.

C'est que des deux côtés du chemin, il pouvait voir, à l'aurore, la porte des chaumières s'ouvrir, et apercevoir sur le seuil et dans leur intérieur, le tableau de tout ce dont il était à jamais privé : la ménagère préparant le repas, les enfants s'accrochant à sa jupe, le berceau près du grand lit, le père assemblant ses outils et interrogeant le ciel avant de se rendre à son champ, le feu flambant, la table dressée, toute la joie et l'allégresse d'une jeune famille prospère et d'une belle journée qui commence.

Si le maître d'école ne pouvait se défendre de considérer ce bonheur d'un œil d'envie, son cœur du moins était sans amertume, et loin de fuir le spectacle qui ravivait sa peine, il en rassasiait ses yeux.

Que de fois, parti de chez lui aux premières clartés de l'aube, il s'était attardé ainsi de chaumière en chaumière ; puis, quand il arrivait à son champ, voyant qu'il était trop tard pour se mettre à l'ouvrage, il poussait sa promenade jusqu'à la ferme de son vieil ami, Jean Béchard, chez lequel il restait à causer jusqu'à l'heure de retourner au village et de commencer sa classe.

C'est chez lui qu'il avait rencontré pour la première fois une petite fille, que l'hospice avait attachée à la ferme en qualité de domestique. La bonté et la douceur de cette enfant, plus que sa grâce et ses attraits, la faisaient aimer de tout le monde ; mais M. Gagnepain surtout, qui tout d'abord s'était pris pour elle d'une tendresse toute paternelle et qui jour par jour avait pu voir ses vertus se développer, l'aimait comme sa propre fille.

C'était lui qui lui avait appris à lire, quand elle venait, de grand matin, garder les brebis près de son champ ; qui, plus tard, l'avait aidée de ses conseils, et avait fait d'elle ce qu'elle était devenue, une jeune fille douce et instruite, prudente, avisée et sage. Aussi, bien qu'elle eût grandi d'année en année et qu'elle fût près d'atteindre ses vingt ans, il la voyait toujours avec des yeux de père ; il oubliait auprès d'elle le malaise et le trouble qu'il eût ressentis auprès de toute autre femme ; il causait familièrement, il plaisantait et riait avec sa jeune élève, comme il eût fait avec n'importe lequel de ses écoliers.

Il faut dire qu'elle s'appelait Apolline des Platanes. Mais que la consonnance aristocratique de ce nom ne fasse rien préjuger : elle avait été baptisée ainsi du saint que l'on fête le jour où elle avait été recueillie, et les arbres de la petite place du village où l'on avait trouvé son berceau, lui avaient valu ce beau nom.

Vous pensez si, pour connaître le secret de sa naissance, la curiosité publique se mit en frais de recherches. Tout fut inutile, et l'on devait toujours ignorer le nom de ses parents.

L'enfant trouvée entra dans un orphelinat, et, dès qu'elle eut atteint sa dixième année, fut placée à la campagne, chez Jean Béchard. C'est là qu'elle fut dépossédée de son beau nom, et qu'on l'appela tout simplement Pierrette, du nom même de la ferme où elle était employée.

Jean Béchard finit, lui aussi, par s'attacher à cette enfant. Quand elle eut grandi, il lui confia la surveillance intérieure de la ferme. Elle s'acquitta à merveille de ses nouvelles fonctions, et l'on vit par ses soins prospérer l'étable et la basse-cour. Béchard, de plus en plus content d'elle, augmenta ses gages, ce qui permit à Pierrette de se montrer, les jours de fête, presque aussi bien parée que toutes les jeunes filles, légitimes héritières des plus gros fermiers des environs.

L'orgueil de ces dernières s'en offensa, d'autant qu'elles virent bien que Pierrette, sans rien faire pour cela, la pauvre enfant ! trouvait moyen de détourner à son profit l'attention et les prévenances de tous leurs amoureux. Voilà qui ne pouvait s'expliquer, attendu que par la naissance et par la fortune autant que par la grâce et les beaux habits, elles lui étaient bien supérieures et qu'elles ne se gênaient pas pour le lui faire sentir à l'occasion. Quand elle paraissait à l'église, le vide se faisait autour d'elle ; et, après les vêpres, quand parfois on dansait sur la place du village, aucune de ces demoiselles qui se respectaient un peu, ne voulait consentir à lui faire vis-à-vis.

Mais les garçons du village et ceux des environs n'avaient pas de ces scrupules. C'était pour eux une faveur vivement disputée que de danser avec Pierrette. Comme elle était bonne fille, et que, bien que sage, elle aimait à rire et à s'amuser, elle s'efforçait de contenter tout le monde et dansait autant qu'on le désirait. Aussi plusieurs ne se gênèrent-ils pas pour

lui faire des déclarations ; mais l'intelligente Pierrette comprenait très-bien si on voulait se moquer d'elle ou si on lui parlait pour le bon motif. Elle repoussa donc sans cesse, en souriant, toutes les offres et propositions des galants, jusqu'au jour où son mauvais sort lui conseilla d'écouter Cyprien.

Ce n'était pas le premier venu que Cyprien Rivet, apprenti charpentier à Saint-Romain-sur-Isère, et Pierrette pouvait à bon droit être fière des hommages qu'il rendait à sa beauté.,

Bien qu'il travaillât à la journée chez un patron, comme il avait quelque aisance, qu'il savait passablement son état, et qu'il avait d'ailleurs tiré un bon numéro à la conscription, il n'attendait plus que d'être marié pour se mettre à son. propre compte. Il avait vingt-un ans, et l'on pouvait croire que la clientèle ne lui manquerait pas, car c'était un brave cœur et un vaillant garçon. Les dimanches, il était presque mis comme un monsieur, car il portait une redingote ; mais, même les jours de la semaine, il n'était pas déplaisant à voir, dans son large pantalon de toile où il y avait de longs goussets pour le compas, la règle et l'équerre, les manches de chemise retroussées jusqu'à l'épaule, et poussant vigoureusement sa varlope, tout en chantant gaillardement..

La première fois qu'elle reçut de lui des propositions de mariage, Pierrette n'en crut pas son bonheur, car la pauvre enfant n'ignorait pas qu'à cause de sa naissance, chacun se croyait en droit de la mépriser. Mais quand elle vit que Cyprien ne pensait pas ainsi, qu'il l'aimait et qu'il : serait fier de l'épouser, elle fut si ravie qu'elle l'aima par reconnaissance.

Dès lors, la timide et modeste Pierrette releva fièrement la tête ; elle osa regarder en face les orgueilleuses demoiselles qui l'avaient accablée naguère de leurs dédains. Elle se sentit leur égale. Dès lors aussi, les deux jeunes gens se virent, ils causèrent, échangèrent de bonnes poignées de mains, – quelques baisers, rien de plus, – et ils attendirent pour être heureux que le prêtre eût béni leur union.

Quatre ou cinq jours avant l'époque fixée pour cette cérémonie, un dimanche soir, Cyprien Rivet était assis avec quelques amis au fond d'un cabaret de Saint-Romain-sur-Isère. Il se trouvait dans le nombre un mauvais sujet, à qui l'ivresse avait délié la langue, et qui, jaloux sans doute du

bonheur que Cyprien ne pouvait s'empêcher de laisser paraître, s'amusa à le plaisanter.

Celui-ci, patient et indulgent comme le sont d'ordinaire les gens heureux, supporta pendant longtemps ces taquineries sans se plaindre, et en rit comme tous les autres. Cette tranquillité enhardit le mauvais plaisant qui, voulant s'assurer sans doute si rien ne serait capable d'ébranler sa placidité, finit par lui demander si le jour où il aurait un enfant, pour qu'il ne dégénérât pas de ses ancêtres, il l'exposerait sous les platanes de la place du village.

Cyprien releva la tête, pourpre de colère, et voulut par des menaces imposer silence au loustic. Mais ce dernier qui était arrivé à son but, ne se le tint pas pour dit, et il riposta que lorsqu'on était si fier, on n'épousait pas une bâtarde.

Comme c'était la vérité et qu'il n'y avait rien à dire, Cyprien, pour toute réponse, saisit une bouteille, et la brisa sur la tête de l'insulteur, que l'on releva baigné dans son sang.

Ses amis se précipitèrent sur lui pour le contenir, mais en un tour de main il se débarrassa d'eux, sortit du cabaret et courut s'enfermer chez lui.

Il avait bien agi, mais le lendemain le retrouva lâche. Il passa la nuit à réfléchir sur sa situation. La scène qu'il venait d'avoir pouvait se renouveler. Il se vit déjà la fable de tout le village. Enfin le respect humain l'emporta chez lui sur l'amour. Il rougit d'aimer une femme sans nom et dont la naissance était inconnue. Depuis qu'on l'avait insultée devant lui, Pierrette lui semblait moins belle et moins pure, et il en vint, lui aussi, à lui reprocher intérieurement l'irrégularité de sa naissance.

Il n'attendit pas le lever du jour, il fit un paquet de tous ses outils et de quelques hardes, et sans prévenir personne, sans laisser un mot pour Pierrette, il quitta le village dans l'intention de n'y plus revenir.

La nouvelle de sa fuite courut le lendemain de porte en porte, et alla jusqu'à la ferme de Jean Béchard noyer dans les larmes la pauvre Pierrette. Elle arriva aussi chez monsieur Gagnepain qui en fut douloureusement affecté.

Cet excellent homme avait fait son bonheur de celui de Pierrette, et quand celle-ci avait montré quelques scrupules d'accepter les propositions

de Cyprien, lui-même les avait levés et avait fait disparaître toute hésitation, en faisant l'éloge du prétendant qu'il connaissait depuis longtemps et qui avait été son élève.

En songeant au mariage prochain des deux jeunes gens, le maître d'école avait vu une perspective nouvelle et enchantée s'ouvrir devant lui. Sa vie allait avoir un but, il aiderait à la prospérité du jeune ménage, il serait là chez lui, il se créerait avec eux une famille, il vivrait de leur vie, et en mourant il leur laisserait son petit héritage. Et voilà que tout ce bonheur, ces espérances brillantes, ce bel édifice construit avec tant de soins s'écroulait tout à coup et les ensevelissait, Pierrette et lui, sous ses ruines. Il fallait donc désespérer de la Providence qui ne voulait rien faire pour eux, et dire adieu pour jamais à toutes les joies que l'on s'était promises.

Monsieur Gagnepain, accablé de tristesse, attendit impatiemment le lendemain pour aller porter ses consolations à Pierrette. Au jour naissant, il se leva et se dirigea vers la ferme.

Il allait lentement et la tête baissée, car la gaîté et l'insouciance de ceux qu'il rencontrait, les cris joyeux des enfants sur le seuil des portes, tout ce qui le charmait naguère, lui faisait mal à voir et lui semblait autant d'outrages faits à sa douleur et à celle de Pierrette. La nature elle-même semblait vouloir se mettre de la partie, car il y avait de l'ironie dans le charmant spectacle qu'elle étalait à ses yeux et dans les splendeurs de cette belle matinée.

C'était un jour de mai, et le printemps, déjà avancé, avait couvert les arbres de feuilles et paré la terre de verdure et de fleurs. Toute cette végétation nouvelle apparaissait éblouissante de perles de rosée, comme si c'était un jour de fête et qu'elle eût voulu s'embellir. Mille insectes bourdonnaient sur la route, dans les rayons de soleil qui faisaient scintiller l'herbe humide. Et les oiseaux qui, à l'approche du maître d'école, s'enfuyaient à tire-d'ailes semblaient lui dire, dans leurs chansons assourdissantes, qu'ils étaient contents de vivre, que sa détresse ne les touchait pas, et qu'ils se hâtaient de construire des nids pour leur jeune famille qui allait naître.

Au milieu de cette allégresse universelle, monsieur Gagnepain s'avancait en comparant dans son cœur avec une amère sollicitude le bonheur de

toutes ces créatures de Dieu et le désespoir de sa chère Pierrette qui, elle aussi, à cette époque printanière, s'était crue en droit d'être joyeuse et avait espéré se construire un nid.

Plus il approchait de la ferme, plus son pas se ralentissait, car il ne savait encore comment il allait l'aborder, ni ce qu'il lui dirait pour la consoler. Quand il arriva à son champ, il s'arrêta plein d'anxiété. Puis, après quelques minutes de réflexion, il s'arma de courage et marcha résolûment vers la ferme.

En entrant dans la cour, il aperçut Pierrette, déjà levée à cette heure matinale, qui, un seau à la main, se dirigeait vers l'étable. Au bruit de la crosse de monsieur Gagnepain, la pauvre enfant se retourna, et, l'ayant reconnu, posa brusquement son seau à terre, se laissa tomber sur un banc, et, cachant sa figure dans son tablier, se mit à sangloter. Monsieur Gagnepain franchit rapidement la cour, et alla s'asseoir à côté d'elle. Il lui prit la main et resta une minute sans parler, les regards tristement attachés sur la pauvre fille qui ne cessait de fondre en larmes. A la fin, il lui dit :

– Pauvre Pierrette ! voilà un grand malheur. Je ne m'attendais pas à cela de la part de Cyprien, je pensais le connaître, je le croyais bon. Il n'y a que vous de bonne, Pierrette !

– Et vous. dit-elle à travers ses larmes.

– Il faut oublier ce méchant garçon, qui n'était pas digne de vous, puisqu'il ne vous aimait pas... Allons ! ne pleurons plus ! Qu'est-ce que cela fait qu'il soit parti ? Nous en trouverons bien un autre, et qui vaudra mieux.

– Non, dit-elle en secouant douloureusement la tête, ni lui ni un autre, plus personne.

– Aujourd'hui, sans doute ; mais dans un mois, dans deux mois, quand vous serez consolée. Allons ! séchons ces larmes. Si vous saviez, ma pauvre Pierrette, comme cela me fait de la peine de vous voir pleurer. Tenez ! j'étais bien triste en venant, mais j'espérais vous consoler ; et maintenant, je vois que je ne le puis pas, et je le suis bien plus encore.

– Eh bien ! dit-elle, pour vous complaire...

Elle passa son tablier sur ses yeux, releva la tête, regarda droit devant elle, mais ses larmes coulaient quand même.

– Ah ! il sera plus malheureux que vous, allez ! s’il sait jamais ce qu’il a perdu en vous quittant... Il regrettera bien ce qu’il a fait.

– Vous ne l’auriez pas fait, vous, Monsieur Gagnepain ?

– Non, sans doute, mais comment aurais-je pu...? Il ne s’agit à présent que de trouver un autre amoureux. Il reste encore de beaux garçons dans le village et de plus braves cœurs...

– De braves cœurs, oui.

– Et les autres jeunes filles ne vous les enlèveront pas tous.

A ces mots, les sanglots de Pierrette éclatèrent encore.

– Comme elles vont se moquer de moi ! s’écria-t-elle. C’est une punition du ciel. J’étais devenue aussi fière, aussi orgueilleuse qu’elles. Si vous m’aviez vue, quand je les rencontrais, comme je les regardais fixement, comme j’avais l’air de les narguer... Me voilà bien avancée à présent !

Elle retira brusquement sa main qu’elle avait abandonnée à monsieur Gagnepain, et se cacha de nouveau le visage.

– C’est vrai pourtant, dit le maître d’école, comme se parlant à lui-même, que toutes ces filles vaniteuses vont être contentes de votre malheur. Elles étaient jalouses de vous, Pierrette ! elles étaient dépitées de voir que votre fiancé faisait si peu de cas d’elles, et maintenant que vous n’avez plus de prétendant, que personne ne songe plus à vous....

Il s’arrêta, laissa tomber sa tête dans sa main, et réfléchit. Il la releva, regarda Pierrette avec un sourire plein d’hésitation, voulut parler, se tut, et réfléchit encore.

La jeune fille, étonnée de ce silence subit, se tourna à son tour vers le maître d’école.

– A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je pensais... Ah ! ma foi, non, je ne pourrais pas Tous le dire.

– Si ! dites ; dites, monsieur Gagnepain.

Et ses larmes s’étaient arrêtées tout à coup.

– Eh bien, reprit-il avec un sourire triste, je pensais. Ce n’est pas sérieux au moins, et vous ne m’en voudrez pas, Pierrette ?

– Mais dites donc !

– Eh bien, je pensais, Pierrette, que je pourrais peut-être moi-même... si vous n’étiez pas trop effrayée de mon âge... si vous ne teniez pas trop à la

beauté...

– Vous, monsieur Gagnepain ! s'écria Pierrette, vous ! est-ce bien vrai ?

Elle s'était levée, rayonnante, puis, tout à coup, ses pleurs jaillirent de nouveau, et le maître d'école se méprit sur leur cause.

– Allons ! dit-il, je suis un vieux fou. N'en parlons plus. j'augmente votre chagrin et vos larmes.

– Mais non, dit-elle, c'est de joie. J'y avais bien déjà pensé, mais. vous m'avez dit que c'était une plaisanterie ?

– Eh quoi ! Pierrette, serait-il vrai ?... Vous ne me repousseriez pas ? vous ne seriez pas humiliée d'être ma femme ?

– Oh ! non, dit-elle, fière au contraire !

— Mais, pauvre enfant, vous n'y songez pas... j'ai trente ans au moins de plus que vous. Je suis vieux, ridé et infirme... vous auriez là un beau mari !

– Ah ! ce ne sont pas là des raisons, dit-elle... Vous ne voulez pas de moi.

– Pas de vous, Pierrette ? Vous si douce, si belle et si bonne !... Je ne me suis jamais arrêté à cette idée, moi. Est-ce que cela m'était permis ? mais maintenant, si je vois que c'est chose possible, et que vous ne me repoussez pas, vous m'allez faire devenir fou !... Savez-vous bien que vous êtes tout ce que j'aime le mieux au monde, que depuis dix ans je ne vis que pour vous, que vous êtes ma première pensée à mon réveil, et que si je viens chaque matin ici, c'est dans l'espoir de vous y voir ?... Ah ! Pierrette, ne vous moquez pas de moi, ne me dites pas que vous m'épouserez, si vous ne le voulez pas.

– Mais si, dit-elle, je le veux bien.

– Mais alors vous m'aimez donc ?

– Si je vous aime !...

Elle s'interrompit un moment, l'émotion l'empêchant de parler ; puis, se tournant vers le maître d'école :

– Mais fais-je autre chose, dit-elle, depuis que je vous connais, et n'en suis-je pas à me demander chaque jour comment je pourrai me montrer reconnaissante envers vous à qui je dois tout ? Qui donc s'est occupé de moi, quand j'étais petite ? Qui m'a consolée dans toutes mes peines ? Qui fut pour moi un père, un ami ? Qui me tint lieu de famille, à moi qui n'en

avais pas ?... Que de fois e me suis dit : si j'étais seulement plus grande, et si monsieur Gagnepain pouvait penser à moi !... Mais comment supposer que vous voudriez de moi ? Ah ! si j'ai cru en aimer un autre, c'est bien votre faute. Vous sembliez heureux de ce mariage, et moi j'ai cru que vous ne vouliez pas m'épouser.

– Mais si, mais si, dit le maître d'école. Pourtant je crains... j'ai peur que vous ne vous repentiez ? Ce bonheur me trouble. Il faudra réfléchir.

– C'est tout réfléchi, dit Pierrette.

— Non, à demain... Je sens que ma tête s'en va... Nous en reparlerons demain.

Il se leva, et Pierrette le suivit. Elle avait séché ses larmes, et un sourire de bonheur s'épanouissait sur ses lèvres et transfigurait son visage. Au moment de quitter monsieur Gagnepain, elle lui prit la main.

– Vous, lui dit-elle en souriant, vous ne m'abandonnerez pas ?

– Chère enfant ! s'écria-t-il, mais je crois rêver. Dieu veuille que ce songe ne se dissipe pas. A demain.

Et il poursuivit rapidement sa route, se retournant de temps à autre pour voir Pierrette qui regagnait la ferme, et qui, elle aussi, se retournait pour lui sourire et pour remuer gentiment la tête en ayant l'air de lui dire : « Oui, à demain ; c'est vrai, je vous aime... » jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus de vue à un coude du chemin.

Quand il se trouva seul, monsieur Gagnepain jeta des regards autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait. Puis il s'arrêta, s'appuya sur sa béquille, et porta la main à ses yeux qui se trouvèrent pleins de larmes.

Cet homme de cinquante ans, qui n'avait jamais été aimé et qui avait conservé un cœur jeune, pleura comme s'il eût eu vingt ans. Mais il fallait se hâter, car huit heures avaient sonné à l'horloge du village, et ses élèves devaient l'attendre pour la classe.

Il pressa donc le pas. Jamais sa béquille ne s'était trouvée à pareille fête et n'avait fait de telles enjambées ; pour un peu il l'eût jetée dans la haie voisine et se fût mis à danser. Jamais aussi il n'avait senti son cœur aussi plein de joie et n'avait promené des regards aussi fiers autour de lui. Il comprit maintenant pourquoi les oiseaux chantaient si gaîment dans la

matinée, pourquoi la nature s'était parée et mise en fête sur son passage, et il en remercia Dieu du fond de son cœur.

Quand il arriva à l'école, tous les élèves, montés sur les bancs et sur les pupitres, faisaient un vacarme effroyable et se poursuivaient en se lançant leurs livres. Chose singulière ! monsieur Gagnepain ne dit rien, ne fronça même pas le sourcil : au contraire, il leur adressa à tous le plus gracieux sourire et leur demanda pardon du retard.

Il fit réciter les leçons, et au lieu de braquer ses lunettes sur l'écolier, il tenait sa tête dans ses mains et ne s'apercevait pas qu'on lisait impudemment dans le livre tout ouvert. Quand on avait fini, il disait : « Très-bien, mon garçon. » et il marquait une bonne note.

Il ne se donna pas la peine de regarder si tous les devoirs étaient exactement faits. Il en corrigea quelques-uns, y releva des fautes énormes, après quoi il dit encore : « Très bien, très-bien... » Tous les élèves se regardaient et n'en revenaient pas. Il ne distribua pas une seule punition, et au moment où midi sonnait et où tout le monde se levait, il annonça qu'il effaçait tous les pensums ; et tous les élèves crièrent ensemble : Vive monsieur Gagnepain !

Mais ils eurent, quelques jours après, l'explication de ces bizarreries, quand ils apprirent que le maître d'école allait épouser Pierrette.

La veille du mariage, ils lui lurent un fort beau compliment et lui offrirent un magnifique bouquet que monsieur Gagnepain s'empressa d'envoyer à la ferme. Il leur donna congé pour le lendemain, parce que ce jour-là, leur dit-il en souriant, il serait trop occupé pour faire la classe. Et tous ses élèves, sans attendre la consécration légale, s'écrièrent d'une seule voix : Vive monsieur et madame Gagnepain !

Et voilà l'histoire du mariage de Pierrette et du maître d'école de Saint-Romain-sur-Isère.

V

Je ne veux pas raconter par le menu tous les incidents de ma vie d'écolier chez monsieur Gagnepain. Chacun, en fouillant dans ses propres souvenirs, peut en retrouver tous les détails.

Ce que j'ai dit du premier jour, suffira pour connaître les autres, qui se succédèrent à peu près les mêmes, pendant toute la durée de l'hiver.

Le dimanche de chaque semaine, j'allais passer la journée chez moi. Mais la nuit vient vite en hiver, et il était trop tard, après souper, pour rentrer au village. Je couchais donc à la maison. Quelquefois, lorsque ma mère venait le matin me réveiller en m'embrassant, la terre au dehors était couverte de neige et la bise soufflait avec rage. Mais Joseph m'attendait en bas, il me prenait sur ses épaules et me portait ainsi jusqu'à l'école. Et Pierrette, en me voyant revenir malgré le froid et le mauvais temps, s'étonnait de mon courage.

Depuis le premier jour de mon arrivée, sa tendresse s'était partagée entre Béchard et moi ; et Béchard qui avait le naturel jaloux, prétendait même que j'étais le préféré. Il est vrai qu'elle était plus indulgente pour moi.

Dans les matinées d'hiver, il nous était souvent pénible de nous lever à sept heures, et pour dormir quelques instants de plus, nous avions bien vite fait de prétexter une maladie. Mais Pierrette se laissait rarement prendre aux doléances de maître Béchard qu'elle forçait à se lever, tandis que moi, je n'avais qu'un mot à dire pour qu'elle me laissât dormir sans objection.

Elle attendait que tout le monde fût en classe, puis elle remontait dans ma chambre, et m'apportait une tasse de lait qu'elle avait préparée à mon intention.

– Tenez, me disait-elle, vous n'en direz rien à personne.

Je m'asseyais sur mon séant, elle me jetait mon caban sur les épaules, et, appuyée contre le lit de Béchard, elle attendait que j'eusse fini.

D'autres fois, quand je descendais un peu tard de ma chambre, je la trouvais seule dans la salle à manger, en train de dresser les couverts pour le dîner. Pressé de la voir, je n'avais pas donné à ma toilette tout le soin voulu, et mes cheveux étaient tout ébouriffés.

– Mais voyez donc ! s'écriait-elle en m'apercevant. Quelles broussailles !... Eh bien ! si madame votre mère vous voyait ainsi. Venez

vite avec moi.

Et, me prenant par la main, elle montait en courant l'escalier et m'entraînait dans ma chambre où elle me faisait asseoir. Et là, comme une sœur aînée qui s'occupe de son petit frère, elle saisissait un peigne et travaillait à débrouiller mes cheveux. Cela demandait du temps et de la patience ; sans compter que la raie n'était jamais assez droite à son gré. Enfin, quand elle avait fini :

– Ah ! voilà qui est mieux ! s'écriait-elle, vous pouvez maintenant aller en classe.

Et j'allais rejoindre mon ami Béchard qui, une fois de plus, constatait avec peine que Pierrette le négligeait pour ne s'occuper que de moi. Aussi, au sortir de la classe, son premier soin était-il de me chercher querelle. Nous nous précipitions l'un sur l'autre, nous nous prenions aux cheveux, et tout le bel édifice de Pierrette était détruit.

Mais ces disputes n'étaient pas journalières, et il m'arriva de passer de bons instants en compagnie de mon camarade Béchard. C'était un garçon industriel, et s'il avait consacré à l'étude tout le temps et tout l'esprit qu'il employait à se créer des distractions, il serait devenu un grand savant. Il n'avait pas son pareil pour construire des cerfs-volants, pour fabriquer des trébuchets à prendre les oiseaux, des filets à pêcher le poisson, toutes inventions qu'il passait le meilleur temps de la classe à ruminer et à perfectionner.

Sa plus belle imagination avait été de transformer son pupitre en une véritable ménagerie. Il y mit d'abord un lézard, il y joignit bientôt un moineau. Ces deux bêtes insociables se firent la guerre, et le moineau tua le lézard, qui fut remplacé aussitôt par une souris. Nouveaux combats ! mais cette fois ce fut la souris qui eut le dessus. Elle ne jouit pas longtemps de son triomphe. Un jour que Béchard s'en amusait dans la cour, un chat fondit sur elle, la tua et la croqua. Béchard furieux vengea sa mort. Le lendemain, armé d'un bâton, il attendit le chat au passage, l'assomma, mais ne le mangea pas.

Quand vint le printemps, il se mit en tête d'élever des vers à soie dans son pupitre. Le jeudi, quand nous allions nous promener avec Pierrette et le

maître d'école, au champ de M. Gagnepain, nous faisons une ample provision de feuilles de mûrier.

– Il faut tout de même que M. Gagnepain soit un peu borné pour ne pas s'apercevoir qu'il y a une magnanerie dans sa classe, me disait souvent Béchard en riant.

– Eh ! mais, à propos, compère Béchard, lui dit un jour le maître d'école, quand le temps des vers fut passé, j'ai oublié de vous demander si vous aviez fait une bonne récolte.

Le brave homme s'était bien douté que ce n'était pas pour rien que nous dévalisions les mûriers de son champ, mais il avait fermé les yeux.

C'était un très-joli champ que celui de M. Gagnepain, clos de murs des quatre côtés, avec une petite maisonnette, – ce qu'on appelle une *chabotte* dans le pays, – s'élevant au milieu d'un bouquet de lilas et ombragée de deux grands acacias. On y entrait par une porte donnant sur le chemin qui longe l'Isère, et on remontait une allée, de chaque côté de laquelle s'étendaient des parterres pleins de fleurs et des carrés de beaux légumes.

Nous fîmes là de bonnes parties, nous livrant, sous la surveillance du maître d'école, aux plaisirs de la pêche et de la natation. Après le bain, une petite collation nous attendait sous les acacias, dressée par les soins de Pierrette.

Peu à peu, le printemps, puis l'été étant arrivés, nos condisciples, les jeunes paysans du village et des environs, désertèrent l'école. Ce n'est qu'en hiver que l'on s'instruit dans les campagnes ; aux autres saisons, tous ces petits bras trouvent à s'utiliser dans les champs. Nous nous vîmes donc un jour, Béchard et moi, livrés à nous-mêmes et à nos propres ressources.

M. Gagnepain n'ayant plus que nous sur lesquels il dût concentrer tous ses soins, abrégeait les heures de la classe pour ne pas fatiguer notre attention. D'ailleurs les vacances approchaient, les grandes chaleurs étaient arrivées ; c'est le moment où l'impatience de la liberté commence à saisir tous les enfants, en même temps qu'une torpeur invincible s'empare de leur cerveau. Le maître d'école eut pitié de notre état et ne nous surchargea plus de devoirs.

Je me souviens d'une partie que, la veille du jour où je devais prendre mes vacances, nous fîmes à la ferme de Jean Béchard.

C'était à l'époque des moissons, et nous partîmes tous les quatre, Pierrette, le maître d'école, Béchard et moi, par une belle après-midi. Le père Béchard nous attendait, et nous reçut très-cordialement. M. Gagnepain resta à causer avec lui ; quant à Pierrette, Béchard et moi, nous nous échappâmes de la ferme, et nous allâmes tout courant rejoindre les moissonneurs dans les champs.

Quand nous les eûmes atteints, nous étions tout essoufflés, et nous nous laissâmes tomber sur une meule de blé fraîchement coupée. Le soleil penchait sur l'horizon, mais il était encore chaud, et ses rayons embrasaient la vaste campagne environnante. Dans toute l'étendue du paysage qui nous entourait, il circulait de tièdes effluves ; mais ma pensée et mes regards ne se portaient pas si loin et ils étaient concentrés tout entiers sur le groupe que nous formions. Je vois encore Pierrette, assise en face de nous ; elle avait dénoué son chapeau de paille et l'avait jeté loin d'elle. La sueur perlait sur son front, et ses joues étaient aussi rouges que les coquelicots qu'on apercevait près de là mêlés aux tiges de blé. Tout en nous regardant avec des yeux dont cette course avait avivé l'éclat, elle souriait de la folie qui nous avait pris de courir ainsi tous les trois à perdre haleine. Peu à peu cependant son sourire s'effaça, elle détourna les yeux de nous, sembla oublier notre présence et resta quelques instants, les regards fixes, plongée dans une méditation profonde.

Moi qui ne la quittais pas des yeux, je voulus rappeler son attention à nous.

– Quel âge avez-vous, Madame Gagnepain ? lui demandai-je.

– Voyez-vous le curieux ! s'écria-t-elle. Vous saurez, M. Alfred, qu'on ne demande jamais son âge à une dame... Au surplus je n'en suis pas une, moi. j'ai vingt-deux ans.

– Et depuis quand êtes-vous mariée ?

– Voilà qui est plus fort ! il y a eu deux ans au mois de juin.

– Et vous avez toujours été heureuse depuis cette époque ?

Mais à cette question, elle ne répondit pas. Elle me regarda avec de grands yeux étonnés, puis elle éclata de rire, et je ne l'interrogeai plus.

Son sourire s'éteignit de nouveau, elle sembla près de retomber dans sa tristesse ; mais sans doute elle voulut réagir. Elle avait pris par distraction

quelques bluets fauchés avec les blés, qui se trouvaient à portée de sa main.

– Tenez ! dit-elle, allez me chercher tous les bluets que vous trouverez ; j’en ferai une couronne... Vous verrez comme ce sera beau !

Bécharde et moi, nous nous levâmes aussitôt, et nous voilà, suivant les moissonneurs, ramassant les bluets et les apportant par brassée à Pierrette.

Alors, les prenant un à un, elle en tressa une longue guirlande, dont elle joignit les deux bouts au moyen d’un ruban détaché de ses cheveux. Puis, élevant en l’air triomphalement la couronne, elle nous demanda en souriant :

– Comment la trouvez-vous ?

– C’est magnifique, lui dis-je.

Alors, sans doute parce que j’étais assis le plus près d’elle et qu’en ce moment j’avais la tête découverte, l’idée lui vint d’en essayer l’effet et elle la posa sur mon front.

A cette vue, Bécharde pâlit et jeta sur Pierrette des regards de colère ; puis il s’élança vers moi, saisit la couronne, et la rompant en mille pièces :

– Toujours des préférences ! s’écria-t-il. J’ai ramassé les bluets, moi aussi, et c’est à lui que vous la donnez... Vous vous en repentirez, Pierrette !

Puis la colère fit place au désespoir, et il fondit en larmes. Pierrette et moi, nous restâmes confondus de ce mouvement de jalousie. Après le premier moment de surprise passé, Pierrette essaya de le consoler, mais sans y réussir comme elle l’aurait voulu ; et nous rentrâmes tous les trois silencieux à la ferme.

Le lendemain, je quittai l’école de M. Gagnepain, et je retournai chez moi pour y passer mes vacances.

Mon frère aussi, revenu du collège, passait ses vacances à la maison. Mais il avait grandi, c’était presque un homme maintenant, et il ne pouvait prendre part à mes jeux. Je me trouvais complètement isolé, d’autant plus qu’à cette époque il fit, en compagnie de quelques amis de son âge, une excursion dans les montagnes du Dauphiné, qui dura plusieurs semaines.

Je ne savais comment tuer le temps, et il ne se passait pas de jour ni d’heure sans que le souvenir de Pierrette ne me revînt. Après quinze jours écoulés, je fus pris d’une envie irrésistible de la revoir, et un soir, vers sept

heures, au moment où on me laissait jouer dans le jardin en attendant que la nuit fût venue, je résolus, sans en rien dire à personne, de mettre mon projet à exécution.

Je marchai à grands pas jusqu'au village, mais, en y arrivant, je m'aperçus que l'école était fermée et que les hôtes en étaient absents. Ils ne pouvaient être à cette heure qu'à leur champ. Je me dirigeai donc rapidement vers les bords de l'Isère et je suivis le chemin qui devait me conduire devant le champ de M. Gagnepain.

Je n'en étais plus qu'à cent pas, quand je vis quelqu'un se dresser sur la berge de la rivière où il était assis, et je reconnus aussitôt mon camarade Béchard qui vint à moi en courant.

- Arrête-toi, me dit-il d'un ton impératif. Où vas-tu ?
- Voir M. Gagnepain.
- M. Gagnepain n'est pas à son champ. Il est allé à Grenoble.
- Et Pierrette ?
- Pierrette est là.
- Eh bien ! alors.
- Tu n'y iras pas, Pierrette n'est pas seule.
- Et qui est avec elle ?
- Ça ne te regarde pas.
- Tu crois qu'il serait désagréable à Pierrette de me voir en ce moment ?
- Peut-être ! dit-il avec un mauvais sourire.
- Je veux passer, lui dis-je.
- Tu ne passeras pas !

Il se planta devant moi en fermant les poings. Béchard, un peu plus âgé que moi, était beaucoup plus fort, mais la pensée d'un danger inconnu auquel Pierrette pouvait être exposée, doubla mon courage. Je m'élançai sur lui ; mais il me saisit au collet, me donna un croc en jambes et me terrassa.

– Jure-moi, me dit-il, en me maintenant à terre, que tu ne crieras pas, que tu resteras là avec moi, et je te lâcherai.

Je le lui promis, il savait que je tiendrais parole et il me permit de me relever.

J'allai m'asseoir à quelque distance, sur le bord de la rivière, et je regardai tristement couler l'eau dont le volume avait été grossi par les

pluies et qui passait en grondant et en tourbillonnant. La nuit venait. Sur l'autre rive, et à cinquante pas autour de moi, je ne voyais qu'indistinctement les objets. C'eût été le moment de retourner chez moi, mais je me sentais cloué à cette place, et la honte d'avoir été battu, le sentiment de mon impuissance, autant que la pensée de Pierrette, m'arrachaient des larmes silencieuses.

J'étais perdu dans ces réflexions, et Béchard, debout à quelques pas, tantôt me considérait d'un air de vengeance satisfaite, tantôt jetait les yeux du côté du champ de M. Gagnepain, quand tout à coup, de l'intérieur de l'enclos, un bruit de pas précipités arriva jusqu'à nous, et presque aussitôt la porte s'ouvrit, une forme humaine traversa rapidement le chemin, courut vers la rive, et nous entendîmes, en même temps qu'un grand cri, le bruit d'une chute dans l'eau.

VI

Voici ce qui s'était passé :

Après le départ de M. Gagnepain pour Grenoble, Pierrette s'était sentie envahie par une grande tristesse. Elle n'avait que de trop justes raisons d'être soucieuse. En effet, la rumeur publique lui avait appris le retour de Cyprien Rivet au village. Elle ne l'avait pas vu, et elle pensait bien qu'il n'oserait pas se représenter devant elle ; mais pourquoi, après plus de deux ans d'absence et lorsque tout le monde commençait à l'oublier, était-il revenu ?

Cette nouvelle l'avait jetée dans une grande agitation, et les réflexions qu'elle devait provoquer, s'étaient imposées à elle, durant toute la journée, sans qu'il lui fût possible de s'en débarrasser.

Or, comme il n'est rien de tel que le mouvement et la marche pour secouer les pensées qui vous obsèdent, elle était sortie de chez elle pendant la soirée, et évitant de traverser le village dans la crainte de quelque

fâcheuse rencontre, elle s'était dirigée à grands pas vers le champ de M. Gagnepain.

Arrivée là, et se croyant sûre de n'avoir pas été remarquée, elle était allée s'asseoir près de la maisonnette, sur un banc, à l'ombre des acacias. Mais les funestes appréhensions auxquelles cette promenade avait donné un instant de trêve, vinrent l'assaillir sur ce banc plus fortement que jamais. Plus vivement que jamais son imagination surexcitée lui représenta le malheureux Cyprien. Un sentiment mêlé de haine et de pitié pour celui qu'elle avait aimé, le souvenir de son amour et de son ingratitude, se disputaient son cœur. Et, écrasée sous le poids de ces réflexions, elle avait penché la tête et était tombée dans une rêverie profonde.

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre, elle releva le front et elle aperçut, debout devant elle, Cyprien Rivet.

Avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement, de jeter un cri, il s'était précipité à ses pieds, et du flot de ses larmes il arrosait les genoux de Pierrette.

– O ciel ! s'écria-t-elle, est-ce vous, Cyprien ?

– Oui, c'est moi, dit-il, me pardonnez-vous ?

– Mais malheureux, qu'êtes-vous venu faire ?... Comment osez-vous ?... Relevez-vous, je vous en prie !

– Je ne me relèverai, je n'oserai vous regarder, Pierrette, que lorsque vous m'aurez pardonné.

– Eh bien ! oui, je vous pardonne...

Cyprien se leva, et ses regards, encore humides de larmes, se fixèrent sur la jeune femme avec une tendresse pleine de timidité. Pierrette put voir sur son visage qui, quoique amaigri et pâle, avait conservé sa beauté, la trace d'un long et profond chagrin. Il y avait dans toute sa personne, dans la fièvre et l'inquiétude de tous ses mouvements, l'indice d'un cœur troublé par le remords et que le souvenir de sa faute accable.

Aux dernières clartés du soleil qui était descendu sous l'horizon, Pierrette vit tout cela dans un seul regard, et elle en fut effrayée.

– Oui, je vous pardonne, répéta-t-elle, mais ne restez pas là. Partez.

– Oh ! dit Cyprien d'un ton suppliant, je ne me croirai pas pardonné, si vous me chassez si vite de votre présence, si vous ne me laissez pas vous

parler.

– Et que pouvez-vous me dire ?

– Rien que vous ne sachiez déjà, que vous n’avez deviné sans doute ; car vous devez bien penser, Pierrette, que ce n’est pas sans raison que je suis revenu au village ! Vous devinez bien que, malgré ma fuite, malgré mon abandon, je vous ai toujours aimée, Pierrette ! que je vous aime encore plus que jamais !...

– Ne parlez pas ainsi, M. Cyprien ! s’écria Pierrette qui s’était levée. Vous savez que je ne puis plus entendre de telles paroles.

– Oui, je le sais, dit-il tristement. Je sais que vous appartenez à un autre. Rassurez-vous, je ne vous parlerai plus de mon amour, mais vous me permettrez bien de vous entretenir de mes chagrins, de mes remords. Vous pouvez vous rasseoir sans crainte : je suis calme, vous le voyez ! je ne veux vous dire que ce qu’il vous est permis d’entendre.

Pierrette se rassit, il y eut un moment de silence, puis, malgré sa promesse, Cyprien reprit :

– Hélas ! Pierrette, pourquoi m’avez-vous oublié si vite ! il n’y avait pas huit jours que j’avais quitté le village, que, plein de regret de vous avoir abandonnée, je revenais me jeter à vos pieds... Et j’appris que vous alliez épouser M. Gagnepain, que les bans étaient publiés ! Ah ! je crus devenir fou ! je voulus me tuer ! Que de larmes j’ai versées !

– Et moi aussi, dit Pierrette, j’ai pleuré quand vous m’avez quittée.

– Vous n’avez donc épousé l’autre que par dépit ?

– Non, dit-elle, M. Gagnepain avait toujours été bon pour moi, il l’a toujours été depuis. Il n’y a que lui qui ne m’ait jamais fait souffrir, dont le dévouement ne m’ait jamais fait défaut.

– Vous ne l’avez donc épousé que par reconnaissance ? Vous m’aimez encore, Pierrette ??

– Taisez-vous ! s’écria-t-elle en se dressant à demi, je ne dois pas entendre ces paroles.

– Soit, dit-il. Je ne vous parlerai que de moi et de mes malheurs. Ah ! depuis deux ans que je vous ai quittée, j’ai mené une vie bien misérable. Quand je fus bien certain que vous en aviez épousé un autre, j’allai le plus loin possible, pensant que l’éloignement affaiblirait votre souvenir. J’ai

essayé de tous les moyens pour vous oublier, et rien ne m'a réussi. J'ai habité de grandes villes où les plaisirs s'offraient à moi en foule ; mais tous les plaisirs me paraissaient tristes. Mon seul bonheur loin de vous, – si cela peut s'appeler du bonheur ! – était de m'enfermer chez moi, et là, de me rappeler tous les instants que nous avions passés ensemble, et nos rendez-vous, et nos entretiens, et le son de votre voix, et les moindres paroles que nous avions échangées, et le geste et le regard qui les accompagnaient. J'avais tout noté dans ma mémoire, je n'avais rien oublié, ni le jour ni l'heure, ni le lieu ; je voyais l'endroit du chemin où nous nous rencontrions, le détour de la route où nous nous quittions, je me souvenais de la couleur de votre robe et des arbres qui nous entouraient, et de l'herbe que nous foulions aux pieds, et de vos sourires, et, grand Dieu ! de vos baisers !... Vous ne vous en êtes jamais souvenue, Pierrette ?

— Si, dit-elle, quelquefois... Mais ces souvenirs sont coupables, et je les repoussais, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Moi, je m'y complaisais, mais j'en sortais accablé de tristesse, le cœur brisé, et je me désespérais qu'il n'y eût plus de remède à tant de maux. A mesure que les jours s'écoulaient, mon désespoir, loin de s'effacer, augmentait, je sentis que j'allais mourir... Oui, mourir, Pierrette ! regardez-moi, je suis bien changé, je suis méconnaissable... Et je voulus, avant de mourir, vous revoir. Voilà pourquoi je suis revenu.

— Vous avez bien souffert ! ne put s'empêcher de dire Pierrette qui, à ces dernières paroles, avait porté la main à ses yeux.

— Ah ! vous m'aimez encore ! s'écria Cyprien qui saisit vivement sa main et qui vit ses larmes ; vous m'aimez encore, avouez-le !

— Laissez-moi, s'écria-t-elle en dégageant vivement ses mains, ne me touchez pas, ne me parlez plus. Vous manquez à votre parole ! Je vous en prie, quittez-moi.

— Non, reprit Cyprien, avec une énergie passionnée, pas avant que vous ne m'ayez avoué que vous m'aimez encore !

— Je ne puis pas vous le dire.

— Mais si c'est la vérité ?

— Laissez-moi, Cyprien, je vous en supplie !

– Et que craignez-vous, Pierrette ? nous sommes seuls... Voyez ! la nuit est venue et nous cache dans ses ombres... C'est à pareille heure autrefois que nous nous donnions rendez-vous, et combien nous étions heureux ! Oui, vous étiez heureuse, Pierrette ! heureuse de m'aimer et d'être aimée de moi ! Je ne vous demande aujourd'hui que les faveurs que vous m'accordiez alors ; vous ne pouvez me les refuser, et nul d'ailleurs ne le saura...

– Ah ! vous m'effrayez, laissez-moi !... Au nom du ciel, partez !

– Non, je ne puis partir ! s'écria Cyprien, que la passion égarait par degré, je vous aime trop ! et je sens, et je suis sûr que vous m'aimez encore ! Ah ! je me fais violence pour me contenir, et vous ne m'en savez nul gré. Je ne vous demande que ce que vous pouvez me donner, que ce que vous m'accordiez autrefois... Rien qu'un baiser, Pierrette, et je vous jure que je partirai !

A ces mots, Pierrette s'était levée, elle s'éloigna de quelques pas ; elle sentait qu'elle allait faiblir, s'abandonner peut-être, et elle fit appel à sa raison, à son courage, à sa vertu.

– Non, s'écria-t-elle, je ne vous accorderai rien ! C'est mal de me parler ainsi. Partez, M. Cyprien.

– Eh bien ! je ne m'en irai pas, s'écria Cyprien à qui : la colère et le délire de la passion firent perdre toute retenue... et ce que vous ne me donnez pas, je le prendrai de force !

Et il fit un pas vers la jeune femme qui recula encore..

– Est-ce possible ? s'écria-t-elle en tremblant. Vous abuseriez ?... C'est de la démence...

– Non, dit-il, je vous aime, voilà tout !...

Et il marchait touj ours. Alors, Pierrette devint folle de terreur et de honte. Elle recula plus vivement à mesure que Cyprien avançait plus vite. Puis, se voyant perdue, elle se mit à courir, traversa rapidement le jardin, poursuivie par Cyprien dont elle entendait les pas derrière elle, dont elle sentait déjà les bras prêts à la saisir ; elle fit quelques tours sans savoir où elle allait, puis la porte du jardin se trouva devant elle, elle l'ouvrit, franchit la route, vit la rivière, et, égarée et folle, s'y jeta.

VII

A la vue de sa chute, Béchard s'enfuit à toutes jambes et alla semer l'alarme dans le village.

Cyprien s'était précipité dans la rivière à la suite de Pierrette, que ses vêtements maintinrent quelques secondes sur l'eau, puis elle disparut. Cyprien plongea plusieurs fois sans succès ; à la fin, il la saisit et la ramena sur le bord, et je l'aidai à l'étendre sur le gazon. Elle avait complètement perdu connaissance.

En ce moment, nous entendîmes des gens du village qui arrivaient en courant, et, à leur approche, Cyprien prit la fuite. Par les soins qu'on put lui prodiguer rapidement, Pierrette revint de son évanouissement, mais elle était trop faible pour marcher. On fit un brancard et on la transporta jusqu'au village.

On dut la veiller toute la nuit, car elle n'avait repris connaissance que pour voir bientôt après sa raison s'égarer dans la fièvre et le délire. Elle était au plus mal le lendemain matin, quand M. Gagnepain revint chez lui.

Comment peindre le désespoir du pauvre homme ? On ne lui dit pas toute la vérité, et il ne sut jamais qui avait causé l'accident survenu à sa femme et dont on ne pré voyait pas alors toutes les suites.

La maladie en effet fut plus longue qu'on ne pensait ; Pierrette resta deux mois au lit, et quand elle se releva, elle était pâle, languissante ; une toux opiniâtre brisait sa poitrine, et elle finit par cracher le sang. C'était fait d'elle.

L'été touchait à sa fin, et comme elle ne pouvait marcher et qu'elle voulait profiter des derniers soleils qu'elle devait voir, elle se faisait porter dans un fauteuil et restait dans la cour de longues heures, enveloppée dans un grand châle qui ne laissait apercevoir que son pauvre visage amaigri, ses grands yeux bleus que la maladie avait encore agrandis, ses lèvres pâles et

sèches qui trouvaient la force de sourire encore, et ses mains blanches et fluettes. Ah ! c'était déchirant à voir !

M. Gagnepain qui avait tout à fait délaissé ses livres et son champ, s'asseyait en face d'elle, il la regardait sans parler, et parfois une larme silencieuse, qu'il s'empressait d'essuyer, glissait le long de sa joue. J'allais aussi, presque tous les jours, m'asseoir près d'elle et lui tenir compagnie, et souvent elle me disait :

– Vous êtes bien bon, M. Alfred ! ce n'est pas amusant d'être avec une malade. Vous devriez jouer.

– Non, lui disais-je, je suis bien là.

Un jour que M. Gagnepain nous avait quittés pour un instant et que nous étions restés tous deux dans la cour plus tard que de coutume parce que la soirée était tiède : – Voyez donc ! lui dis-je, il me semble qu'il y a, là-bas, quelqu'un qui nous regarde.

Et je désignai le mur du hangar, au-dessus duquel j'apercevais la tête de Cyprien.

– Laissez-le, dit-elle, je l'ai vu : ne le dérangez pas. Ce n'est pas un méchant homme, il se repent.

Elle alla ainsi, s'affaiblissant d'heure en heure. Il y eut parfois des moments de répit, des jours de mieux où l'on put croire qu'elle s'en tirerait, qu'on la sauverait. Espérances qui devaient bien vite être déçues ! Un soir d'automne, la cloche de St-Romain-sur-Isère se mit à tinter mélancoliquement, et elle annonça à tous les habitants du village et des environs que la pauvre Pierrette n'était plus.

Cette enfant dont les malheurs avaient commencé à la naissance, n'avait guère connu dans la vie que la souffrance et l'isolement. Le destin qui l'avait maudite dès le berceau, n'avait pas voulu qu'elle trouvât sa place dans la commune existence ; elle l'avait traversée légèrement, et elle s'éteignait à vingt-deux ans, ne laissant de trace sur la terre que le souvenir de ses bontés.

Elle fut enterrée au milieu d'un grand concours de population. Tous les élèves de M. Gagnepain, anciens et nouveaux, se trouvaient à la triste cérémonie. Au moment où l'on descendit la bière dans la fosse, Béchard qui

fondait en larmes à côté de moi, fut près de se trouver mal. Au sortir du cimetière, il me prit la main :

– Tu ne le diras jamais, n'est-ce pas ? s'écria-t-il en sanglotant. Je suis corrigé ; veux-tu être mon ami ?

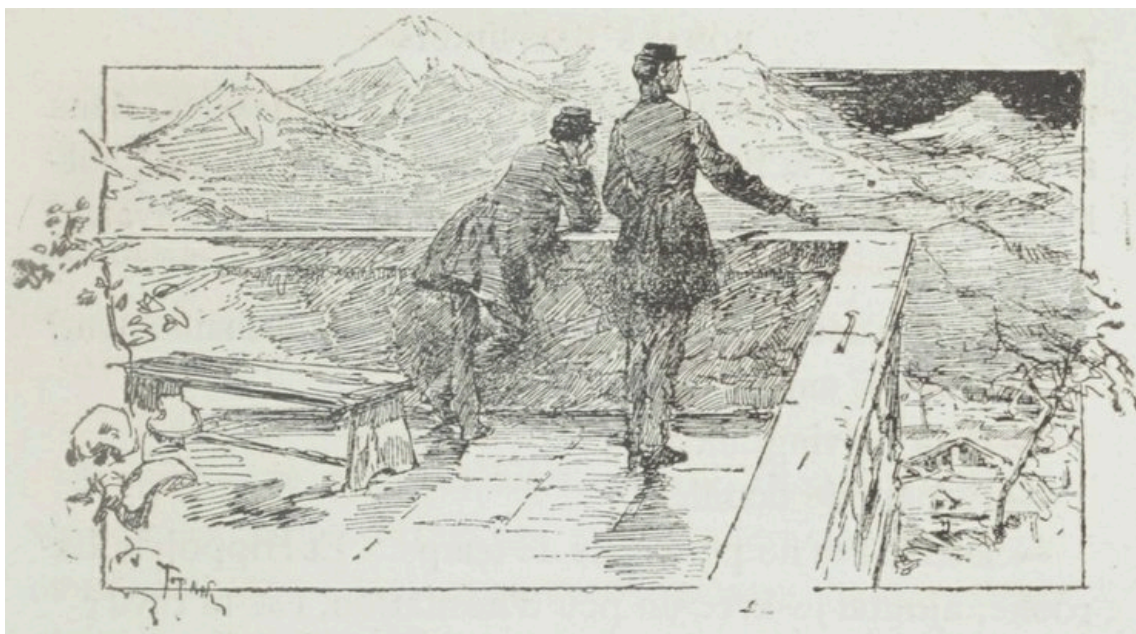
– Oui, lui dis-je, mais ne pleure plus, elle t'avait pardonné.

Il se jeta à mon cou et m'embrassa.

On ne sut pas, pendant quelques jours, ce qu'était devenu Cyprien Rivet ; puis, on finit par retrouver son corps dans la rivière, à quelques kilomètres en aval du village : le pauvre garçon s'était fait justice.

Monsieur Gagnepain continua longtemps à tenir école ; mais il était bien triste, et il ne racontait plus d'histoire.

Quant à moi, je quittai bientôt après Saint-Romain pour aller au collège, où j'emportai le souvenir de Pierrette qui ne m'a pas quitté depuis.



ROLLAND

I

Je n'avais pas revu mon ami Rolland depuis sa sortie un peu brusque du lycée de Grenoble, où nous avons fait nos études ensemble. Ce renvoi d'un des meilleurs élèves de notre classe m'était resté dans l'esprit comme une

sorte d'énigme, renvoi qui avait coïncidé d'ailleurs avec le départ d'un autre de nos condisciples, le jeune Hippolyte Laroche. Je les avais perdus de vue l'un et l'autre depuis plusieurs années, quand, une après-midi, me trouvant à Paris, je rencontrai Rolland sur le boulevard. Comme c'est l'habitude en pareille circonstance, après nous être assis devant un café, nous épuisâmes, dans notre causerie, la liste de nos anciens camarades de collège, nous interrogeant mutuellement sur ce qu'ils avaient pu devenir.

– Et toi, demandai-je à Rolland, que fais-tu maintenant ?

– Moi ? je suis marié.

– Déjà ! à vingt-un ans !

– Et père de famille.

– Diable ! tu ne perds pas de temps. Et Hippolyte Laroche, ajoutai-je avec un peu d'hésitation, l'as-tu revu ?

– Je crois bien, nous ne nous quittons plus ! s'écria-il avec un sourire inexplicable et en plongeant ses regards dans les miens. Je l'attends même, en ce moment, car nous devons dîner ce soir chez son père. Si tu veux être des nôtres, tu nous feras plaisir. Mais, tiens ! voici précisément.

Et, sans achever, il se leva. Une voiture découverte venait de se ranger près du trottoir. J'y vis une jeune femme, parfaitement belle et distinguée, dont la physionomie offrait, avec celle que le jeune Laroche avait laissée dans mon souvenir, une si frappante ressemblance, que je ne pus moins faire que de la prendre pour la sœur de notre ami. Rolland m'avait fait signe de le rejoindre. Je m'avançai en saluant. Mais, au lieu de me rendre simplement mon salut, l'inconnue me tendit familièrement la main, et, comme ma surprise me faisait hésiter : – Eh bien ! tu ne la reconnais donc pas ? me dit Rolland. Allons ! monte. Nous t'expliquerons cela en route.

Et je pris place dans la voiture.

Pour que le lecteur comprenne mon étonnement, il est indispensable de remonter de quelques années en arrière. Il ne s'agit ici que des souvenirs de collège, récits assez insipides pour l'ordinaire, mais auxquels nous le prions néanmoins de prêter son attention.

II

A seize ans, presque au moment d'atteindre la fin de ses études, Rolland tranchait sur tous ses camarades par sa taille et son développement physique. Un léger duvet commençait à estomper ses joues et sa lèvre supérieure. Il était l'élève le plus âgé, mais aussi le plus remarquable de sa classe. Et ce n'était pas sans efforts, sans un travail opiniâtre aidé d'une intelligence peu commune, qu'il était arrivé à ce résultat, car sa première instruction avait été fort négligée.

Né à l'île Bourbon, où le souci de vastes exploitations absorbait l'attention de ses parents, il y avait vécu abandonné à lui-même, et avait conservé de cette existence un fond de rêverie, de sauvagerie même, dont il n'avait jamais pu se dépouiller. Son enfance s'était écoulée, ses premiers pas s'étaient égarés au sein de ces solitudes verdoyantes qu'une mer libre et sans limite environne ; il y avait mûri plus vite et s'était épanoui à la chaleur intense d'un soleil plus ardent. Ce n'est qu'en le voyant déjà grand, que la pensée vint à son père qu'il était l'heure peut-être de songer à son éducation. La pénurie d'établissements scolaires où se trouvait alors notre colonie, lui fit prendre le parti de l'envoyer en France. Il se ressouvint d'un ami qu'il avait à Grenoble, et qui pourrait servir de correspondant à son fils. Malheureusement pour Rolland, cet ami mourut dans le courant de la première année où il se trouvait au lycée. Dès lors, et durant l'espace de cinq à six ans, le pauvre garçon, privé de toute relation avec le dehors, se vit emprisonné dans les murs du collège, condamné même à y demeurer pendant les vacances. Un voyage annuel à l'île Bourbon aurait rompu le cours de ses études, et, d'un autre côté, son père ne mit peut-être pas tout le zèle désirable à faire choix d'un autre correspondant. Ainsi séquestré, ne pouvant prendre part à nos joies ni aux escapades de nos jours de sortie, il semblait s'être désintéressé de tout ce qui l'entourait et ne s'était fait aucun ami parmi nous ; il en fallait accuser, non l'égoïsme d'un cœur incapable

d'attachement, mais la conscience qu'il avait de sa situation particulière. Aux heures de récréation, il était donc rare de le voir au milieu de nous ; il avait pris l'habitude de se réfugier dans un coin de la cour, et là, seul, assis, le menton dans la main, il restait : de longues heures, le regard perdu dans le vide, semblant chercher au loin, au delà des murs et des Alpes bleues qui bornaient l'horizon, par delà la mer incommensurable, l'île aux verdure luxuriantes, embaumée de fleurs éclatantes, ombragée de forêts dont un vent tiède berçait les lourdes palmes.

Telle était la vie de Rolland ; nous touchions au printemps, le dernier semestre de l'année scolaire allait commencer, quand une grande nouvelle se répandit parmi nous : un « nouveau » arrivait ! Ceux qui ont subi le supplice et l'ennui de ces longues années de réclusion, comprendront l'effet que ce mot dut produire. Depuis la rentrée, élèves ou professeurs, tout le personnel changeant du collège, étaient devenus pour nous de vieilles connaissances ; rien ne rompait plus l'uniformité des jours qui se succédaient toujours pareils, la monotonie des visages qui revenaient sans cesse les mêmes. Une figure inconnue, à cette époque de l'année, était donc un événement ; mais aussi bien, la tournure et la physionomie du nouvel arrivant devaient suffire, à elles seules, à faire sensation.

Hippolyte Laroche, que la précocité de son savoir avait fait admettre dans notre classe, n'avait guère plus de douze ans, et encore, à le voir, l'aurait-on cru beaucoup plus jeune. Tout en lui respirait la grâce, le charme inconscient de l'enfance. Ce garçon avait la fraîcheur éblouissante, avec quelque chose de la délicatesse, de la réserve d'une jeune fille. Blond, d'un blond argenté, les belles boucles de ses cheveux encadraient le plus charmant visage : un type ovale ; le nez aquilin, d'une ligne pure et fine ; les lèvres fortes, mais bien dessinées ; des joues blanches et roses qu'empourprait la moindre émotion, pendant qu'un éclair humide glissait sur l'émail de ses yeux bleus ombragés de longs cils. Il était de petite taille, avec une gracilité de corps qui n'excluait pas la santé ; toutes ses manières, toutes ses attitudes se traduisaient naturellement en poses d'une plastique irréprochable ; et jusqu'à la nonchalance de sa démarche, en quelque sorte indécise et hésitante, tout en lui attirait et retenait le regard. La première fois que nous le vîmes, coiffé d'une espèce de toque en fourrure, et tout

vêtu de velours noir, il nous frappa par son élégance. Le képi et la tunique remplacèrent ce costume quelques jours après ; les ciseaux du coiffeur, serviteurs fidèles du règlement, fauchèrent sans pitié la moisson de ses cheveux ; mais, sous cette transformation, il n'en conserva pas moins tous ses agréments, toute sa gentillesse et toute sa beauté. Aussi, son surnom fut-il vite trouvé : nous l'appelâmes « la demoiselle »

Nous sûmes bientôt tout ce qui le concernait. Son père habitait Paris. Demeuré veuf de bonne heure, avec ce seul enfant, il s'était attaché à lui et avait été jusqu'alors son seul maître. Obligé de venir à Grenoble pour y suivre un procès, il n'avait pu se séparer de son fils ; son affaire avait été renvoyée de semaine en semaine, de mois en mois, et il s'était décidé à le mettre au lycée, en s'imposant la tâche de le venir voir chaque jour. Son procès gagné ou perdu, il devait repartir avec lui. Laroche ne faisait donc que passer parmi nous.

Pour ces motifs, pour d'autres peut-être, il ne se lia bien intimement avec aucun de nous. Il fuyait même nos groupes, moins par amour de l'isolement que par retenue pudibonde ou par timidité ; car, plusieurs fois, nous l'avions remarqué, la rougeur lui était montée au front, à l'audition de certains propos, tels que le besoin de paraître très forts et très au courant de la vie, nous les fait tenir à cet âge. Les jeux bruyants, les luttes et les échanges de gourmandises ne l'attiraient pas davantage. Il avait pris possession du coin opposé à celui où se tenait Rolland, et là, seul, lui aussi, un livre à la main le plus souvent, il lisait. Si quelqu'un s'approchait pour lui tenir compagnie, il posait le livre de bonne grâce et causait. D'autres fois, relevant la tête, et souriant de ce sourire aimable qui ne le quittait jamais, il semblait s'intéresser à nos ébats, les suivait avec cette curiosité, ce regard profond et singulier dont il fouillait tour à tour chacun de nous. Mais de quelque façon que l'on s'y prit et qu'on l'en pressât, il n'y participait jamais. Il demeurait donc à l'écart, dans son coin, pendant que Rolland rêvait dans le sien, si bien que nous finîmes par les appeler « les deux antipodes ».

Je ne sais quel misérable instinct de l'âme humaine nous pousse à nous irriter de tout ce qui, chez les autres, s'écarte de la règle commune, comme si, dans toute originalité, notre jalousie soupçonnait quelque supériorité. Cette façon de vivre des deux antipodes, ce privilège de se suffire à eux

seuls et de pouvoir se passer des autres, ne tardèrent pas à indisposer leurs camarades. Il nous paraissait évident que leur dédain appelait les représailles. S'en prendre à Rolland qui, avec ses manières douces, n'en était pas moins un garçon très robuste, offrait des dangers, et, avec la générosité de cet âge, il fut convenu que ce serait au plus faible que l'on s'attaquerait. Le complot fut mené par un certain Ripard, pauvre esprit et triste nature, que nous avions banni de nos groupes et flétri du nom de rapporteur ; mais, pour cette œuvre de lâcheté, c'était le garçon qu'il fallait, nous lui ouvrîmes nos rangs et c'est lui qui machina tout.

Laroche avait apporté avec lui un singulier trousseau. Entre autres choses, il s'y trouvait par hasard des serre-tête d'une forme bizarre, et dont quelques bouts de dentelle mal arrachés ruchaient encore les bords. La passion maternelle a de ces inventions, de ces coquetteries inédites, et Laroche, quoique orphelin de bonne heure, avait été adoré par sa mère. L'étrangeté de cette coiffure pour un garçon, n'avait pas échappé au regard louche de Ripard, qui, un beau matin, s'en empara. Dès lors, nous tenions notre vengeance. A l'heure de la récréation, au moment où Laroche se dirigeait sans méfiance vers son coin, quatre ou cinq élèves fondirent sur lui, s'emparèrent de ses mains, et Ripard le coiffa du bonnet. Puis, au milieu des rires et des huées, la procession commença à travers la cour. Le pauvre enfant se débattait, de grosses larmes roulaient sur ses joues, il secouait désespérément la tête, cherchant à se débarrasser de son ridicule couvre-chef ; mais la main implacable de Ripard le remettait aussitôt en place, et le cortège poursuivait sa marche.

Nous étions arrivés à l'angle où se tenait Rolland qui, seul de nous tous, au milieu de ce flot de railleries méchantes, était resté inactif jusque là. Tout à coup, au moment où nous passions devant lui, il bondit comme un tigre, se jeta au milieu de nous, arracha de la tête de Laroche l'instrument de supplice et le dégagea de ses bourreaux. Cette intervention imprévue et péremptoire paralysa aussitôt les plus hardis. Ripard, qui voulut s'acharner, reçut un coup de poing qui l'envoya rouler à quelques pas. Laroche essuya ses larmes, et il y eut dans le long regard qu'il adressa à Rolland, tout un hymne muet de remerciements et de reconnaissance. Tout rentra bientôt dans l'ordre. Les fameux serre-tête disparurent comme par enchantement ;

seulement, de ce jour, les deux coins fusionnèrent, et Rolland et Laroche devinrent « les deux inséparables ».

III

Ils étaient toujours ensemble, assis au même angle de la cour ou se promenant côte à côte. Ils causaient de ce qui, à cet âge, était capable de les intéresser ou de les préoccuper : de leurs souvenirs, l'un de l'île Bourbon, l'autre de Paris ; de leurs devoirs d'écuyer, – car tous deux étaient des esprits sérieux, tenant la tête de leur classe, et cette rivalité, loin de relâcher les liens de leur amitié, ne faisait que les resserrer au contraire ; – enfin, de leurs espérances, de leurs rêves d'avenir. Depuis quelque temps, les idées de Rolland s'étaient modifiées, son humeur était devenue moins sombre. Il ne soupirait plus autant après l'heure du rapatriement. Le mirage fantastique de l'île enchantée s'enfonçait peu à peu dans les brumes de l'horizon et finissait par y disparaître. Il avait secoué sa torpeur, donné congé aux rêveries qui l'entraînaient à travers les espaces, repris pied dans la réalité. Il ne songeait plus maintenant à quitter la France, mais, ses études terminées, à aller faire son droit ou sa médecine à Paris et à s'y fixer pour toujours. Il confiait ses projets à Laroche qui, lui, n'en formait aucun. Il ferait ce que son père déciderait. Rolland avait beau le presser, le questionner à ce sujet, il se taisait, n'avait pas d'idée.

Cependant, l'été était venu. Nous étions en juin. Les promenades hors du lycée, les dimanches et les jeudis, avaient lieu dans la soirée, de cinq à huit heures ordinairement. C'était une impression délicieuse, une agréable transition, lorsqu'après avoir étouffé tout le jour dans des salles trop étroites ou sous l'ombrage maigre des quelques platanes au feuillage poussiéreux qui s'étiolaient dans nos cours, nous sortions des remparts de la ville, à l'heure où le soleil, moins chaud, commençait à décliner à l'horizon, et que, la tunique sur le bras, la chemise ouverte au vent, nous nous engageions dans

une de ces belles routes qui, aux alentours de Grenoble, s'enfoncent entre les ravins de ses hautes montagnes ou courent en lacets sur leurs flancs.

Un de ces jours de promenade, après avoir côtoyé l'Isère en remontant son cours, 'nous avons pris la route de Chambéry. La halte eut lieu à la lisière d'un bois qui, bordé d'un côté par le chemin, allait, en suivant les ondulations du terrain, finir sur les bords de la rivière. Bien qu'il fût défendu de s'enfoncer trop avant sous les arbres, Laroche et Rolland, avec leur manie d'isolement, n'en transgressèrent pas moins la consigne, et, de pas en pas, de détours en détours, ils se trouvèrent près de l'eau.

Là, ils s'assirent. Rolland qui, en traversant le dernier village, s'était, à l'insu du surveillant, glissé dans un débit de tabac, tira quelques cigares de sa poche et en alluma un. Il s'était étendu à plat ventre sur le talus. L'herbe, poussant plus épaisse sur cette pente et se lustrant d'un vert plus cru au voisinage de la rivière, lui faisait un moëlleux tapis. Les aunes et les frênes, au-dessus de leur tête, allongeaient leur parasol naturel, ne laissant filtrer entre leurs branches que quelques rayons du soleil couchant dont les plaques lumineuses s'épalaient par endroit sur le gazon et faisaient pâlir sa verdure. Un grand silence régnait autour d'eux, à part ce bourdonnement continu d'insectes, ce frémissement de vie lilliputienne que l'oreille entend en se penchant vers le sol ; puis, par instant, le froissement de l'eau contre la berge, l'effarouchement d'un oiseau, troublé dans sa retraite, et dont le vol, vibrant comme une flèche, s'allait perdre dans un fourré prochain. Dans ce calme, dans cette solitude, Rolland sentit une joie toute nouvelle, un bonheur inconnu jusque là s'insinuer en lui. Il ne se souvenait pas d'une pareille impression de paix extérieure mêlée au sentiment intime d'une activité débordante qui bouillonnait dans son sein. Son cœur battait à pulsations égales, mais avec une surabondance de vie qui grisait tout son être. De la terre où sa poitrine s'appuyait, des profondeurs humides du sol, des lents clapotements de la rivière exhalant ses vapeurs imperceptibles, Rolland sentait une fraîcheur douce et bienfaisante monter jusqu'à lui et le pénétrer. Les premières gazes crépusculaires, en teintes blanches encore, s'étendaient et se multipliaient d'un horizon à l'autre, comme pour mieux fondre tous les contours du tableau qu'il avait sous les yeux. Il se taisait, charmé, immobilisé dans une sorte d'enchantement magique ; et, la tête

relevée et posée sur un coude, lançant quelques bouffées de cigare, il contemplait avec ravissement le jeune Hippolyte Laroche qui, assis un peu plus haut que lui, et lui faisant face, laissait errer ses regards au-dessus de l'Isère, jusqu'aux cimes encore neigeuses des monts lointains. Jamais celui-ci n'avait paru plus beau, jamais cette réduction d'éphèbe et de jeune fille, fondus dans un heureux mélange, n'avait été vue dans un cadre plus propre à faire valoir sa grâce juvénile et l'irritante séduction qui se dégageait de toute sa personne ; la marche avait animé son teint, ses joues avaient pris la coloration chaude et veloutée d'une pêche ; quelques mèches courtes, collées sur la moiteur du front, s'y teignaient d'un blond plus foncé et en faisaient ressortir la blancheur ; enfin, il y avait, à son insu, dans le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, découvrant l'éclat nacré de ses petites dents, dans l'haleine pure qui caressait sa bouche à chaque respiration, dans le noyement de ses grands yeux baignés d'un liquide bleuâtre, alors qu'ils s'arrêtaient sur son ami, je ne sais quelles sollicitations à des ivresses qui venaient jeter l'âme de Rolland dans un trouble dont il ne pouvait s'expliquer la cause. Il gardait toujours le silence, il restait dans la même extase contemplative. Mais, peu à peu, des ombres de tristesse étaient venues voiler ses traits, et son plaisir de tout à l'heure se tournait insensiblement en souffrance.

– Fume donc, dit-il tout à coup à Laroche. Tu n'as aucun des goûts d'un garçon ; c'est à croire, vraiment, que tu es une demoiselle, comme les autres t'appellent.

Et il lui tendait un cigare. Laroche sourit et refusa. Mais Rolland insista. Après beaucoup d'hésitations, il finit par accepter, il alluma le cigare ; mais il ne le touchait que du bout des lèvres, et chassait fortement la fumée devant lui. Rolland riait, et cela les amusa un moment. Tout à coup, le cigare s'échappa des mains de Laroche qui devint sérieux, puis pâlit affreusement. La sueur perlait sur son front, ses yeux se fixèrent.

– Qu'as-tu donc ? s'écria Rolland en s'élançant vers son ami et en lui prenant les mains qu'il sentit moites et glacées.

– Je ne sais pas, j'étouffe... Donne-moi de l'eau.

Rolland courut à la rivière, y trempa son mouchoir, et revint à Laroche qui le passa sur son front. Mais le malaise continuait.

– Si tu étouffes, il faut enlever ta tunique... Aussi, rester boutonné avec cette chaleur, cela n'a pas le sens commun.

Et, du geste accompagnant son idée, il voulut aider Laroche à en dégrafer le col ; mais celui-ci, au milieu des horribles déboires qui le torturaient et lui étaient toute énergie physique, eut encore la force de se défendre ; et, crispant ses mains sur sa poitrine, repoussant celles de Rolland : – Non, disait-il, non. laisse-moi.

– Pourquoi ?... pourquoi ne veux-tu pas ?

– Je te le défends... non.

Cependant l'heure du départ était arrivée. La nuit commençait à tomber. Le surveillant, nous faisant mettre sur un seul rang, s'aperçut vite de la disparition des deux amis. Ce fut Ripard qui se chargea de découvrir leur retraite et de nous guider jusqu'aux bords de l'Isère. On eût dit qu'il gardait mémoire du coup de poing reçu quelques semaines auparavant et qu'il guettait l'occasion de prendre sa revanche, épiant Rolland et Laroche, se glissant près d'eux à leur insu, tâchant de surprendre leur conversation. Mais sa haine n'eut pas encore son contentement ce jour-là ; car, devant l'état de Laroche, le surveillant, pris de pitié, n'eut pas le courage de rien dire.

Le pauvre enfant, plus blême qu'un passager en proie au mal de mer, restait inerte sur le gazon, ses jambes lui refusaient tout service. Il était impossible de l'abandonner en cet endroit, et, d'un autre côté, il fallait rentrer. Après une seconde de délibération, le surveillant permit à Rolland de charger son ami sur ses épaules, et, ainsi, marchant à côté de nous, les poignets joints derrière le dos, le front penché en avant, dans les premières ombres du soir s'épaississant de minute en minute, la division se dirigea vers la ville.

Étranges sensations que celles que Rolland éprouva durant ce retour ! La tête de son ami roulait sur son épaule, sa joue frôlait la sienne, ses cheveux se mêlaient aux siens ; tout son corps délicat et mince s'abandonnait sur lui. Il se fût senti la force de l'emporter ainsi bien loin, jusqu'au bout du monde !

Laroche coucha à l'infirmerie. Le lendemain, le proviseur s'étant fait raconter tous les détails de la scène, des scrupules s'éveillèrent en lui. Par

son ordre, le jeune Hippolyte Laroche dut changer de division, passer dans celle des « petits », dont la cour, le dortoir, le réfectoire étaient complètement isolés des nôtres. Rolland ne voyait plus son ami qu'aux heures de la classe et encore eut-on la précaution de leur désigner les deux bancs les plus éloignés l'un de l'autre.

IV

Rolland avait repris possession de son coin solitaire. Quel vide autour de lui, et quelle tristesse ! Son ancienne mélancolie l'avait ressaisi tout entier ; mais si les causes, jadis, en étaient vagues et indéterminées, elles lui apparaissaient aujourd'hui trop précises et trop certaines pour que l'impossibilité d'en voir le terme, d'y apporter un adoucissement, ne redoublât pas son chagrin. Tout son temps se passait maintenant à regarder avec une obstination muette le grand mur qui s'élevait au fond de la cour, et derrière lequel, dans un vacarme indistinct et continu, éclataient les cris de nos jeunes condisciples. C'était là que sa pensée s'élançait, se détachant de lui en quelque sorte, courant à la recherche de Laroche, escortant tous ses pas, l'enveloppant d'une sollicitude continuelle. Que n'eût-il pas donné, que n'eût-il pas fait ou tenté pour le voir et pour causer quelques instants avec lui, comme ils se voyaient et comme ils causaient quelques jours auparavant. Il ne quittait son air sombre et préoccupé, l'éclair d'un sourire n'illuminait ses traits qu'à l'heure où la classe allait les réunir tous les deux. Là, par suite d'une complicité, passée en force de loi et à laquelle nul de nous n'eût songé à se soustraire, des billets circulaient de main en main, sous l'œil distrait du professeur ; une correspondance incessante s'échangeait entre Laroche et Rolland. Mais ce n'était qu'un faible palliatif aux maux qu'endurait ce dernier, et, dès que la classe finissait, il retombait dans sa noire tristesse, dans son accablement et dans son désespoir.

Avec cette faculté que possèdent à un si haut degré les natures rêveuses, les esprits méditatifs, de se dédoubler en quelque sorte, de se regarder vivre, de suivre et d'analyser les moindres détails de leurs sensations, Rolland cherchait à se rendre compte de son état, et, de cette étude sur lui-même, il ressortait épouvanté, presque honteux. Une amitié aussi exclusive, aussi absorbante s'était-elle jamais vue ? Il n'était pas loin de s'en faire un crime, sans trouver néanmoins en lui la force de résister à son penchant.

Pendant ces longs jours de vacances, où ses amis retournaient dans leur famille, s'y mêlant à la vie commune, caressés par leur mère, choyés de leurs sœurs, saturés enfin de tout ce que la tendresse féminine sait inventer d'ingénieuses marques d'affection, lui, demeuré seul dans les murs du collège, n'avait eu constamment sous les yeux, depuis six ans, que les mêmes visages d'hommes, toujours rigides et froids. Il errait de salle en salle, de cour en cour, ne sachant à quoi occuper son désœuvrement. Quelques romans, oubliés dans un pupitre de surveillant, lui étaient tombés sous la main. Il les avait dévorés. Et voici qu'aujourd'hui, en fouillant en lui-même, il retrouvait tous les symptômes de cette passion dont étaient invariablement atteints les héros de ses lectures. Mais l'objet de leur culte, la cause de toutes leurs misères, le but de leurs ardents désirs, c'était toujours quelque jeune fille qu'après mille traverses romanesques, ils finissaient par épouser, ou quelque femme parée de charmes enivrants, qui cédait à leurs vœux ou désespérait leur amour. Tandis que chez lui, rien de pareil : les quelques types de femme ou de jeune fille, qu'aux jours de sortie, il avait pu entrevoir dans une vision lointaine et rapide, n'avaient fait sur son esprit qu'une impression fugitive et vite effacée. Et c'était Laroche, dont la vue journalière, dont la fréquentation habituelle avaient peu à peu accaparé toute son attention ; c'était son image qui s'était imprimée dans son cœur, qui désormais le poursuivait dans toutes ses pensées et dans tous ses rêves. Quoi donc ! de l'amour pour lui ! Était-ce possible ? Était-ce croyable ? Son aventure lui semblait unique, invraisemblable et monstrueuse.

Il ne comprenait pas, le pauvre garçon, qu'il n'y avait là, peut-être, qu'une conséquence inévitable de la situation exceptionnelle où la destinée l'avait placé. Dans le milieu hâtif où son enfance avait grandi, avec le

tempérament ardent que sa première indépendance avait développé en lui, dans la brusque réclusion qui avait suivi et qui avait vainement tenté d'étouffer tous ces germes de précoce adolescence, l'instinct de la nature, au moment de se manifester, se trouvait forcément dévoyé et se prenait, faute d'objet légitime, à ce qu'il rencontrait à sa portée. A l'âge où il était arrivé, son cœur, travaillé d'un généreux besoin de se donner et de s'attacher, se tournait aveuglément et fatalement vers le seul être dont la douceur et le charme en quelque sorte féminins pouvaient offrir un semblant de satisfaction à des vœux déçus, à des aspirations trompées.

V

Toutes les lettres échangées entre Laroche et Rolland tendaient et devaient aboutir à une entrevue. Nous étions arrivés aux chaudes journées de juillet : nous touchions au terme de l'année scolaire. A cette époque, d'ordinaire, la surveillance se relâche, la discipline perd de sa rigueur.

Une nuit, Rolland, s'étant procuré un passe-partout, sortit clandestinement du dortoir. Il longea un corridor, au bout duquel il s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit avec précaution. Laroche était averti et l'attendait ; il se glissa jusqu'à lui, et, tous deux, montant un escalier qui conduisait au deuxième étage, atteignirent une pièce isolée du reste de l'édifice, et qui servait de cabinet de physique et d'histoire naturelle. La même clef leur servit pour y pénétrer. Une terrasse où la classe avait lieu en été, comme en témoignaient les bancs qui l'encombraient, prolongeait le cabinet au dehors, se dressant en forme de tour carrée au-dessus des cours du lycée. Elle alignait sur ses bords un cordon d'arbustes plantés dans des caisses, lauriers, orangers ou citronniers, entre lesquels s'entassait un fouillis de plantes et de fleurs, jetées pêle-mêle ou baignant précieusement dans des vases pleins d'eau. Dans le but de développer en nous le goût de la science, notre professeur nous avait recommandé de mettre à profit nos

promenades pour étudier les plantes que nous rencontrerions et de lui rapporter toutes celles qui nous embarrasseraient, qui se déroberaient par leur bizarrerie aux investigations de notre savoir. Avec l'exagération que mettent les écoliers dans tout ce qui peut être pour eux un sujet de distraction, nous en abusions, pour revenir, chaque fois, chargés de gigantesques bottées des fleurs les moins rares. Nos moissons successives s'amoncelaient de toutes parts, bien vite desséchées, mais aussitôt remplacées par des gerbes nouvelles. Le professeur souriait, ayant l'air de se laisser prendre sérieusement à ce jeu, et nous félicitait de notre zèle pour l'histoire naturelle. Il est vrai que cette profusion de verdure égayait la terrasse, mettant un coin de fraîcheur et de poésie au milieu des sécheresses environnantes.

Laroche avait suivi docilement Rolland, cédant à la sorte de fascination que ce dernier exerçait sur lui. Il n'avait pas cette expansion débordante, cette tendresse démonstrative et vive qui caractérisait son ami ; mais, plus calme, plus silencieux, plus mystérieux pour ainsi dire, il prouvait son attachement à sa manière, faisant tout ce que lui demandait Rolland, répondant sans hésitation à son appel. Comme lui, il avait souffert de leur brusque séparation, mais plus que lui il avait eu la force, il avait su avoir l'adresse de dissimuler son chagrin. Ainsi, ces deux natures, celle-ci plus douce et plus renfermée, celle-là plus énergique et plus en dehors, se complétaient l'une par l'autre.

Ils s'étaient assis sur un banc, Rolland tenant dans les siennes la main de Laroche et le contemplant, tandis que ce dernier, muet comme de coutume, mais, comme de coutume aussi, le visage souriant, transfiguré par le bonheur, laissait flotter ses yeux sur le décor fantastique que la nuit dressait autour d'eux. Les cours, assoupies, silencieuses, se reposant des éclats bruyants qui les emplissaient dans le jour, s'allongeaient dans l'ombre sous les platanes immobiles ; la masse confuse des maisons voisines étageaient leurs toits d'ardoise, luisant d'un terne reflet ; puis, au loin, les montagnes toutes noires détachaient vaguement leurs cimes sur le ciel. Le firmament scintillait d'étoiles, mais son azur restait sombre, la lune n'étant pas encore levée. Seule, en un point de l'horizon, entre deux crêtes de rochers se

creusant en demi-cercle, une lueur blanchissait dans la transparence floconneuse des nuages qui s'amoncelaient en cet endroit.

Au sein de l'obscurité uniforme qui enveloppait le ciel et la terre, elle attirait l'attention, semblait planer là-bas sur un autre monde, dans le pays des rêves. La barrière des monts, l'enceinte mouvante des nuées en défendait la vue à tout regard indiscret ou profane. Là, amollissant toutes choses, laissant aux êtres et aux objets leur aspect éthéré et flottant, quelque astre aux pâles rayons d'argent éclairait sans doute la fête que les fées se donnaient. Mélusine, les cheveux semés de perles de rosée, le front paré d'un diadème étincelant, était sortie de sa grotte mystérieuse. Les vapeurs, rampant sur le lac, s'étaient entr'ouvertes au mouvement de sa baguette, et roulant sur elles-mêmes, se moirant, au reflet de la lune, de mille couleurs tendres et indécises, elles en avaient découvert la surface. Et voici que, de toutes parts, sylphes et ondines accourant à l'appel de leur reine, du fond des forêts silencieuses où se dressent les sapins majestueux, du sommet des glaciers escarpés, des prairies solitaires plongées dans le brouillard, des cascades retentissantes et du bord des torrents écumeux, leurs blanches volées, saluant Mélusine au passage d'un mouvement de colombe aux ailes éployées, venaient en tourbillonnement soyeux s'abattre sur les rives de l'étang. Toute sa cour rangée à ses pieds sur des gradins de nuages, la reine était montée sur son trône de stalactites, tout constellé de saphirs et d'émeraudes ; et, sur un signe d'elle, le rideau de brume s'écartant avait laissé voir le théâtre qui s'élève au milieu du lac. Le pâle lustre des nuits l'éclaire obliquement ; les étoiles, plongeant dans les eaux limpides, lui font une rampe de feux bleuâtres. Dans un frémissement d'instruments invisibles, l'orchestre s'ébranle ; et, plus douce que la brise murmurant entre les roseaux, plus caressante que la vague se roulant sans fin sur les bords, plus indistincte que les soupirs du lac gonflant incessamment ses flots et les faisant onduler d'une rive à l'autre, la mélodie se déroule, grandit, s'anime et s'affaisse, se perd et revient. Cependant, dans un décor féérique, des végétations aux pousses gigantesques apparaissent, enveloppant des palais pleins de lumière, ruisselant d'or et de pierreries. Les personnages entrent en scène, et la représentation commence.

– A quoi penses-tu donc ? demanda Rolland.

– Je pense qu'en ce moment la princesse est arrivée au terme de son voyage. Le messenger que le prince a envoyé à la rencontre de sa fiancée lui fait ses adieux. Mais la princesse est triste, car elle n'aime pas le prince qu'elle n'a jamais vu, et elle adore le beau messenger qui, durant la route, l'a distraite par ses histoires et par ses boutades joyeuses. Or, il se trouve, plus tard, que le prince et le messenger ne font qu'un seul et même.

– Que me racontes-tu là ? interrompit Rolland.

– Je ne sais, dit Laroche avec un sourire. Quelque pièce que j'aurai vu jouer à Paris, et qui vient de me revenir à la mémoire.

– Ton père retourne-t-il bientôt à Paris ?

– Oui, bientôt. Je le suppose du moins ; car son procès est fini. Il l'a gagné.

– Comme tu me dis cela tranquillement ! Que vais-je devenir sans toi ?...

– Je te dis cela tranquillement, parce que, de loin comme de près, nous pourrons toujours penser l'un à l'autre, nous écrire, et que nous nous retrouverons certainement un jour, plus tard...

– Plus tard !... Qui sait ce qui peut arriver ? Qui sait si nous nous reverrons jamais ?

– Mais si ! mais si !... Tu verras ! moi, j'ai confiance. Pourquoi désespérer ?...

Et Laroche regardait son ami en souriant. En ce moment, un bruit de pas, qu'on semblait chercher à étouffer, se fit entendre dans le corridor. Tous deux tournèrent la tête vers la porte et restèrent immobiles. Le bruit avait cessé, mais le trou de la serrure, qui laissait filtrer auparavant un rayon de lumière venant d'une lampe qui brûlait de l'autre côté, s'obscurcit tout à coup, comme si un œil curieux s'y fût collé. Puis, soudain, la clé tourna dans la serrure, et des pas précipités s'enfuirent. Rolland courut vers la porte, elle était fermée. Il revint vers la terrasse, en mesura des yeux la hauteur, cherchant s'il était possible d'en descendre : c'eût été vouloir se tuer. Ils étaient pris comme dans une souricière ; nul moyen de s'échapper. Ils se regardèrent en silence, saisis d'effroi. Cependant Laroche, plus ému que Rolland d'abord, fut le premier à se remettre et à communiquer son assurance ou sa philosophie à son ami.

– Eh bien ! qu'importe ! dit-il. Attendons les événements.

Ils se rassirent sur le banc, et, aux rayons de la lune qui se levait à l'horizon et qui vint poser sur la tête de Laroche son nimbe lumineux, au chant lointain du rossignol, dont la plainte amoureuse éclata bientôt dans un des jardins de la ville, ils poursuivirent leur entretien.

Nous ne les revîmes ni l'un ni l'autre le lendemain. M. Laroche vint chercher son fils. Quant à Rolland, il fut expédié, avec une lettre du proviseur, vers l'île Bourbon. Mais il n'alla que jusqu'à Marseille. Là, une dépêche de son père, répondant à celle qu'il lui avait adressée lui-même, lui permit de rebrousser chemin et d'aller achever ses études à Paris.

VI

Pendant que la calèche roulait, ces souvenirs me revenaient à la mémoire, et les renseignements qu'on voulut bien me fournir, me permirent d'en éclaircir quelques points restés obscurs jusque-là. Le lecteur a déjà compris que Rolland avait fini par épouser Mlle Marie-Hippolyte Laroche.

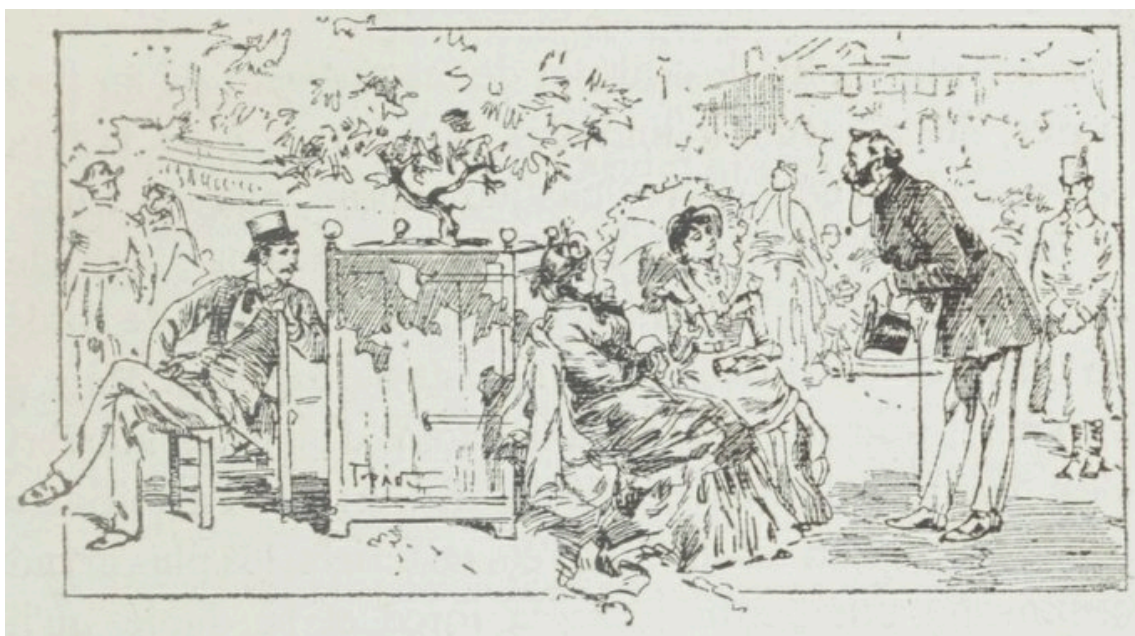
M. Laroche, à qui je fus présenté, me reçut avec une cordialité parfaite. Le repas fut charmant de gaîté et d'entrain. Après le café, la nuit n'étant pas encore venue, nous allâmes tous au jardin. Rolland et sa femme marchaient devant nous et nous eurent bientôt dépassés. J'accompagnai M. Laroche, et c'est alors que cet excellent homme, m'attirant à l'écart :

– Vous devez, Monsieur, me dit-il, vous demander, sans doute, comment j'ai osé placer ma fille au milieu d'un troupeau de loups dévorants tels que vous êtes presque tous au collège ? Mon Dieu ! la raison en est simple : Je l'avais élevée, je lui avais donné une éducation virile et forte. Forcé de me séparer d'elle pour quelque temps, je ne voulais pas que le fruit de tant de travaux et de soins fût perdu, ni que ses études fussent interrompues. La mettre dans un pensionnat de jeunes filles ? j'étais sûr que l'on gâterait mon ouvrage. La confier à une institutrice ? c'était courir le même risque. Lui donner un précepteur ? c'était dangereux. J'ai préféré l'envoyer au lycée,

ayant trop de confiance en elle, l'ayant trop bien dressée à des idées d'honneur et de vertu hautaine, pour que le moindre soupçon me vînt que je pusse m'en repentir un jour. Elle va aller où les hommes se forment, me disais-je, où ils sont en train de devenir ce qu'ils seront plus tard ; elle les verra là, sans masque, laissant percer ingénûment leur égoïsme, leur méchanceté ; elle y gagnera de les mieux connaître, de pouvoir mieux discerner les natures bonnes et généreuses. L'épreuve m'a réussi. Je puis me vanter d'avoir fait de ma fille une vraie femme. C'est égal, ajouta-t-il en terminant, je ne conseillerais pas à tous les pères de suivre mon exemple.

– Il est vrai, repartis-je ; toutes les jeunes filles ne ressemblent pas à Mademoiselle Laroche.

– Dites plutôt que vous n'êtes pas tous des Rolland.



MA COUSINE OLYMPE

I

Comme le cœur oublie ! – Le mien, cruellement blessé par le plus charmant des bourreaux, s'était promis de le poursuivre d'une haine implacable et de nourrir sans fin le ressentiment de l'injure reçue. Mais

voici qu'une année à peine s'est écoulée, et déjà le désir de la vengeance s'est éteint ; le calme et l'indulgence sont revenus avec la réflexion. J'en atteste pourtant ce même cœur si bien guéri, le coup fut épouvantable et je le crus mortel. Je n'aurais jamais pensé qu'une jeune fille d'apparence angélique pût cacher cet esprit diabolique, capable de concevoir les plus noirs desseins et de les réaliser ; qu'un front si pur, des regards si limpides, des lèvres d'où la franchise semblait couler avec chaque sourire, pussent feindre si habilement et me tromper si longtemps ; que des mains blanches et délicates eussent la puissance de tordre un cœur et de le déchirer avec tant de barbarie. Mais, je le répète, tout est effacé ; la mémoire des maux soufferts s'est évanouie. Dans ce siècle, distrait par l'ambition et par le lucre, tout affolé d'intérêts matériels, les plus grands sentiments ont perdu toute la force et la durée qu'ils avaient jadis. Nous n'en verrons plus que d'exceptionnels exemples ; et ces victimes mêmes de l'enthousiasme ne seront qu'un objet d'étonnement pour leurs contemporains qui ne les comprendront pas. Moi, épris du plus beau chef-d'œuvre qu'aient façonné les idées modernes, l'éducation courante du siècle et celle de Paris en particulier, j'ai suivi la commune ornière : déçu, j'ai oublié ; trahi, j'ai pardonné ; et le temps, en affaiblissant mon amour, a emporté ma colère. C'est pourquoi je puis aujourd'hui, sans injuste partialité ni irritation, faire le récit de mon aventure.

II

Il y a deux ans, ayant atteint ma vingtième année, je vins du Dauphiné à Paris pour étudier le droit. Je ne connaissais personne en arrivant dans l'immense ville ; je savais toutefois qu'il s'y trouvait une de mes tantes par alliance, que mes parents, au moment où je les quittai, m'avaient recommandé d'aller voir. Les courses multiples dans lesquelles je me lançai tout d'abord pour connaître les curiosités de la ville, les amitiés assez

nombreuses que je ne tardai pas à lier, soit sur les bancs de l'école, soit à la pension où je prenais mes repas, les entraînements et les plaisirs qui en furent la suite inévitable, tout ce qui saisit en un mot et distrait de lui-même le malheureux provincial qui débarque pour la première fois dans la capitale, me firent oublier pendant un assez long temps la promesse que j'avais faite à mes parents. Mais peu à peu ma fièvre se calma et je repris possession de moi-même. La première année de mes études de droit me laissant d'assez grands loisirs, il y eut des heures que je ne sus à quoi employer. C'est à ce moment que je me souvins de M^{me} Thibaudier, ma tante par alliance.

En consultant le calepin sur lequel j'avais écrit son adresse, je m'aperçus que nous étions presque voisins. Elle habitait en effet non loin du quartier Latin, dans cette région paisible qui s'étend à l'ouest de Paris, des bâtiments de l'Observatoire au dôme des Invalides, et que traverse dans toute sa longueur le boulevard Montparnasse. C'est le séjour par excellence de l'étude et de la rêverie ; le tumulte de la capitale y expire, les industries bruyantes en sont bannies ; les lourds omnibus, les fiacres retentissants, ignorent ces parages, et l'on vit là, à deux pas du centre de Paris, comme dans une ville de province. Aussi les savants, les professeurs des Facultés et des lycées voisins, les artistes et les hommes de lettres, se sont-ils choisis particulièrement cette Oasis, comme le seul endroit où ils puissent, loin du fracas et des distractions, s'isoler dans leur œuvre et cultiver paisiblement le champ de l'idéal. Mais il est fort douteux que de telles considérations eussent déterminé à venir habiter ce quartier M^{me} Thibaudier, veuve d'un chef de bureau au ministère des Finances, et il est plus probable qu'elle y avait été attirée par la modicité du prix des loyers ; car, autant que mes parents avaient pu me renseigner à ce sujet, son mari ne lui avait laissé que peu de fortune en mourant.

Je traversai donc le jardin du Luxembourg par une après-midi assez triste de novembre. Quatre heures n'avaient pas encore sonné à l'horloge du palais, et le jour commençait déjà à baisser. Les marronniers des allées tendaient en l'air leurs branches dépouillées, et le vent roulait à terre leurs dernières feuilles. Après avoir longé quelque temps le boulevard Montparnasse, je pris une rue transversale et j'arrivai à la maison que je

cherchais. Les renseignements du concierge me conduisirent au troisième étage, devant une porte près de laquelle pendait un cordon de soie. Le bruit d'une sonnerie répondit à la secousse que je lui imprimai, et j'attendis, un peu troublé, comme il arrive lorsqu'on va se trouver en face de l'inconnu.

J'entendis un pas se rapprocher, la porte s'ouvrit, et je vis se dresser dans la pénombre la forme imposante d'une femme, belle encore, bien que d'un certain âge, la main embarrassée d'un ouvrage de broderie, et qui fixa sur moi le regard de deux yeux noirs qui achevèrent de me déconcerter.

– Qui demandez-vous, monsieur ?

– Madame Thibaudier.

– C'est moi.

— Madame, je suis votre neveu... Adolphe Guérin.

Cette femme me regarda avec autant de surprise que si je tombais de la lune et lui parlais le langage de ses habitants. Puis elle sourit, ouvrit la porte toute grande, et me tendant la main :

– Mon cher neveu, donnez-vous la peine d'entrer. Vous allez bien ? Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

– Depuis quelques jours seulement. J'y viens faire mon droit.

– Vous êtes charmant de venir nous voir. Par ici ! ajouta-t-elle en me précédant dans l'antichambre que nous traversions.

Elle ouvrit une porte, et je me trouvai dans un salon assez faiblement éclairé et dans un parfait désordre, où une jeune fille travaillait à l'aiguille, assise près de la croisée.

– Olympe, lui dit M^{me} Thibaudier, voici M. Adolphe Guérin, ton cousin.

La jeune fille laissa tomber son ouvrage et ses deux mains sur ses genoux, leva la tête et me regarda de pied en cap avec de grands yeux étonnés. Puis, se levant subitement, elle vint à moi et me tendit familièrement la main.

– Bonjour, mon cousin !

– Mademoiselle, balbutiai-je, frappé et comme ébloui par sa beauté, j'ai bien l'honneur.

– Allons ! vite, laissons tout cela, s'écria M^{me} Thibaudier qui, en un tour de main, rassembla les étoffes et les pelotons qui couvraient une table à ouvrage, et en fit un paquet qu'elle poussa dans la pièce voisine. Olympe,

va chercher de la lumière, nous n’y voyons plus. Asseyez-vous donc, monsieur ! ajouta-t-elle en m’avançant un fauteuil près de la cheminée où fumait un feu de mottes. Tu apporteras du bois ! cria-t-elle à sa fille qui nous avait quittés. On gèle aujourd’hui... Quel temps fait-il ? pleut-il ?

– Non, madame.

– Et comment va monsieur votre père ? N’avez-vous pas un frère ? Vous êtes l’aîné, je crois ? Je ne sais comment je vis, j’ai oublié toute ma parenté. Mais approchez-vous donc du feu ! Ce salon est un véritable champ de bataille. On ne vient nous voir que le jeudi, et je n’attendais personne. Je vous prie de m’excuser.

– C’est moi qui vous demande pardon, madame ; si j’avais pu savoir.

– Mais vous, mon cher neveu, vous pouvez venir tous les jours. J’espère bien vous voir souvent... Est-ce pour être avocat que vous étudiez le droit ? Nous voyons souvent dans le monde des célébrités du barreau : je pourrais vous présenter...

Tout en parlant ainsi, elle allait et venait par la chambre, rangeant les meubles, enlevant prestement les housses, débarrassant les sièges des livres et des journaux qui les encombraient. En un clin d’œil ce salon, qui d’abord m’avait paru triste et pauvre, se trouva transformé, riant, presque confortable. Puis M^{me} Thibaudier prit un fauteuil, s’assit en face de moi, s’accouda sur les bras du siège, joignit les mains et m’interrogea un peu plus posément qu’elle ne l’avait fait jusque-là. Mais bientôt M^{lle} Olympe revint, une lampe à la main et les bras chargés de bûches ; M^{me} Thibaudier s’en empara et en moins d’une seconde édifia un feu qui se mit à flamber joyeusement. Et alors, tous les trois assis devant l’âtre, nous causâmes, et j’appris à M^{me} Thibaudier le temps que je comptais rester à Paris et quels étaient mes projets pour l’avenir.

– A propos, dit-elle en m’interrompant au beau milieu de ma narration, vous dînez avec nous, mon neveu ?

– Mais, maman, nous n’avons rien, dit Olympe.

– Monsieur Guérin voudra bien nous excuser et ne pas être difficile.

– Je ne sais si je dois accepter, madame.

– Mais parfaitement, mon neveu, c’est un dîner sans façon.

– Je l’entends bien ainsi.

– Allons, ma fille, il faudrait s’en occuper.

Elles quittèrent le salon, et je les entendis qui tenaient conseil dans l’antichambre.

– Tu commanderas un vol-au-vent, disait M^{me} Thibaudier. Et comme la jeune fille était déjà loin : – N’oublie pas le journal, lui cria-t-elle dans l’escalier... Monsieur, vint-elle me dire en entr’ouvrant la porte, je vous laisse un instant, la cuisine me réclame ; vous avez des livres, des albums. On va vous apporter le journal.

Elle s’éloigna, et j’entendis un bruit de pincettes, de soufflet, de charbons remués, et j’aperçus, par la porte entrebâillée, le reflet des fourneaux qui éclairaient la salle à manger. Mlle Olympe rentra et me donna le journal ; mais j’avais à peine eu le temps d’en achever la première page qu’on vint m’avertir que tout était prêt. Je passai dans la salle à manger où nous prîmes place à table. De temps à autre, Mlle Olympe se levait pour donner des assiettes, et comme je m’excusais de lui causer tant d’embarras, elle me répondit que, ne fussé-je pas là, il faudrait bien qu’elle se dérangeât et fût sa propre servante, à quoi je crus répliquer avec beaucoup de sens en citant l’adage vulgaire : « N’est pas valet qui se sert. »

– On parle encore par sentences en province ? me dit-elle en souriant.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, je ne suis pas encore bien au fait des usages de Paris.

– Mais il n’y a pas de mal, dit-elle.

Là-dessus, la conversation roula sur les ressources qu’offrait Paris pour se distraire, et je leur fis par opposition le tableau de ma ville natale, où ne se donnait jamais ni bal, ni concert, ni spectacle.

– Si nous allions ce soir au Théâtre ? dit tout à coup M^{lle} Olympe.

– C’est bien un peu tard, dit la mère. Que joue-t-on ?

M^{lle} Olympe courut chercher le journal, que j’avais laissé au salon, et revint en disant : – On donne le *Trouvère* à l’Opéra.

– Vous le connaissez, monsieur ? me demanda M^{me} Thibaudier.

– Non, madame.

– Si c’est possible ! Alors nous vous emmenons. Vous voudrez bien nous servir de cavalier.

– Avec plaisir.

– Donne vite le dessert, Olympe. Monsieur, il faudra que vous soyez assez bon pour aller chercher une voiture, pendant que nous nous habillerons.

Dès qu'on se leva de table, je sortis pour me mettre en quête d'un véhicule, et quand je revins, un quart d'heure après, je fus étonné de trouver M^{me} Thibaudier et sa fille, toutes deux parées, sous les armes, en toilette superbe et complète, assises au salon et m'attendant. Après avoir eu le spectacle d'un dîner improvisé, je voyais ces deux Parisiennes, un instant auparavant couvertes des plus humbles habits, transformées en élégantes comme par un coup de baguette magique, et j'avais peine à les reconnaître sous ce nouveau costume.

Nous partîmes immédiatement. Le spectacle était commencé quand nous entrâmes dans une loge sur le devant de laquelle ces dames prirent place. Assis derrière elles, je pouvais les contempler tout à mon aise, et j'avouerai que mes regards se fixèrent plus souvent sur M^{lle} Olympe que sur la scène. Ils ne s'en détachaient que pour s'arrêter sur sa mère, et je restais frappé de surprise envoyant le grand air et le maintien vraiment impérial, la dignité pleine d'aisance et la naturelle majesté avec laquelle cette dame, qui tout à l'heure soufflait ses fourneaux, occupait maintenant sa place dans une des loges les plus en vue ; car ce contraste, avec le dîner assez modeste que nous venions de faire et l'humble intérieur où j'avais été introduit, ne laissait pas aussi de me surprendre. Vêtue d'une robe de velours noir, la tête ornée d'un chapeau à plumes blanches, la main admirablement gantée et armée d'un éventail qu'elle portait aussi dignement qu'un sceptre, elle promenait sur les loges voisines et sur les avant-scènes le regard d'un souverain sur le peuple de courtisans qui entoure son trône. Je voyais un grand nombre de lorgnettes se braquer sur nous. M^{lle} Olympe en recevait le feu sans se troubler et avec la tranquille indifférence d'une personne habituée à être remarquée ; mais il n'en allait pas ainsi de moi, car j'observais que quelques personnes, après nous avoir examinés, se parlaient entre elles, se demandant sans doute qui je pouvais être, et instinctivement je jetais les yeux sur mon habit apporté de province, qui était loin d'être taillé à la mode la plus nouvelle. A l'entr'acte, nous allâmes au foyer, et je vis les hommes les plus distingués, et quelques-uns dont le nom était

célèbre, que M^{me} Thibaudier me nomma, se découvrir sur notre passage. L'opéra terminé, je me mis de nouveau en quête d'une voiture, et j'accompagnai chez elles mesdames Thibaudier, qui me remercièrent de ma complaisance et me firent promettre de les revoir au plus tôt.

Quand je me retrouvai dans ma chambrette d'étudiant, vers une heure du matin, je repassai dans ma mémoire les incidents de cette journée et cherchai à me rendre compte de la vie de ces deux femmes, chez lesquelles tout me semblait énigmatique et mystérieux. M^{me} Thibaudier, veuve d'un chef de bureau qui n'avait jamais eu que sa place pour toute fortune, et à qui, au dire de mes parents, elle n'avait apporté en dot que sa jeunesse et sa beauté, non seulement ne devait pas être en position de faire grande figure, mais devait se trouver fort gênée. Dans l'ignorance où j'étais encore de tout ce qui peut venir en aide à des Parisiennes sans ressources, je ne m'expliquais pas ce mélange de luxe et de pauvreté qui avait frappé mes regards, et je ne pouvais comprendre la bizarre existence de ces deux femmes, travaillant dans une chambre sans feu, vêtues en ouvrières, dînant frugalement, puis se parant de soie et de velours pour aller à l'Opéra trôner dans une loge et y recevoir les saluts des plus hauts personnages. Comme un sphynx impénétrable, l'image de M^{me} Thibaudier venait se dresser devant moi avec son sourire si franc cependant et si expansif, sa conversation distraite – et hachée, où il semblait toujours y avoir un fond de préoccupation. Puis, quand j'eus éteint ma lampe et que les premiers voiles du sommeil s'épaissirent sur mes yeux, ce fut le gracieux fantôme de M^{lle} Olympe qui hanta de préférence ma rêverie. Je revis le premier regard longuement scrutateur qu'elle m'avait jeté à mon entrée au salon ; je songeai aussi que, dans la suite de la soirée, elle n'avait guère pris garde à moi, ce qui, par contre, m'avait permis de la contempler tout à loisir et d'admirer sa rare beauté. Elle aussi me parut pleine de mystère ; elle aussi, quand, au théâtre, son regard parcourait les fauteuils, ne paraissait pas exempte de préoccupation. Elle semblait alors avoir complètement oublié ma présence. A peine avait-elle, une ou deux fois, pendant que je parlais à sa mère, tourné la tête de mon côté ; mais son attention s'était bien vite portée ailleurs, comme si tout ce que je pouvais dire dût peu l'intéresser. Cependant je me souvenais avec plaisir qu'en me quittant elle m'avait tendu

la main de son geste familier et bon garçon, et qu'elle m'avait dit d'un ton de voix charmant : – Au revoir, cousin !

III

A partir de ce jour, je retournai souvent chez M^{me} Thibaudier, et il m'arriva quelquefois d'y rencontrer M^{lle} Olympe seule, qui me recevait au salon avec le plus aimable enjouement. Elle me demandait de mes nouvelles, de celles de mes amis dont je lui avais dit les noms, s'intéressait à tout ce qui se passait dans le quartier des Ecoles, ne s'effarouchait pas trop de la légèreté de quelques-uns de mes récits et me questionnait au contraire fort curieusement sur une foule de particularités inutiles à rapporter ici. Je la renseignais de mon mieux, tâchant de découvrir les secrètes pensées qui l'agitaient, pendant qu'elle m'écoutait, le front penché sur sa broderie. Mais quand M^{me} Thibaudier rentrait, dans une toilette fort simple et le visage caché par un voile épais, comme si elle eût voulu dissimuler ses traits, notre causerie, au lieu de s'éparpiller au hasard comme auparavant, ne sortait pas d'un cercle très restreint. J'étais retenu le plus souvent à dîner, et, devenu en très peu de temps l'ami intime de la maison, j'aidais moi-même aux apprêts de nos repas. Nous retournâmes au théâtre, nous fîmes quelques promenades ensemble, et enfin j'accompagnai ces dames dans le monde.

Ce n'était pas précisément le monde du faubourg Saint-Germain, voire de la Chaussée-d'Antin. Les diverses maisons où nous nous rendions, disséminées dans les quartiers les moins élégants de Paris, tel que pouvait l'être le quartier Montparnasse, n'en recevaient pas moins dans leurs salons les personnes les plus recommandables, quelques-unes par le mérite et le talent, le plus grand nombre par la fortune. Les amphitryons étaient tous gens que M^{me} Thibaudier avait connus du vivant de son mari et qu'à cette époque elle avait sans doute reçus chez elle : hauts employés de

l'administration, chefs de bureau en retraite et grands commerçants. Un fait qui me frappa dans toutes ces réunions, et dont je dus faire la remarque, c'est le petit nombre de jeunes gens comparé au nombre incalculable de jeunes filles qui s'y trouvaient, toutes escortées de leurs mères, qui, à très-peu de chose près, avaient la prestance et les allures de M^{me} Thibaudier. En revanche, les vieillards s'y voyaient à foison, soit que leurs goûts s'arrangeassent des distractions tranquilles de ces soirées où ils rencontraient d'anciennes connaissances, des amitiés qui avaient un demi-siècle de date, soit qu'ils y fussent attirés par cet essaim de jeunes filles, toutes fraîchement sorties du couvent, qui pouvaient leur donner des idées de mariage, car, dans le nombre, il se trouvait de vieux célibataires très-riches.

Et c'était ma cousine Olympe qui, toujours et dans tous ces salons, régnait par la grâce, la beauté et l'esprit, l'arrangement exquis de sa toilette, la facilité de son abord, l'adresse avec laquelle elle savait se concilier l'estime de chacun, s'attacher le cœur de tous. Qui ne l'aurait aimée ? C'était la perfection de toutes les qualités aimables, la séduction en personne ! Il fallait la voir faire son entrée dans une de ces toilettes de bal qu'elle seule savait composer : certes, la mousseline de sa robe n'était pas d'un tissu plus délicat que les autres, elle n'avait ni perles, ni diamants ; mais la fleur qui ornait le fond de l'étoffe était toujours la mieux choisie ; le ruban qui s'enroulait dans les tresses épaisses de ses cheveux noirs attirait les yeux sans les offenser par une nuance disparate ; et il était impossible alors de les détacher de cette figure idéale, de ce petit front blanc, où quelques boucles rebelles jetaient une ombre mystérieuse, de ces grands yeux humides et veloutés d'où le regard coulait comme un rayon d'or, de ce nez aquilin aux ailes frémissantes, de ces lèvres rouges et finement contournées qu'illuminait un divin sourire, et de la fossette que ce même sourire creusait dans sa joue, et de cette oreille rose dont le lobe rougissait vers la fin du bal, quand l'excitation de la danse avait fait monter la pourpre du sang au visage de la charmante enfant. Mais il fallait la voir marcher, fière et souriante, saluer une amie de sa mère, tendre la main à une camarade de pension, aller d'ici, de là, avec aisance, tournant la tête d'un mouvement lent et coquet qu'accompagnaient les milles grappes de frisure

qui ruisselaient de sa nuque à ses épaules, et versant circulairement les tièdes effluves de son regard. Sitôt qu'elle approchait d'un groupe, le cercle s'ouvrait pour la recevoir, et chacun l'accueillait d'un sourire, tous les visages s'épanouissaient. Partout enfin, sur son passage, les cœurs battaient, les regards suivaient le sillage de sa robe, les ondoiements serpentins de son buste qu'emprisonnait à la taille une ceinture de couleur vive, son cou de neige sur lequel le feu des bougies glissait comme sur de l'ivoire, et sa royale main gantée de blanc, jouant avec un éventail. C'était une vraie reine, en vérité ! Aussi, quand elle apparaissait, les mères ne pouvaient s'empêcher de la regarder d'un œil d'envie ; les jeunes filles, malgré leur empressement à accourir vers elle et à l'entourer d'amicales caresses, ne pouvaient dissimuler entièrement la jalousie qu'elles ressentaient de tant d'avantages, de tant d'attraits accumulés sur une même tête ; les jeunes gens ne songeaient plus à leurs projets pour la sortie du bal, ils répondaient distraitemment aux jeunes filles avec lesquelles ils étaient en train de causer, ils n'avaient plus d'yeux et d'oreilles et d'admiration que pour Olympe. Quand elle s'asseyait un moment, c'était un flot toujours grossissant de jeunes cavaliers qui venaient réclamer la faveur d'un quadrille ou d'une valse. Et les vieillards, qui ne pouvaient danser, se levaient cependant de leur siège, et venaient, tout en causant, tourner autour d'elle et la lorgner, et ils allaient se rasseoir contents, le cœur réchauffé, s'ils avaient pu obtenir d'elle un sourire ou un simple regard.

Mes goûts tranquilles et casaniers me portaient peu à rechercher les plaisirs du monde ; mais le bonheur d'accompagner ma cousine Olympe et l'espoir de la faire danser furent les deux motifs qui me décidèrent principalement à accepter les invitations qui m'étaient faites. Quant au second point, je fus, je dois l'avouer, un peu déçu : Mlle Olympe dansait fort peu, et choisissait de préférence le petit nombre de ses danseurs parmi les personnes âgées. Je finis aussi par remarquer que tout le temps qu'elle pouvait dérober aux plaisirs de ces soirées, elle le consacrait à causer avec un petit vieillard que je rencontrais dans toutes les maisons où nous allions, et pour lequel M^{me} Thibaudier semblait avoir une considération particulière. C'était ce même homme que la mère d'Olympe s'empressait toujours d'aller saluer, après les premières politesses échangées avec les maîtres de

la maison. Elle s'asseyait près de lui, l'entretenait longuement. Olympe, au retour de chaque quadrille, retrouvait là sa mère, qui parfois lui abandonnait son fauteuil, et alors l'aimable jeune fille prenait place auprès du vieillard, écoutait en riant ses propos, et y répondait à l'aide d'un cornet acoustique que le pauvre homme s'adaptait à l'oreille, car nous sommes dans l'obligation d'avouer qu'il était sourd. Ce n'était là, au surplus, que son moindre défaut, et ce personnage vaut une description complète.

M. Grumelot, célibataire, âgé de soixante à soixante-cinq ans, était un ancien fabricant de pâtes d'Italie, qui, après avoir gagné, disait-on, un million à ce commerce, s'était retiré des affaires et vivait avec un domestique et une dame de compagnie dans le plus modeste des quatre ou cinq immeubles qu'il possédait au faubourg Saint-Honoré. Sa fortune lui donnait beaucoup d'aplomb dans le monde ; il avançait son petit ventre replet, paré d'un gilet blanc sur lequel dansait une grosse chaîne d'or, avec beaucoup d'importance, disait des choses très-plates d'un ton de voix très-élevé, ce qu'on lui pardonnait à cause de sa surdité, mais les disait gravement, et se croyait de l'esprit, ce dont je ne pouvais l'excuser. La satisfaction qu'il avait de lui-même, la morgue de l'homme riche accoutumé à recevoir les hommages des sots et à ne pas être contredit, se lisaient dans le perpétuel sourire qui s'épanouissait sur sa face grassouillette. Il avait de petites jambes fort courtes, qui faisaient ressortir d'une façon grotesque l'épaisseur de sa taille, et qui se balançaient au-dessus du parquet, lorsqu'il était assis. Il était du reste absolument chauve. Avec ses petits yeux noirs aux paupières rougies, ses pommettes injectées de sang et toute sa face apoplectique, c'était l'être le plus insupportable à voir.

Quel attrait, quel mystérieux aimant pouvait donc attirer auprès de lui la plus belle, la plus spirituelle et la plus recherchée des jeunes filles ? Sur ma parole, elle se mettait parfois en frais de coquetterie ! Ce n'était que pour lui que je lui avais vu certains airs de tête, certains sourires, certains regards. Elle avait une certaine façon d'agiter son éventail, cachant et découvrant son corsage, qui ne me plaisait guère, et je n'aimais pas beaucoup non plus qu'elle étendît un de ses bras sur le dossier du fauteuil de M. Grumelot, et se penchât de son côté pour que sa bouche – pût atteindre l'orifice du cornet

acoustique, parce qu'alors le vieillard inclinait la tête vers elle et que ses petits yeux pouvaient dévorer à leur aise les trésors à demi voilés qui s'épalaient devant lui. Mais ce dont j'étais encore le plus dépité, c'était de ne pas savoir ce qu'ils pouvaient se dire entre eux. Plusieurs fois, j'avais essayé de m'approcher d'un air indifférent, mais il m'avait été facile de m'apercevoir que la conversation changeait brusquement, et ma cousine avait alors, en me regardant, un léger froncement de sourcils qui me faisait comprendre au mieux que j'étais là de trop.

Toutes ces soirées n'étaient donc pour moi rien moins que divertissantes, et je bénissais l'heure où M^{me} Thibaudier venait me demander mon bras et où nous partions, accompagnés d'Olympe, que j'aidais dans l'antichambre à mettre sa sortie de bal. Et les jeunes gens qui se trouvaient là jalousaient sans doute mon bonheur, et ne doutaient pas, en me voyant monter dans la même voiture que M^{me} Thibaudier, que je ne fusse l'heureux mortel destiné à conduire sa fille à l'autel.

C'eût été, certes, alors mon plus doux rêve et le plus cher. J'eusse tout donné pour un tel espoir. Je ne pouvais m'en défendre, j'aimais Olympe. Je l'avais aimée dès le premier jour où je l'avais vue, et je l'aimais, depuis que nos relations fréquentes m'avaient permis de l'apprécier, de toutes les forces de mon âme. Quand je la revoyais au lendemain de ces soirées où j'avais tant souffert de ne pouvoir lui parler, où elle m'avait tant irrité par son attitude, quand je la retrouvais au salon, assise devant sa table à ouvrage où se mêlait toujours à ses pelotons quelque roman nouveau, alors l'aveu qui me brûlait les lèvres était près de s'en échapper ; mais elle accueillait mes paroles avec un tel sourire de pitié compatissante, elle répondait à mes protestations avec une ironie si douce, que, sans pouvoir me fâcher, je sentais mon cœur se glacer et que je demeurais muet. Un jour cependant je n'y pus tenir, et je lui dis :

– Voyons, Olympe ! répondez-moi franchement. Êtes-vous heureuse de la vie que vous menez ?

Elle tourna la tête de mon côté, et, me regardant avec surprise :

– De quelle vie entendez-vous parler ? me demanda-t-elle.

– Eh bien ! de ces fêtes perpétuelles, de ces soirées où l'on rencontre tant d'indifférents et pas un ami véritable, de ces bals où l'on s'étourdit sans

s'amuser, de ces conversations insipides.

– Vous avez raison, c'est bien fatigant et bien ennuyeux !... Et elle soupira. – Mais il le faut, ajouta-t-elle.

– Ne croyez-vous pas, repris-je, que le bonheur n'est pas là, et qu'on pourrait le trouver ailleurs ?

– Ni là, ni ailleurs, mon cher cousin. Vous avez encore des illusions, à ce que je vois ?

– Et vous, Olympe, n'en avez-vous donc plus ?

– Non, dit-elle.

– A votre âge, à dix-huit ans, belle comme vous l'êtes, faite pour charmer tous les cœurs et pour attirer tous les hommages, vous croyez que vous ne pourriez pas être heureuse et faire en même temps des heureux ? Supposez un homme qui vous aimerait, qui se dévouerait à vous, qui ne vivrait que pour vous, et que vous aimeriez assez pour lui sacrifier toutes ces pauvres distractions.

– . Je vous entends, mon cousin. Une chaumière, mon cœur. Que vous êtes jeune, mon cher Adolphe !

– – Moins que vous, ma belle cousine ; j'ai vingt et un ans !

– Je vous dis que vous n'avez pas seize ans, et que. vous ne savez rien de la vie.

– Et qu'en savez-vous donc, vous, Olympe ?

– Cela, je ne vous le dirai pas.

– Pourquoi ?

Et comme elle ne répondait pas, je lui dis bien bas : – Vous ne m'aimez donc pas un peu, cousine !

Elle tourna encore la tête de mon côté, me regarda une minute sans répondre, puis fort sérieusement : – Je vous dirai cela plus tard.

– Et pourquoi pas maintenant ?

– Parce que.

– Parce que. vous ne voulez pas me répondre, ou parce que vous ne m'aimez pas ?

– Parce que, fussiez-vous aimé, cela vous importerait peu et ne vous servirait à rien en ce moment.

– Comment cela ? Je ne vous comprends pas.

— Quand je vous disais que vous étiez jeune !...

— Mais parlez, expliquez-vous !...

Elle garda le silence un instant, puis, semblant changer de conversation : — Combien vous faut-il encore de temps pour terminer votre droit ? me demanda-t-elle.

— Deux ans... trois ans au plus...

— Bien ! vous aurez donc alors vingt-quatre ans, et moi vingt-trois, car d'abord vous saurez que je n'ai pas dix-huit ans, j'en ai vingt, je ne veux rien vous cacher... Et vous vous ferez avocat, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas très-riche, je le sais ; gagnerez-vous dès ce moment beaucoup d'argent ?

— Je ne crois pas, mais j'espère dès lors pouvoir me suffire.

— Très-bien ! vous vous suffirez. Mais si vous vous mariez, il vous faudra alors épouser une jeune fille qui vous apporte une dot pour se suffire aussi. Ou bien vous attendrez d'être connu, célèbre, d'être à même de gagner beaucoup. Combien de temps vous faudra-t-il pour cela ?

— Mais en sept ou huit ans on peut, je crois, se faire une réputation.

— Fort bien ! vingt-quatre et huit font trente-deux, vous aurez trente-deux ans. Moi, j'en aurai à peu près autant, je serai une vieille fille que vous n'aimerez plus. Plus l'homme vieillit, plus ne prétend-il pas que sa femme soit jeune et jolie ? et je ne le serai plus. Vous voyez bien, mon cher cousin, que nous ne pouvons pas nous épouser...

Je restai un moment silencieux. — Mais, repris-je, si je vous jure d'être fidèle et de n'épouser jamais que vous ?

— Et si c'est moi qui ne veux plus de vous à cette époque ? si vous restez pauvre, inconnu ? si vous ne réussissez pas ?... Cela peut arriver.

— Vous doutez de moi, cousine, de mon talent ?...

— Du moins, je ne doute pas de votre cœur, mon cousin... Mais il faut se défier du cœur, c'est un très mauvais conseiller.

— Comment, cousine ? Que vous conseille, donc le vôtre ?...

— Le mien ?... Elle s'arrêta ; puis, souriant, et se tournant vers moi : — Vous voulez le savoir, dit-elle, eh bien ! soit, je vais vous le dire. Mon cœur me conseillerait de vous écouter, de vous croire. Il me conseillerait de vous donner ma main, et tout de suite, et de vous épouser, parce que vous êtes un brave et honnête garçon. Une fois mariés, nous quitterions cet appartement

trop étroit pour trois personnes, car ma mère ne nous abandonnerait pas. Nous habiterions un cinquième ; qu'importe l'étage quand on est jeune et qu'on a des jambes ! Là, nous aurions un petit intérieur bien simple, mais bien propre et bien soigné. des fleurs aux fenêtres. des oiseaux. Nous vivrions modestement, et avec l'argent que vous : tâcheriez de gagner, nous pourrions encore nous procurer quelques plaisirs, des parties de campagne en été, les pièces en vogue pendant l'hiver. Nous ne verrions personne ou peu de monde, des amis intimes seulement. Nous nous aimerions bien, nous serions l'un à l'autre tout notre univers ; il n'y aurait pas d'êtres plus heureux que nous au monde, et nous aurions trouvé le bonheur, le vrai, le seul, le bonheur complet. Que pensez-vous de cela, Adolphe ? me supposiez-vous si romanesque ?

– O chère Olympe, m'écriai-je, mais tout cela est possible ! Pourquoi ne le réaliserions-nous pas ? Oui, ce serait vraiment là le bonheur, une vie enchantée, poétique, charmante ! Et il nous serait si facile de nous la créer !

– Vous croyez, cousin ?... Mais croyez-vous qu'après avoir passé six mois, un an, mettons deux ans, l'un en face de l'autre, et nous être dit tout ce que nous savons, nous ne finirions pas par nous ennuyer, et alors serait-ce encore une vie enchantée ? Et quand nous n'aurions plus d'argent, si le bois manquait l'hiver, si nous n'avions rien à nous mettre sous la dent, serait-ce toujours charmant ? Et si nous ne pouvions sortir, si je manquais de toilette et que vous ne pussiez pas m'en donner, serait-ce encore de la poésie ? Vous croyez qu'il vous serait facile de gagner de l'argent par votre talent, par votre travail ? Je ne sais pas ce qu'un homme peut faire, je sais que c'est bien rude à une femme. Et si vous ne le pouviez pas, il faudrait donc, ma mère et moi, nous remettre encore à nos broderies ?... Ici, le timbre de sa voix s'altéra et ses paroles prirent un accent d'irritation : – Ah ! voyez-vous ? poursuivit-elle en repoussant d'un geste de dépit les étoffes placées devant elle ; si jamais je les quitte, je veux que ce soit pour toujours. C'est assez travailler : s'user la vue et la santé, se pâler, s'exténuer pour vivre, rien que pour vivre, mon Dieu ! J'ai soif de repos, de bien-être, de tranquillité ; j'ai besoin d'avoir un lendemain assuré, une perspective sans trouble.

– Mais que dites-vous donc, Olympe ? m'écriai-je en l'interrompant. Vous m'étonnez, vous m'effrayez ! Est-ce que vraiment vous travaillez pour vivre ?

– En vérité, je vous admire ! De quoi pensez-vous donc que nous vivions, ma mère et moi ? Vous savez bien que nous ne sommes pas riches. Croyez-vous que c'était pour nous, pour notre plaisir, que nous brodions ainsi du matin au soir ? Mais avez-vous jamais vu un bout .de broderie sur nous ? Et quand vous trouviez ma mère absente, comme aujourd'hui, vous croyiez donc qu'elle était sortie pour se promener ? Elle est allée .rendre l'ouvrage que nous avons fait et en chercher d'autre. Et tous nos jours se passent ainsi, courbées sur notre aiguille, le tout pour vivre, littéralement, et pour avoir quelques chiffons à se mettre quand il faut sortir, aller dans le monde. Car il faut y aller, voyez-vous, si l'on veut que cette vie finisse, , si l'on ne veut pas en mourir..

– Est-ce possible ! m'écriai-je. Mais n'avez-vous pas les plus belles toilettes, n'êtes-vous pas toujours la mieux mise ?

– Vous n'y entendez rien, mon cousin ! ou vous êtes prévenu en ma faveur, ce que j'aime mieux croire. Mais sachez bien que tout le monde n'a pas vos yeux. Ah ! les jeunes filles que vous ne remarquez pas, Adolphe, bien que plus élégantes que moi, savent bien reconnaître, elles, la robe dont j'ai changé vingt fois les rubans pour lui donner un air de nouveauté. Et si je me dégantais par malheur devant elles, comme elles sauraient bien voir sur mes doigts les traces qu'y abaissées l'aiguille ! Et croyez-vous qu'elles ne s'aperçoivent pas quand mes joues sont pâlies et mes yeux cernés, et qu'elles manquent d'esprit et de méchanceté pour m'en faire gentiment la remarque, et pour m'écraser à tout instant de leur luxe et de leur élégance ? Allez, allez, vous ne pouvez comprendre, vous autres hommes, ces humiliations ; mais moi qui les sens et qui en souffre, je vous jure que je ferais tout pour me les éviter.

– Et que feriez-vous donc, Olympe ?

Elle se tut, me regarda, se mordit les lèvres comme si elle en eût trop dit, et changeant encore de conversation : – Ne parlons plus de cela, dit-elle... A propos, vous venez demain avec nous à la soirée de Mme B... Il faut que nous y soyons : ma mère a quelqu'un à y voir.

– M. Grumelot peut-être ?

– Tiens ! comment savez-vous cela ? me demanda-t-elle d'un air étonné.

– Je ne sais ; ce nom m'est venu parce que Madame votre mère cause souvent avec lui. Que peut-elle vouloir à ce vieil imbécile ?

– Imbécile ! s'écria-t-elle en riant. Comme vous y allez, mon cousin ! Je vous défends bien de parler ainsi de ce bon M. Grumelot, et quant à ce que ma mère lui veut, vous saurez cela plus tard... Mais, tenez ! la voici qui revient : demandez-le lui vous-même.

En effet, nous entendîmes un coup de sonnette, M^{me} Thibaudier rentra, et pour la première fois je remarquai un paquet qu'elle dissimulait sous l'ample waterproof qui la couvrait des pieds à la tête. Pour la première fois aussi, elle fronça un peu le sourcil en me trouvant seul avec sa fille et jeta sur elle un coup d'œil sévère et scrutateur. Le résultat de cet examen fut satisfaisant sans doute, car elle changea subitement de mine et redevint souriante comme d'habitude. Elle m'invita à dîner, ce que je crus devoir refuser ce soir-là, et je me retirai en promettant à ces dames de venir les prendre le lendemain soir pour nous rendre chez M^{me} B...

Je m'aperçus, à la soirée du lendemain, qu'Olympe redoublait d'attention et de cajoleries pour M. Grumelot qui, lui, s'épanouissait dans tout son lustre, rayonnait de bonheur et n'en paraissait que plus laid. Elle ne dansa presque pas et se retira de bonne heure. Comme elle partait, je voulus la suivre, et je me trouvai avec elle dans l'antichambre ; mais M^{me} Thibaudier, me remerciant de mon empressement, me supplia de retourner au bal et de ne pas me déranger de mes plaisirs pour elle. Olympe me tendit la main, et serra la mienne un peu plus fort que de coutume ; en la regardant, je m'aperçus qu'elle était pâle et émue, et que son regard se fixait sur moi avec un certain attendrissement ; un peu plus et il m'eût semblé qu'elle allait pleurer. Elle me dit adieu, et je rentrai dans les salons où je ne vis plus M. Grumelot. J'errai quelque temps, l'âme désolée, au milieu de cette foule souriante et heureuse ; puis je quittai la demeure de M^{me} B., et je me dirigeai vers mon logis en rêvant à la tristesse et à l'émotion qu'Olympe m'avait laissé paraître.

La veille déjà, en la quittant, et en pensant à tout ce qu'elle m'avait dit, je m'étais apitoyé sur elle et j'avais cherché toute la nuit le moyen de lui venir

en aide, de changer son sort et le mien, de réparer enfin à son égard l'injustice de la destinée. J'y songeai ce soir-là en me dépouillant de mon habit et en passant ma robe de chambre, car, ayant quelques heures devant moi avant que ne vint le moment habituel de mon sommeil, j'en voulais profiter pour repasser un peu mes livres de droit que j'avais beaucoup négligés depuis plusieurs semaines. Mais quelques efforts que je fisse, je ne pus me mettre au travail ; mes yeux suivaient le texte sans en comprendre le sens, pendant que mon esprit vagabondait ailleurs et n'était occupé que d'Olympe. – C'en est donc fait ! me disais-je ; elle ne sera pas à moi ! Et pourtant que faudrait-il pour cela ? Quelque argent, une fortune que je pourrais bien gagner, si je le voulais. Voyons, réfléchissons. Et je passai ma nuit à réfléchir, sans rien trouver.

IV

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels il me fut impossible de voir ma cousine. Le temps était affreux. On touchait à la fin de l'hiver, et le printemps s'annonçait par des bourrasques et des déluges de pluie qui changeaient les rues en torrents et le jardin du Luxembourg, qu'il me fallait traverser, en un véritable marais. Bravant la pluie et le vent, je me hasardai deux fois cependant à rendre visite à mesdames Thibaubier ; mais la première fois, Olympe n'était pas seule et, devant sa mère, je n'osais presque ouvrir la bouche. La seconde fois, elles étaient toutes deux sorties.

Je fus d'autant plus dépité cette fois-là, qu'à force de m'ingénier, j'avais fini par découvrir plusieurs moyens de faire fortune, et que, dès lors, je ne doutais plus de me faire aimer de ma cousine et de l'épouser. Je ne me souviens plus bien de toutes les combinaisons que j'avais trouvées ; je me rappelle seulement le projet d'un drame qui, une fois écrit, reçu et représenté, devait faire courir tout Paris et me rapporter de cinquante à cent mille francs dans l'année. J'avais aussi étudié sérieusement le jeu de la

Bourse : comme je possédais du fait d'une tante une petite ferme de la valeur de dix mille francs, que la bonne femme m'avait laissée en mourant, je me proposais de la vendre, et, avec le prix, je devais, par diverses spéculations, sur la réussite desquelles mes calculs ne me laissaient aucun doute, centupler en quelques mois cette modique somme. Que sais-je encore ?... J'avais la tête bourrée de projets, et pas un qui ne me parût le plus beau du monde et réalisable à souhait.

Plein de joie, d'espoir et d'orgueil, je me dirigeai donc vers la demeure de ma cousine un lundi des premiers jours d'avril, et, quand la porte s'ouvrit devant moi, je fus assez favorisé du ciel pour la trouver seule et pour être introduit au salon, où je m'assis à côté d'elle. Sa physionomie, ce jour-là, me parut bizarre : ou elle était gênée de me voir, ou il y avait en elle une sorte de joie qu'elle cherchait à me cacher. Elle prit un air de tristesse, et me dit d'un ton de doux reproche : :

– Qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu, Adolphe ! Je suis heureuse que vous soyez venu aujourd'hui : j'ai quelque chose à vous annoncer.

– Moi aussi ! m'écriai-je. Et je pensais à mes beaux projets.

– D'abord, me dit-elle, je dois vous demander si, comme vous le prétendez, vous m'aimez véritablement ?

– Oh ! quelle folie faut-il faire pour vous le prouver ?

– Pour me le prouver, il faut être raisonnable, dit-elle. Ainsi vous m'aimez, vous devez donc vouloir mon bonheur ; et pour moi le bonheur, vous le savez, c'est celui de ma mère, que j'adore. Ce que ma mère veut que je fasse, je dois le faire, et vous devez le vouloir aussi, puisque vous m'aimez, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Puisqu'il en est ainsi, et que vous comprenez si bien les choses, je puis bien ne plus vous cacher les sentiments que vous m'inspirez. Vous avez un cœur d'or, Adolphe, vous êtes la générosité, la candeur et le dévouement en personne. Sachez que je m'y connais, que je vous ai observé, que j'ai vu beaucoup de jeunes gens, et que pas un d'eux ne vous vaut pour la délicatesse des sentiments, l'élévation de l'esprit, et tous les dons qui doivent faire plus tard d'un jeune homme aimable un homme distingué. Sachez aussi que vous êtes l'oiseau rare, le jeune homme exceptionnel qui

épouserait une jeune fille sans dot, pour sa beauté et ses seules qualités : ceci non plus n'est pas commun, croyez-le bien. La première fois que je vous vis, vous étiez gauche, timide et modeste. Depuis trois mois que vous allez dans le monde, vous avez dépouillé votre timidité et vos manières embarrassées, mais vous êtes resté modeste, et j'ai pu découvrir en vous, sans que vous m'en fissiez l'étalage, tout ce qui s'y trouve d'excellent. Je vous jure que si je n'avais pas lu tant de romans et que j'eusse encore le mauvais goût de vouloir me servir d'expressions rares, je vous dirais que vous êtes « l'idéal » que je rêvais, et que nous étions « créés l'un pour l'autre ». Je préfère vous dire tout simplement que si jamais j'aime quelqu'un, ce sera vous. Si jusqu'à ce jour, quoique vous m'en ayez pressée, je n'ai jamais consenti à vous avouer le bien que je pensais de vous et le degré d'affection que je vous portais, c'est qu'un tel aveu n'aurait été qu'une douleur de plus pour vous, un danger pour moi peut-être, et un malheur pour tous les deux. Bientôt, demain, dans une semaine au plus, il n'en sera pas ainsi. Il se prépare un événement qui va changer complètement ma vie, celle de ma mère, qui modifiera sans doute un peu la vôtre, sans que vous en soyez, j'imagine, plus malheureux.

Et, comme elle s'arrêtait sur ces mots : – Oh ! achevez ! m'écriai-je au comble de la joie. Et en moi-même je voyais cette noble jeune fille qui, pendant que je songeais à lui procurer la richesse, avait de son côté plaidé ma cause auprès de sa mère, l'avait gagnée, et qui allait me tendre la main et me dire : – Vous m'aimez, je vous aime, ma mère consent, soyons époux !

– De grâce, achevez ! m'écriai-je avec ivresse.

– Adolphe, reprit-elle, maintenant que vous connaissez mes sentiments, que je sais les vôtres, je puis tout vous dire sans craindre de vous blesser ou de vous étonner. Dans huit jours, j'épouse M. Grumelot.

Je restai confondu. Rêvais-je ? Devenait-elle folle ? Avais-je mal entendu ?... Je la regardai, bouche béante, les yeux grands ouverts, sans répondre. Enfin, quand j'eus retrouvé ma voix :

– Expliquez-vous, lui dis-je ; j'ai mal compris sans doute. Vous m'aimez, dites-vous, et...

– Et j'épouse M. Grumelot.

- Est-ce possible ?
- Dans huit jours.
- Vous l’aimez donc, lui aussi ?
- Non.
- Qui vous force à l’épouser alors ?
- Ma mère.
- Vous ne lui obéirez pas ?
- Si.
- Mais il est vieux !
- Qu’importe.
- Mais il est sourd !
- Qu’est-ce que cela fait ?
- Mais il est bête !
- Tant pis pour lui.
- Mais il n’a rien d’attrayant. que sa fortune !
- Voilà tout.
- Et vous l’épouserez ?
- Certainement.

– Voyons ! m’écriai-je, vous voulez plaisanter, vous voulez me désespérer ! c’est de la folie ! votre mère ne peut consentir à cette union, elle vous la défendra. Elle ne peut vouloir votre malheur, le sien.

– Je vois, reprit-elle, que vous avez complètement oublié la dernière conversation que nous avons eue. Écoutez-moi, mon ami : j’épouserai M. Grumelot, et quand ma mère voudrait s’y opposer, ce qu’elle ne fera pas, j’en suis bien sûre, je l’épouserai malgré elle, pour elle, pour son bonheur. Vous ne savez pas, Adolphe, ce que ma mère a été pour moi ! Il y a trop longtemps qu’elle se sacrifie pour son enfant, cela doit cesser. A la mort de mon père, qui nous laissait sans fortune, elle fut obligée de me retirer de la pension où j’étais, et de travailler pour elle et pour moi. Si je vis, c’est donc à elle que je le dois ; si j’ai appris quelque chose, c’est grâce à ses leçons ; si je n’ai jamais manqué de rien, c’est à elle toujours, à son courage, à son dévouement, c’est à elle que je dois tout. Et quand je trouve l’occasion de mettre un terme à ce long martyre, quand je puis lui payer en une fois tout ce que je lui dois, vous voudriez que je ne le fisse pas ! Vous nous

condamnez donc, elle et moi, à la misère, sans espoir d'en sortir jamais ! Vous voulez donc nous voir sans cesse dans l'incertitude du lendemain, manquant de tout et n'en laissant rien paraître, nous privant des choses les plus utiles pour avoir le superflu, car il faut bien le superflu à qui manque du nécessaire ! ne goûtant aucune joie pure, aucun plaisir sans remords, coudoyant des gens qui ne nous valent pas et qui nous écrasent de leur luxe, et qui ne se doutent pas du mal qu'ils nous font, des coups de poignard qu'ils nous enfoncent au cœur ! Vous nous vouez donc de gaîté de cœur à l'éternelle gêne, à l'éternelle angoisse, au travail éternel, à l'éternel malheur !... Ah ! c'en est trop, voyez-vous ! Je veux à mon tour vivre comme les autres, m'amuser, me parer, voyager comme les autres ! Savez-vous seulement que nous n'avons jamais quitté Paris ! que, quand l'été arrive, quand tout le monde part pour la campagne, pour les bains de mer, nous devons, nous, rester dans cette fournaise ardente de Paris, dans ses murs surchauffés, dans sa poussière et dans son bruit ! Et voilà vingt ans que cela dure ! et ce sera toujours ainsi !... Voyons, maintenant, expliquez-vous, qu'avez-vous à me répondre ?

– Je ne puis certainement, ma chère Olympe, vous procurer tous les plaisirs que vous souhaitez, lui dis-je. J'ignore même, au cas où vous les pourriez goûter, si vous en seriez plus heureuse. Ce dont je suis certain pourtant, c'est que votre mère, puisque vous n'agissez qu'en vue d'elle, s'accommoderait peu de la vie tourmentée que vous prétendez lui faire. Je crois ses goûts plus simples, plus conformes à son âge ; et si les vôtres étaient de même, je vous confierais tout de suite quelques projets qui peuvent nous conduire à la fortune et au bonheur, et précisément je venais aujourd'hui pour vous les soumettre.

– Voyons vos projets, dit-elle.

Alors, piqué au jeu par la passion qu'elle venait de mettre dans ses paroles, je lui développai avec feu, avec une conviction très-ferme et une confiance en moi qui aurait dû entraîner la sienne, toutes mes combinaisons pour devenir riche en peu de temps. Je lui parlai de mon drame, d'autres œuvres encore que j'avais ébauchées dans mon esprit ; de l'héritage de ma tante qui pouvait nous servir de premier fonds et de base pour l'édifice de notre fortune ; de l'énergie que je mettrais à travailler pour elle et du succès

qui ne pouvait m'échapper, s'il m'était permis de me donner pour but la conquête de sa main, si son amour était ma récompense... Que sais-je enfin ? Je parlai pendant une heure.

Elle m'écouta en silence, avec beaucoup de sérieux ; puis prenant la parole, comme si mon discours l'avait convaincue, elle me dit d'un air méditatif et profond :

– Vous avez raison, mon cher : dix mille francs, c'est une somme. A trois, nous en avons au moins pour deux ans, en vivant avec économie. D'ici là, vous avez le temps de faire votre chef-d'œuvre. Vous l'allez présenter au Théâtre-Français : on le reçoit ou on le refuse. S'il est reçu, vous n'avez plus qu'à attendre que votre tour arrive, et dans cinq ou six ans, avec des protections, vous êtes sûr à peu près d'être joué. Mais il faut tout prévoir : il peut se faire que l'on refuse votre drame, et qu'on le refuse partout où vous le présenterez. Cependant vous tenez à votre idée, vous cherchez des acteurs, que vous ne trouvez pas ; mais je vous viens en aide, et ma mère aussi. Ne vous sentez-vous pas, Adolphe, des dispositions à monter sur les planches ? Nous formons donc une troupe, nous parcourons la province, et nous présentons vos œuvres aux populations étonnées. Ovation et pluies de bouquets ! Mais il faut compter sur tout : il se peut que votre pièce ne réussisse pas. Eh bien ! vous en faites une autre, et puis une autre, qui ne réussissent pas davantage. Il se peut aussi que nous nous soyons trompés sur notre vocation, et qu'au lieu de fleurs nous recevions d'autres projectiles. Ce qu'il y a de charmant dans la vie de bohème, c'est qu'une fois qu'on s'y trouve lancé, on ne peut plus s'arrêter en chemin, et que si l'on n'atteint pas les sommets, on doit rouler jusqu'à l'abîme. Nous abandonnons donc le grand art pour monter un théâtre forain, et je danse sur la corde raide, et vous battez de la grosse caisse, et ma mère, en châle tartan, fait le tour de la foule, une sébile à la main. Mais si la corde raide et la grosse caisse nous trompent encore ?... vous sentez-vous le courage, Adolphe, d'entrer dans la cage aux lions, et de mettre entre leurs crocs cette belle tête, que j'adore ? Si vous ne l'avez pas, ni moi non plus : nous voilà donc réduits aux animaux de mœurs plus douces, aux boas empaillés et aux têtes des criminels célèbres ; et nous faisons le tour de l'Europe, exhibant nos merveilles devant les souverains des cours étrangères !... Mais si un

jour la recette a manqué, si un soir nous nous trouvons sur la grande route, exténués, sans gîte et sans pain, nous voyez-vous d'ici, assis au coin d'un bois, nous regardant tous les trois en face, et pensant à l'heure où cette folie nous vint d'abandonner les sentiers battus pour nous engager dans cette voie d'aventures qui devait nous conduire là, car sachez bien que tout ceci est plus sérieux qu'il ne semble ; c'est à mourir de faim que vos beaux projets peuvent nous conduire. Est-ce là ce que vous rêvez pour nous ? Croyez-moi, mon cher ami, gardez l'héritage de votre tante, faites des drames, si bon vous semble, mais ne comptez pas trop sur eux pour vous enrichir, aimez-moi comme je vous aime, laissez-moi mener à l'autel M. Grumelot, qui me reconnaît dans son contrat cinq cent mille francs hypothéqués sur ses biens immeubles, et ne nous faisons pas saltimbanques, et ne dansons pas sur la corde !

Et elle éclata de rire. J'étais consterné. J'essayai cependant encore de la ramener à mes idées, de la détourner de ce mariage ; je m'efforçai de lui peindre combien serait malheureuse une jeune fille comme elle, unie à M. Grumelot, et combien peu trouveraient à se satisfaire dans une telle union ses goûts élevés, ses nobles penchants, les jeunes ardeurs de son cœur, les aspirations de sa belle âme.

– Allons, dit-elle en m'interrompant, encore une fois, pas de phrases de roman ! En quoi serai-je donc tant à plaindre ? En quoi voyez-vous qu'une jeune fille soit malheureuse d'épouser M. Grumelot, qui m'achètera un hôtel où je vous recevrai, mon cher cousin ; qui me louera une loge aux Italiens, où vous viendrez quand cela vous fera plaisir, mon bel ami ; qui me donnera un coupé et deux chevaux pour aller au Bois quand il nous plaira, mon cher Adolphe ? Et en quoi serons-nous à plaindre tous les deux de nous revoir dans un boudoir parfumé et coquet, au lieu de ce triste salon où je vous reçois ?... Car vous viendrez me voir souvent ; vous ne pensez pas que nous allions nous quitter et rompre toute relation après ce mariage ? Je ne l'entends pas ainsi, je l'entends d'une toute autre manière, et je le ferai bien entendre à M. Grumelot. Que trouvez-vous donc dans tout cela de si affreux pour vous et pour moi ? Vous ne saurez donc jamais ce que c'est que la vie, et la vie moderne, et la vie de Paris ? Vous ne comprendrez donc jamais les choses ? Vous aurez donc toujours vos idées de province ? Vous

ne voulez donc pas être de votre temps, marcher avec le siècle, prendre les hommes comme ils sont ? Il serait temps pour vous, cependant, d'être raisonnable et de ne plus dire de folies. Il vous faut songer à votre avenir, Adolphe. Voyons ! que voulez-vous faire ? que voulez-vous être ? Dans ma nouvelle situation, vous comprenez que je puis vous être utile, vous seconder. Voulez-vous vous lancer dans les arts, dans la littérature ? Vos projets de drame me le font craindre. Eh bien ! essayez, je vous donnerai les moyens de réussir, je vous présenterai à des hommes qui vous pousseront, je vous ferai une réputation, je parlerai de vous, je vous prêterai des idées si vous en manquez, et de l'argent s'il vous en faut. Eh ! ne vous récriez pas, vous me le rendrez plus tard. Êtes-vous ambitieux ? Alors travaillez, mon garçon, faites votre droit, plaidez, exercez-vous à la parole, devenez orateur. A trente ans, je me charge de vous faire nommer député, et s'il faut dépenser cent mille francs pour cela, nous les dépenserons. Enfin, n'êtes-vous qu'amoureux, ne voulez-vous qu'aimer et ne savez-vous faire que cela ? quand je vous répète que je vous aime ! Songez donc que M. Grumelot a soixante-cinq ans, qu'il m'adopte pour son enfant ; vous n'allez pas être jaloux ! Vraiment, plus j'y pense, plus je m'étonne qu'au lieu de me détourner de ce mariage, vous ne m'y poussiez pas de tout votre cœur. Tout vous porte à cela : votre intérêt, votre amour, votre bonheur, le mien, celui de ma mère. Mais silence ! la voici qui revient. Je ne vous engage pas à lui parler de vos projets d'avenir : elle vous rirait au nez, mon pauvre ami.

M^{me} Thibaudier, entra, vive, alerte et légère, comme si elle avait eu vingt ans. Son visage était coloré par la marche, et rayonnait de la joie la plus pure. Elle se débarrassa en un tour de main de son châle et de son manchon.

– Ah !... monsieur Guérin ! dit-elle en m'apercevant. Lui as-tu fait part de ton mariage, Olympe ?

– Oui, maman, et je recevais à l'instant les félicitations de mon cousin.

– Fort bien, dit M^{me} Thibaudier ; je vois que M. Adolphe est plus sérieux que je ne pensais, je lui en fais mon compliment. Mon cher neveu, la noce se fera dans quinze jours. Je sors de chez M. Grumelot, qui a pris toutes les dispositions nécessaires pour que tout soit terminé le plus promptement possible. On épouse à la mairie de la place Saint-Sulpice ; de là, à l'église en face, et après chez M. Grumelot. Le repas est commandé chez Chevet.

Monsieur, vous êtes invité, et j'espère que vous nous ferez, à ma fille, à M. Grumelot et à moi, l'honneur d'assister à la bénédiction nuptiale, ainsi qu'à la noce. Et vive la joie ! s'écria-t-elle, en lançant sur le canapé son chapeau qu'elle dénouait tout en parlant.

Son bonheur était si triomphant, que je me serais fait scrupule de le troubler par quelque réflexion amère, et je répondis que j'assisterais au mariage avec grand plaisir.

– Mon cher neveu, reprit-elle, nous allons être constamment en course, ma fille et moi, pour les emplettes. Vous aurez donc peu de chance de nous rencontrer ces jours-ci. Mais venez la veille du mariage, nous ne sortirons pas. Là-dessus, mes agneaux, songeons à dîner, j'ai grand faim.

Je fus prié de rester, mais je trouvai une excuse pour refuser et pour partir immédiatement, et je rentrai chez moi, la mort dans l'âme.

Je ne sais comment je passai les deux semaines qui nous séparaient du mariage. Tant de jeunesse, tant d'esprit épousant la sottise même et la caducité, me semblaient la chose la plus monstrueuse et la plus impossible au monde. Pour bien me persuader que tout était réel, pour me convaincre de mon malheur et retourner le poignard dans la plaie, j'allai, le dimanche suivant, entendre la grand'messe à Saint-Sulpice, et quand vint la publication des bans, j'eus grand'peine à ne pas crier à la foule : ce n'est pas vrai ! Et de là je me dirigeai vers la mairie, j'avisai le grillage, et en apercevant les noms de M. Grumelot et de Mlle Thibaudier accolés ensemble, je sentis le brouillard de l'évanouissement s'amasser sur mes yeux ; mon cœur battait avec violence, mes jambes se dérobaient sous moi ; et, voyant des gens qui considéraient froidement cette annonce, j'avais envie de les prendre à part, de leur tout raconter, et de leur faire partager mon indignation.

Enfin, au jour et à l'heure qui m'avaient été assignés, le cœur plein d'une sourde rage, je me dirigeai vers la demeure d'Olympe. J'étais décidé à parler, dût sa mère être présente. Tout ce que cette bizarre jeune fille m'avait dit pour excuser cette union m'était revenu à la mémoire ; je m'étonnais d'avoir pu écouter avec tant de calme de telles horreurs, d'être resté témoin impassible d'un tel renversement de toutes les idées honnêtes et morales. Il fallait qu'elle sût le fond de ma pensée, qu'elle ne crût pas que

mon cœur était de connivence avec le sien dans cet infernal projet. Je voulais déchirer tous les voiles derrière lesquels se dissimulaient mal sa cupidité, ses mauvaises convoitises, sa corruption enfin. Oui, dussé-je me brouiller avec elle, je voulais la faire rougir de sa conduite, troubler son bonheur, la torturer et l'humilier, et lui enfoncer dans le cœur de tels remords que cette vie nouvelle, qu'elle se promettait si enchantée, en fût flétrie et bouleversée à jamais.

Précisément, quand j'arrivai, elle était seule. Elle m'introduisit au salon comme de coutume, me regarda, et je fus frappé de sa pâleur, de ses yeux rouges, et de l'air de désolation répandu sur son visage et sur toute sa personne. Puis, sans rien me dire, elle se laissa tomber sur le canapé, cacha sa tête dans ses mains, et se mit à sangloter.

Qu'était-ce à dire ? J'avais cru la revoir joyeuse et ironique comme toujours, pleine de l'insolence de son triomphe, les lèvres chargées de railleries, et, sous la splendeur de la perspective qui s'ouvrait devant elle, insouciant de tout ce que je pourrais dire ou penser d'elle. Et voilà que je la retrouvais humble et désolée au contraire, accablée de douleur et de honte. Elle avait donc du cœur ! Sa jeunesse et sa pudeur se révoltaient à l'idée de cette alliance ! En jetant les yeux sur moi, en voyant ce qu'elle allait perdre en me perdant, le désespoir la prenait ! Ce n'était donc pas un mensonge que ce sacrifice qu'elle faisait d'elle-même, de ses rêves, de son amour pour moi, du vrai bonheur enfin, pour plaire à sa mère ! Il était donc vrai qu'elle lui obéissait, que du moins elle accomplissait une tâche que lui imposait la reconnaissance ! J'étais en présence d'une victime d'autant plus digne d'éloges que son supplice était volontaire, devant un cœur qui s'immolait héroïquement sur l'autel du devoir.

Je fus touché. Toute ma colère tomba, je ne sentis plus en moi que de la tendresse et de la pitié, et, m'asseyant en face d'elle, cherchant à prendre dans les miennes ses mains qu'elle refusa de m'abandonner, je lui parlai avec douceur, et, étrange vicissitude du cœur de l'homme ! loin d'ébranler ses desseins, je ne songeai plus qu'à fortifier sa résolution et à lui faire entrevoir sous un jour riant cette union qui lui apparaissait maintenant si funeste et si sombre.

– Olympe, lui dis-je, je comprends votre douleur. Ce n'est pas sans déchirement, qu'un cœur noble et jeune comme le vôtre, renonce aux joies qu'il pouvait se promettre. Cependant songez que vous devez vous dévouer. S'il ne s'agissait que de vous, vous seriez moins à plaindre, vous ne seriez pas excusable ; mais vous n'avez pour mobile que le bonheur de votre mère, et c'est pour elle que vous allez lier votre vie à celle d'un vieillard et sevrer votre cœur de tous les plaisirs de votre âge. Vous devez donc marcher au martyre calme, souriante et sans larmes. Tariessez vos pleurs, je vous en supplie ! Avez-vous donc abdiqué votre raison ? Qu'est devenue cette stoïque fermeté que j'admirais en vous ? Comment avez-vous pu laisser le désespoir s'insinuer dans votre âme ? Et qu'a donc de si désolant et de si terrible l'existence nouvelle qui vous est faite ? Rappelez-vous toutes les compensations que vous y trouverez, et tous les biens qui vont s'offrir à vous en foule pour vous faire oublier votre infortune et vous consoler de l'amour qui vous manquera. L'amour, qu'est-ce, ma pauvre Olympe ? un an ou deux qu'on passe à mettre ses joies et ses peines en commun, et puis, l'ennui, le désenchantement arrivent. Vous savez bien que cela ne dure pas davantage. Et quelle folie qu'un mariage d'amour, quand la fortune est absente ! Voyez au contraire combien vous allez être heureuse avec M. Grumelot, et combien votre mère le sera ! Considérez tous les avantages de votre nouvelle position : vous habitez un hôtel où tout le Paris- célèbre se donnera rendez-vous ; vous aurez une voiture, nous irons au Bois ; vous pourrez travailler à ma fortune, à mon bonheur.

Et je continuai ainsi. Mais, bien loin que mes paroles apaisassent sa douleur, je m'apercevais qu'à mesure que je parlais son désespoir redoublait. Ses larmes ruisselaient entre ses doigts, des sanglots plus pressés déchiraient sa poitrine, ses cheveux tombaient en désordre sur son front, et à chacune de mes consolations elle secouait la tête avec une douloureuse obstination. Je crus que mes paroles manquaient de force, et je repris avec un entraînement nouveau :

– Chère Olympe, je vous en supplie, cessez de vous désespérer ainsi ! Vous n'avez donc plus le pouvoir de considérer froidement les choses ? Vous ne comprenez donc plus la vie, et l'existence parisienne, et l'époque où nous vivons ? Vous n'êtes donc plus de votre temps ? vous ne marchez

donc plus avec le siècle ?.. Regretteriez-vous votre indépendance ? Quelle pauvre chose ! Mais ce n'est que lorsqu'on est riche, qu'on est vraiment indépendant. Et vous allez l'être, Olympe, souvenez-vous-en ! Vous aurez cinq cent mille francs reconnus au contrat, sans compter le testament qui peut venir et qui vous fera millionnaire. Millionnaire, ma chère Olympe ! Et en attendant, que de joies, que de triomphes, que d'ivresses ! voyages, théâtre, bains de mer, loge aux Italiens.. Vous allez être la plus heureuse des femmes, la plus enviée. Vous serez la reine des élégantes ; tous les regards seront fixés sur vous, tous les hommages accourront vers vous, tous les cœurs seront à vos pieds...

Tout à coup, et comme je poursuivais, elle releva brusquement la tête. Ses yeux étaient secs, ses lèvres pincées et frémissantes. Elle rejeta d'un geste ses cheveux en arrière, me considéra avec des regards en feu et d'un ton de voix strident que je ne lui avais jamais connu :

– Ah ça ! s'écria-t-elle, aurez-vous bientôt fini de vous. moquer de moi ?

– Me moquer de vous ? moi !... Comment pouvez-vous croire..

– Eh ! vous ne savez donc pas qu'il est mort !

– Mort ! qui ?...

– Monsieur Grumelot... hier... d'une attaque d'apoplexie.

– Ah ! mon Dieu, m'écriai-je tout joyeux, mais alors...

– Mais alors, poursuivit-elle avec égarement, vous comprenez bien que mon avenir est brisé, que tous mes projets sont renversés, tous mes rêves éparpillés. Il me faut rentrer dans la misère, dans l'ombre et dans l'effacement. Cet enfer d'où je croyais sortir, ces ténèbres qui m'écrasaient, me ressaisissent et m'enveloppent. Le malheur reprend la proie qui lui échappait. J'aurai entrevu la fortune, la satisfaction de tous mes désirs, le bonheur enfin, et au moment de l'atteindre, quand ma main le touchait déjà, tout m'aura échappé, et je serai retombée plus lourdement, avec le regret de tout perdre, dans l'abîme de douleurs où je me débats depuis si longtemps. Ah ! voyez-vous, c'est à devenir folle ! Et toutes mes peines auront été perdues, et j'aurai déployé toutes les ressources de mon esprit, j'aurai ensorcelé ce vieillard, je l'aurai enivré de mes sourires, brûlé de mes regards, rendu fou de joie et d'orgueil, pour qu'il m'échappe juste à l'heure où il allait m'épouser et me payer de toutes mes peines ! Le destin ne se rit-

il pas de moi ? N'est-ce pas une atroce ironie du sort ? Et à quoi songe la Providence de m'enlever ainsi l'homme qui m'épousait légitimement ? Veut-elle donc me pousser au vice et au crime ? Tout mon esprit, et ma beauté, et les privations que j'ai endurées, ne m'ont servi jusqu'ici qu'à demeurer dans l'ombre et dans la gêne. Je ne veux plus d'ombre, je ne veux plus de pauvreté ; je veux m'étourdir, je veux du bruit, je veux me sentir vivre, m'épanouir enfin ! Quel que soit le moyen, je veux être heureuse ! et quel qu'il soit, Dieu l'aura voulu !

Ah ! pour le coup, je n'y pus tenir, je sentis la colère revenir bouillonner dans mon sein, je frémis d'entendre un tel langage, je me redressai, je lui fermai la bouche d'un geste, je l'écrasai d'un regard de mépris :

– Malheureuse enfant ! m'écriai-je, pouvez-vous bien parler ainsi ? songez-vous à ce que vous dites ? Êtes-vous insensée ?.. Qui a pu vous fausser ainsi le cœur, le jugement et l'esprit ? Que désirez-vous, sinon de faux plaisirs ? Que voulez-vous, sinon la honte ? Ah ! périssent ce monde frivole où vous avez été mêlée, et ces mœurs malsaines qui ont déteint sur vous, et cette littérature infâme qui vous a pervertie de la sorte !... Vous parlez de votre beauté ! Mais ne savez-vous pas que la vraie beauté de la femme n'est que dans la pudeur et la réserve ? que tout son esprit ne doit lui servir qu'à détester le vice et à fuir le mal ?... Vous voulez être fêtée et admirée ! Ignorez-vous donc que le respect pour une femme honnête vaut mille fois mieux que l'admiration pour celle qui ne l'est pas ? Vous vous plaignez de la Providence, comme si elle vous avait mise sur la terre pour les joies trompeuses que vous y cherchez, pour le rôle inutile que vous prétendez y jouer ! Faut-il donc vous apprendre qu'elle vous a créée pour être épouse fidèle et bonne mère ? Vous songez aux parures et aux bijoux, et vos plus beaux joyaux doivent être vos enfants ! Vous détestez le travail, et le travail est la loi de l'humanité ? Vous ne voulez plus de l'ombre, et c'est dans l'ombre que fleurissent les vertus modestes, comme les violettes au fond des bois ! Vous cherchez le bonheur, et vous ne voulez pas comprendre qu'il n'est que dans la sagesse et la modération des désirs.

J'allais continuer, car je me sentais vraiment inspiré ; mais je fus interrompu par un éclat de rire, et je vis ma cousine Olympe, oubliant un moment le désastre de toutes ses espérances, se renverser sur le canapé en

s'abandonnant à la plus franche gaîté. La crise douloureuse qu'elle venait de traverser, et qui avait ébranlé ses nerfs, semblait ajouter aux spasmes de cette hilarité. Toute ma verve en fut coupée, je la regardai, muet et assez embarrassé. Peu à peu cependant, ses rires se calmèrent ; elle se leva, vint à moi, et me frappant familièrement sur l'épaule :

– Mon cher Adolphe, me dit-elle, vous serez toujours, je le vois, un grand enfant.

Et c'était là tout le résultat des graves paroles que je venais de lui faire entendre. Je repoussai froidement la main qu'elle me tendait, j'allai prendre mon chapeau, et m'inclinant devant elle :

– Adieu, cousine, lui dis-je, nous ne nous entendrons jamais.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte, et là me dit encore en riant :

– Au revoir, cousin !

En descendant l'escalier, je rencontrai M^{me} Thibaudier, qui, vêtue de noir, longuement voilée, et la déception peinte sur la figure, revenait de l'enterrement de M. Grumelot.

– Ah ! mon ami, quel malheur ! s'écria-t-elle en m'apercevant.

Je lui fis mes compliments de condoléance, la saluai, et m'éloignai rapidement.

V

Je ne retournai plus chez M^{me} Thibaudier. D'ailleurs le printemps avançait, la saison des soirées était terminée, et celle des théâtres touchait à sa fin. Ces dames n'avaient plus besoin de mon bras et de mes services. Je dois avouer cependant que ce ne fut pas sans une certaine peine que je vis se rompre ces relations. Seul désormais, je sentis tout à coup un grand ennui et un grand vide autour de moi. Bien souvent, et comme machinalement, je prenais le chemin de la demeure de Mme Thibaudier, et ce n'était qu'arrivé dans sa rue, quand j'apercevais les fenêtres de son appartement, que je me

souvenais de la promesse que je m'étais faite de n'y plus remettre les pieds. J'avais là quelques minutes de lutte à soutenir, pendant lesquelles je m'efforçais de repousser de ma mémoire l'image fascinatrice de ma cousine ; puis je tournais vivement sur mes talons, et je fuyais, dans la crainte de succomber à la tentation de la revoir.

Un mois s'était donc écoulé depuis la dernière fois que je lui avais parlé. Par une claire journée du mois de mai, je me promenais mélancoliquement dans les allées du Luxembourg. Les grands marronniers, couverts de feuilles, dressaient dans l'air, comme autant de panaches fleuris, leurs bouquets blancs qui neigeaient sur le sol et embaumaient l'atmosphère, et des milliers d'oiseaux chantaient et volaient dans leurs branches. Un magnifique soleil, épandant ses rayons d'or dans l'espace, venait caresser les fleurs des parterres, faisait miroiter l'eau du bassin où les enfants lançaient leur flottille, et donnait un air de jeunesse et de gaîté à la façade du palais. Les promeneurs, les femmes surtout, avaient suivi l'exemple de la nature, et s'étaient parés de toilettes nouvelles ; sous cette influence printanière tout semblait rajeuni et égayé. Ce n'était partout que visages riants, frais chapeaux, rubans éclatants, voix joyeuses et sourires.

Sans me laisser distraire de mon chagrin, ni griser par l'ivresse générale qui débordait de tous côtés, je continuais tristement ma promenade, quand tout à coup, en arrivant sur la terrasse où les dames ont coutume de se rassembler, j'aperçus Mme Thibaudier et sa fille, assises côte à côte, et causant avec la plus parfaite insouciance. J'allais en étourdi m'élancer vers elles, lorsque je remarquai qu'elles n'étaient pas seules. Je m'assis moi-même à quelque distance, près d'un amoncellement de chaises, et de là, pouvant tout voir sans être remarqué, je ne quittai plus des yeux ma cousine Olympe.

Elle était encore embellie, si c'eût été possible. Il est plus juste de dire que n'ayant pas eu depuis un mois le spectacle de sa beauté, j'en fus frappé comme le premier jour. J'apercevais son délicat profil, sa bouche mignonne, ses yeux brillants, et dans mon malheur j'en venais à douter que j'eusse eu la bonne fortune de voir ces regards se fixer sur moi, et d'entendre cette bouche me dire que j'étais aimé. La gaîté était revenue, car elle riait souvent, et du meilleur cœur du monde. Au surplus, sa toilette était exquise,

et sa toque à plume blanche, abaissée sur ses yeux, lui donnait cet air espiègle qui la rendait irrésistible. Il n'était pas un promeneur qui ne s'arrêtât pour l'admirer, pas une femme qui ne lui lançât en passant ce coup d'œil rapide et profond qui suffit pour tout voir et tout juger en détail ; mais elle ne regardait aucun promeneur, et n'était occupée que de la personne qui se tenait près de sa mère et avec laquelle elle causait.

Peu à peu, mon attention finit par être attirée vers cette personne. C'était un homme qui ne pouvait avoir moins de soixante-dix ans, mais qui, par tous les soins qu'il prenait de lui-même, semblait vouloir protester éternellement contre l'âge et conserver à jamais les grâces qui l'avaient fui depuis longtemps. La raideur de ses manières ne répondait pas aux façons souples et sémillantes qu'il cherchait à se donner ; le vermillon de ses lèvres, la coloration de ses joues ne rappelaient qu'imparfaitement les fleurs de la jeunesse ; enfin, les rides de son front et de ses tempes parlaient haut, et empêchaient qu'on ne se laissât prendre au mensonge de sa barbe et de ses cheveux teints. Tant d'efforts dépensés en pure perte pour dissimuler l'outrage des ans faisaient peine à voir et appelaient la pitié plutôt que la moquerie. Mais le plus pitoyable encore était le contraste de sa caducité et du pimpant costume qu'il portait. Ce vieillard, qui ne voulait pas vieillir, s'abandonnait avec une docilité toute juvénile aux extravagances de la mode : il était vêtu d'une jaquette courte, d'un gilet largement entr'ouvert, d'un pantalon collant à sous-pieds ; un petit chapeau de soie noire se dressait coquettement sur sa tête, et une cravate de couleur tendre s'épanouissait sous son menton. Il me rappela ces vieux acteurs qu'en dépit de leur âge leur talent condamne à jouer des rôles de jeunes amoureux. A quelques pas de lui, un domestique en livrée se tenait debout. J'étais encore plongé dans l'étude de ce bizarre personnage, quand je le vis se lever et s'éloigner, suivi de son domestique, en adressant force saluts à mesdames Thibaudier, qui y répondirent en souriant. Celles-ci se levèrent à leur tour et disparurent dans la foule.

Le lendemain, je me retrouvai à mon poste d'observation. Je revis Olympe et sa mère assises à la même place, et le vieux monsieur ne tarda guère à apparaître et à les rejoindre. On se leva, on salua, on approcha les chaises, et la conversation reprit avec la même gaîté et la même expansion

que la veille. Lorsque la loueuse de chaises vint me réclamer le prix de ma place, je lui demandai si elle connaissait le nom du monsieur qui était assis non loin de moi, à côté de deux dames en robes-mauves. J'en appris plus que je n'espérais.

– C'est M. le comte de Trancy, me dit-elle. Un bien brave homme, et riche ! plus que vous et moi, certainement. Il habite, rue de Grenelle, un bel hôtel. Entre nous, je crois qu'il a eu une jeunesse un peu folle...

– Et savez-vous s'il est marié ?

– Veuf, mon cher Monsieur, avec deux enfants, qui n'auront pas son héritage, je vous en réponds. Ils lui font des misères, à ce qu'on dit. Pour ma part, depuis deux ou trois ans que M. de Trancy vient ici, je ne les ai jamais vus. Il n'y a que ces deux dames qui causent ordinairement avec lui. Je ne sais si ce sont des parentes. La plus jeune est jolie. On y va, Madame ! on y va !...

Une dame avait fait signe à la loueuse de lui avancer une chaise, et je restai seul, abîmé dans la contemplation du comte de Trancy, et me demandant si mesdames Thibaudier avaient le courage de poursuivre sur lui les mêmes vues que sur défunt M. Grumelot. Certes, le deuil du pauvre homme était bien fini ; leurs toilettes, leur gaîté le disaient assez, et l'espoir devait être revenu. Quelquefois, cependant, je remarquais que les regards de ma cousine devenaient rêveurs ; mais c'était quand ils s'égarèrent sur la livrée du domestique de M. de Trancy, et qu'ils s'arrêtaient sur un des boutons où se voyait en relief une couronne de comte.

Deux semaines durant, je revins les observer, elle et sa mère ; mais je sus résister à la tentation de les aborder, et je ne me donnai pas le facile plaisir d'aller jeter le trouble dans leurs profondes combinaisons. Leur manège, en effet, ne me laissait plus de doute ; tout devenait trop clair pour moi. J'abrègerai donc, et j'arriverai tout de suite au dénouement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai chez mon concierge une lettre à mon adresse. C'était une invitation pour assister à la bénédiction nuptiale de M^{lle} Olympe Thibaudier et de M^{le} comte – Maurice – Agénor -de Trancy.

Le lendemain, à dix heures du matin, j'étais à Sainte-Clotilde, au milieu d'une foule aristocratique. Les portes de l'église s'ouvrirent, et je vis s'avancer, précédée du suisse en tenue des grands jours, Olympe, vêtue de

blanc, la couronne d'oranger sur la tête, et conduite par un vieil ami de sa mère. Celle-ci la suivait, donnant le bras à M. le comte de Trancy. En passant près de moi, ma cousine m'aperçut ; son regard et le demi-sourire qui se perdit dans les plis de son voile me remercièrent d'être venu, et elle marcha vers l'autel avec plus d'aisance et de fierté que je ne lui en avais jamais vu. La cérémonie commença, les anneaux s'échangèrent, les époux furent bénits, au milieu des chuchotements, des conversations à voix basse et des sourires de toute l'assistance. Quant à moi, j'étais navré ; je ne pus soutenir jusqu'au bout la vue de ce douloureux spectacle ; je rentrai chez moi, je me jetai sur mon lit, sur ce pauvre lit où si souvent dans mes nuits d'insomnie j'avais évoqué le fantôme adoré de ma belle cousine, et j'y pleurai des larmes de rage.

J'appris, quelques jours après, que les nouveaux époux étaient partis pour l'Italie, d'où ils devaient revenir à Nice, où ils se proposaient de passer l'hiver. Le comte de Trancy espérait de la clémence du climat un adoucissement aux maux qui l'accablaient toujours aux approches de la saison rigoureuse. Le travail que nécessita la préparation de mes examens de droit, me fit un peu oublier mes chagrins d'amour. Je subis mes épreuves avec succès, je partis en vacances, et les mœurs patriarcales de la province aidèrent à effacer de mon souvenir les turpitudes et les noirceurs que ma première année de séjour à Paris y avaient imprimées. Je vis là de modestes jeunes filles, belles d'innocence et de vertus cachées ; car ce n'est qu'à Paris et dans son atmosphère empestée que croissent ces fleurs brillantes, au calice empoisonné, dont ma cousine Olympe était le plus bel échantillon.

Un an s'est écoulé, je suis revenu à Paris, j'ai repris mes études de droit. Rien ne trouble plus le calme de ma vie, et j'ai à peine senti en moi une légère commotion, lorsque, il y a quelques jours, en jetant les yeux sur un vieux journal que le hasard plaçait sous ma main, j'aperçus le nom de M. de Trancy qui éclatait au milieu d'une page. C'était un article nécrologique, et je sus ainsi que le mari de ma cousine était décédé à Nice, il y a six mois, dans la soixante-douzième année de son âge.

VI

Je croyais que ce récit s'arrêterait là ; mais voici que ce matin je reçois un billet cacheté de cire noire aux armes des Trancy, « d'azur au chevron d'argent ». Je l'ouvre, et je lis :

« Mon cher cousin,

« Nous sommes de retour à Paris depuis six semaines, ma mère et moi, et nous venons nous plaindre de l'abandon dans lequel vous nous laissez. Notre vie est bien triste depuis que nous avons eu la douleur de perdre M. de Trancy, qui, pour l'affection et les bienfaits, a été pour moi un second père. La présence d'un ami que nous n'avons pas vu depuis plus d'un an, et que nous n'avons pu oublier, nous fera sans doute quelque bien. Venez donc, mon cher Adolphe, et rapportez – moi cette lettre.

« Comtesse DE Trancy ».

Je me propose de renvoyer cette lettre sous enveloppe à ma cousine.



MADAME FLAMEREL

I

Sur cette belle et pittoresque route qui, de Lyon jusqu'à Avignon, côtoie la rive gauche du Rhône, une calèche, soulevant un flot de poussière sur son

passage et emportant un rayon de soleil dans ses roues, se hâtait le matin d'un jour d'été.

Elle contenait trois personnes : une jeune femme, élégamment vêtue, abritant sous son ombrelle un visage fort gracieux ; puis, un homme de quarante-cinq ans, grisonnant et replet : on devinait le mari. Quant au troisième voyageur, plus jeune et plus distingué de tournure, c'était simplement un ami.

– Je ne sais, ma chère Lucie, combien de temps je resterai absent, disait M. Flamerel. Tu feras en sorte que les heures ne te paraissent pas trop longues. D'ailleurs, voici Monsieur de Chavry, notre charmant voisin... Je vous recommande ma femme, mon cher ami.

En parlant ainsi, il enveloppa dans un même regard affectueux M. de Chavry qui s'inclina avec un sourire, et M^{me} Flamerel dont le visage resta impassible.

– Que vous êtes heureux, Monsieur, de ne pas être dans les affaires ! continua le banquier Flamerel. Les désastres qui nous frappent ne peuvent vous atteindre. Voici une faillite d'un de mes correspondants de Marseille qui me force à partir brusquement.

– Vous m'écrirez le jour de votre retour ? interrompit Mme Flamerel, comme un rappel à plus de galanterie au moment d'une séparation.

– Je vous écrirai tous les jours... si je puis. Ah ! diable, il n'était que temps d'arriver !

M. Flamerel venait de jeter les yeux sur l'horloge de la gare de Valence, au moment où sa voiture, tournant sur la petite place qui précède l'édifice, s'arrêtait devant le perron. L'aiguille marquait midi, et le train partant pour Marseille stationnait sur la voie. Le banquier, en dépit de son obésité, sauta lestement à terre, courut au guichet, revint bientôt serrer la main de M. de Chavry, fit le mouvement de se jeter dans les bras de sa femme... Mais au même instant le coup de sonnette du départ se fit entendre ; il tourna brusquement sur lui-même, s'élança, saisit au passage le sac de voyage qu'un domestique lui tendait, et toujours courant, disparut dans la salle d'attente.

Alors M. de Chavry offrit respectueusement son bras à M^{me} Flamerel et tous deux se dirigèrent en dehors de la gare vers le treillis en bois qui sépare

la route de la voie ferrée. Le train passa rapidement devant eux, et ils purent voir à une portière M. Flamerel, les cheveux ébouriffés par le vent, qui leur souriait de son bon sourire. Puis la vitesse du train s'accéléra, et les wagons, se ruant à la file et déroulant leur panache de fumée, se perdirent dans une courbe.

Quand le silence se rétablit, M. de Chavry ne le rompit par aucune parole ; mais, détournant un peu la tête, il plongea un regard profond dans les yeux de la jeune femme qui instinctivement les avait levés vers lui. Or quiconque eût surpris ce regard et l'éclair de rougeur fugitive qu'il fit passer sur le front de M^{me} Flamerel, eût soupçonné un mystère entre ces deux personnes et désiré peut-être en connaître plus long.

La calèche les avait rejoints, ils y prirent place, et les chevaux en se cabrant s'éloignèrent rapidement de la gare.

II

Raoul de Chavry avait douze ans quand il perdit sa mère, la meilleure des mères et la plus tendre qui, du berceau à l'adolescence, l'avait constamment gardé à ses côtés, le parant comme une idole et l'exhibant à ses amies de Valence comme un trophée domestique et une vivante petite merveille. Quelques mois après ce triste événement, il dut se séparer de son père, alors trésorier général, pour entrer dans un lycée voisin, et au terme de ses études, la vingtième année arrivée, il partit pour Paris.

Il était censé y étudier le droit, mais apprenait en réalité l'art de souscrire à d'ingénieux usuriers des billets à ordre de mille francs pour une centaine de francs reçus en espèces et le surplus en fournitures telles que guitares, armes de luxe et autres objets de première nécessité, quand un matin une dépêche lui annonça que son père était à toute extrémité. Il arriva juste à temps pour recevoir son dernier soupir. Des arrangements d'affaires le forcèrent à séjourner quelques mois à Valence, et il alla s'installer à peu de

distance de la ville, dans une maison de campagne dont la mort de son père venait de le faire héritier.

C'était une fort belle propriété dont le mur d'enceinte coupé en face de l'habitation par une grille d'un aspect imposant, longeait au couchant la grande route. La maison, fièrement assise sur son large perron à double rampe et portant d'un air tout à fait seigneurial son toit d'ardoise reluisant et ses girouettes dorées, était enveloppée par un grand parc qui montait en talus jusqu'à une éminence où la tranchée du chemin de fer lui servait de limite. Dans cette villa somptueuse et riante qu'animait à deux pas le cours rapide et majestueux du fleuve, en face des monts qui se dressaient sur l'autre rive et que le soleil, de son lever à son coucher, égayait de toutes les changeantes couleurs de son prisme, Raoul, d'abord triste, vit peu à peu se dissiper les ombres funèbres que le deuil avait amassées autour de lui. Mais dans le désœuvrement et la solitude où il vivait, il se sentit bientôt envahi par l'ennui. Aussi ne tarda-t-il guère à trouver mille bonnes raisons pour retourner à Paris. Quand il n'aurait eu que ses études à terminer... Brusquant donc le règlement de ses affaires, il partit.

Par la mort de son père il se trouvait riche, et quelque résolution qu'il eût prise de ne pas céder à l'entraînement des plaisirs et de faire marcher de front le travail et les distractions, il ne fut pas long à abandonner toute étude. S'il réfléchit sur l'avenir, sur le choix d'une carrière, il n'en vit pas de plus belle sans doute que de vivre à sa guise, ne dépendant que de lui et de son caprice, allant léger et droit devant lui sans s'embarrasser du lourd bagage d'une profession. Mais à peine lancé sur ce beau chemin tout bordé de tentations qui le sollicitaient à droite et à gauche, il ne tarda pas à se jeter dans les sentiers de traverse. Il était allé habiter au centre de Paris et s'était lié avec quelques jeunes gens, indépendants comme lui et maîtres d'une fortune qui dépassait la sienne. Il n'en voulut pas moins suivre leur train de vie élégante. Un temps même il marcha à leur tête et passa dans ce monde où le plaisir est la grande affaire, pour le plus beau joueur et le viveur le plus intrépide. Mais comme il arrive de toutes les gloires, la sienne eut son déclin. C'est l'histoire un peu vieille du fils de famille venant fondre en quelques mois à Paris la fortune qu'au fond de leur province d'honnêtes et naïfs ancêtres ont mis des siècles à amasser. Disons pourtant, pour être

exact, qu'il fallut dix ans environ à Raoul pour dévorer presque entièrement le double héritage que sa mère et son père lui avaient successivement laissé. Pour faire face aux exigences de ses créanciers, il dut vendre sa maison de campagne des bords du Rhône. Il se réserva un pavillon spacieux, assez confortablement meublé, qui s'élevait près de la route, à l'un des angles du parc ; et comme des débris de sa fortune il lui restait encore un capital dont les rentes pouvaient lui permettre de vivre médiocrement en province, il vint s'y établir, se résignant au douloureux sacrifice de son ancienne existence parisienne.

Qui fut joyeuse et bien étonnée en le revoyant ? c'est la vieille Mariette, l'ancienne domestique de sa famille, qui vint s'installer avec lui au pavillon pour donner ses soins à son ménage de garçon. Pourtant, en l'examinant, sa joie fut mêlée d'un peu de tristesse : son jeune maître était un peu changé. Il n'avait guère plus de trente ans, mais ses traits fatigués semblaient d'un homme plus âgé ; leur ovale s'était amaigri, ses cheveux blonds commençaient à s'éclaircir sur le front et aux tempes. Cependant, tout compte fait, il n'avait, croyons-nous, rien perdu de son ancienne beauté, et cet air de désillusion répandu sur toute sa personne, marque glorieuse d'une vie menée à grandes guides, ne faisait peut-être au contraire que le rendre plus séduisant.

Dès le lendemain de son arrivée, Raoul crut devoir faire une visite à son voisin, M. Flamerel, l'acquéreur de sa maison de campagne.

M. Flamerel avait beaucoup connu autrefois M. de Chavry père, et il accueillit son fils avec une cordialité très-vive, s'empressa de le présenter à sa femme et de lui donner en quelque sorte pied dans sa maison.

– Vous êtes sans doute à Valence pour peu de temps ? La province est si ennuyeuse ! dit M^{me} Flamerel au cours de la première entrevue.

– J'ai quitté Paris sans dessein arrêté, Madame ; mais, toute réflexion faite, il ne serait pas impossible que je me fixasse ici pour toujours.

M^{me} Flamerel crut deviner une intention de compliment dans le regard et le sourire dont ces paroles furent accompagnées. On se sépara en se promettant de profiter du voisinage pour se voir souvent et tâcher de faire ainsi un peu diversion à la monotonie de la vie de campagne.

Raoul revint souvent en effet, se lia intimement avec M. Flamerel, si bien qu'au bout de fort peu de temps l'étiquette, qui n'eût été qu'une gêne de part et d'autre, fut mise complètement de côté. On se voyait chaque jour, à toute heure du jour, et l'absence de tout cérémonial faisait le charme de ces relations.

Les choses en étaient là, quand M. Flamerel fut obligé de partir brusquement pour Marseille.

III

Au retour de la gare, la voiture s'arrêta devant le perron, sans que Raoul ni M^{me} Flamerel fussent sortis de leur mutisme. La jeune femme entra vivement dans le salon qui se trouvait au rez – de – chaussée. Raoul la suivit.

– Non, dit-elle, n'entrez pas.

– Pourquoi ?

– Je ne sais... Je dois vous paraître folle, n'est-ce pas ?

– Incompréhensible, voilà tout.

– Soit ! je ne puis m'expliquer en ce moment. Retirez-vous, je vous en prie... Et, comme on entendait les pas de Fanny, la femme de chambre de M^{me} Flamerel, qui se rapprochaient du salon : – Retirez-vous, de grâce, . dit-elle.

– Eh bien ! permettez-moi de revenir. ce soir, ajouta-t-il à voix très-basse.

Et il salua, car Fanny entra. Il fut préoccupé jusqu'au soir, et debout, au premier étage du pavillon, près d'une fenêtre qui donnait sur le parc et d'où il pouvait apercevoir à quelque distance la façade du château, il attendit impatiemment que la nuit fût venue. Vers huit heures, il crut pouvoir descendre, franchit le parc, gravit le perron, non sans un léger battement de cœur, et, ayant frappé discrètement à la porte du salon, il la vit s'ouvrir d'elle-même. Debout devant lui, un tranquille sourire aux lèvres, Mme

Flamerel lui fit signe de s'asseoir et vint elle-même reprendre sa place sous l'abat-jour de la lampe où elle se remit à un ouvrage de tapisserie.

– Et maintenant m'expliquerez-vous ?...

– Quoi donc ? dit-elle, voyant qu'il hésitait.

– Mais votre trouble, cette après-midi... la raison de mon renvoi.

– Ah ! oui... Eh bien ! c'est la première fois que Monsieur Flamerel me quitte, voilà tout le mystère.

– Alors, c'est au regret de le voir partir, au chagrin de le perdre, même pour peu de jours, qu'il faut attribuer ..?..

– Mon Dieu, oui !

– Je n'en crois rien.

– Pourquoi cela ?

Il s'efforça alors, avec beaucoup d'adresse, de lui faire comprendre combien M. Flamerel, qui était son ami intime et qu'il connaissait bien, méritait peu une telle sollicitude. Lui, cet homme positif, absorbé par les affaires, pensait-il à elle en ce moment ? Il n'était occupé que de sa faillite, et dès lors il n'était pas digne de ces regrets et de ces sentiments tendres que tout autre à sa place eût été si fier et si heureux d'inspirer ! Pouvait-il apprécier ce que ce cœur d'élite renfermait de sensibilité exquise, de délicatesse et de dévouement, et savait-il quelles aspirations généreuses la pauvre femme avait dû refouler en elle-même ?... M^{me} Flamerel, tout en pensant peut-être comme Raoul, se garda cependant de convenir des torts de son mari ; mais elle en prit occasion pour raconter longuement l'histoire de son mariage, et comment, orpheline de bonne heure, les fortunes se convenant, elle avait à dix-huit ans, pauvre jeune fille sans expérience de la vie, épousé un homme qui avait dépassé la quarantaine ? comment cet homme, dès le lendemain de son mariage, s'était replongé dans le courant des affaires qui chaque jour l'avait de plus en plus éloigné d'elle, et comment, avant qu'il ne fût l'acquisition d'une maison de campagne, sa vie s'était écoulée, horriblement triste et monotone, dans la sombre maison qu'ils habitaient à la ville, au milieu du va-et-vient des commis et des gens d'affaires, n'ayant pour toute distraction que d'insupportables visites.

– Je vous plains, dit gravement Raoul. Le bonheur n'est que dans l'entente des âmes et je vois que la vôtre n'a jamais été comprise. Je me

trompe, il est un homme qui vous comprend, il est un homme qui vous aime, et cet homme. est à vos pieds ! ajouta-t-il en laissant glisser un genou sur le tapis et en essayant de prendre une des mains de M^{me} Flamerel.

– Voulez-vous bien vous relever ! s’écria-t-elle en riant.

Il n’en fit rien pendant un moment, la regarda, puis se rasseyant avec un sourire qu’il s’efforça de rendre triste : – Vous n’avez donc pas compris depuis longtemps que je vous aime ? dit-il ; que depuis le premier jour où je vous ai vue...

– Mon Dieu ! si... j’ai cru le comprendre ; mais dois-je le croire ?

– Ma vie entière est à vous ! Je n’ai jamais aimé que vous, je n’en aimerai jamais d’autre !

Et il parla ainsi pendant un bon quart d’heure ; après quoi, M^{me} Flamerel protesta qu’elle n’en croyait rien.

Puis, se levant :

– Il est tard, dit-elle, il faut vous retirer.

– Déjà !

– Je vous en prie.

– A la condition que vous me permettez de revenir demain ?

– Oui, et à la condition que vous serez plus sage.

– C’est bien convenu, dit-il en tendant la main à M^{me} Flamerel. Elle lui donna en souriant la sienne, que Raoul tint un moment serrée. Puis il y déposa un baiser et s’éloigna.

Nous ne nous attarderons pas au développement d’une situation dont le lecteur devine l’issue. Dans ce badinage amoureux, le cœur du Parisien avait fini par se laisser prendre sérieusement. Il le crut du moins, séduit peut-être par la nouveauté et le charme de cette aventure provinciale ; et ses paroles et ses regards, sans paraître se conformer à un rôle qu’on leur imposait, eurent dès lors assez de chaleur communicative pour faire croire à la sincérité de son amour. Quant à M^{me} Flamerel, la femme de ce pauvre banquier de tournure commune, d’esprit pratique et terre-à-terre, la distinction naturelle de Raoul de Chavry, le brio de sa conversation, la finesse et le sous-entendu qu’il mettait dans le moindre mot et le moindre geste, jusqu’à cet air blasé et revenu de tout qui le distinguait du commun des mortels, et même les quelques ravages que la fatigue des passions avait

imprimés sur lui, tout avait ébloui et fasciné cette âme jeune et romanesque, ce cœur qui n'avait jamais eu de maître et qui ne demandait qu'à se donner. Aussi la lutte ne fut pas longue, et à quelques jours de là, ce baiser déposé sur sa main, c'est sur ses lèvres que M^{me} Flamerel le laissait prendre.

IV

Dès lors, Raoul et M^{me} Flamerel se consacrèrent toutes les heures que, sans éveiller les soupçons de leur entourage, ils pouvaient se donner l'un à l'autre. A huit heures du soir d'habitude, Raoul se rendait au salon. Quand l'air était trop étouffant pour rester enfermés, Mme Flamerel jetait un châle sur ses épaules, et tous deux, aux bras l'un de l'autre, s'égarèrent dans les sentiers du parc. Ils marchaient, tantôt silencieux, tantôt échangeant quelques paroles qui faisaient trembler le bras que Mme Flamerel appuyait sur celui de Raoul. Puis ils s'asseyaient, et la main dans la main, abîmés dans une muette ivresse, goûtaient le bonheur de se sentir seuls, unis, heureux, loin du regard des hommes, sous l'œil indulgent de la nature qui semblait leur pardonner et se faire la complice de leur amour. Le cri lointain et plaintif de la locomotive venait souvent les surprendre et les réveiller dans cette douce extase. C'était le train arrivant de Marseille qui approchait, et M. Flamerel pouvait s'y trouver. Alors le charme était rompu, l'implacable et dure réalité se dressait devant eux, avec toutes les exigences de la vie, les apparences à sauver, les convenances à garder et le secret de leur amour à voiler à tous les yeux. Ils rentraient donc en hâte et se séparaient. Mais ils se revoyaient le lendemain, toutes les appréhensions de la veille s'étaient évanouies et ils s'abandonnaient encore à leur bonheur comme s'il avait dû toujours durer.

Un soir, comme ils rentraient d'une de ces excursions nocturnes, Raoul leva par hasard les yeux vers les fenêtres mansardées qui formaient le dernier étage du château,

– Qui donc est là-haut ? demanda-t-il. Je viens de voir une tête s’écarter brusquement de la fenêtre.

– C’est la chambre de Fanny. Mais vous rêvez, Fanny doit dormir depuis longtemps.

Pour éloigner sa femme de chambre et se soustraire à sa surveillance, M^{me} Flamerel avait pris l’habitude de l’envoyer presque chaque jour à la ville et de la charger d’une foule de commissions qui devaient l’y retenir le plus longtemps possible. Ces courses fatigantes ne plaisaient que médiocrement à Fanny qui, bien au fait de ce qui se passait dans la maison, ayant du reste dans le cœur des trésors d’indulgence, ne comprenait pas qu’on lui imposât tant de peine et qu’on s’en donnât encore plus pour essayer de se cacher d’elle.

C’est pendant une de ces après-midi, Fanny étant absente et ayant eu en sortant l’imprudence de laisser la grille ouverte, qu’une visite vint surprendre au salon M^{me} Flamerel et Raoul qui s’était empressé d’accourir auprès d’elle. Ce dernier eut le temps de s’esquiver, sans être aperçu, par un petit escalier qui du salon montait au premier étage. Il se trouva dans une chambre où la première chose qui le frappa, l’effraya presque, fut le portrait de M. Flamerel, peint avec une vérité un peu barbare, mais saisissante. Il remarqua aussi sur une table un magnifique coffret d’ébène, et, prenant un livre, il s’assit et attendit. Quand M^{me} Flamerel parut, il posa le livre où il l’avait pris, et par hasard : – Vous avez là un bien joli coffret, dit-il.

– C’est là où je tiens mes secrets, dit-elle en souriant.

– Qu’appellez-vous vos secrets ?

– Eh bien ! des lettres, des billets doux. J’en ai plein cette boîte.

– Je n’en crois rien. Vous m’avez dit que vous n’aviez jamais aimé que moi.

– Et c’est vrai. Mais cela empêche-t-il qu’on m’ait aimée et qu’on m’ait adressé des déclarations ?

– En prose ou en vers ?

– En vers et en prose, Monsieur.

– Montrez-moi cela.

– Non pas.

– Est-ce par discrétion pour la personne qui vous les adressait ?

– Je l’ai entrevue une ou deux fois à peine, et sans savoir alors le sentiment que je lui inspirais.

– Comment cela ?

– C’est une histoire.

– Conte-la moi.

– Vous le voulez ?... Eh bien ! dit-elle, tout en introduisant une clef dans la serrure du coffret, sachez qu’il y a trois ans environ, quand nous habitions Valence, il ne se passait guère de semaine sans que je trouvasse, soit dans ma table à ouvrage, soit dans le livre que je lisais, un billet sans signature qu’on y avait déposé je ne sais comment. Un jour cependant ces envois cessèrent. A quelque temps de là, M. Flamerel m’apprit qu’il avait congédié un de ses jeunes employés qu’il avait surpris glissant dans ma corbeille à ouvrage une déclaration à mon adresse. Il riait beaucoup en me racontant cela, sans donner à la chose plus d’importance que je n’en avais mis moi-même. Et toutefois, comme si je m’étais sentie coupable, je ne lui parlai pas de toutes les lettres qui m’étaient venues de la même source. C’est une faute que je ne veux pas commettre avec vous.

– Et ce jeune homme s’appelait ?

– Mouret ?... Bravet ?... Terret ?... Je ne sais plus.

– Voyons donc de son style, dit Raoul en prenant une des feuilles au hasard.

– Lisez tout haut, dit M^{me} Flamerel. J’ai eu le temps d’oublier.

Et Raoul se mit à lire avec un peu d’emphase :

Vous ne connaîtrez pas l’humble cœur qui vous aime,
Car le cœur qui vous aime est trop humble pour vous ;
Vous ne saurez de moi mon nom, ni rien, ni même
Si je vous suis de loin d’un œil triste et jaloux.
A mon cœur désolé j’ai donné pour emblème
Un navire battu par les flots en courroux ;
Mon amour est sans fond, ma douleur est extrême,
Et tous deux sont moins grands que l’abîme entre nous.
En vain pour le combler j’y jeterai, Madame,
Et mon sang et ma vie et mes jours et mon âme,
Je sais bien que le gouffre encor vous effraîra.
Aussi j’aime, et j’en souffre, et je vous dis encore :
D’un tourment sans espoir, même quand il mourra,
Vous ne connaîtrez pas celui qui vous adore !

– Du Musset, dit Raoul... Et vous tenez beaucoup à ces rapsodies ? ajouta-t-il avec quelque dédain.

– Moi ? Je ne tiens qu'à vous, vous le savez bien.

Et comme elle avait vu à cette lecture un pli se creuser sur le front de Raoul, d'un brusque mouvement elle ramassa toutes les feuilles, les froissa dans ses doigts et les lança dans la cheminée. Puis elle jeta dans l'âtre une allumette enflammée, et en un instant les papiers et leurs tendresses rimées retombèrent en cendres et s'évanouirent en fumée.

– Je suis jaloux comme un tigre ! dit Raoul avec un sourire de remerciement et en se rapprochant de M^{me} Flamerel.

V

Cependant Fanny était résolue à se débarrasser des ennuyeuses corvées dont on la chargeait, et voulait absolument devenir la confidente et l'alliée de sa maîtresse. Une telle nécessité – car c'en était une, – n'était jamais venue à la pensée de celle-ci qui, aimant pour la première fois, s'abandonnait avec une effronterie en quelque sorte candide et naïve aux folies que lui suggérait sa passion. Elle ignorait que la première précaution à prendre dans la situation où elle se trouvait, était de se faire des amis de tous ceux qui l'entouraient. Fanny donc avait pris son parti, et, un jour, s'avançant résolûment vers M^{me} Flamerel qui, la veille encore, avait fait avec Raoul une promenade de nuit dans le parc :

– Faut-il descendre le châle de Madame pour ce soir ? demanda-t-elle avec un sourire un peu gauche et qui voulait être engageant.

M^{me} Flamerel pâlit. Ce brusque déchirement de tous les voiles sous lesquels elle avait cru dissimuler sa faute, la révolta et la glaça d'horreur, en même temps que l'idée de s'abaisser en autorisant sa femme de chambre à s'immiscer dans son secret, répugna à tous ses instincts de fierté. Elle ne voulait connaître de l'amour que les grandeurs et les enivrements, et n'en pas subir les bassesses. Elle se remit promptement et répondit d'un ton très sec :

– Je vous dispense de prévenir mes ordres. Que ce soit dit une fois pour toutes. Allez !

Fanny sortit, mais humiliée, irritée surtout de n'avoir pas été comprise, car elle ne désirait que venir en aide à sa maîtresse et lui prouver son dévouement. Ah ! c'est ainsi qu'on en agissait avec elle, si bonne, si discrète... Eh bien ! on verrait si elle savait se venger.

Et le lendemain une lettre anonyme partait pour Marseille à l'adresse de M. Flamerel.

« Epoux fortuné ! ne te presse pas de revenir ; ta femme se console ici de ton absence, etc., »

En se retrouvant avec Raoul, Mme Flamerel s'empressa de lui raconter ce qui venait de se passer entre elle et Fanny. Mais au lieu de louer sa conduite comme elle s'y attendait, Raoul se montra contrarié et la blâma vivement, et ce fut même entre eux pour la première fois le commencement d'une discussion.

– Elle nous trahira, s'écria-t-il, et M. Flamerel...

– Eh bien ! tant pis, il nous tuera ! interrompit-elle.

Il obtint cependant qu'au lieu de tenir rigueur à Fanny et de lui faire froide mine, elle tâcherait par beaucoup de douceur de lui faire oublier ce fâcheux incident. Mais il ne s'en retira pas moins mécontent de la tournure que semblaient prendre ses amours. La vague idée d'une rupture lui vint même à ce moment. A quoi bon prolonger une situation qui ne pouvait éternellement durer et qui allait devenir dangereuse ? M. Flamerel ne pouvait tarder à paraître ; quelle conduite tenir devant cet homme qui l'avait accueilli comme un ami ? Il avait goûté tout le bonheur que pouvait lui offrir cette galante aventure, il en avait épuisé toutes les ivresses, et voilà même que ses lèvres commençaient à y trouver quelque amertume.

Le jour suivant, les coudes posés sur l'appui de sa fenêtre, il était perdu dans ces réflexions, quand ses regards qui plongeaient dans le parc, aperçurent Fanny qui rentrait de la ville où elle venait précisément de jeter sa lettre à la boîte. M^{me} Flamerel, se montrant en ce moment sur le perron, non seulement lui fit bon visage, mais lui parlant d'un ton affectueux et presque caressant :

– Fanny, dit-elle, vous vous fatiguez beaucoup pour moi, vous êtes une brave fille, et la pensée me vient que je ne vous en ai jamais assez témoigné ma reconnaissance... Voyez donc si ceci vous convient.

Et elle lui mit dans la main une petite montre en or, objet depuis longtemps de ses convoitises.

Malgré la promptitude avec laquelle elle avait obéi à son ressentiment, Fanny n'était pas méchante. Aussi, à ce retour soudain des bontés de sa maîtresse, sentit-elle son cœur se fondre. Elle fut sur le point de tout avouer, mais elle n'en eut pas le courage. Courir à la poste, arrêter la lettre ? c'était plus impossible encore. Quand ses mains se seraient crispées et déchirées, ses ongles retournés contre la fatale boîte, elle n'aurait pu la revoir !

Non, il n'y fallait plus songer, le mal était irrémédiable, le sort voulait que cette lettre funeste arrivât dans les mains de M. Flamerel. Déjà peut-être elle avait été retirée de la boîte et enfermée dans un paquet. Elle est là, entre une correspondance d'affaires et le billet d'un amant à sa maîtresse. Et l'heure du courrier arrive, voici le train venant de Paris qui l'emporte en passant. Et les employés, debout dans le wagon des dépêches, vidant les sacs et classant les lettres suivant leur destination, ne se doutent pas qu'ils manient d'une main insouciante une arme terrible qui tout à l'heure va frapper en plein cœur un honnête homme. Et les heures passent, et le train suit sa marche, la nuit s'enfuit, l'aube se lève, et voici Marseille qui apparaît au loin. Le train s'arrête, une voiture de la poste emporte le paquet, et une heure après, un des domestiques de l'hôtel où M. Flamerel est descendu, lui monte son courrier.

M. Flamerel, levé depuis longtemps, est assis devant un bureau. Il commence le dépouillement de sa correspondance ; d'abord les lettres de son premier commis et de ses correspondants dont il reconnaît l'écriture sur l'adresse, et puis, tout à coup, avisant une dernière lettre :

« Epoux fortuné ! ne te presse pas de revenir. »

Il se lève, tout tremblant et pâle. Mais il n'en veut rien croire. Il regarde de nouveau la lettre. Ce style ignoble, . cette laide écriture... il hausse les épaules. C'est impossible, c'est une calomnie. On lui en veut ? Mais qui donc lui en veut ? Il cherche, il n'a pas d'ennemis !... Et si c'était vrai ? Il

se promène avec agitation et pétrit dans ses doigts le billet qu'il tient toujours à la main.

Enfin, brusquement, il tire sa malle au milieu de la chambre, y jette ses effets et se fait conduire à la gare. Le train part, et dans le compartiment où se trouve M. Flamerel, les voyageurs montent, descendent, causent entre eux, sans qu'il entende ni ne voie rien. Les gares se succèdent, les heures s'écoulent, et il reste abîmé dans ses pensées. Son parti est pris : il descendra à la station qui précède Valence. Il ira à pied, la nuit, jusque chez lui. Il sait un endroit du parc par où il pourra s'introduire, se glisser dans l'ombre jusqu'au château et surprendre les coupables. Le train vole avec une rapidité effrayante. M. Flamerel ne fait pas un mouvement, mais ses pensées, bouillonnent dans sa tête comme l'eau là-bas dans la chaudière, et dévorent plus fiévreusement l'espace que les roues dont il entend le sourd bruissement mêlé au sifflet de la locomotive. Tout à coup, dominant ces bruits, éclate un grondement épouvantable. Les wagons sont violemment jetés les uns sur les autres. Tout s'arrête, s'entrechoque et se brise. Le train a déraillé. M. Flamerel a donné de la tête contre l'angle d'une portière, sa tempe s'est ouverte. Il est mort.

VI

Comment peindre l'épouvante et les remords dont fut assaillie l'âme de M^{me} Flamerel, quand la nouvelle de cette catastrophe vint s'abattre sur elle comme un coup de foudre ? Mais surtout comment décrire les sentiments qui, à cette même nouvelle, agitèrent le cœur de Raoul ? Que dire de son effroi, quand il aperçut tout à coup l'étrange situation que lui créait, à l'égard de M^{me} Flamerel, cette mort inattendue ? Lui qui, la veille encore, pensait vaguement à dénouer le lien fragile qui l'unissait à elle, ne serait-ce pas une lâcheté que d'abandonner cette femme au moment où l'affliction la

frappait ? Rester semblait plus impossible encore : ce serait braver le ciel, insulter et fouler aux pieds toutes les lois morales !

Cependant M^{me} Flamerel était en larmes ; il dut la revoir. Tout se passa plus simplement et plus naturellement qu'il ne l'aurait pu supposer d'abord. Elle se jeta dans ses bras avec une douleur sincère, lui parla de son mari sans trop d'embarras, et ce fut pour revenir sur tout ce qu'elle avait pu reprocher naguère à cet homme, dont elle ne voyait plus maintenant que les qualités. Lui mort, un ami lui restait encore, un seul, mais qui le serait toujours et qui ne serait que cela. Ils prirent l'engagement solennel d'oublier le passé, de ne se revoir que comme amis, et d'ensevelir sous le charme de ces relations innocentes et qui cependant auraient leur prix, le souvenir de leur faute. Mais Raoul, en se retirant, comprit bien que le malheur qui devait briser leur chaîne n'avait fait que la resserrer.

Comme M. Flamerel ne laissait aucun parent, ce fut Raoul qui alla recevoir son corps à la gare. On lui remit en même temps les papiers trouvés sur lui. Il les mit dans sa poche, avec l'intention de les donner à M^{me} Flamerel ; mais quelques jours s'écoulèrent, il oublia sa commission, et tirant un jour un de ces papiers de sa poche, qu'il lut par inadvertance, il s'aperçut que leur amour avait été dénoncé, que M. Flamerel accourait sans doute pour les surprendre et qu'il était mort en les maudissant tous les deux. De tout cela d'ailleurs il ne dit rien à M^{me} Flamerel. A quoi bon augmenter ses remords ?

Lorsque toutes les tristes formalités à remplir eurent été accomplies, l'automne était arrivé. La douleur de M^{me} Flamerel, ses vêtements sombres, semblaient s'harmoniser avec les beautés mélancoliques et les aspects désolés de cette saison. Ses yeux dont les larmes n'avaient fait qu'aviver l'éclat, le sourire triste qui errait parfois sur ses lèvres, et la blancheur mate de son visage que le noir faisait ressortir, la jeunesse et la grâce qui émanaient de tout son être en dépit de ses robes de deuil, dont la coupe d'ailleurs et l'arrangement avaient été combinés de façon à ne sacrifier aucun de ses avantages, tout la rendait plus belle qu'elle n'avait jamais été. Mais Raoul, scrupuleusement fidèle à son serment, ne faisait rien pour secouer le joug des conditions qui lui avaient été imposées. Il voyait M^{me}

Flamerel comme par le passé, mais plus rarement, ayant pris l'habitude d'aller passer les soirées à la ville où il avait fait quelques connaissances.

L'année de deuil s'écoula donc sans incidents.

Tout à coup, et sans transition, comme le bonheur semblait au contraire devoir renaître avec l'oubli, M^{me} Flamerel tomba dans une tristesse de plus en plus profonde, fut pour Raoul d'une froideur et d'une réserve dont celui-ci voulut avoir l'explication. Il la questionna sans obtenir d'abord de réponse. Enfin, un jour, dans l'abandon d'une causerie intime, et comme on avait badiné sur le plus ou moins de respect que l'on devait à certain serment, elle s'ouvrit brusquement à lui :

– Comment se fait-il, lui dit-elle, que vous n'ayez pas encore songé à légitimer notre amour ?

Raoul ouvrit de grands yeux et ne répondit pas d'abord. Il avait dû prévoir cette question pourtant ; mais elle lui arrivait si inopinément, qu'il fut quelques secondes à recueillir ses idées. Enfin prenant la parole :

– Lucie, dit-il, vous savez si je vous aime ! Si vous m'aimez véritablement vous-même, vous ne devez pas vouloir que je me déshonore. Nous pouvons toujours nous aimer, mais un mariage entre nous est impossible ; il donnerait à croire au monde que l'intérêt seul m'a guidé dans cette union. Vous êtes riche, très riche même, et moi, il faut bien que je vous l'avoue, puisque je ne vous en ai jamais rien dit, je suis tout à fait pauvre.

Et comme il allait entrer dans des détails absolument précis touchant ses ressources, M^{me} Flamerel l'interrompit et essaya de faire taire ses scrupules en déclarant que leur amour était au-dessus de toutes ces misérables questions d'argent. Mais il protesta que son honneur lui défendait d'envisager les choses ainsi et d'accepter le bonheur qu'elle lui offrait. Et il eut d'autant plus facilement raison d'elle, que son refus semblait prendre sa source dans des sentiments plus nobles et plus élevés. Que pouvait répondre M^{me} Flamerel ? Après l'avoir écouté longtemps en silence, elle parut convaincue et n'ajouta rien. Mais, à partir de ce jour, sa tristesse redoubla. Les visites, de moins en moins fréquentes cependant que Raoul lui faisait, semblaient la gêner beaucoup. Elle passait son temps enfermée dans sa chambre où elle recevait les hommes d'affaires qui s'occupaient de liquider la succession de son mari. Et voyez l'étrange chose ! à mesure que le front

de ces derniers semblait se rembrunir, Raoul put remarquer que celui de M^{me} Flamerel paraissait s'éclairer et s'égayer au contraire. Enfin, un jour, elle n'y put plus tenir, et s'élançant impétueusement dans les bras de Raoul :

– Homme loyal et désintéressé, s'écria-t-elle, soyez-heureux ! Nous pouvons nous épouser : je suis aussi pauvre que vous !

Et elle lui apprit qu'en mourant M. Flamerel avait laissé des affaires assez embrouillées, que des faillites successives où il se trouvait mêlé, avaient causé la ruine presque totale de sa maison de banque, et qu'en fin de compte il ne lui resterait à peu près pour toute fortune que la maison de campagne qu'elle habitait et quelques rentes pour y vivre modestement.

– Quelle fatalité ! se disait Raoul, le soir de ce même jour, pendant que, seul et accoudé à sa fenêtre, il plongeait son front dans l'ombre et dans la fraîcheur de la nuit pour y chercher l'apaisement au tumulte de ses pensées. M'être embarqué dans un mariage sans m'en douter !... L'amère dérision du sort ! Flamerel ne pouvait-il vivre ? Le voilà bien vengé !

En ce moment il entendit au loin, au milieu du silence de la nuit, le grondement du train qui venait de Marseille et qui montait vers Paris. C'était la délivrance ! Il pouvait, s'il voulait, courir à la gare. Il retrouverait à Paris, ou dans n'importe quelle autre ville qu'il lui plairait de – choisir, cette liberté qu'il avait perdue depuis un an, qu'il allait perdre plus complètement encore et pour jamais. M^{me} Flamerel pleurerait pendant une semaine, lui en voudrait pendant un mois, et au bout d'un an ne penserait plus à lui. Pourtant il laissa passer le train...

Et un mois après, Raoul de Chavry épousait M^{me} Flamerel.

VII

Quatre ans se sont écoulés depuis ce mariage.

Par une après-midi de la fin de l'hiver, Raoul est assis dans sa chambre, celle-là même que le lecteur connaît déjà pour avoir assisté à l'auto-da-fé de

sonnets qui y fut fait. La fenêtre est ouverte et un rayon de soleil, premier sourire du printemps, vient se jouer sur le parquet, apportant avec lui mille parfums de verdure et de sève. renaissantes qui flottent dans le parc autour de la maison des bords du Rhône. Cependant le feu n'en est pas moins allumé, et Raoul, les jambes emprisonnées dans une couverture de laine, le corps affaissé, le visage pâli par la souffrance, est comme échoué dans un fauteuil. Sa femme, M^{me} de Chavry (puisque c'est ainsi qu'elle s'appelle désormais) est assise près de lui. Elle tient un livre à la main, mais elle l'a laissé glisser sur ses genoux, et ses regards, après s'être arrêtés un moment sur son mari, sont venus se fixer mélancoliquement sur les tisons qui s'écroulent dans l'âtre.

Pourquoi Raoul garde-t-il la chambre et n'est-il pas déjà parti pour la ville, où le cercle, ses amis, le jeu et les conversations politiques, le réclament ? Hélas ! c'est qu'il a été forcé, depuis un an, de renoncer à ses chères habitudes ; c'est qu'un accès de goutte, conséquence d'une existence un peu surmenée, est venu le priver pour quelque temps de l'usage de ses jambes. Les douleurs ont cessé, mais son caractère s'est aigri, son humeur assombrie.

Écoutons-le pour en juger.

– Qu'avez-vous donc, chère amie, à rêver depuis une heure et à considérer ces bûches de cet œil désolé ?

– Moi ?... rien, répond M^{me} de Chavry, comme réveillée en sursaut.

– Mon Dieu ! dites que ma présence vous ennue.., C'est bien malgré moi, je vous jure, et dès que je pourrai sortir.

– Comment pouvez-vous dire cela ? Si ce n'était vos souffrances, je serais heureuse au contraire qu'il m'ait été permis de passer quelques jours en votre compagnie.

– Ah ! des reproches ?.. il ne manquait plus que cela.

Il y a un silence. Puis, au bout d'un instant, se tournant de nouveau vers sa femme : – En vérité, ma chère, on ne peut plus causer sans que vous mettiez de l'aigreur dans tout ce que vous dites.

M^{me} de Chavry ne réplique rien cette fois, et, après un sourire presque suppliant, elle baisse la tête, essaie de reprendre sa lecture, et la journée et la soirée s'écoulent sans amener d'autre incident. Mais à quoi bon

poursuivre ? Ce lambeau de conversation suffira, sans entrer dans de plus intimes et de plus douloureux détails, pour donner une idée de l'entente où vivait ce charmant ménage.

Un mois après, et pour parfaire sa guérison, Raoul, accompagné de sa femme, quittait Valence et allait passer quelques jours dans un de ces établissements de bains térébenthinés établis depuis peu dans la région. Il est rare que le changement de lieux ne modifie pas les dispositions de l'esprit. Raoul, en se retrouvant dans une société aimable, au milieu de ce monde de baigneurs où les relations se nouent si vite et où ses manières galantes faisaient merveille, redevint l'homme de bonne compagnie qu'il avait été jadis, et sa femme n'eut pas un seul instant à souffrir du retour de son humeur grondeuse. Elle-même, en voyant le changement qui s'était opéré dans Raoul, distraite aussi et un peu flattée par les hommages qui lui venaient de toutes parts, s'était reprise à l'espoir, et mettant sur le compte de la maladie l'irritabilité de son mari, oubliant enfin tous ses déboires passés, croyait qu'une vie nouvelle et plus heureuse allait s'ouvrir devant elle. Ils goûtèrent donc là quelques jours d'apaisement, de joie même. Au terme de son traitement, comme on lui avait recommandé l'exercice et la marche pour éviter une rechute, Raoul tout à fait rendu à son ancienne courtoisie, proposa à sa femme, avant de rentrer au gîte, de faire une excursion dans les montagnes du Dauphiné. Elle accepta avec reconnaissance.

Après le classique voyage à la Grande-Chartreuse, il est dans ce beau Dauphiné un site cher à tous les touristes et qui, chaque année, pendant la saison d'été, voit accourir leurs joyeuses caravanes. C'est ce qu'on nomme la route des Goulets. Ici, la main audacieuse de l'homme est venue imprimer sa force sur la face de la nature, lutter de hardiesse avec elle, et collaborer pour ainsi dire à ses magnificences sans les amoindrir ni les gêner. Cette route est située dans le Royans, contrée rocheuse et tourmentée s'il en fut, mais boisée et verte, et qui, dans son ensemble, pourrait être comparée à quelque gigantesque citadelle des temps anciens. Voici, au midi et au nord, la Drôme et l'Isère qui la défendent de leurs larges fossés, et, en guise de remparts et de bastions, elle présente ces masses énormes de rochers, dernières ramifications des Alpes qui, hérissant leurs pics, creusant

des abîmes et se palissadant de forêts séculaires, vont, en suivant les méandres des deux rivières et en s'abaissant de cime en cime, mourir enfin aux bords du Rhône. En quelques parties cependant les gorges s'élargissent, la forêt s'éclaircit et s'arrête, de grands pâturages apparaissent sur le versant des montagnes où paissent en liberté quelques troupeaux de bœufs et ces innombrables moutons qui, du printemps à l'automne, tondent l'herbe des hauteurs et vont hiverner en Provence. Puis, plus loin, au fond de quelque vallée, ce sont les maisons basses et entassées d'un village qu'on aperçoit tout à coup, et la colonne de fumée blanche qui, dans l'air silencieux de la campagne, monte de tous ces foyers paisibles. Les mœurs des habitants sont douces et hospitalières, et le sourire amical dont ils accueillent le voyageur, montre bien qu'ils ne connaissent pas cette surnoiserie méchante et cette âpreté au gain qu'on reproche partout ailleurs aux paysans. Tel est ce pays, sévère et riant tout à la fois, partout escarpé, mais où partout la fraîcheur et le bruit des eaux, les nappes immenses de verdure où éclatent mille fleurs aux couleurs vives, les forêts de hêtres et de sapins s'étagant sur les sommets et se dressant autour de vous en décors féeriques, charment les yeux, récréent l'esprit et le distraient du vertige des abîmes.

Un vallon immense existait naguère, perdu là-haut sur les hauteurs, arrosé de sources nombreuses, tout verdoyant de bois et de prairies, mais emprisonné de toutes parts d'une barrière de monts inaccessibles. Seule une fissure, se prolongeant de quelques lieues dans le roc, servait de déversoir au trop-plein de ses eaux qui, de chute en chute, après mille cascades et ressauts, allaient paisiblement arroser les plaines inférieures. Quelque antique tressaillement du globe, quand il se tordait encore dans les malaises de sa formation, l'avait produite, fendant la montagne de part en part et laissant ses deux tronçons face à face, comme toujours prêts à se rejoindre. Cette coupure, où saigne éternellement l'eau grondeuse et exaspérée d'un torrent, se resserre en quelques endroits en minces défilés et s'élargit dans d'autres aux proportions d'une vallée. C'est par là que de rares et hardis montagnards, pasteurs de chèvres ou bûcherons, pouvaient jadis, après maintes dangereuses escalades, pénétrer dans le mystérieux vallon. Mais l'industrie humaine a voulu que l'inviolable asile pût s'ouvrir à la curiosité de tous, et que les trésors qu'il retenait avarement dans son sein, allassent

d'un mouvement facile se mêler à la masse commune ; et dans l'écartement des deux monts, à des hauteurs vertigineuses, au flanc de la dure paroi, s'aidant du pic et de la mine, elle est allée suspendre cette route des Goulets, où piétons et cavaliers, calèches et lourds chariots, passent maintenant sans danger.

Si la pauvre femme dont nous racontons l'histoire, sentit son cœur se dilater aux spectacles grandioses qui vinrent s'offrir à elle, il ne faut pas le demander. Mais mille regrets en même temps et d'impossibles espérances venaient assombrir son plaisir. Tant d'illusions s'étaient évanouies à jamais, que le découragement était venu. L'avenir n'existait plus pour elle et ne pouvait lui garder aucune compensation. Dans l'homme qui l'accompagnait, esprit sceptique, cœur à jamais desséché, froid et railleur devant tout ce qu'elle admirait ; dans ce malade capricieux qui s'était mis en route plein d'enthousiasme, mais qui commençait à se repentir de son entreprise, se plaignait des longueurs et des ennuis du chemin, ne s'inquiétait que du gîte et du repas du soir, elle comprenait bien qu'elle allait retrouver dans quelques jours cet être aigri et mécontent de lui-même et, partant, mécontent des autres et déversant sur eux sa mauvaise humeur, qu'elle connaissait si bien depuis quatre ans. Aucune âme n'était donc là, prête à recueillir ces joies et ces rêves suscités par l'aspect imposant de ces solitudes ; aucun cœur, débordant comme le sien, ne pouvait doubler son ivresse en la partageant. Aussi, consciente d'un malheur irréparable, allait-elle, désolée, au milieu des beautés qui l'entouraient, jetant sur elles de tristes regards et semblant leur confier ses peines sans en attendre aucun secours.

Le second jour de son expédition, montée sur une mule et impatiente d'atteindre cette fameuse route des Goulets, elle avait pressé sa monture qui marchait à quelques cents pas en avant de M. de Chavry. Elle arriva ainsi au but désiré, et s'engagea seule sur l'étroit chemin que la paroi verticale de la montagne surplombe en quelques endroits. Un peu impressionnée par la vue du gouffre qu'elle côtoyait et par le fracas des eaux qui mugissent dans ses profondeurs, elle laissait flotter ses regards sur la montagne latérale où de maigres arbustes, des touffes de buis s'accrochant aux crevasses, des pins rabougris, battus du vent et s'ébranchant l'hiver sous le poids des neiges,

dessinaient sur la roche nue mille arabesques végétales. Parfois, en se penchant, elle entrevoyait au bord du torrent, là où un peu de terre avait pu s'amasser, ces bancs de mousse, ces frêles plantes se courbant au fil de l'eau ou s'enroulant en lianes, et ces fleurs tristes et pâles que le soleil ne visite jamais ; puis, c'était quelque oiseau de proie, planant sur l'abîme et animant seul ces déserts, dont elle suivait le vol tournoyant. Elle avait ainsi parcouru une portion de la route qui tantôt monte en lacets, tantôt longe horizontalement les flancs de la montagne, d'autres fois enfin s'enfonce dans le rocher par de larges tunnels que la raideur du versant a forcé d'y creuser. Tout à coup, au sortir d'une de ces galeries où les sabots de sa mule avaient éveillé de sourds échos répercutés par la voûte sonore, à quelques pas devant elle, en dehors du parapet qui borde la route et sur une étroite plate-forme qui domine le précipice, elle aperçut un jeune homme, assis, la tête découverte, un bâton entre ses jambes, et qui, le front penché en avant, semblait se laisser bercer par le murmure menaçant et les mille fascinations de l'abîme.

Au spectacle d'une si dangereuse et si terrifiante folie, elle ne put retenir un cri d'effroi. Le jeune homme tourna la tête et aussitôt la surprise et la joie éclatèrent sur tous ses traits. Il considéra un moment M^{me} de Chavry comme s'il eût douté de l'apparition qui s'offrait à lui. Puis il se redressa, faisant dans ce brusque mouvement rouler sous ses pieds jusque dans les profondeurs du gouffre les cailloux qui parsemaient la plate-forme, évita par miracle d'y rouler lui-même, franchit d'un bond le parapet, et tombant presque aux pieds de M^{me} de Chavry :

– O ciel, s'écria-t-il, est-ce bien vous, Madame ?

Elle eut peur et se rejeta en arrière. Puis, rassurée sans doute par un rapide examen du personnage, elle le regarda avec plus d'attention. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, auquel la simplicité de ses manières, sa figure ovale, un peu pâle et maigre, ses traits irréguliers, mais que relevaient deux yeux brillants, une bouche aux lèvres bien dessinées, un front large et bien modelé, tout enfin, et jusqu'à l'emphase un peu naïve des quelques mots qu'il venait de prononcer, prêtait une grâce naturelle et insinuante, un air de candeur et d'élévation. Il était vêtu sans recherche, mais avec goût, plein d'aisance dans tous ses mouvements, et de toute sa

personne, plus singulière que distinguée et plutôt sympathique que belle, se dégageait un charme indéfinissable.

– Est-il possible que ce soit vous ? répéta-t-il.

– Me direz-vous à qui.?

– Mon nom ne vous apprendrait rien. Vous l’avez oublié, si vous l’avez jamais su... Mais par quel hasard vous rencontré-je ici, seule, sur cette route déserte ?

: – Je ne suis pas seule, mon mari m’accompagne. Vous pouvez le voir, là-bas...

— Ah ! oui, Monsieur de Chavry... je sais !...

Il prononça ces mots à demi-voix, son visage s’assombrit et il baissa la tête. Mme de Chavry avait rendu le pas à sa mule, et le jeune homme marcha à côté d’elle, gardant le silence, comme absorbé dans ses pensées, et frappant distraitemment du bout de son bâton ferré les cailloux qui jonchaient le chemin. Au bout de quelques pas, relevant la tête et regardant M^{me} de Chavry avec un sourire :

– Je m’appelle Octave Terret, dit-il.

– Octave Terret, répéta-t-elle. Il me semble que M. Flamerel avait autrefois un employé qui s’appelait ainsi.

– C’est moi, Madame.

– Et que faites-vous maintenant, monsieur Terret ? D’où venez-vous ?

– De Paris.

– De Paris ici... tout droit ?

– Je me suis arrêté vingt-quatre heures à Valence.

– Vingt-quatre heures. Et où allez-vous maintenant ?

– Devant moi...

– Puis, au hasard de la conversation, il donna sur lui-même de plus amples détails que Mme de Chavry écouta avec un vif intérêt, mais que nous résumerons en quelques mots pour la plus grande commodité du lecteur.

Fils d’un riche négociant qui lui avait fait donner une instruction en rapport avec ses espérances de fortune, il avait vu, à l’âge de dix-huit ans, cette fortune s’écrouler subitement dans des spéculations malheureuses, et son père et sa mère mourir l’un après l’autre, emportés par le chagrin de ce

désastre. C'est alors que pour le sauver de la misère, M. Flamerel, un ami de son père, avait bien voulu le recevoir dans sa maison de banque. A l'époque où il entrait en fonction, le banquier venait de se marier, en sorte que c'est presque le même jour, que sa femme et son jeune employé franchirent le seuil de sa maison.

– Mon travail n'était pas bien fatigant, continua-t-il, mais il était bien insipide : des chiffres toute la journée ! Heureusement que par la suite je sus trouver une compensation à cette ingrate besogne. Comme j'étais le plus jeune commis, c'est moi qu'on chargeait d'ordinaire d'aller chercher M. Flamerel dans ses appartements. Un jour, – il ne vous en souvient pas sans doute, mais pour moi c'est un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon esprit, – vous vous trouviez au salon quand j'allai l'avertir qu'on l'attendait. A votre vue, frappé d'admiration, je restai interdit, je balbutiai... M. Flamerel mit mon trouble sur le compte de la timidité...

– Passons, dit vivement M^{me} de Chavry, troublée elle-même et un peu émue.

– Hélas ! s'écria-t-il, si je ne puis m'arrêter sur cette aventure, il m'est impossible de continuer, car tout ce qui a suivi n'en est que la conséquence, et, d'une influence heureuse ou malheureuse, elle devait peser sur toute ma vie.

Et il leva sur elle des yeux suppliants. Mme de Chavry ne dit rien, mais dans le regard qu'elle laissa tomber sur Octave et le sourire qui l'accompagnait, il y avait cette autorisation qu'on lui demandait et que ses lèvres refusaient de donner. Est-il difficile, en effet, de deviner ce qui devait se passer en elle ? Cette femme qui se croyait seule au monde, qui désespérait d'éveiller une sympathie, qui ne voyait autour d'elle qu'indifférence égoïste, trouvait tout à coup un être qui depuis sept ans n'avait pensé qu'à elle, n'avait vécu que d'elle. N'était-ce pas là ce cœur qui allait battre à l'unisson du sien et centupler toutes ses joies en les goûtant de moitié ? N'était-ce pas le souhait impossible qu'elle formait tout à l'heure et dont le ciel, juste et bon, jetait brusquement la réalisation devant elle ?... Et puis, il faut le dire, les paroles, si hardies, soient-elles, trouvent dans les circonstances et le milieu où on les prononce, leur excuse quelquefois et leur raison d'être tolérées. Ce qui eût choqué M^{me} de Chavry

si elle se fût trouvée assise dans son salon, enveloppée de cette atmosphère particulière où le moindre mot non ajusté au diapason des convenances sociales blesse comme une note fausse, elle l'entendait sans embarras, peut-être avec une émotion reconnaissante et sans que la pensée lui vînt de s'alarmer, au milieu des enchantements d'une nature splendide, dans l'enivrement de cette course à travers les monts, si loin des mesquines conventions du monde, devant ces cieux largement ouverts dont l'éclatante lumière semblait fouiller les cœurs et vouloir les forcer à découvrir leur mystère.

– A partir de ce jour, Madame, continua Octave, chaque fois que j'allais appeler M. Flamerel, si mon cœur battait avec force, vous devez le comprendre ! Mais un aveu me semblait impossible, et la découverte de mon secret m'eût couvert de confusion. Et cependant que de fois, en vous croisant dans les corridors ou en vous apercevant seule au salon, je fus sur le point de me jeter à vos pieds ! Je ne l'osai pas, et sentant bien que je ne l'oserais jamais, je pris le parti de tous les cœurs timorés, je résolus de vous écrire. C'était déjà un grand bonheur pour moi de songer qu'une seconde au moins mes lettres occuperaient votre pensée. Si la poésie est une exaltation de l'âme, c'est à vous que je dois de l'avoir vue naître en moi. Pour me délasser de mes chiffres, je ne lisais que des poètes, et quand l'idée me vint de vous écrire il me parut impossible de vous parler autrement qu'en vers. Mais un jour où m'étant introduit dans votre salon, j'enfouissais comme d'habitude une de mes galantes élucubrations dans votre table à ouvrage, la porte s'ouvrit brusquement et M. Flamerel parut sur le seuil. Je restai pétrifié. « Que cherchez-vous donc là ? » me dit-il, et avant que j'eusse pu prévenir son mouvement, il s'était emparé de mon billet et le lisait. Vous me voyez baissant les yeux, suant de honte et de peur. Quand je les relevai, au lieu de la colère et des reproches que j'attendais, je ne vis qu'un sourire un peu moqueur, mais indulgent, sur ses lèvres. « Mon pauvre garçon, me dit-il, je n'avais pas besoin de ceci pour m'apercevoir que vous perdez votre temps chez moi. Je n'ai pas assez de travail pour vous occuper. Un de mes amis qui vient de fonder une maison de banque, a besoin d'un jeune homme actif et intelligent ; je lui ai parlé de vous, vous lui agréez. Il n'y a pas à hésiter, si vous avez souci de votre avenir. Allez-y de ce pas, » ajouta-t-il en

me tendant la main et en me donnant l'adresse de son ami. Je passai là deux années bien tristes, n'ayant pour toute distraction que d'aller le dimanche errer sur les bords du Rhône (car à cette époque vous veniez d'acquérir votre maison de campagne), et je regagnais tout heureux la ville quand j'avais pu, à travers la grille, vous apercevoir sur le perron ou dans quelque allée du parc. C'est en revenant d'une de ces promenades que je rencontrai un de mes condisciples de collège que je n'avais pas vu depuis longtemps. Il n'habitait plus Valence et ne s'y trouvait qu'en passant, son père occupant à Paris une haute position dans un ministère. Nous renouâmes connaissance. Nous nous promenions souvent ensemble. Ses confidences appelaient les miennes. Je lui lus mes vers, il eut la bonté de les admirer, et prétendit que ma place n'était pas à Valence, mais à Paris. Quelques jours après, et non sans un cruel déchirement de cœur, je partis pour Paris où j'allais occuper un poste de bibliothécaire que le crédit de son père m'avait obtenu. C'est là que depuis cinq ans le travail est ma seule consolation...

– Et pourquoi avez-vous abandonné Paris ?

– Le mal du pays commençait à me prendre, et j'ai profité d'un congé pour accourir. Ma première question en descendant du train a été pour m'informer de vous. Jugez de mon étonnement et de ma douleur, quand j'appris. Il s'arrêta en voyant le sourcil de M^{me} Chavry se froncer légèrement. – Je sortis de la ville, poursuivit-il, décidé à lasser mon chagrin s'il se pouvait, et je ne m'attendais pas au bonheur de vous rencontrer sur ma route.

– Fort bien, dit-elle. Maintenant, occupez-vous un peu moins de vous, Monsieur, et un peu plus de ce qui vous entoure. Regardez ! n'est-ce pas charmant ?

– Charmant en effet, dit-il en jetant les yeux sur ce vallon, jadis impénétrable, où ils venaient tous les deux de déboucher.

Calme et riant, il s'étendait devant eux avec ses prairies chatoyantes et sa ceinture de montagnes boisées. Après les rochers arides, les passages étranglés entre des cimes qui se rejoignent, le bruit sourd et les terreurs de l'abîme, en se trouvant tout à coup devant cet horizon élargi et reposé, dans ce silence, l'impression est vive et ineffaçable. Ils virent là, serpentant avec lenteur parmi les nénuphars qu'il berce nonchalamment et sous les ramures

pressées des aunes et des frênes, ce même ruisseau qu'ils avaient vu tout à l'heure se briser en mugissant sur les rochers. La passion commence aussi tranquille et douce. C'est une source qui s'épanche et s'attarde paresseusement à l'aspect enchanteur de ses rives ; puis son cours s'accélère, les obstacles l'irritent, elle bondit et se déchaîne, et va de chute en chute tomber au fond de l'abîme.

– Oh ! dans cette vallée paisible, s'écria Octave, loin des laideurs et du bruit du monde, vivre en s'aimant !...

– Vous ne penserez donc jamais qu'à vous, interrompit-elle. Et M. de Chavry qui nous suit et qui meurt de faim ! Voyons donc là-bas, à cette auberge, si nous trouverons à dîner.

Ils se dirigèrent tous les deux vers l'auberge. M. de Chavry ne tarda pas à les rejoindre. Octave lui fut présenté et fut accueilli avec une parfaite cordialité. On prit place à table, et Raoul qu'une pointe de vin eut bientôt mis en belle humeur, ravi de trouver un auditeur complaisant, ne fit aucune difficulté de se livrer, et devint si aimable et si ouvert qu'en quelques heures cette amitié improvisée semblait déjà vieille de dix ans. On ne se quitta plus pendant la suite de l'excursion. Mais des pluies survinrent, persistantes comme elles le sont dans les pays de montagnes. Il fallut rentrer en hâte à Valence, où l'on se sépara en se promettant de se revoir.

VIII

Le mari de M^{me} de Chavry était absent, le jour où celle-ci reçut la première visite d'Octave. Raoul d'ailleurs, dès son retour à Valence, avait repris son train de vie ordinaire. Il passait toutes ses journées, et le plus souvent ses soirées, à la ville, et s'il se rencontra quelquefois avec Octave chez lui, il n'en parut concevoir aucun ombrage.

Octave finit en effet par venir assidûment chez M^{me} de Chavry. Était-ce combinaison ou hasard, il n'arrivait jamais qu'au moment où Raoul était

sorti, et pour éviter, eût-on dit, sa rencontre, prenait un chemin plus long et plus désert que la grande route.

M^{me} de Chavry accueillait ses visites avec beaucoup de réserve. Mais c'était le masque du rôle qu'elle avait cru devoir s'imposer, car intérieurement on pouvait soupçonner que cette cour discrète et sans exigence la flattait. Quant à Octave, il était le plus heureux des hommes : la voir, lui parler, lui raconter ses projets d'avenir, écouter tout ce que cette aimable femme voulait bien lui confier de ses tristesses, sentir que sa présence était pour elle une distraction et un plaisir, semblait suffire à son bonheur.

Un mois s'écoula dans le charme de ces entretiens et dans un calme que n'étaient venus troubler ni aveux imprudemment échappés de part et d'autre, ni aucune cause extérieure. Puis tout à coup cela changea. Raoul eut-il des soupçons ? L'avait-on averti de se défier d'Octave ? Quelque propos, guêpe méchante se détachant de l'essaim bourdonnant et médissant des petites villes, était-il venu le piquer ? Quoi qu'il en soit, un soir, en rentrant, il apostropha sa femme.

- Vous recevez M. Terret ?
- Oui, dit-elle en pâlisant un peu.
- Eh bien ! à partir d'aujourd'hui, je vous défends de le recevoir.
- Pourquoi ?
- Parce que cela me déplaît.
- Mais enfin, la raison ?...

Raoul se tut un moment, un peu pâle et frémissant de colère, puis regardant sa femme bien en face :

- Mais vous n'avez donc pas de mémoire ! s'écria-t-il.

Et laissant sous le coup de cette insulte la malheureuse qui avait courbé la tête, il sortit. Ah ! châtiment de sa première faute ! Était-ce assez d'humiliations ? Et c'était lui ! lui dont les protestations mensongères l'avaient poussée au crime, qui venait le lui reprocher maintenant et s'en faire une arme contre elle !

Revenue à plus de calme et cherchant presque une excuse à la conduite de Raoul, elle se demanda si vraiment il n'avait pas quelque raison de la traiter ainsi et de redouter de sa part une nouvelle trahison. Quelle garantie

lui pouvait-elle offrir, puisqu'elle s'était donnée à lui et lui avait sacrifié son honneur alors qu'elle appartenait à un autre ? Même avant cette scène brutale, elle avait bien des fois, depuis sa rencontre avec Octave, fait de tristes réflexions à ce sujet. Peut-être, en matière d'amour, en se mettant au-dessus des préjugés et en s'élevant vers ces régions plus libres où plane la morale absolue, est-il permis à une femme d'invoquer une fois, mais une seule, le bénéfice de son inexpérience. Peut-être Mme Flamerel, mal mariée, ou du moins le pensant, pouvait-elle être pardonnée à la rigueur d'avoir cédé aux sollicitations de Raoul qui semblait mieux répondre que son mari à ses besoins d'expansion et de tendresse. Mais ce second essai, pour malheureux qu'il fût, ne devait-il pas être le dernier ? Sinon, où placer la limite ?... Certainement Octave était cent fois plus digne que ne l'avait jamais été Raoul d'inspirer une de ces passions irrésistibles, et en quelque sorte fatales, à qui leur fatalité même sert de justification : il aimait depuis sept ans, il aimerait toujours et mériterait toujours d'être aimé. Et quelle autre excuse que ce Raoul, mille fois plus détestable, mille fois plus égoïste et plus indifférent pour elle que son premier mari ! Eh bien ! cependant, sa conscience le lui criait : se retrouver un jour avec Octave Terret en face de M. de Chavry, comme elle s'était trouvée avec Raoul de Chavry en face de M. Flamerel, non, non, c'était impossible ! C'eût été à ses propres yeux se dégrader sans retour, vouloir toucher le fond de l'infamie.

Quelques jours après, quand Octave se présenta à la grille, Fanny s'avança comme de coutume, mais au lieu d'ouvrir, elle tendit un billet au jeune homme à travers les barreaux.

– Qu'est-ce donc ? dit-il, M^{me} de Chavry est-elle malade ?

– Non, Monsieur, mais Madame ne reçoit pas. Voici ce qu'elle m'a chargée de vous remettre.

Il ouvrit la lettre avec des mains tremblantes et la parcourut.

« On me défend de vous recevoir, je dois obéir. Si vous avez quelque estime et quelque affection pour moi, obéissez-moi vous-même : ne revenez pas, ne m'écrivez pas... etc... »

Il sentit un flot de larmes monter à ses yeux, et pour en dérober la vue à Fanny, il se hâta de s'éloigner.

Si Fanny, en rentrant, eût repassé par le salon, elle aurait pu voir sa maîtresse, étouffant, elle aussi, ses sanglots. C'est qu'il en coûte de faire son devoir, quand ce devoir vous brise le cœur. C'est qu'il est douloureux de se montrer cruel et impitoyable pour qui l'on voudrait n'être que bon. N'importe ! sa conscience lui disait qu'elle avait bien agi.

Et un mois s'écoula sans qu'elle eût des nouvelles d'Octave, qui peut-être était reparti pour Paris, et sans que d'un autre côté M. de Chavry soulevât la moindre querelle. Après avoir eu quelque appréhension d'une rechute de goutte, sa santé était redevenue florissante, et son humeur insouciante avait repris le dessus. Mais voici qu'au bout de quelques jours des douleurs sourdes se réveillèrent. Il se ressouvint alors que le traitement qu'il avait suivi devait être renouvelé plusieurs fois pour produire son plein effet, et il se montra disposé à s'y soumettre de nouveau. D'abord il avait été convenu que M^{me} de Chavry l'accompagnerait ; mais pour divers motifs, et entre autres, parce que ce voyage n'aurait plus pour elle l'attrait de la nouveauté, il fut décidé que Raoul partirait seul. Et il partit seul en effet, l'après-midi d'un jour d'été.

IX

Le soir de ce jour-là, sa porte et ses volets bien clos, et le plus grand silence régnant autour d'elle, M^{me} de Chavry était assise dans son salon. Quelles pensées occupaient sa rêverie ? Songeait-elle que, cinq années auparavant, par une soirée pareille, dans ce même salon, le jour où M. Flamerel était parti, comme M. de Chavry venait de le faire, elle attendait la visite de ce dernier ? Triste rapprochement ! Que de changements depuis cette époque ! et, au lieu de s'améliorer, comme sa misère morale avait augmenté ! Elle se trouvait plus délaissée, plus injustement accablée que jamais, et à de tels maux il n'y avait pas de remède.

Tout à coup, est-ce un rêve ?... il lui semble qu'un coup discret vient d'être frappé contre la porte du salon qui donne sur le perron. Elle tressaille, elle prête l'oreille... un second coup. Plus de doute ! Elle se lève, un peu pâle, marche vers la porte, et, sans l'ouvrir, d'une voix mal assurée : – Qui est là ? demande-t-elle.

– C'est moi... Ouvrez-moi, je vous prie.

– Je ne puis pas... Partez !

Il y a un silence, puis la voix d'Octave reprend : – Ouvrez, je vous en supplie !

– Non... Allez-vous-en, de grâce !

– Vous voulez donc que je meure ?

C'est au tour de M^{me} de Chavry de rester silencieuse. Elle hésite. Enfin, la passion l'emporte, elle entr'ouvre la porte, et Octave se précipite dans le salon.

– Quelle imprudence ! s'écrie-t-elle, si l'on vous a vu ! si Monsieur de Chavry revenait ?

– Il ne reviendra pas, dit Octave, je l'ai vu partir, et j'ai attendu, là-bas, que la nuit fût bien noire pour franchir le mur du parc. Ah ! je vous revois donc enfin, continue-t-il en contemplant avidement la jeune femme. Mais oublions ce que j'ai souffert, ne pensons qu'au bonheur d'être ensemble !

Et, en parlant ainsi, il est allé refermer la porte avec soin. M^{me} de Chavry qui s'est rassise et qui le suit des yeux, s'effraye un peu à toutes ces précautions qu'elle lui voit prendre, et ce malaise n'échappe pas à Octave.

– Ne craignez rien, dit-il.

– Mon Dieu ! je vous avais défendu de revenir, je croyais que vous m'obéiriez...

Il ne répond rien d'abord ; puis, s'asseyant en face d'elle et froissant ses mains l'une dans l'autre : – Si vous saviez que depuis un mois je vis dans les tortures et dans la fièvre !... Ce mois m'a paru un siècle. De l'aube au soir, je ne pensais qu'à vous. Que de lettres je vous ai écrites, que j'ai déchirées ! Que de fois je suis venu rôder sous vos murs, sans oser les franchir, et je savais que M. de Chavry n'était pas auprès de vous ! Mais vous m'aviez défendu de vous voir et je ne voulais pas vous déplaire. Enfin, aujourd'hui, en traversant la ville, la diligence a passé près de moi ; j'ai

aperçu M. de Chavry, je me suis souvenu d'un voyage qu'il devait faire avant l'hiver, dont vous m'aviez parlé... J'ai attendu impatiemment la nuit, et me voilà... Ne me renvoyez pas, ne me repoussez pas, j'ai été si malheureux !

En entendant ces paroles qui tombaient saccadées de ses lèvres, en voyant l'émotion qu'il essayait de contenir, mais que trahissaient son geste fébrile et le tremblement de sa voix, M^{me} de Chavry sentit ses craintes revenir. Cependant, comme il s'était tu, qu'il avait laissé sa tête tomber dans ses mains avec un air de douleur et de résignation, elle se rassura de nouveau, et prenant la parole :

– Moi aussi, j'ai été triste ! moi aussi, j'ai senti lourdement le poids des heures ! Les seuls instants heureux de ma vie n'étaient-ils pas ceux que je passais avec vous ? Ma vie est devenue bien misérable et bien sombre.

– Si je ne puis rien pour votre bonheur, croyez du moins que je sais vous plaindre, que votre souvenir me suivra partout. Oui, de près comme de loin, à Paris comme ici, je vais penser à vous...

– Partez-vous bientôt ?

– Demain, dit-il, mon congé est expiré.

M^{me} de Chavry eut un geste de douloureux étonnement. Peut-être ce bonheur, pour modeste qu'il fût, lui suffisait encore, de sentir Octave près d'elle, dans la ville voisine. Et voilà qu'il allait partir, la quitter pour toujours peut-être ! Sa tête s'inclina tristement, ses regards s'attachèrent sur le parquet.

– Demain ! répéta-t-elle.

– Oui, demain, reprit Octave en s'exaltant peu à peu, demain ! Et je partirai sans savoir si mon amour... car je vous aime, vous le savez bien !... sans savoir si mon amour vous a touchée, sans savoir si vous m'aimez vous-même ! Je partirai sans emporter de consolation, plus malheureux que si je ne vous avais pas revue.

– Vous êtes mon meilleur, mon seul ami.

– Ah ! pourquoi ne pas dire davantage ?

– Je ne le puis pas, je ne le dois pas !

– Vous ne le pouvez pas ! et pourquoi ? De quel droit celui qui n'est que votre bourreau et votre tyran, vous empêcherait-il de me donner ce cœur, si

vous m'en jugez plus digne ? A-t-il rien fait pour mériter votre amour ? A-t-il seulement souci de votre bonheur ? Non, il ne pense qu'à lui : ne pensez qu'à vous ! Ne pensez qu'à moi qui vous aime, qui vous ai toujours aimée, qui vous aimerai éternellement ! Ah ! ne pourrai-je fléchir votre cœur, serez-vous sans pitié, me laisserez-vous m'éloigner sans qu'un mot, un signe, quelque chose enfin, me dise que vous m'aimez ?

Effrayée à ce nouveau langage, M^{me} de Chavry s'était levée à demi ; mais Octave s'était précipité à ses genoux. Il s'était emparé de ses mains, et il poursuivait :

– Oh ! dites-le moi, que vous m'aimez ! Je ne demande pas autre chose. Si je puis emporter cet aveu, je serai heureux pour toujours.

– Relevez-vous, de grâce !

– Non... Dites-moi si je dois être heureux ou malheureux toute ma vie !

– Toute votre vie ? Vous m'oublierez !

Octave se redressa : – Mais n'ai-je pas vécu sept ans ne pensant qu'à vous ? N'êtes-vous pas mon premier et mon dernier amour ? Je ne puis aimer que vous, comment vous oublierai-je ? Ah ! nul ne saura jamais combien je vous ai aimée, combien je vous aime !... Que craignez-vous donc, si vous m'aimez, de me le dire ?

– Je ne crains rien, dit Mme de Chavry qui sentait au contraire son assurance l'abandonner. Je vous ai donné mon amitié, je ne vous la reprends pas. Pourquoi ne pas vous en contenter ?... Puis d'un ton de prière : – Ah ! partez, je vous en supplie !

– Vous me renvoyez donc, dit Octave... Ah ! tenez, vous êtes cruelle... Moi qui vous aime tant, ne pas m'aimer ! Tout me reprendre après m'avoir donné tant d'espoir !... Oui, oui, répéta-t-il en secouant la tête, vous êtes bien cruelle !

– Mais que dites-vous ? De l'espoir !... Êtes-vous fou ?

– Vous me receviez..... vous m'appeliez votre ami..... Ne pouvais-je pas croire que vous m'aimeriez un jour ? Songez donc que je vais partir, et que vous n'aurez nul ennui à redouter de mon amour ! Vous pouvez me rendre le plus fier, le plus fortuné des hommes ! Vous pouvez me laisser un souvenir capable de rendre heureuse et d'illuminer toute ma vie !... Ah ! pour oser vous parler de la sorte, pour être à ce point audacieux, il faut que

je vous aime bien ! Je jure que je n'étais venu que pour vous dire adieu. Est-ce ma faute si, en vous voyant, en songeant que je vais vous perdre, mon cœur se trouble, ma raison s'égare ? Par grâce et par pitié, songez que nul ne saura jamais le secret de cette heure d'ivresse, sinon Dieu qui vous pardonne et moi qui vous en remercierai toujours !

Elle répéta pour la vingtième fois : – Partez !... et détourna la tête.

– Eh bien ! non, je ne partirai pas... Je ne partirai que lorsque vous m'aurez répondu, lorsque vous m'aurez dit si vous m'aimez.

– Est-il donc besoin de le dire ? s'écria-t-elle tout à coup.

Elle était debout. Octave, à demi agenouillé devant elle, la regarda avec effarement. Elle prit la tête du jeune homme dans ses mains et la pressa avec force sur sa poitrine, et comme elle se penchait déjà pour y déposer un baiser :

– Eh bien ! non ! non ! s'écria-t-elle en se dégageant... Non, je ne le puis pas, ce serait trop infâme... Je vous aime, Octave, devant Dieu je vous le jure ! Jamais être ne fut au monde plus digne d'être aimé que vous ! Je vous aimerai toute ma vie... Mais je ne faiblirai pas. Ne me demandez pas l'impossible ! Tout ce que je puis vous donner, je vous le donne... Mais ne me forcez pas à rougir de l'amour que vous m'inspirez. Que cet amour soit ma joie et non mon supplice, qu'il me réhabilite au lieu de me dégrader !... Puis, baissant la voix : – Je vous aime, allez !... beaucoup... beaucoup... Mais vous ne pouvez pas savoir... Je mets mon honneur entre vos mains, Octave !... Eh bien ! aurez-vous le courage maintenant d'exiger plus de moi ?

Octave tomba à ses genoux : – Sainte femme ! s'écria-t-il, et il ne vit pas le regard douloureux qu'elle levait en ce moment vers le ciel... Nul être au monde n'est assez pur pour être digne de votre amour ! Ce que vous venez de me dire s'est gravé dans mon cœur en traits ineffaçables, et la certitude d'être aimé suffira à ma félicité éternelle ! Pardon de vous avoir offensée... Et maintenant je pars, dit-il en se relevant ; mais demain, avant mon départ, permettez-moi de venir vous faire mes adieux. Ce sera la dernière fois peut-être que nous nous reverrons.

– Oui, dit-elle, à demain.

Il marcha vers la porte qu'il ouvrit, puis, se retournant, tendit la main à M^{me} de Chavry qui lui abandonna la sienne. Mais comme en saluant il y déposait un baiser rapide, elle pâlit et la retira vivement. Se ressouvint-elle que jadis, sur ce même seuil, Raoul, lui aussi, lui avait ravi un baiser pareil ? que, lui aussi, devait revenir le lendemain et avait promis d'être respectueux ?... Hélas ! tout ce qui venait de se passer, tout ce qui se passerait encore, ne serait donc que la parodie de ce premier et misérable amour !

Cependant Octave s'éloignait, après avoir dit une dernière fois : à demain ! Mais la résolution de M^{me} de Chavry était prise, elle ne le reverrait plus. Pour être plus sûre d'elle-même, elle ne passerait pas le jour suivant au château, elle irait chercher un refuge chez quelque connaissance de la ville. Ainsi, cette porte qu'elle refermait, les allait séparer à jamais. C'était comme la porte de fer d'un tombeau qu'elle poussait entre elle et lui. Elle se jeta, en sanglotant, sur le canapé : – Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'avez pardonnée maintenant, vous voyez bien que je sais lutter, vous voyez bien que je suis une honnête femme !

En se retrouvant seul, au milieu du parc, par une nuit sombre et sans étoiles, Octave eut quelque peine à s'orienter et à atteindre l'endroit par où il avait pu s'introduire. D'ailleurs, l'agitation de ses pensées heureuses lui faisait tout oublier. Son cœur débordait de joie. Ah ! comme il marchait léger et plein d'allégresse. Il finit enfin par reconnaître l'allée qu'il cherchait, et, arrivé près du mur de clôture, il se mit à l'escalader. Le côté opposé était plus élevé, mais un arbre dont les branches reposaient sur le mur et pendaient en dehors du parc, lui permit de se laisser glisser jusqu'en bas. Il mit pied à terre, et au même instant il frissonna de la tête aux pieds, ses cheveux se dressèrent, une main venait de se poser sur son épaule.

– Je pourrais vous tuer comme un chien, dit la voix sourde de M. de Chavry, mais vous ne perdrez rien pour attendre. Vous me devez une réparation, Monsieur, et j'espère que vous voudrez bien envoyer à mon cercle deux de vos amis que les miens attendront.

– C'est bien, Monsieur, dit Octave, et il se perdit dans la nuit.

X

Nous affirmons que M. de Chavry n'avait aucun soupçon et nul dessein de dresser un guet-apens à Octave, lorsqu'il prit la diligence et quitta Valence. Depuis un mois, il n'avait pas revu ce dernier et savait, à n'en pas douter, que ses visites à sa femme avaient complètement cessé.

Est-ce la rencontre qu'il fit d'Octave, au moment où la diligence franchissait les faubourgs de la ville, qui vint lui souffler tout à coup la défiance ? Il est probable qu'en l'apercevant et en remarquant qu'au lieu de le saluer, il faisait semblant de ne pas le voir, il eut un premier doute. Il le chassa, mais il revint bientôt avec plus d'obstination. Chacun a pu éprouver combien l'imagination, en s'acharnant sur une même idée, est habile à grossir les objets et à leur donner une consistance et une réalité qu'ils n'avaient pas d'abord. Ainsi grandirent dans l'esprit de Raoul les fantômes qu'il voulait éloigner, mais qui, à chaque tour de roue, revenaient en foule et plus importuns. Quand tombèrent les premières ombres du soir et qu'il ne fut plus distrait de ses préoccupations par l'aspect varié de la route, il se sentit, seul avec ses pensées, déchiré par toutes les pointes de la jalousie. Enfin la voiture s'arrêta pour changer de chevaux. A ce même relais stationnait une autre voiture qui repartait pour Valence. Après quelque hésitation, il sauta dans cette dernière, et, priant le conducteur d'aller vite, il se vit rapidement emporté sur cette même route qu'il venait de parcourir. Il se fit descendre à quelque distance de la ville, et coupant à travers champs, il arriva, au moment où minuit sonnait au loin, en face du mur du parc. Il ne pouvait entrer par la grille, n'ayant emporté aucune clef. Sonner, se faire ouvrir, c'était donner l'alarme et toute facilité à Octave, à supposer qu'il fût au château, de s'évader. Mais il pouvait s'introduire dans le parc par un endroit qu'il connaissait bien, et où un arbre facilitait l'escalade. C'est là qu'il était arrivé, quand son oreille fut frappée par un bruit de pas venant de l'autre côté du mur et par le froissement des branches agitées au passage. Il

ne fit plus un mouvement, attendit et vit bientôt un homme apparaître au haut du mur.

On sait ce qui arriva.

Quand Octave se fut éloigné, M. de Chavry, au lieu de rentrer chez lui, (car il craignait que la colère qu'il sentait en lui ne le portât sur le moment à quelque horrible vengeance), M. de Chavry se dirigea vers la ville, où il passa la nuit au cercle. Le lendemain, deux voitures quittaient Valence, presque à la même heure, et s'arrêtaient dans un lieu propice à une rencontre. Le duel devait avoir lieu au pistolet, et les armes rechargées jusqu'à ce que l'un des adversaires fût mis hors de combat. Toutes les dispositions étant prises, les témoins s'écartèrent de quelques pas, l'un d'eux donna le signal, et les canons s'abaissèrent.

XI

M^{me} de Chavry s'était tenu parole, elle était allée passer la journée à la ville et n'en était revenue que le soir. Elle se sentait heureuse et délivrée : Octave avait dû partir pour Paris ; il savait qu'il était aimé, mais elle n'avait pas cédé. Comme elle relevait le front avec fierté !... Hélas ! elle ne se doutait pas qu'à cette minute même son sort là-bas se décidait, qu'un plomb brutal allait dénouer sa destinée.

Accoudée, à la nuit, sur le bord de sa fenêtre, elle laissait errer ses regards sur les arbres du parc dont un vent d'orage secouait violemment les branches. La lune, en sortant des sombres nuages qui couraient dans le ciel, lui montrait au loin la surface miroitante du Rhône, pendant que le bruit de ses eaux, grossies par de récentes averses, arrivait jusqu'à elle en grondements sourds et menaçants. Quelques gouttes de pluie tombaient, et elle prenait plaisir à les recevoir sur son front brûlant...

Tout à coup, en face d'elle, elle aperçut une ombre qui se glissait par la grille, et comme, un peu effrayée, elle criait : – Qui est là ? Est-ce vous,

Fanny ?

– Hélas ! Madame, s'écria celle-ci, arrivée sur le perron, si vous saviez ce qui se passe...

– Quoi donc ? dit M^{me} de Chavry, l'âme traversée d'un horrible pressentiment.

– M. de Chavry s'est battu en duel avec M. Octave... Il n'est bruit que de cela en ville... Il l'a tué...

– Qui tué ?

– Octave.

M^{me} de Chavry poussa un cri et tomba à la renverse.

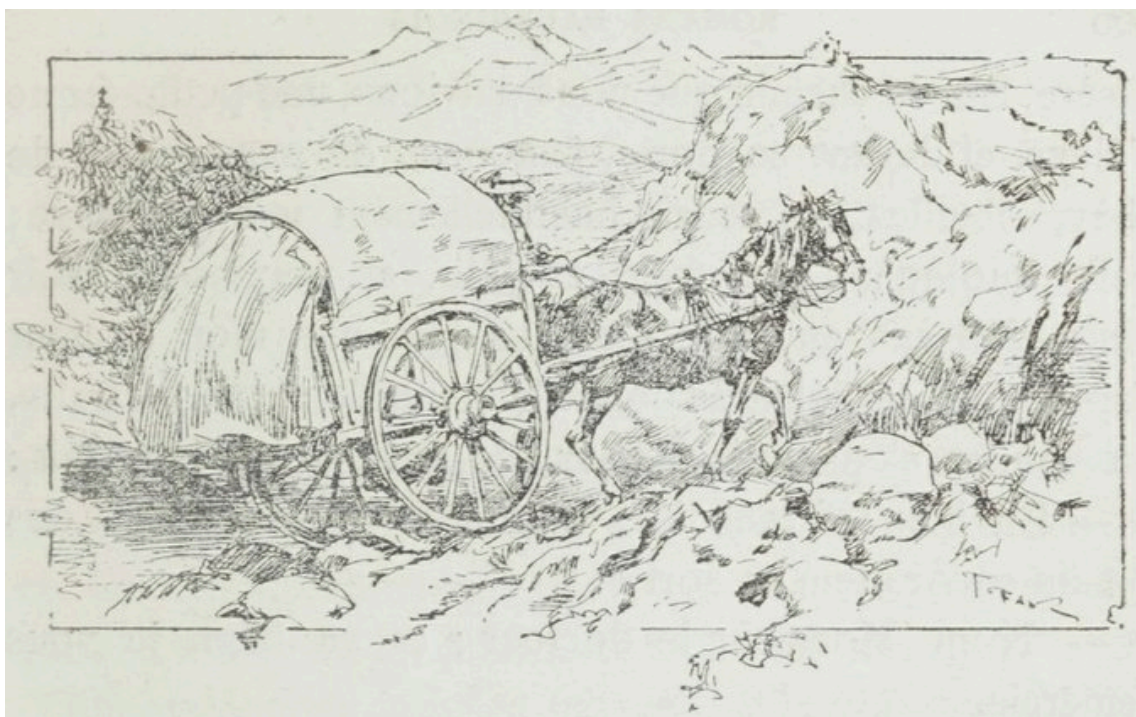
Quelques instants après, elle revenait à elle, et comme Fanny s'empressait autour d'elle : – C'est bien, Fanny, je vous remercie, lui dit-elle. Je me sens mieux, vous pouvez vous retirer.

Quand elle fut seule, elle se prosterna à genoux : – Mon Dieu ! vous ne m'avez donc pas pardonnée, vous ne me pardonnerez donc jamais !... Au bout d'un moment, elle se releva plus calme. Puis, errant par la chambre, elle se mit à ranger machinalement divers flacons que Fanny avait sortis des tiroirs pendant son évanouissement. Ses mains se livraient fièvreusement à cette occupation, sans que son esprit y fût pour rien. Au milieu d'une grande douleur, quand au déchaînement de la crise la prostration et l'accablement succèdent, on se surprend souvent ainsi distrait de son infortune, et la pensée, faible et écrasée, tout occupée à quelque minutie. M^{me} de Chavry venait de déposer la dernière fiole dans le secrétaire de son mari, quand ses regards furent attirés par l'adresse d'une lettre qui portait le nom de M. Flamerel. Comment cette lettre se trouvait-elle là, au milieu des papiers de Raoul ? Elle l'ouvrit et lut :

« Époux fortuné ! ne te presse pas de revenir ! ta femme. »

Dieu juste et vengeur ! il fallait donc qu'elle bût le calice jusqu'à la lie et qu'elle n'ignorât pas que M. Flamerel, avant d'expirer... Et cette ville, là-bas, dont elle était la fable, où chacun déchirait sa réputation. Elle fit quelques pas dans la chambre, anéantie sous ce dernier coup, et vint, chancelante, contre la fenêtre, coller son front à la vitre. Ses yeux aperçurent au loin le cours du Rhône dont les eaux brillaient aux rayons de la lune.

Elle s'écarta subitement de la fenêtre, descendit en courant, franchit le perron, franchit la grille. Nul passant sur la route, mais le train au loin qui passait dans la nuit avec un lugubre sifflement d'alarme. Elle marcha résolûment vers le fleuve, et arrivée au bord, posant ses deux mains sur ses yeux, s'élança. Les flots s'entr'ouvrirent avec fracas, se couronnèrent d'écume et se refermèrent sur leur proie.



UN SORT

I

– Ah ça ! que signifie le sourire que je te vois échanger avec cette femme, chaque fois que nous passons devant sa porte ? demandai-je au docteur Leblanc. Pour un homme marié, c'est tout au plus convenable.

J'avais été le camarade de collège de Leblanc, et j'allais tous les ans passer quelques jours chez lui, dans un village du Dauphiné où il exerce la médecine. Ses visites achevées, le repas substantiel à l'aide duquel il en réparait les fatigues arrivé à sa fin, nous terminions le plus souvent la soirée par une promenade sur les bords de l'Isère. Sur le chemin que nous suivions, une petite ferme s'élève, et devant sa porte, festonnée de pampres et de chèvre-feuilles, se tenait habituellement une paysanne, belle quoiqu'un peu frêle et pâle, et paraissant avoir vingt-cinq ans environ. Du plus loin que mon docteur l'apercevait, un éclair de bonne humeur illuminait ses traits, un sourire s'épanouissait sur ses lèvres, et il lui criait :

– Eh bien ! Françoise, comment allez-vous ? Vous a-t-on encore jeté un sort ?

– Non, Monsieur le docteur ; ça va bien, je vous remercie.

Et Françoise rentrait chez elle en riant.

Comme il n'y avait rien là de très plaisant, et que plusieurs fois déjà les mêmes paroles avaient provoqué la même gaîté, ma curiosité fut piquée, et je questionnai le docteur.

– Oh ! me répondit-il, il y a toute une histoire dans ce sourire. Je te parlais, il y a quelques jours, des préjugés et des superstitions que j'avais eu à combattre, en venant m'établir ici. Eh bien ! on en trouverait le résumé dans un épisode de la jeunesse de cette femme.

– Si c'est une histoire, conte-la moi, lui dis-je. Mais surtout est-elle gaie ?... Après l'excellent dîner que je viens de faire, je ne me sens pas, je t'avertis, d'humeur à m'attrister.

– Ma foi ! peut-être est-elle plus triste que gaie ; dans tous les cas, elle n'est pas longue et ne durera que le temps de notre promenade.

Le docteur alluma un cigare, passa son bras sous le mien et commença ainsi :

II

C'était la première année où je vins me fixer dans ce canton. Par une soirée pareille à celle-ci, à quelques pas de chez moi, je rencontrai François Loubat, vieux campagnard madré et retors, très défiant dans la conduite de ses affaires, mais sorti de là, c'est-à-dire dans toutes les choses qui ne touchent pas à ses intérêts matériels, le plus crédule et le plus innocent des hommes ; avare d'ailleurs comme tous les paysans, et aussi peu susceptible que possible de bons mouvements et de sentiments généreux.

– Ah ! Monsieur Leblanc, quel heureux hasard de vous rencontrer ! dit-il en m'accostant.

Il est évident que le hasard n'était pour rien dans cette rencontre, et qu'il était venu guetter ma sortie. Une chose que je ne t'ai point dite, c'est l'ennui de ces consultations en plein vent. Quelqu'un vous aborde dans la rue, parle de la pluie et du beau temps, fait tomber la conversation sur sa santé, finit par découvrir sous vos yeux son bras ou sa jambe malades, et termine en vous demandant : « Qu'est-ce que vous feriez à ma place ? » On lui indique le remède, il vous salue et ne vous doit rien.

– Eh bien ! qu'y a-t-il pour votre service, père François ?

– Il y a que je ne sais pas ce qu'a ma fille, dit-il en se grattant la tête et les yeux fichés en terre. Elle ne mange plus, ne dort plus, et devient blanche à faire peur. C'est délicat comme sa mère, que j'ai perdue et qu'elle remplace maintenant. Songez quel malheur ce serait pour moi, si... Enfin, j'ignore ce que diable elle a.

Et relevant la tête et me regardant dans les yeux :

– Qu'est-ce que vous feriez à ma place, Monsieur Leblanc ?

– A votre place, je ferais appeler le médecin.

Il fut un peu déconcerté ; mais il se remit et reprit :

– Vous croyez donc que c'est grave ?

– Je n'en sais rien ; il faudrait voir votre fille pour le dire.

Il hésita, chercha dans sa tête s'il n'y aurait pas moyen de m'extorquer ma visite, et enfin, se décidant, avec un brusque mouvement d'épaules :

– Eh bien ! venez la voir, me dit-il. Vous allez vous promener, n'est-ce pas ? Ça ne vous dérangera pas.

Je le suivis, et, chemin faisant, pour me venger du mauvais tour qu'il avait voulu me jouer, je m'amusai à tourmenter son avarice.

– Vous ne me semblez pas très-bien vous-même, dis-je en jetant un regard de côté sur notre homme.

– Moi ! s'écria-t-il, je me porte comme un pont neuf.

– Non, non... Vous avez beau vous redresser ! Vous baissez depuis quelque temps, ça se voit. Vous travaillez trop, père François. Du matin au soir dans les champs, un homme n'y résiste pas. Reposez-vous, que diable ! A votre âge, on a gagné ses Invalides, et puis, vous avez de quoi vous suffire...

– Vous en parlez à votre aise, Monsieur Leblanc. Si je restais sans rien faire, comment paierais-je ma ferme ?... Je ne sais pas qui diable leur met dans la tête à tous que je suis riche !

– N'avez-vous pas acheté un champ l'année dernière ?

– Oui... quand mon neveu est revenu en congé. Il m'aidait à la besogne ; mais, maintenant qu'il est retourné au régiment, ce champ me reste sur les bras. Il reviendra bientôt, heureusement : il n'a plus que quelques mois de service à faire.

Nous étions arrivés ; je vis la malade, et, au premier coup d'œil que je jetai sur elle et qui me dessina de pied en cap le profil de la jeune fille, je crus deviner la cause de son mal. Pour plus de certitude, je priai son père de nous laisser seuls.

Françoise, que tu viens de voir, n'avait alors que dix-sept à dix-huit ans. Par son joli visage autant que par la délicatesse de sa constitution, elle faisait exception au type commun de nos paysannes qui, toutes ici, comme tu as pu le remarquer, sont de robustes gaillardes, hautes en couleur et se portant à merveille. Courbée dès l'enfance sous un travail au-dessus de ses forces, elle n'avait pu atteindre son complet développement. Aussi, comme il arrive souvent, avait-elle gagné en finesse et en grâces, en charmes maladifs, – si un docteur peut s'exprimer ainsi, – ce qu'elle avait perdu en

force et en fraîcheur. Au milieu de la vie dure qui lui était faite, elle semblait une pâle fleur, jetée par le vent sur un sol aride et s'y étioquant sous les coups de la tempête. Pardonne-moi cette métaphore, ajouta Leblanc en me voyant sourire, c'est la seule que je me permettrai.

Il continua :

En quittant Françoise, je trouvai le père Loubat qui m'attendait, debout devant sa porte :

– Eh bien ! me dit-il, qu'est-ce qu'elle a ?

– Ce n'est rien... Dans un mois il n'y paraîtra plus. Qu'elle suive mes prescriptions... s'il se présentait quelque chose de nouveau, vous me feriez appeler.

– Un mois ! s'écria-t-il, vous pensez que la maladie durera un mois ?

– Un mois ou deux, lui dis-je.

– Et vous ne pourriez pas la guérir tout de suite ?

– Non. Il faut que la maladie suive son cours.

– C'est donc sérieux ?

– Ce n'est rien.

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– Votre fille vous le dira. Tranquillisez-vous, père François.

Dès que je fus parti, il courut à sa fille :

– Que t'a dit le médecin ?

– Mon Dieu ! rien... dit-elle d'un air embarrassé. Voici ce qu'il m'a ordonné, ajouta-t-elle en désignant le papier que j'avais laissé sur la cheminée.

– Oui, je sais... Encore de l'argent à porter chez le pharmacien. Plus souvent qu'ils m'y prendront ! Et cela durera un mois. six mois avec eux ! tant qu'ils ne m'auront pas ruiné, parbleu !... Voilà ce que j'en fais, moi, de leurs ordonnances.

Et il froissa le papier qu'il jeta dans l'âtre.

– Tous ces médecins sont des ânes, dit-il pour conclure. Ils n'ont pas le don ! Demain, j'irai trouver le père Martreux qui me dira ce que tu as et qui te guérira tout de suite.

III

Le père Martreux est le rebouteur du village, et, en fait de don, il a incontestablement celui de m'enlever la moitié de ma clientèle.

Il ne faut pas trop s'étonner du succès qu'obtiennent partout les gens de sa profession : le paysan est superstitieux. Conseillé par la peur, croyant encore, sans bien s'en rendre compte, à la fatalité des anciens, il ne peut voir dans la maladie un fait naturel, venant de causes appréciables et pouvant cesser sous certaines influences. Il y a là pour lui un malheur inconnu qui vient le frapper sans raison. C'est une possession à laquelle il est en proie ou un sort qu'on lui a jeté. Il faut donc être un peu sorcier, à son idée, pour connaître son mal. Il faut avoir le don, en un mot, c'est-à-dire le pouvoir de découvrir ce qui échappe aux yeux du vulgaire. Or, parmi ces rares privilégiés, ayant reçu du ciel seul leur diplôme, et pratiquant, sans étude ni travaux préalables, d'après leur seule inspiration, l'art difficile de guérir, le père Martreux a été l'un des plus habiles à étendre au loin sa réputation, bien moins encore cependant qu'un certain Lacombe dont j'aurai tout à l'heure occasion de te parler.

Le lendemain, le père François alla le trouver et l'amena auprès de sa fille, au mal de laquelle il ne comprit rien. Tant qu'il ne s'agissait que d'une foulure ou d'une entorse, il pouvait encore se tirer d'affaire, la pratique ayant fini par le rendre adroit. Il est vrai que sous ses mains l'entorse pouvait dégénérer en luxation, et la luxation en cassure. Mais il ne s'en inquiétait pas, et dès qu'il avait fait de son mieux, tout était dit.

– Eh bien ! interrogea le père François qui le regardait palper et manier sa fille, étendue de son long sur sa couchette. Trouvez-vous ce qu'elle a ?

– Certainement.

– Et qu'est-ce que c'est ?

– Vous n'y comprendriez rien, père François.

– Ça n'y fait rien. Dites toujours.

– Eh bien ! c’est...

Et le Martreux cherchait quel beau nom de maladie il pourrait inventer.

– C’est ?... Voyons ! parlerez-vous ?

– C’est un déboîtement des fibres de l’estomac.

– Ah !... c’est donc ça, qu’elle ne mange plus ! dit le paysan émerveillé.
Eh bien ! vous me croirez, si vous voulez, mais Monsieur Leblanc qui l’a vue, ne s’en est pas douté.

– Ça ne m’étonne pas.

– Et qu’allons-nous faire pour la guérir ?

– Ce que nous allons faire ?... La laisser là, bien tranquillement, dans son lit.

– Sans rien manger ?

– Sans rien manger. ou du moins des choses légères, du lait, des œufs...

– Et ça la guérira ?

– Ça la guérira.. Dans quatre jours, elle sera debout.

– A la bonne heure ! vous êtes un brave homme, vous ! s’écria le père François. Et maintenant, qu’allez-vous me prendre ?

– Nous sommes de vieux amis : pour les autres ce serait plus cher, pour vous ce sera dix francs.

Le père François, qui me doit encore ma visite, paya sans marchander.

– Surtout, pas un mot de tout ceci ! recommanda le rebouteur en se retirant. Vous savez qu’on m’a fait des misères.

– Soyez tranquille.

Plein de confiance dans le savoir du père Martreux, François Loubat attendit patiemment l’expiration des quatre jours que ce dernier avait assignés pour terme à la maladie, au bout desquels sa fille allant toujours de même, c’est-à-dire de mal en pis, il devint furieux. Il prit son bonnet et le jeta à terre.

– Ah ! vieux brigand, s’écria-t-il, vieux scélérat, vieux rebouteur du diable ! tu m’as volé mon argent, mais tu me le paieras ! Je crierai partout que tu fais de la médecine, j’irai te dénoncer à la police...

IV

– Eh ! à qui en avez-vous donc, père François ? demanda un paysan qui suivait la route et qui, en entendant ce bruit, entra par la porte entr’ouverte. Que se passe-t-il chez vous ?

– Il se passe que ma fille est malade. J’ai fait venir Monsieur Leblanc, j’ai fait venir le père Martreux : ils ne l’ont pas guérie... Pouvez-vous la guérir, vous ?

– Ne vous emportez pas ! Je ne suis ni médecin ni sorcier pour la guérir, moi. Mais, ajouta-t-il d’un air malin, je sais quelqu’un qui le pourrait...

– Et qui ?

– L’été dernier, j’avais attrapé un chaud et froid. Je me mis au lit, je ne pouvais remuer ni bras ni pattes, j’étais perdu enfin. Monsieur Boyer vint me voir, il me fit boire deux ou trois grands verres d’une certaine drogue : ça n’a l’air de rien, ça n’a le goût de rien, on dirait qu’on boit de l’eau claire. Eh bien ! ça m’a sauvé. Allez le trouver pour votre fille, croyez-moi. Avec lui, d’ailleurs, les visites ne coûtent rien.

– J’y vais de ce pas, dit le père François, séduit surtout par ce dernier argument.

Monsieur Boyer est le receveur de l’enregistrement, fixé depuis quelques années dans le canton. Célibataire et sans famille, n’ayant ni le goût de la chasse ni celui de la pêche, et ne sachant à quoi consacrer les loisirs que lui laissent ses occupations professionnelles, il s’est pris d’une belle passion pour l’homéopathie dont il prétend avoir expérimenté l’efficacité sur lui-même, et soigne avec le zèle le plus dévoué et le plus désintéressé tous ceux qui veulent bien avoir recours à lui.

Il se fit un plaisir de se rendre à l’appel du père François, examina longuement sa fille, chercha longtemps, ne trouva rien, chercha encore, et finit par croire avoir découvert quelque chose. Alors il ouvrit sa boîte de pharmacie qui ne le quitte jamais, y prit divers flacons dont il mêla les

globules à de grands verres d'eau, fit boire cette eau à la malade, et s'en alla fort satisfait de lui-même et emportant les bénédictions du père François, auquel il promit que sa fille serait bientôt rétablie. Le breuvage ne fit aucun mal, mais il ne produisit aucun bien. Françoise resta malade comme devant.

– Allons ! se dit le paysan, celui-là n'y entend pas plus que les autres. A qui diable vais-je me vouer maintenant ?

V

Cependant quelques commères du village, étonnées de ne plus voir Françoise qui, chaque matin, d'ordinaire, allait porter le lait à quelques familles aisées de l'endroit, vinrent à tour de rôle s'informer du motif de sa brusque disparition. En apprenant sa maladie et qu'elle avait été abandonnée de tous les médecins, chacune proposa sa recette favorite, son remède infailible ; puis commença le défilé des médailles, des scapulaires, des amulettes merveilleuses et des eaux miraculeuses.

– Etes-vous allé trouver le père Lacombe ? demanda un jour une de ces commères au père François.

– Non, dit-il, et je n'irai pas. Je ne crois pas aux sorciers, moi.

– On peut les consulter sans y croire. Le père Lacombe parle aux morts, comme vous savez, et il vous dira peut-être ce qu'a votre fille. N'a-t-il pas dit, tout dernièrement, au père Mathurin, pourquoi sa vache était malade.

– Vous pensez qu'il pourrait guérir Françoise ?

– Essayez toujours, vous verrez bien ; je ne vous réponds de rien.

L'industrie de Lacombe, de cet homme « qui parle aux morts, » est, je crois, toute locale. Or, pour bien connaître celui qui l'exerce, une description de son domicile est indispensable.

Il habite, à deux lieues d'ici, dans un endroit solitaire, une vieille maison bâtie à quelque distance de la route, sur la lisière d'un bois. On y arrive par une avenue plantée de cyprès. La maison, l'air triste et renfrogné, a porte

devant et porte derrière, celle-ci donnant dans le bois qui joint l'habitation. A quelques pas, roule un torrent dont l'eau mugit sur son lit pierreux. La route va en montant jusqu'à un vieux pont d'une seule arche, puis tourne brusquement et s'enfonce entre deux collines. C'est le décor naturel d'une scène de brigandage, et tout voyageur, passant de nuit en cet endroit, a placé en imagination, au détour du chemin, Mandrin et ses hommes en embuscade. La vieille mesure, à cent pas de là, semble être la complice des bandits, la confidente de leurs crimes et la recéleuse de leurs vols.

Mais on n'arrête guère plus les gens sur les grands chemins, et l'on met à les détrousser des formes moins brutales. François alla frapper à la porte de Lacombe. Ce fut une femme qui vint lui ouvrir, la servante du mystérieux personnage.

– Que désirez-vous ? lui demanda-t-elle en l'introduisant dans une salle assez sombre.

– Je voudrais parler à Monsieur Lacombe.

– Il est sorti, mais il rentrera bientôt. Asseyez-vous. Vous paraissez fatigué, vous venez de loin sans doute ?

– Non, dit-il, je viens de Châlieux.

– Ah ! vous êtes de Châlieux. Connaissez-vous le père Mathurin ?

– Oui, c'est mon voisin.

– Alors, c'est de vous qu'il a parlé à Monsieur Lacombe, la dernière fois qu'il est venu. N'êtes-vous pas le père Mathieu dont les bêtes sont malades ?

– Je ne connais pas de Mathieu. Moi, je m'appelle François Loubat, et c'est ma fille qui est malade. Je venais consulter Monsieur Lacombe, savoir s'il me dirait...

– Il va revenir dans un moment, prenez patience. Et vous auriez beaucoup de chagrin de la perdre ? poursuivit la bavarde servante. C'est celle que vous aimez le mieux, je parierais.

– Je n'aime qu'elle, puisque je n'ai jamais eu qu'elle.

– A ce compte, votre femme doit être bien en peine de la voir malade ?

– Je n'ai plus de femme ; il y a dix ans qu'elle est morte en tombant de charrette un jour de vendanges. La roue lui a passé sur le corps... Pensez-vous que Monsieur Lacombe rentrera avant la nuit ? continua le père

François qui, à mesure que ses yeux s’habituèrent aux ténèbres de la chambre, distinguait mieux les objets qui l’entouraient, et qui venait d’apercevoir tout à coup dans un coin une tête de mort qui le regardait en ricanant.

– Dans quelques minutes il sera là, il n’est allé qu’à deux pas, dit la servante qui, à ce moment et sans motif apparent, fut prise d’une quinte de toux.

Elle resta encore quelques instants, causant avec lui. Puis, tout à coup : – Tenez ! le voici qui arrive, dit-elle en allant entr’ouvrir la porte, je vous laisse.

Le père François, resté seul, put voir un homme s’avancer par l’avenue. Son costume n’avait rien d’extraordinaire : c’était celui d’un paysan. Mais sa démarche était grave et solennelle. Une longue barbe noire et deux yeux perçants faisaient ressortir la pâleur de son visage. Il entra en fermant la porte derrière lui.

– Monsieur, dit le père François en se levant, je viens pour vous demander.

D’un geste le sorcier lui imposa silence.

– Inutile... Je sais d’où vous venez, qui vous êtes, ce qui vous amène.

Le père François ouvrit de grands yeux et resta bouche bée. Le sorcier le regarda un moment avec attention, puis il lui dit :

– Vous venez de Châlieux où vous habitez !

– Oui, Monsieur.

– Vous vous appelez François Loubat !

– Oui, Monsieur.

– Vous êtes veuf, vous aviez une femme que vous avez perdue !

– Oui, Monsieur, murmura notre homme qui commença de pâlir et de chanceler.

– Elle est morte il y a dix ans ! C’était un jour de vendanges ; elle était montée sur une voiture ; quand cette voiture se mit en marche, elle perdit l’équilibre, tomba en avant des roues et fut écrasée. Tous les soins furent inutiles, elle était morte ! et vous l’enterriez le lendemain. Vous n’avez eu qu’un enfant de votre femme, cet enfant est une fille, cette fille est une fille

unique, cette fille unique est malade ! Et vous venez me consulter pour savoir ce qu'il faut faire pour la guérir ! N'est-ce pas cela ?

Ecrasé sous cette douche de révélations, le père François ne put répondre. Ses jambes se dérochèrent sous lui, son chapeau lui échappa des mains et roula à terre, et il s'affaissa lui-même sur une chaise, tout blême et tout tremblant.

– Ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal.

– Monsieur, guérissez ma fille ! Vous le pouvez, je le vois bien... Vous pouvez tout !

– Attendez-moi là. Je vais interroger les morts.

François ne fut pas très rassuré en se retrouvant seul. Il jeta autour de lui un regard effaré. La tête de mort continuait à le regarder de ses yeux fixes et à rire silencieusement. Au bout de quelques minutes, le sorcier rentra.

– C'est l'âme de votre femme qui est venue me répondre, dit-il.

– Ma femme !... vous l'avez vue ? elle vous a parlé ?

– Elle m'a dit qu'elle était dans le purgatoire, et qu'elle avait besoin de prières, et que c'est la raison pour laquelle votre fille est malade.

– Ma pauvre femme !... Et que peut-on faire pour la soulager ?

– Il faut faire dire des messes.

– Ah !... Et combien ?

– Huit ou dix.

– Dix soit !... Et ma fille sera guérie ?

– Sans doute.

– Mais qu'est-ce qu'elle a ?

– Votre femme ne me l'a pas dit ; mais que vous importe, puisqu'elle va guérir !

– En effet... Et maintenant, que vous dois-je ?

– C'est toujours vingt francs.

François paya et s'en alla. Quand il fut sur la route, il jeta un regard derrière lui et chercha s'il ne verrait pas l'âme de sa femme sortir, sous la forme d'une vapeur légère, par la cheminée de la maison et s'envoler dans les airs. Il ne vit rien, et, comme le jour baissait et qu'il ne tenait pas à se trouver, à la nuit, dans ces lieux hantés par les esprits, il hâta le pas dans la direction de Châlieux.

VI

Les messes ne produisirent pas plus d'effet que le reste. Ah ! décidément c'était à devenir enragé. Le diable s'en mêlait, on avait jeté un sort sur sa fille. L'idée de sortilège germait d'ailleurs et s'enracinait chaque jour davantage dans la tête des commères de la localité. Tous les soirs, maintenant, leur ban et leur arrière-ban venaient se réunir en cercle chez le père François et y tenir conseil. C'était dans la pièce qui précédait la chambre où la jeune fille restait étendue, sans trop se plaindre, ni sans paraître prêter aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, comme si elle y eût été tout à fait désintéressée. Le père François, assis, les coudes sur ses genoux, le dos voûté, la tête basse, présidait. Et l'on entendait les voix s'élever dans le silence de la nuit.

– Moi, j'en suis pour les sangsues, disait l'une ; elles tirent le mauvais sang. Rien n'est meilleur.

– Les saignées valent mieux, disait l'autre ; on a tort d'y renoncer. Je le tiens de mon pauvre mari qui s'y entendait. On verra de grands malheurs dans les familles, disait-il, si on ne revient pas à la saignée.

– Quant à moi, disait une troisième, lorsque je ne me sens pas bien, je n'y vais pas par quatre chemins...

Et, tendant la main gauche dont elle rapprochait insensiblement la droite : – Voilà ! s'écriait-elle avec un geste expressif dont l'ombre de Molière dut sourire.

Aux éclats de rire de l'assemblée, le père François relevait la tête et regardait tout le monde d'un air ahuri.

– Un pèlerinage ferait plus d'effet que tout cela, opina un soir une des commères ; car on ne me sortira pas de la tête qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette maladie.

– Oui, oui, un pèlerinage ! cria toute l'assemblée.

– Moi, je conseille saint Crescent, je m'en suis très bien trouvée.

– Moi, saint Avit : il a sauvé mon enfant.

– Bah ! parlez-moi de saint Ennemond, en voilà un bon ! D’ailleurs, tout le monde vous le dira : saint Paracode pour les côtes, saint Aubin pour les maux de reins, saint Ennemond pour les fluxions. Allez à saint Ennemond, père François.

– Mais ma fille a-t-elle une fluxion ? demanda-t-il.

– Je n’en sais rien, mais allez à saint Ennemond.

– Allez à saint Avit, père François.

– Allez à saint Crescent, croyez-moi.

– Vous ne dites rien de saint Eusèbe. C’est pourtant un grand saint et qui guérit beaucoup de maux. Puis, le voyage est agréable, le séjour peu dispendieux... Père François, allez à saint Eusèbe.

– Allez à saint Onuphre, croyez-moi. Saint Eusèbe ne m’a rien fait et saint Onuphre m’a guérie. J’en puis donc parler sagement. Tenez ! c’était il y a dix ans, je souffrais beaucoup à cette époque, j’avais...

Et, s’interrompant, elle se pencha à l’oreille de sa voisine.

– Qu’est-ce ? Qu’est-ce ? interrogea l’assemblée.

Et, de bouche en bouche, d’oreille en oreille, le secret fit le tour du cercle, soulevant les exclamations sur son passage.

– Enfin, c’était comme je vous le dis. Eh bien ! j’allai à saint Onuphre, je fis une neuvaine... Et vous voyez ! Ah ! père François, ajouta-t-elle en se tournant vers ce dernier, rappelez-vous de ce que je vous dis : vous pourriez vous repentir de ne m’avoir pas écoutée. Allez à saint Onuphre, croyez-moi.

Frappé par ces paroles de sinistre augure, le père François allait peut-être se décider ; mais les autres commères ne lui en laissèrent pas le temps, car, se levant toutes à la fois, et l’entourant, et le tirant par sa veste :

– Allez à saint Eusèbe ! criait l’une.

– A saint Avit ! criait l’autre.

– A saint Aubin !

– A saint Paracode !

– A saint Crescent !

– A saint Ennemond !

– Ah ! tonnerre ! vous tairez-vous ? s’écria le père François, se levant à son tour, assourdi par ce sabbat et furieux de n’être fixé sur rien. Allons !

qu'on débarrasse le plancher, ajouta-t-il en saisissant le balai.

Et, comme une volée de vieilles chouettes, toute l'assemblée s'échappa par la porte en jetant de grands cris.

VII

– Il faut que je sois fou, se dit le père François demeuré seul, de m'adresser à toutes ces sottises, au lieu d'aller trouver le curé qui me renseignerait tout de suite. Il doit savoir le pèlerinage qui convient le mieux à ma fille.

Il n'était pas encore tard. Huit heures venaient de sonner ; le prêtre ne devait pas être couché. Il se dirigea donc vers sa demeure.

Le curé de Châlieux est un saint homme, d'esprit discret et réservé, d'humeur très douce. Le temps qu'il ne consacre pas aux devoirs de son état, il l'emploie à l'étude des sciences naturelles, à celle de l'entomologie en particulier. C'est un enragé collectionneur de papillons. Manie innocente et un peu puérile peut-être, mais dominante chez lui et convenant assez bien à son caractère qui a gardé quelque chose d'enfantin.

Ce jour-là, la chasse avait été abondante, et, quand François entra, l'abbé, debout devant une grande table où la lampe jetait sa vive lueur, le front alternativement penché sur ses livres et sur ses casiers, rangeait toutes ses trouvailles. Ceux qui ont une passion favorite savent le plaisir qu'on éprouve à en être dérangé, alors qu'on s'y livre avec le plus d'ardeur.

– Monsieur le curé, je suis dans un grand embarras, et vous seriez bien aimable de m'en tirer.

– Parlez ! père François, dit le prêtre sans s'interrompre de son travail, seulement faites vite. Je suis occupé, vous le voyez ! J'en ai pour trois heures avant de me coucher.

– Voici ce que c'est : ma fille est malade...

– Avez-vous fait appeler M. Leblanc ?

– Oui, mais il ne connaît pas son mal... J'ai envie de faire un pèlerinage.

– Bonne idée, père François. Faites un pèlerinage... Jaune clair, moiré de noir... Serait-ce l'alexanor ? ou le podalyre ?... Non, le podalyre est de plus grande taille ; c'est l'alexanor... Faites un pèlerinage.

– Oui, mais lequel ? Si je savais ce qu'a ma fille, ce ne serait pas difficile ; mais je l'ignore... Qu'est-ce que vous me conseillez ? saint Avit ?

– Allez à saint Avit, dit l'abbé... L'Yachésis, genre argé, c'est bien cela... Noir, à bandes de feu, ce doit être le vulcain du genre vanesse... Allez à saint Avit, père François.

– Vous pensez qu'il guérirait ma fille ?... Cependant on m'a parlé de saint Paracode... Celui-là n'est-il pas un plus grand saint ? Dites, Monsieur le curé, vaut-il mieux que j'aille à saint Paracode ?

– Oui, allez à saint Paracode... Jaune clair, frangé noir et rose, c'est l'hypsipyle, genre Leptocircus... Voyons ! père François, finissez vite ! vous voyez ce qu'il me reste à classer, dit-il en s'agitant fiévreusement autour de ses casiers, je n'ai pas une minute à perdre.

– Et que diriez-vous de saint Eusèbe, Monsieur le curé ? c'est le saint le plus ancien du pays, celui qui guérit le plus grand nombre de maladies. Ne serait-ce pas le meilleur ?

– Eh ! allez à saint Eusèbe alors ! dit le prêtre qui commençait à s'impatienter de ce bourdonnement de paroles qui le troublait dans ses classements... Oui, c'est un grand saint, continua-t-il en se radoucissant. Allez saint Eusèbe, père François. La rétuse, genre callimorphe.

– Mais saint Onuphre, poursuivit le père François sans s'apercevoir de la torture qu'il infligeait au pauvre prêtre...

– Allons ! bon, s'écria celui-ci, la rétuse est du genre cymatophore et non du genre callimorphe... Je me suis trompé... Père François, vous m'avez fait tromper !... Dépêchez-vous, je vous en prie.

– Saint Onuphre, . qu'en dites-vous, Monsieur le curé celui-là aussi est un grand saint.

– Eh bien ! allez à saint Onuphre, que voulez-vous que je vous dise !... Ah ! maintenant, dit-il en se redressant exaspéré, j'espère que vous avez fini.

– Mais non, poursuivit le père François, en souriant niaisement sous les regards furibonds de l’abbé ; non, je n’ai pas fini. Il y a encore saint Aubin, il y a encore saint Crescent, il y a encore saint Ennemond. Où faut-il aller ? Faut-il aller à saint Ennemond ? Faut-il aller à saint Crescent ? Faut-il aller à saint Aubin ? Où faut-il aller enfin ?

– Allez au diable ! s’écria l’abbé en le poussant dehors par les épaules : vous me cassez la tête et m’empêchez de travailler.

Et il ferma violemment la porte derrière lui.

VIII

– Soit ! au diable, dit le père François en se retrouvant dans la rue, puisqu’il le veut, j’irai..

Et il se dirigea à l’extrémité du village, vers une mesure qui, par sa porte délabrée, laissait filtrer un rayon de lumière. Là, habitait, en compagnie d’un vieux chat et d’un corbeau centenaire, une vieille femme qui passait pour sorcière et qui disait la bonne aventure à ceux qui venaient la consulter. Nul ne savait d’où elle venait ; on ne lui connaissait aucun parent dans le village ni dans les environs. Les plus anciens de la commune ne se souvenaient pas de l’avoir jamais vue plus jeune. Elle avait toujours habité là et fait son même métier de tireuse de cartes et de bohémienne. Elle est morte l’année dernière.

François poussa la porte sans fermeture qui céda sous son impulsion, et, ayant aperçu la vieille accroupie devant Pâtre où elle préparait son souper, il lui exposa le sujet de sa visite. La vieille se leva, posa sa lampe sur une table, alla prendre un vieux jeu de cartes crasseuses, et, revenant au milieu de la salle, les étala en rond sur le carreau. Puis, elle appela le vieux corbeau qui, de l’étagère où il était perché, tomba sur le sol comme une masse et se dirigea vers la vieille en traînant ses longues plumes dépouillées de barbes, assez semblables aux dards d’un porc-épic.

– Cherche, Jacquot, lui dit la vieille.

L’oiseau tourna en sautant autour du rond et s’arrêta devant une carte. La vieille la souleva.

– Dame de trèfle, c’est une jeune fille qui est dans la peine. Cherche encore, Jacquot.

L’oiseau fit quelques sauts et s’arrêta devant une autre carte. La vieille la souleva.

– Valet de cœur ! dit-elle, c’est un jeune homme qui aime la jeune fille. Cherche toujours, Jacquot.

Jacquot continua de sauter et s’arrêta de nouveau.

– Sept de carreau ! dit la vieille, c’est un mariage. La jeune fille et le jeune homme se marieront. Allons ! mon Jacquot, cherche, cherche !

Et le corbeau chercha et s’arrêta encore..

– Dix de pique ! s’écria la vieille, et ils auront beaucoup d’enfants. Tout est donc pour le mieux. Et voilà, mon brave homme, dit-elle au père François en terminant.

– Mais ma fille dont je vous ai parlé et qui est malade ? demanda-t-il.

– Votre fille n’est pas plus malade que vous et moi, , dit la vieille en riant et en fixant sur lui ses petits yeux gris pleins de malice. Retournez chez vous et ne vous inquiétez de rien. Ce qui est prédit arrivera.

– Et que vous dois-je pour ces sornettes ? demanda le paysan.

– Ce que vous voudrez.

Sur un signe de la vieille, le corbeau alla prendre dans son bec une écuelle de bois et revint gravement et en sautillant présenter cette sébile au père François qui y laissa tomber une monnaie de billon, et qui sortit.

– Ah ça ! elle radote, cette vieille, s’écria-t-il en retraversant le village. Je lui demande la maladie de ma fille et le moyen de la guérir, et elle me répond mariage et enfants ! elle est folle...

IX

– C’est bien décidé, vous ne voulez pas aller à saint Onuphre ?

En ce moment, il se sentit arrêté par le bras. C’était une des commères qui avait assisté à la réunion de la soirée et qui, ne se tenant pas pour battue, le poursuivait dans l’ombre.

– Non, dit-il, laissez-moi tranquille.

– Eh bien ! alors, voulez-vous un conseil ? Puisque vous n’avez de préférence pour aucun saint, tirez au sort le pèlerinage que vous devez faire.

– C’est une idée, ça ! s’écria le père François.

La vieille le regarda, interloquée, et toute surprise du succès de cette baroque proposition. Puis, tout à coup, virant des talons :

– Non, il n’est pas possible d’être plus benêt.

En rentrant chez lui, François prit du papier, le coupa par petits carrés, écrivit tant bien que mal sur chacun le nom d’un des saints du pays, les jeta au fond d’un chapeau, et l’alla présenter à sa fille qui était toujours languissamment étendue sur son lit. François plongea la main dans l’urne, et le nom de saint Gabin en sortit. C’est un pauvre petit saint ayant pour toute spécialité la guérison de la teigne et de la lèpre. Mais l’oracle avait parlé, on ne pouvait plus s’en dédire.

Le lendemain, le père François attacha une bâche sur sa charrette, étendit de la paille au fond ; puis, étant allé prendre sa fille dans ses bras, la déposa dans la voiture, monta sur le siège, fouetta son bidet, et le voilà parti.

Je revenais d’une course dans les environs, et le rencontrai sur la grand’route. Il n’est pas plus difficile au médecin de reconnaître l’homme qui le trompe, qu’au maître l’écolier qui est en faute. D’ailleurs, en m’apercevant, François avait pris subitement un air effaré et pantois qui me fit douter de quoi il retournait.

– Eh bien ! lui dis-je, comment va votre fille ?

– Elle va mieux, Monsieur Leblanc, je vous remercie.

– Et où allez-vous comme ça ?

– A la foire de Saint-Didier.

– Bon voyage, alors.

Et je le laissai continuer sa route. J’eus des remords cependant, en suivant des yeux la voiture qui s’éloignait. Je fus sur le point de le rappeler. Mais, bah ! me dis-je, il ne m’écouterait pas, il s’entêterait, croyant que je ne

plaide que pour mes visites. Pourquoi diantre aussi sa fille n'a-t-elle pas encore parlé ? Il faudra bien qu'un jour ou l'autre.

Saint-Gabin est un hameau perdu dans la montagne. Les sentiers pour y arriver, à peine praticables aux piétons, se refusent absolument à l'escalade d'une voiture. Mais quand un homme comme François Loubat s'est mis quelque chose en tête... Françoise fut cahotée, ballotée, secouée de toutes les manières. J'ignore si elle le doit à saint Gabin, mais c'est véritablement un miracle qu'elle ne soit pas morte en route. Elle fit la neuvaine de rigueur. Puis, resecouée, reballotée, recahotée, elle s'en revint un soir à Châlieux, brisée de fatigues et d'émotions, et n'eut que la force de se mettre au lit.

X

Ce soir-là, j'allais me coucher, quand j'entendis frapper à ma porte. Le visiteur avait l'air pressé, je me mis à la fenêtre.

– Monsieur Leblanc, me cria-t-on, venez vite chez le père François, sa fille se meurt.

– Allons ! me dis-je, il paraît que c'est le moment.

Quand j'entrai chez le père François, je le trouvai affaîssé sur une chaise, les bras pendants, l'œil hagard, abruti de douleur et de désespoir. Mais en m'apercevant, la rage s'empara de lui, il eut la force de se dresser, et, me barrant la porte de sa fille :

– Non, s'écria-t-il, vous n'entrerez pas. Si ma fille doit mourir, qu'elle meure ! J'en ai pris mon parti. Mais vous ne me ruinerez pas en visites. J'ai assez dépensé d'argent pour elle ; je ne fais autre chose depuis deux mois.

– Triple brute ! lui criai-je, je ne vous ai jamais demandé un sou, et les sorciers et les charlatans que vous êtes allé trouver, vous ont volé votre argent en se moquant de vous... Allons ! laissez-moi passer, ajoutai-je, ou je vous fais garrotter comme une bête méchante ou comme un fou.

Ma colère le fit fléchir. Il me regarda, moitié furieux encore, moitié défiant. Puis il s'écarta doucement de la porte et alla se rasseoir sur sa chaise.

Quand je pus pénétrer dans la chambre de Françoise, quelques commères du voisinage, accourues à ses premiers cris et commençant à se douter de tout le mystère, s'empressaient à l'envi autour d'elle. Je les renvoyai, et je restai seul auprès de la malade, que je quittai, quelques instants après, les bras chargés d'un précieux fardeau...

Mais, au moment même où je revenais dans la pièce occupée par le père François, la porte donnant au dehors s'ouvrait, et un jeune militaire paraissait sur le seuil. C'était le neveu du père François, rentrant dans ses foyers en congé définitif. Le sac au dos, le bonnet de police sur l'oreille, une longue boîte de fer blanc au côté, les souliers et les habits poudreux, il resta là sans faire un pas, sans dire un mot, étonné du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Alors, allant déposer mon fardeau dans ses bras :

– Monsieur, lui dis-je, reconnaissez votre bien.

– Quoi ?... qu'est-ce ?.. bégayait le père François.

– Comment ! c'est à moi, ce mioche ?... s'écria le troupier, en considérant l'enfant avec des regards joyeux et qui n'étaient pas exempts de tendresse. Si je m'attendais à celle-là, en arrivant... Allons ! beau-père, ajouta-t-il en se tournant vers son oncle, il ne vous reste plus qu'à nous donner votre bénédiction... Embrassons-nous, et vive la France !

Tu t'imagines peut-être, dit le docteur en terminant, que depuis que cette aventure s'est passée dans le pays, le rebouteur a moins de clients, que le parleur aux morts fait moins de dupes ? Détrompe-toi ! Françoise elle-même, si l'un de ses enfants est malade, (car elle en a cinq pour le moment, et la vieille bohémienne ne se trompait pas dans sa prédiction), Françoise, au lieu de me faire appeler, courra d'abord chez le père Martreux ou chez Lacombe. Et ses enfants, dans quelque vingt ans, en feront sans doute tout autant qu'elle. Nous marchons ici en pleines ténèbres, nous heurtant aux préjugés, courbés sous la routine et l'ignorance. Et nous marcherons toujours ainsi, tant qu'on ne viendra pas promener dans nos campagnes ce flambeau de l'instruction, que l'on ne songe à faire briller que dans les villes !

– Halte-là ! lui dis-je, tu m’avais promis de ne plus faire de métaphore.



LES VACANCES DE MAXIME

I

S'il est un spectacle riant et animé, c'est celui qu'offrent les Boulevards quand un beau soleil du mois de juin lance ses flèches d'or sur la capitale. Dès une heure de l'après-midi, la foule se presse sur les trottoirs ; mille voitures découvertes, roulant à la suite, écrasent sourdement les les graviers

de la chaussée et, dans un flot de chauds rayons et de toilettes printanières, une gaîté électrique, circulant sur cette longue ligne qui s'étend de la Madeleine à la Bastille, va allumant des éclairs sur chaque objet et sur chaque visage.

C'est le chemin que suivait Maxime Gérard, en sortant du Journal où il était allé porter son dernier article. Au surplus, pour mettre le lecteur au courant de la situation morale du personnage que nous lui présentons, il suffira de citer un extrait de l'article en question.

« Dans quelques jours, disait Maxime, Paris va se changer en désert. A peine quelques ombres se glisseront encore entre ses murs abandonnés et dans ses rues silencieuses. Pendant que les arbres rachitiques de nos promenades et de nos squares revêtaient leur maigre feuillage, le printemps éclatait au dehors. Les rossignols et les fauvettes ont chanté le chant du départ. Tout le Paris élégant et artistique va quitter son centre de ralliement et se disperser au loin. Les villes d'eaux, les grèves de l'océan commencent à se peupler ; les vieux manoirs que l'hiver rendait solidaires, rouvrent leurs portes aux châtelaines du noble faubourg. Tout reverdit, tout rajeunit, le cœur de l'homme et la nature. Heureux donc qui peut à cette heure, dans quelque retraite ombragée et paisible, aller retrouver, au sein des enchantements de la création, les joies perdues de l'Eden ! »

– Et moi, murmurait Maxime en remâchant son article dans sa mémoire et en frappant rageusement du pied le pavé de Paris, moi je resterai donc toujours dans ta poussière et dans ta boue, dans tes cris et dans ton vacarme.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre chez son concierge.

« Château de Clérieux (Dauphiné).

« Quand nous habitions tous deux, mon cher Maxime, ce vilain hôtel de cette vilaine rue de la Harpe, tu m'as souvent promis de venir me voir ici. Je viens te sommer de tenir parole. Pendant que je faisais si mal mon droit, tu travaillais comme un nègre pour arriver à la gloire, et c'est à moi, tu t'en souviens, que tu as lu tes premières élucubrations. Aujourd'hui que tu es un homme célèbre, tu dois avoir des loisirs, et tu en profiteras, j'espère, pour te rendre à l'appel d'un ami qui ne t'a pas vu depuis cinq ans. Charles de Martray, que tu connais comme moi, est, tu le sais peut-être, mon voisin de campagne. Lui aussi désire beaucoup te serrer la main ; lui aussi ne peut se

passer plus longtemps de te voir. J'ai fait arranger, dans une vieille tour bien gothique, une chambre qui te plaira, j'en suis sûr. La fenêtre à ogives s'ouvre sur un magnifique paysage. Tu pourras composer là, si tu veux, et dans le plus grand calme. Je supplie ta muse d'accepter l'hospitalité que je lui offre. Ne m'écris pas, mais pars à l'instant. Gontran. »

– Mais c'est évident que je pars ! s'écria Maxime en s'élançant vers l'escalier dont il grimpa les marches quatre à quatre.

Un instant après, il avait tiré au milieu de sa chambre une malle où il empilait son linge et ses vêtements.

II

Le lendemain matin, après une nuit passée en chemin de fer, Maxime s'arrêtait dans la petite ville de Tain. Une voiture stationnait près de la gare. Il prit place dans le coupé.

– Y a-t-il loin d'ici à Clérieux ? demanda-t-il au conducteur.

– Une heure au plus.

– Le château est près du village ?

– A deux pas.

– Vous m'arrêterez là.

En ce moment, une jeune fille se présenta à la portière, un carton à la main et un châle à carreaux sur son bras, et jeta sur notre voyageur un coup d'œil curieux. Sa mise et ses manières annonçaient une fille de la classe ouvrière. Un bonnet orné de rubans couronnait de magnifiques cheveux noirs, assez négligemment arrangés, mais encadrant un joli visage. Un petit nez spirituellement retroussé, des yeux pleins de malice, l'air crâne et délibéré, elle paraissait de dix-sept à dix-huit ans.

– C'est la voiture de Clérieux ? demanda-t-elle.

– Oui, ma belle enfant, répondit le conducteur.

– Où allez-vous me caser ?

– Là, à côté de monsieur, qui va au même endroit que vous.

Elle jeta son châle sur les coussins, serra autour d'elle d'un mouvement gracieux sa robe bouffante, et se glissa comme une couleuvre dans l'intérieur, pendant que le conducteur, fermant la portière derrière elle, adressait à Maxime un sourire et un clignement d'œil significatif.

– Si vous voulez fumer, monsieur, dit la jeune fille, dès que la voiture se fut mise en marche, cela ne me gêne pas.

– Merci, Mademoiselle.

Il y eut un silence ; puis elle reprit :

– Monsieur vient de Paris sans doute ?

– Oui, Mademoiselle.

– Je voudrais bien y aller, moi, à Paris.

– Et pourquoi ?

– Je ne sais.

La conversation tomba encore ; mais la jeune fille vouait parler, elle parla, et parla si bien qu'au bout d'un moment Maxime savait toute son histoire ; et qu'elle venait de Lyon, et qu'elle était ouvrière dans un magasin de cette ville, et qu'elle y serait encore sans le malheur qui venait de lui arriver ; que sa mère était morte, qu'elle avait perdu son père à l'âge de dix ans, et qu'une vieille tante, la seule parente qui lui restât, avec son cousin Beautru, lui avait dit que si elle voulait habiter avec elle, elle n'avait qu'à venir ; et qu'elle était partie pour Clérieux, et que cela allait lui faire plaisir de revoir ce village où elle était née.

– Ah ! vous êtes de Clérieux ? demanda Maxime, trouvant enfin le moyen de glisser un mot dans ce débordement de confidences.

– Eh ! oui, de Clérieux, s'écria-t-elle ; et même que tout le monde doit s'y souvenir encore de la petite Francine Beautru, la fille de Beautru le charpentier. Sur la place, dans les rues du village, on ne voyait que moi et mon cousin Beautru.

– Et connaissez-vous Monsieur de Vesvres ?

– Si je le connais ? mais sans doute ! Mon père travaillait pour lui au château. Un vieux bourru, mais bon au fond... Ah ! oui, je le connais ! et la vieille marquise aussi, et ses gâteaux et ses confitures...

– Sa femme ? demanda Maxime.
– Eh ! non, sa mère, une vieille aïeule...
– Et avez-vous vu quelquefois son fils, Gontran de Vesvres !
– Non, jamais... Il était à Paris, je crois, dans ce temps-là, et sa sœur dans un pensionnat...

– Tiens ! c’est juste... Gontran a une sœur, dit Maxime comme se parlant à lui-même. Et quel âge peut-elle avoir ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Une vingtaine d’années.

– Elle est mariée ?

– Je l’ignore. Il faut vous dire qu’il y a près de dix ans que j’ai quitté le village. On m’écrivait rarement. Ma mère ne savait pas écrire, ni moi non plus du reste, et vous devez comprendre...

Francine pouvait continuer de babiller, Maxime ne l’écoutait plus. Ses regards étaient fixés au loin sur une calèche qui venait à leur rencontre. Un jeune homme la conduisait, et une jeune fille était assise au fond. Le conducteur se pencha du haut de son siège vers la portière.

– Voici Monsieur Gontran.

– Veuillez arrêter.

– Vous nous quittez ? dit Francine.

– Hélas ! oui, ma chère enfant.

– Alors, au revoir.

Les deux voitures firent halte en même temps. Gontran tomba dans les bras de Maxime. La jeune fille de la calèche profita de cette accolade pour jeter dans la diligence un coup d’œil furtif, et ne sembla pas retirer de cet examen une impression très avantageuse pour Maxime.

– Allons ! dit Gontran à ce dernier, après l’avoir présenté à sa sœur, place-toi vite à côté de Valentine. Nous arriverons juste pour le déjeuner : tu dois avoir les dents longues. Joseph, ajouta-t-il en s’adressant au conducteur, n’oubliez pas que mon père vous attend ce soir pour le conduire à la gare.

Il fouetta ses chevaux qui eurent bientôt dépassé la diligence. C’était une belle matinée. Le soleil de Paris avait accompagné Maxime jusque dans ce coin du Dauphiné. Doucement emporté, heureux de se voir si cordialement accueilli, échangeant avec la belle jeune fille assise à ses côtés quelques

phrases que la politesse et leurs trop récentes relations glaçaient encore un peu, mais se dédommageant par de plus gais propos avec Gontran qui se retournait vers eux de temps à autre, Maxime éprouvait un des plaisirs les plus vifs qu'il eût goûté de sa vie et laissait ses regards errer délicieusement aux alentours. De petits coteaux bordaient la route au nord, couverts à leur sommet de bois de chênes et de pins, et étalant sur leurs pentes des champs de vignes et de mûriers. Quelques fermes apparaissaient avec leurs toits plats à tuiles rouges, noyées dans la verdure, et d'où s'élançaient quelque enfant curieux ou quelque dogue aboyant, tous deux poursuivant la voiture jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'haleine. Au midi, à travers le rideau de peupliers jetant leur ombre sur le chemin, la plaine s'étendait, immense, coupée de prairies et de champs de blé, tachée de maisons blanches, sillonnée de ruisseaux, jusqu'à l'horizon lointain où, bornant la vue et remontant le cours de l'Isère, se soulèvent en arêtes dentelées et en cimes bleuâtres les dernières ramifications des Alpes.

Mais en reportant la vue plus près de lui et en considérant Valentine, les regards de Maxime n'étaient pas moins enchantés. Il lui eût été difficile de rêver une beauté plus accomplie, un mélange de grâce, de jeunesse et de distinction plus parfait que celui qu'offrait cette jeune fille. Elle avait le type aquilin des races aristocratiques, ces grands yeux bleu-clair où se reflètent, comme dans un miroir, toutes les émotions de l'âme, tantôt rêveurs et mélancoliques quand les cils y projettent leur ombre, tantôt humides et brillants quand les paupières se soulèvent et que l'enthousiasme les traverse de son éclair. Ses cheveux étaient de cette nuance blond cendré, lustrée, et assez rare, que la nature semble n'avoir départie qu'à ses créatures privilégiées. Un demi-sourire errait perpétuellement sur ses lèvres un peu fortes, mais voluptueusement dessinées, comme une énigme ou une ironie faites pour intriguer l'observateur. Sa mise était élégante, sans affectation ni recherche.

La voiture, tournant à gauche, se mit à remonter l'Herbasse, torrent paisible et de peu de profondeur, qui, sous ses arceaux d'aunes et de saules, coule au bord de la route. L'on venait d'abandonner le chemin public pour pénétrer, par une des entrées qui coupent le mur de clôture, dans le vaste parc qui s'étend autour du château. L'Herbasse le traverse ; mais, en cet

endroit, son lit élargi et ses eaux, retenues par un barrage, en font une petite rivière. Elle tombe d'une hauteur de vingt mètres, brisant sa cascade sur des rochers et éparpillant au loin en pluie fine ses nuages de poussière où flotte un tremblant arc-en-ciel. De là, un sentier, suivant toujours son cours, mais tellement bordé d'arbres séculaires et de hautes herbes touffues, que l'humidité seule du sol trahit le voisinage du ruisseau, aboutit à une grande pièce d'eau, où le château mire ses tourelles et sa haute terrasse garnie de fleurs. Quelques cygnes en ridaient la surface, fendant l'onde de leur proue blanche et accourant, au bruit de la voiture, vers les marches qui de la terrasse descendent dans l'étang. Une barque coquette était amarrée là, se balançant au mouvement de l'eau qui venait expirer sur les bords.

– Nous sommes arrivés, dit Gontran en sautant à bas du siège. Puis, tendant la main vers le château, bâti dans le style de la Renaissance, mais flanqué d'une tour plus vieille que sa structure artistique avait fait conserver : – Mon cher, dit-il en souriant à Maxime, salue ! c'est Diane de Poitiers qui a fait élever ce superbe édifice. Car tu n'ignores pas que nous descendons de cette illustre maison.

– Je le sais, murmura Maxime dont le regard pensif suivait en ce moment M^{lle} de Vesvres remontant vivement le perron du château.

III

Or, quelques instants auparavant, dans le salon de ce même château, une conversation assez intéressante était engagée entre le marquis de Vesvres et Charles de Martray.

Ces deux hommes, différents d'âge et de tournure, l'étaient encore plus sous le rapport des idées et du caractère.

Charles avait vingt-huit ans. Il était de taille moyenne, mais d'un embonpoint précoce et d'une belle constitution. On sentait dans sa démarche et dans le mouvement lent de ses larges épaules une musculature athlétique. Pourtant ses manières étaient douces, mêlées d'indolence et de

timidité. Ce n'est pas une chose rare que ce contraste d'une âme craintive sous l'enveloppe d'un Hercule. La vie qu'il menait au surplus pouvait expliquer cette sauvagerie. Après un court séjour à Paris, il était revenu au milieu de ses terres, où seul, sans famille, il partageait son temps entre la chasse et la surveillance de travaux agricoles, et bornait ses relations à la famille de Vesvres, chez laquelle il allait plusieurs fois par semaine.

Ce jour-là, il était venu faire sa visite habituelle. En trouvant Gontran et sa sœur partis, je ne sais quelle vague inquiétude et quel triste pressentiment s'étaient emparé de lui. Mais, avant qu'il eût pu s'informer de la cause de leur absence, monsieur de Vesvres était survenu.

– Vous arrivez fort à propos, lui dit-il en lui prenant la main, j'ai quelque chose de particulier à vous communiquer.

Et, sans lâcher la main de Charles, dont ces paroles mystérieuses augmentèrent encore le trouble, il l'entraîna au salon, le fit asseoir dans un fauteuil, et, se plantant droit devant lui, les bras croisés, la mine sévère, il lui dit d'un ton brusque :

– Vous aimez ma fille, n'est-ce pas ?

Monsieur de Vesvres était un homme de soixante ans, grand et maigre, les cheveux grisonnants, avec la royale et de petits favoris en broussailles. Dans ses traits accentués, dans son costume toujours correct, dans ses manières un peu rudes et sa voix brève qui avait gardé l'habitude du commandement, on devinait l'ancien militaire. Il avait servi, en effet, sous la Restauration, avait démissionné en 1830, après quelques campagnes en Afrique, et était revenu se fixer dans son château du Dauphiné, où, veuf depuis quelques années, son activité s'était dépensée dans les soins à donner à de nombreuses exploitations rurales, dans le souci d'autres possessions acquises en Algérie pendant son séjour, et enfin dans la préoccupation constante de procurer à ses deux enfants une éducation et un établissement conformes à leur rang.

A la question de M. de Vesvres, Charles, comme un coupable pris en faute, avait rougi et baissé la tête.

– Eh bien ! n'allez-vous pas en avoir honte ? s'écria le marquis avec une nuance de mécontentement. Puis, se radoucissant : – Vous savez quel attachement j'avais. pour votre père. S'il dut emporter un regret en

mourant, ce fut sans doute de s'en aller sans avoir vu se réaliser le projet que nous avions le plus à cœur tous les deux, celui d'unir nos deux familles par un mariage... Ah ! ah ! cela vous fait lever la tête, mon garçon ! allons ! c'est très bien. Et maintenant, répondez-moi, pensez-vous que ma fille vous aime ?

Charles secoua la tête de gauche à droite.

– Non ? elle ne vous aime pas ? vous croyez cela ? et pourquoi ? N'êtes-vous pas un charmant garçon, doux, intelligent, un peu trop discret et trop réservé, c'est vrai ? Il faut être plus hardi, que diable ! Vous ne lui avez donc jamais fait comprendre que vous l'aimiez ? Si vous attendez que ma fille se jette d'elle-même dans vos bras, je crains bien que vous ne mourriez garçon. Mais il n'en sera pas ainsi, je vous en donne ma parole. Vous me plaisez et m'agréiez de tout point, je suis sûr que ma fille sera heureuse avec vous, ce mariage se fera. Puis, j'ai d'autres raisons, et meilleures encore, qui font que ce mariage me convient. Vous habitez le voisinage : en vous la donnant je ne me sépare donc pas d'elle. De plus, elle a vingt ans, son frère qui en a dix de plus qu'elle, peut se marier bientôt ; sa grand'mère, hélas ! peut nous manquer d'un jour à l'autre ; enfin, moi-même, obligé d'aller chaque année passer quelque temps en Algérie, je ne puis ni l'emmener avec moi ni la laisser seule ici. Ainsi donc, le temps presse, je me suis mis en tête de la marier avant l'hiver, et, comme elle ne paraît pas se soucier de cette affaire, qui devrait l'intéresser pourtant, il faut bien que je m'en occupe moi-même. C'est ce que je fais. J'ai arrêté mon choix sur vous, je ne désire plus qu'une chose : que Valentine me fasse comprendre que vous lui plaisez, qu'elle vous a choisi ; car je me suis promis de ne contrarier en rien ses goûts, de ne la marier qu'avec l'homme qui lui conviendra, – pourvu qu'il me convienne à moi, bien entendu. Voyez donc ce que vous avez à faire. D'abord, vous allez venir ici tous les jours, quand je serai parti. Il faut qu'elle n'ait ni le temps ni le loisir de penser à autre chose qu'à vous et qu'à votre amour. Vous avez deux mois devant vous pour faire sa conquête, c'est plus que suffisant. Mais ne perdez pas votre temps à l'adorer en silence, à rêver d'elle aux étoiles et à soupirer dans des coins. Parlez-lui, dites-lui que vous l'aimez, que vous voulez qu'elle vous aime. Il faut qu'à mon retour, je n'aie plus qu'à donner mon consentement. Car je vais partir dans quelques

heures. Je serais même déjà loin, sans cet ami de Gontran, ce Maxime Gérard qu'il est allé chercher à la gare...

A ce nom, l'étonnement le plus vif se peignit sur le visage de Charles, et M. de Vesvres ne put moins faire que de s'en apercevoir.

– Comment ! vous ne saviez pas qu'il dût venir ? Je croyais que c'était affaire concertée entre mon fils et vous. Enfin, n'importe ! Ne nous occupons que de vous. Encore une fois, ne perdez pas de temps en mon absence ; que tout soit prêt à mon retour... Mais, tenez ! les voici qui arrivent...

Le bruit d'une voiture, s'arrêtant devant le château, mit fin à ce dialogue, ou plutôt à ce soliloque de M. de Vesvres, et tous deux se dirigèrent vers le perron.

– Soyez le bienvenu, monsieur, dit le marquis à Gérard. Je regrette d'être obligé de partir pour Alger juste le jour où vous arrivez, mais mon fils en mon absence vous fera les honneurs de chez moi.

Maxime et Charles se serrèrent la main, et l'on passa au salon. Là se tenait la marquise douairière de Vesvres, dont la vue frappa tout d'abord Maxime comme l'eût fait un portrait d'ancêtre descendu de son cadre et accomplissant encore, par un reste d'habitude, d'un mouvement rigide et automatique, les actes ordinaires de la vie. Elle n'avait de bien vivant que ses petits yeux gris qui, à travers la vitre d'un lorgnon, qu'elle souleva lentement lorsque Maxime s'avança pour la saluer, se braquèrent sur lui avec une hauteur et une curiosité un peu impertinentes. Ses joues parcheminées, où saillaient deux pommettes d'un rouge vif et comme chargées de fard, son nez recourbé à l'oiseau de proie et au dessin impérieux, son front plissé de rides étaient encadré de cheveux blancs s'enroulant en mille boucles qui décelaient un reste de coquetterie. Elle avait près de quatre-vingts ans ; et cependant, sous ce masque suranné, l'imagination, s'aidant de mille indices, eût pu retrouver tout ce qui faisait maintenant l'attrait juvénile et la beauté éclatante de sa petite-fille, Valentine de Vesvres. Maxime, en la considérant à la dérobée, comprit tout de suite qu'entre ce vénérable débris des anciens âges et lui, l'homme des temps nouveaux, il ne pouvait jamais s'établir de lien de sympathie. Dans ce milieu bienveillant, où tous, et Gontran et sa sœur, et Charles de Martray,

et monsieur de Vesvres, l'accueillaient si chaudement, il sentit le froid venir de ce côté. Il n'en offrit pas moins son bras à l'antique douairière, quand on vint annoncer que le déjeuner était servi.

Ce repas fut un peu attristé par la perspective du prochain départ du marquis. Au sortir de table, en effet, il alla prendre à la grille le courrier qui l'attendait. Charles eût voulu rester quelque temps encore avec Gontran et Maxime, mais le marquis l'en empêcha.

– Non, dit-il, accompagnez-moi. La voiture vous déposera à votre porte. Vous savez que nous avons nos secrets, et j'ai de nouvelles recommandations à vous faire.

La diligence s'éloigna, et Gontran et Maxime rentrèrent au château.

IV

– Voici le programme, avait dit Gontran à Maxime, le lendemain même de son arrivée. Tu es ici libre comme l'air, tu peux sortir, rentrer, rester dans ta chambre, flâner ou travailler, comme tu l'entendras. Je suis d'ailleurs tout à ta disposition ; mais, pour quelques jours, tu m'excuseras : il faut que je termine diverses affaires dont mon père n'a pu s'occuper avant son départ.

Maxime ne voyait donc Gontran qu'à l'heure des repas. Il passait ses après-midi au salon, entre la vieille marquise et Valentine, s'entretenant plus particulièrement avec cette dernière. Charles venait fort exactement chaque jour, mais il n'était pas d'une grande ressource pour alimenter la conversation, car, ses salutations faites, il s'établissait dans un coin, et, de là, sans rien dire, se contentait de couvrir des yeux Mlle de Vesvres.

Jusqu'à l'heure qui réunissait tout ce petit monde, c'est-à-dire de son lever au déjeuner, Maxime, qui ne se sentait pas en veine de travail et qui d'ailleurs n'avait quitté Paris que pour se reposer, ne savait donc trop que faire. Il sortait du château et allait se promener dans le village ou aux alentours.

Un matin qu'il dépassait la grille, il vit venir à lui un petit paysan qu'il avait déjà rencontré plusieurs fois. Les pieds nus, couvert d'une chemisette en toile grossière, avec un pantalon effiloché retenu sur l'épaule par une seule bretelle, il leva une tête effrontée où deux yeux vifs éclataient au sein d'une chevelure en filasse : – C'est-y vous le monsieur de Paris ? demanda-t-il à Maxime.

– Oui... Et toi, qui es-tu ?

– Moi, je suis Jeannot.

– Eh bien ! Mons Jeannot, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Il y a qu'on m'envoie vous dire qu'il y a quelqu'un qui veut vous voir.

– Et qui est ce quelqu'un ?

Jeannot regarda Maxime sans répondre, puis baissa la tête et parut chercher ; enfin, la relevant :

– Je vais vous conduire, si vous voulez ?

– Soit ! conduis-moi.

Ils arrivèrent, à quelque distance du village, devant une maisonnette d'aspect assez délabré, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Jeannot poussa la porte, et Maxime se trouva en présence de Francine Beautru, sa compagne de route. A côté d'elle, toussant et crachant, et ensevelie sous un monceau de guenilles, une vieille femme était échouée sur une chaise.

– Ah ! il m'en arrive une belle ! s'écria Francine en riant, dès qu'elle l'aperçut. On m'a fait venir ici tout simplement pour servir de garde-malade. Si c'est Dieu possible !

Et comme Maxime jetait un regard inquiet sur la vieille, dans la crainte sans doute qu'elle ne se blessât de la trop grande franchise de sa nièce.

– N'ayez pas peur, ajouta-t-elle, elle est sourde comme un pot.

Lancée ainsi, – Francine d'ailleurs, nous l'avons vu, n'ayant aucun secret pour ses amis, – la conversation ne s'arrêta plus, et Maxime fut bientôt complètement renseigné.

– Mais n'a-t-elle pas, pour la soigner, son fils, votre cousin Beautru, dont vous m'avez parlé ? demanda-t-il au cours de l'entretien.

– Eh ! non, il est placé dans une ferme, à une demi-lieue d'ici. Et il me laisse sa mère sur les bras ! Enfin, je suis jouée, que voulez-vous ? il faut en

prendre son parti.

Maxime se retira, admirant en lui-même la philosophie résignée de Francine. Quelques jours s'écoulèrent. Les occupations de Gontran l'absorbaient toujours ; on ne le voyait qu'à de rares intervalles. Enfin, un jour qu'il avait pu consacrer quelques instants à Maxime :

– Ah ça ! lui demanda celui-ci, que diable Charles de Martray vient-il donc faire ici ? Il ne dit mot, il est comme paralysé... Ne soupçonnerais-tu pas qu'il aime ta sœur ?

– C'est bien possible, dit Gontran.

– Alors, pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

– Oh ! oh ! Comme tu y vas ! s'écria Gontran en riant. Tu t'imagines que la chose est aussi simple que cela. Allons donc ! Tu ne connais pas notre ami Charles. Il mourrait plutôt que de lui avouer qu'il l'aime. Il faudra bien pourtant inventer quelque chose... Oui, ajouta-t-il en se mordant les lèvres, comme pour réprimer un sourire, il faudra imaginer quelque moyen, car cette situation ne peut durer... Je te demande pardon de te quitter, mais j'ai encore ces maudites affaires... Va rejoindre ma sœur. A ce soir, mon cher, à ce soir.

Il s'éloigna rapidement, et Maxime resta un moment à la même place, étonné et songeur.

V

A quelques semaines de là, par une nuit fort noire, Maxime, à l'heure où tout le monde quittait le salon pour se retirer dans sa chambre, sortait furtivement du château. Il traversait le parc, étouffant le bruit de ses pas, franchissait la grille et ne s'arrêtait, à quelque distance du village, que devant une maisonnette où une lueur brillait encore à la fenêtre du premier étage. Il frappa trois coups dans sa main et cette fenêtre s'ouvrit. L'appui

n'était pas très élevé, il s'y trouva d'un bond, d'autant qu'une main, tendue de l'intérieur, lui facilitait l'escalade.

– Ah ! voyons si vous avez fait des progrès, dit-il, après avoir refermé la fenêtre et en se dirigeant vers une table qu'éclairait l'abat-jour de la lampe.

Il prit une feuille de papier encore humide d'une encre toute fraîche, et en considéra longuement l'écriture.

– Oui, c'est mieux, c'est beaucoup mieux, murmura-t-il.

– Vous trouvez ? dit Francine, qui s'était rapprochée.

– Oui... Cependant les lettres ne sont pas encore très droites, et puis il faudrait soigner les jambages. Mais c'est cette orthographe toujours incorrecte qui me désespère... Voilà ce qui ne vient pas.

– Bah ! avec le temps...

– Mais je ne suis pas ici pour toujours.

– Comptez-vous déjà partir ?

– Non, non.

– Eh bien ! ne perdons pas de temps, et donnez-moi vite ma leçon.

L'écolière s'assit devant la table, et Maxime, arpentant la chambre de long en large, se mit à lui dicter son devoir. Puis, suspendant tout à coup sa marche :

– Etes-vous sûre au moins que votre tante dort ?

– Puisque vous savez qu'elle n'entend rien... Continuez, je vous prie.

Et Maxime continuait.

– Ah ! s'écriait-il en aparté, pendant que Francine achevait d'écrire une phrase un peu plus longue que les autres, l'instruction ! l'instruction !... il n'y a qu'elle au monde pour régénérer les masses ! pour les relever de cette déchéance morale à laquelle elles semblent condamnées ! l'instruction !...

Et toutes les bribes d'articles qu'il avait cent fois composés pour son journal, lui revenaient à la mémoire.

– Oui, sans doute, disait Francine ; et je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois tout ce que je sais. tout absolument. Continuez, monsieur Maxime.

La leçon terminée, il suivit pour quitter la chambre le même chemin qu'il avait pris pour entrer. La fenêtre se referma derrière lui. Mais, depuis quelques instants, la lune s'était levée, elle brillait dans son plein et éclairait

la façade de la maisonnette, de sorte qu'il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il se trouva nez à nez avec un grand garçon qui, campé sur la route, paraissant fort solide et fort carré d'épaules, le dévisagea très hardiment au passage.

- Que me voulez-vous ? lui dit Maxime.
- Moi ? rien.
- Et que faites-vous ici ?
- Je viens voir ma mère.
- Ah !... Qui êtes-vous donc ?
- Pierre Beautru.
- Eh bien ! bonne nuit, monsieur Beautru.
- Au revoir, monsieur.

VI

La vogue de Clérieux tombait les premiers jours du mois d'août. Ce jour-là, le soleil se leva radieux, comme s'il eût été convié à la fête et qu'il eût voulu secouer la joie sur l'étroit et champêtre horizon qui forme le cadre de ce récit. Sur l'initiative de Valentine, de nombreux invités des meilleures familles des environs s'étaient donné rendez-vous au château, et, après le repas, qui fut particulièrement gai et cordial, il fut décidé d'une seule voix que l'on irait faire un tour sur le champ de foire.

Chose singulière à noter ! depuis l'arrivée de Maxime au château, une évidente transformation s'était opérée chez M^{lle} de Vesvres. Au calme et à la confiance du mérite sûr de lui-même, avaient succédé dans les manières et dans les discours de cette jeune fille une sourde impatience et une sorte d'irritabilité nerveuse. Ce parisien était-il la pierre de touche avec laquelle elle avait cru pouvoir apprécier la valeur de ses charmes ? Etait-elle un peu confuse et humiliée intérieurement de la politesse irréprochable, de cette prévenance jamais en faute mais un peu froide et indifférente qu'il lui marquait ? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'au moment du départ, elle

refusa avec une obstination et un sourire qui semblaient indiquer une résolution préconçue, le bras de tous les cavaliers qui s'offraient, et qu'elle s'empara despotiquement de celui de Maxime. La compagnie suivait derrière eux, à quelque distance, et Charles de Martray, malgré qu'il en eût, dut rester avec Gontran, qui fermait la marche et qui ne se hâtait que lentement.

– J'ai lu toutes vos œuvres, dit Valentine à Maxime.

– Toutes ? ce n'est guère probable.

– Mais si, mais si ! Je vous assure.

– Et qui vous les a procurées ? Gontran ?

– Ah bien ! si vous croyez qu'il s'occupe de ces choses. Non, ajouta-t-elle, c'est Monsieur de Martray. Vous ne savez donc pas qu'il collectionne tous vos ouvrages, jusqu'à vos articles de journaux, tout ce qui tombe de votre plume en un mot ?

– Quelle bonne nature ! s'écria Maxime.

– Oui, une excellente nature, dit Valentine.

A ces paroles, Maxime jeta un regard de côté sur la jeune fille, mais elle ne sourcilla pas.

– Et quelle est votre appréciation sur moi ? lui demanda-t-il.

– Mon Dieu ! je ne suis pas compétente... Tout ce que je puis dire, c'est que tout m'a plu et m'a beaucoup intéressé.

– Je suis très flatté, mademoiselle.

– C'est bien long et bien difficile, n'est-ce pas, pour se faire un nom dans les lettres ? reprit-elle après un silence.

– Oui, dit Maxime, surtout quand on suit la ligne droite, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas le plus court chemin. J'entends quand on est fier, consciencieux, et qu'on ne sacrifie pas au goût du jour.

– Le goût du public n'est-il pas la loi de l'artiste ?

– Cela dépend, dit-il, si le public a le goût bon. Autrefois les belles-lettres ne s'adressaient qu'à quelques personnes d'élite, on raffina. Aujourd'hui la littérature s'est démocratisée, et pour être compris de tout le monde, il faut se mettre à la portée de tous ; tandis qu'au dix-septième siècle, par exemple.

Cette dissertation littéraire les conduisit jusqu'au village. La compagnie les avait rejoints, et l'on s'engagea dans le vacarme de la fête, jetant un coup d'œil sur chaque baraque de saltimbanques et sur les étalages de marchands forains. Seulement, comme en ces endroits la foule était plus compacte, les groupes se rompirent, et Maxime dut abandonner le bras de M^{lle} de Vesvres. C'est alors qu'il vit Charles de Martray s'avancer vers lui, pâle, ému, la voix balbutiante.

– Voulez-vous venir avec moi ? lui dit-il en se penchant à son oreille. J'ai un mot à vous dire.

– Qu'est-ce donc ? qu'as-tu ? s'écria Maxime étonné. Et il le suivit.

Arrivés tous deux à cent pas, dans un endroit désert : – Eh bien ! de quoi s'agit-il ? faisons vite, dit Maxime.

– Le temps vous dure-t-il de rejoindre mademoiselle de Vesvres ? Soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas longtemps. Certes ! elle paraît enthousiasmée de vous. Elle se suspend à votre bras avec une fierté qui vous fait beaucoup d'honneur. Elle ne jure que par vous ! elle n'a d'yeux et d'oreilles que pour vous ! elle ne voit et n'écoute que vous au monde, et les autres n'existent plus. Je vous fais mes compliments. Chacun vous admire et vous envie ; mais moi, j'appelle cela tout simplement de la déloyauté, et je ne m'attendais pas à cette conduite de votre part !

– Pour un muet, s'écria Maxime en riant, sais-tu qu'on t'a joliment coupé le filet aujourd'hui. Ça, voyons ! est-ce sérieux, ou si tu perds la tête ?

– Je ne perds pas la tête. Pourquoi marchiez-vous en avant des autres ? Qu'aviez-vous à vous dire en secret ? de quoi parliez-vous ?

– Nous causions littérature, dit Maxime.

– Ah ! ne plaisantons pas, s'écria Charles pâlisant davantage encore et tremblant de colère.

– Mais je ne plaisante pas, je te jure.

– Je sais bien que je dois vous paraître ridicule, que je dois vous faire pitié, continua Charles en se radoucissant un peu. Que voulez-vous ? Je suis ainsi fait, et je n'y puis rien. Mon intérêt me conseillerait peut-être de déguiser mon ressentiment ; j'en suis incapable. C'est que je ne sais pas feindre, moi ! c'est que j'agis toujours franchement et loyalement. Pourquoi n'avez-vous pas agi de même avec moi ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit

quelles étaient vos intentions en venant ici ? Je me serais effacé, j'aurais tâché d'oublier, d'abandonner tout espoir. Mais non, vous m'avez trompé, vous m'avez desservi autant que vous l'avez pu auprès d'elle...

– Ah ça ! où veux-tu en venir ? à prétendre que j'aime mademoiselle de Vesvres ? que je cherche à te supplanter ?... Il est certain qu'il pourrait m'advenir un plus grand malheur que de l'épouser. Je te jure pourtant que je n'y ai jamais songé.

– Elle y songe bien, elle ! puisqu'elle vous aime !...

– Elle ! m'aimer !... Mais tu rêves, mon pauvre ami.

Il y eut un silence. Puis, tout à coup, la douleur de Charles éclata ; il saisit la main de Maxime :

– Eh bien ! oui, tu as raison, je deviens fou ! C'est la souffrance sans doute... Car je souffre, vois-tu ? oh ! je souffre à en mourir ! Mais dis-moi la vérité, rassure-moi. Il me semble que Valentine t'aime, et j'en suis désespéré. L'aimes-tu, toi ? Je ne puis le croire, bien qu'il me paraisse impossible qu'on puisse la voir sans l'aimer. Mais tu ne voudrais pas briser le cœur de ton ami ? Tu aimerais mieux me sacrifier ton amour que de me voir mourir de douleur ? Moi, je l'avoue, un tel sacrifice serait au-dessus de mes forces. J'aime Valentine ! sa froideur et son indifférence me font souffrir mille tortures. Je l'aime comme un insensé ! Je ne puis vivre sans l'aimer !

– Mon Dieu ! mais ce n'est pas à moi qu'il faudrait dire tout cela, c'est à elle.

– Eh ! le puis-je ? Puis-je lui parler, puis-je lui dire que je l'aime, sans que mes lèvres tremblent, sans que mon cœur bondisse dans ma poitrine, sans que mon sang afflue à la tête et me fasse bourdonner les tempes ? Et si je le pouvais, n'y a-t-il pas longtemps que ce serait fait ?... Mais toi, du moins, jure-moi que tu n'as jamais cherché à surprendre son cœur, à te faire aimer d'elle ?...

– Je le jure, dit Maxime.

Charles le regarda longuement et avec une étrange fixité, comme essayant de pénétrer son secret ; puis, venant sans doute à penser que si Maxime voulait lui cacher quelque chose, il n'était pas homme à se laisser deviner, et qu'il pouvait d'ailleurs être aimé de Valentine à son insu, il porta

vivement la main à ses yeux, ses sanglots éclatèrent, et, laissant Maxime pétrifié de surprise, il s'éloigna rapidement.

Maxime rejoignit à pas lents les invités. En son absence, ils avaient atteint un coin de la place du village, où un orchestre, composé d'un seul violon et d'une grosse caisse, faisait danser sur la terre battue, en plein air. Les quadrilles se succédaient, mêlés de pas de bourrée et de rigodon, suivant le caprice d'un chacun apportant sa variante à cette danse des salons. Le cercle des curieux s'était ouvert respectueusement devant les convives du château bien connus de tout ce monde, ce qui leur avait permis de se placer au premier rang de la foule. C'est là que Maxime retrouva M^{lle} de Vesvres.

Encore plein de l'altercation qu'il venait d'avoir avec Charles, il répondit à ses provocations innocentes d'un ton plus froid et plus réservé que celui qu'il avait encore eu jusque-là. Celle-ci, un peu grisée peut-être par l'enivrement général qui s'élevait du tumulte de la fête, n'en sentit que plus vivement ce qu'elle crut un parti-pris de dédain chez lui, dédain qu'elle attribua sans doute à une toute autre raison que la véritable qu'elle ne pouvait soupçonner. Ses paroles n'en devinrent que plus irritées et plus mordantes.

– On vous a reconnu, lui dit-elle tout à coup.

– Qui donc ?

– Cette jeune fille qui danse là-bas, et qui regarde de notre côté en riant. Votre compagne de voyage.

– Eh ! oui, c'est vrai... Je me la remets maintenant.

– Vous ne l'aviez pas encore aperçue ?

– Ma foi, non.

– Elle attend sans doute que vous alliez l'inviter.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûre... Mais allez donc, Monsieur Gérard ! ne la faites pas languir... Vous voyez bien qu'elle ne vous perd pas des yeux... Allez ! allez !...

– Vous le voulez ?

– Je vous en prie.

Maxime hésita un moment, paraissant se consulter et frisant sa moustache d'un mouvement nerveux. Puis, un peu sans doute pour se venger des sarcasmes de M^{lle} de Vesvres, songeant peut-être aussi au service qu'il allait rendre à Charles en donnant à celle-ci de justes raisons de lui en vouloir, il se décida, et, de l'air délibéré d'un homme qui a conscience de la folie qu'il va faire, mais qui, pour se sauver du ridicule, l'accomplit avec une attention méthodique et une précision parfaite, il s'avança vers Francine et l'invita d'un ton fort sérieux. Celle-ci, qui causait avec son cousin Beautru, le quitta pour suivre Maxime. Elle supposa que le seul motif de sa démarche était quelque pari ou quelque défi porté par un des membres de la noble société, et répondit de très bonne grâce à son invitation. L'orchestre préluda et la danse commença. Le cercle s'était rétréci, chacun tenant à voir comment Maxime se tirerait du pas où il venait de s'engager. Une gaîté franche et cordiale s'était établie entre tous les spectateurs et avait mis tout le monde sur un pied d'égalité, en sorte que les invités du château, ne voyant dans cette extravagance qu'une fantaisie d'artiste, riaient de bon cœur tout les premiers. Tout se passa d'abord le mieux du monde, sinon que Pierre Beautru, le cousin de Francine, en exécutant un cavalier seul couronné par un tour de gymnastique sur les mains, s'arrangea de façon à venir tomber lourdement sur les pieds de Maxime, ce qui lui valut de la part de celui-ci un regard furieux, qui d'ailleurs ne parut pas l'inquiéter beaucoup, vu qu'il ne fit aucune excuse. A la fin de la première figure, toute l'assistance applaudit, à l'exception de M^{lle} de Vesvres qui ne riait plus et qui même pâlisait visiblement. La seconde figure commença, pendant laquelle Pierre Beautru qui dansait toujours à côté de Maxime, se livra plus que jamais à ses exercices acrobatiques. Ce dernier le surveillait du coin de l'œil, mais il paraît qu'il s'oublia, et le rustre en profita pour lui envoyer sous prétexte de grand écart, un croc-en-jambe qui faillit lui faire labourer la terre du nez. Maxime eut toutes les peines du monde à éviter une chute grotesque. Il ne tomba que sur une main, et, s'étant relevé vivement, il adressa à notre lourdaud un coup de poing en pleine figure. Alors la danse cessa, ce fut une mêlée, un tohubohu général. Pierre voulut riposter, mais on se jeta entre les deux assaillants. Chacun prit fait et cause pour l'un ou pour l'autre, et les

spectateurs commençaient à se battre pour leur propre compte, quand Gontran vint prendre Maxime par le bras et l'entraîna hors de la foule.

Pendant ce temps, les invités du château emportaient Mlle de Vesvres qui se débattait en proie à une attaque de nerfs.

VII

Les jours suivants se passèrent pour Maxime dans un océan de réflexions où son imagination, emportée par mille courants contraires et roulant de la surface aux abîmes, allait ballottée sans cesse d'un pôle à l'autre.

Il lui était difficile de se le dissimuler : Mlle de Vesvres s'occupait de lui. Pourtant, il pouvait s'en rendre témoignage, il n'avait rien fait pour se faire aimer ; rien n'avait été jusque-là plus loin de sa pensée que de courtiser la sœur de son hôte. En eût-il eu quelques velléités, que le désespoir dont Charles lui avait donné le spectacle, aurait dû suffire à les étouffer en lui.

Mais ne se trompait-il pas ? ne s'exagérait-il pas le penchant de M^{lle} de Vesvres, l'impression qu'il avait produite sur son cœur ?... Non ! pour que le doute fût encore permis, trop de preuves de la réalité et de la force de cet amour s'étaient accumulées jour par jour, et ne fût-ce en dernier lieu que le dépit de la jeune fille et sa syncope lors de l'aventure du bal champêtre, il était aimé, il le sentait, et son amour-propre se trouvait flatté. De là à se reprocher sa froideur, sa cruauté, et les tortures qu'il lui avait infligées en dansant avec la jeune ouvrière, il n'y avait qu'un pas. Mais il était décidé à ne pas aller plus loin, à ne pas s'abandonner à l'étourdi à l'entraînement d'un amour qui lui paraissait sans issue. Une telle résolution de sa part n'était pas sans quelque mérite, si l'on songe que, malgré sa petite et naissante notoriété, il était demeuré fort pauvre, et que le hasard semblait jeter là sur ses pas, avec la fortune et l'amour inespéré, une vie désormais indépendante et qu'il pourrait consacrer à la lente et soigneuse éclosion des chefs-d'œuvre couvés dans ses rêves. Et puis, il faut aussi le dire, bien qu'il

eût résolu de se tenir sur la défensive, il n'était que trop désarmé contre les surprises de semblables aventures romanesques. Le labeur persévérant que sa jeunesse s'était imposé, avait laissé son cœur toujours inoccupé. Il avait vécu enfermé dans les livres, qui avaient borné jusque-là son horizon, et ce n'était qu'en se hissant au-dessus de cette pyramide de paperasses et de manuscrits, qu'il avait pu apercevoir au loin cette oasis bénie, cette terre promise où ses pas n'avaient fait encore que quelques excursions rapides, sans gloire d'ailleurs comme sans conséquence.

– Mais, enfin, comment cela finira-t-il ? se demandait Maxime. Que prétend Mademoiselle de Vesvres ? Où veut-elle en venir ? Pense-t-elle sérieusement que je puisse l'épouser ? Oublie-t-elle que jamais son père, jamais sa grand'mère n'y voudront consentir ?... Et ce pauvre Charles qu'on ne voit plus maintenant, qui nous boude sans doute, comment prendra-t-il la chose ? Dans tous les cas, il est bien évident qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne Veut pas de lui. Dès lors, c'est donc moi qu'elle aime et qu'elle épousera !

Et il se voyait déjà marié, et il arrangeait sa vie nouvelle, cette existence fastueuse qui allait être la sienne, avec ses séjours intermittents en province et à Paris, ayant hôtel ici et château là, où il habiterait suivant la saison. Il ouvrirait un salon littéraire où l'élite de Paris serait reçu, où trônerait Valentine, et d'où sa gloire encore un peu effacée, prônée désormais par mille bouches complaisantes, déborderait sur Paris et sur la France entière. Et dire que tout cela était possible, facile, et qu'il suffisait...

– Eh ! oui, pensait-il en lui-même, pendant qu'un sourire ironique plissait sa lèvre, il suffit, après l'amour de Mademoiselle de Vesvres, d'obtenir le consentement de son père, l'approbation de la vieille marquise, la connivence de Gontran, et le désistement résigné de Charles, – peu de chose, après tout.

C'est dans ces fluctuations entre le doute et l'espérance, entre d'impossibles chimères et des obstacles trop réels, que l'esprit de Maxime était plongé, le jour où nous le retrouvons au salon, tenant compagnie, en l'absence de Gontran, à la marquise de Vesvres et à sa petite fille.

Le temps était orageux, l'atmosphère alourdie. De grands nuages noirs avaient subitement voilé le ciel, et, après quelques éclats de tonnerre, la

pluie s'était mise à tomber avec une violence extrême. L'électricité dont l'air était chargé agissait sur les nerfs de Valentine ; car, du fauteuil où elle était assise, elle allait fréquemment coller son front à la vitre que l'averse battait sans discontinuer ; puis, elle revenait d'un pas fébrile, et reprenait sa broderie, pendant que Maxime, jetant sur elle de temps à autre un coup d'œil à la dérobée, lisait à haute voix d'un ton plein de componction un article du Monde à la vieille marquise.

– Mais cette pluie ne cessera donc pas ! s'écria Valentine, se levant pour la centième fois.

– Eh ! qu'importe qu'il pleuve ! dit la marquise ; ne sommes-nous pas bien ici ?

– Non, je m'étais mise en tête de sortir aujourd'hui. J'étouffe, j'ai besoin de mouvement.

– Eh bien ! patiente un peu, mon enfant ; ce temps ne peut durer.

Un instant après, Valentine se dressait avec un cri de joie. La pluie venait de cesser. Un gai rayon de soleil, traversant les carreaux, dansait maintenant sur le parquet du salon.

– Voici le beau temps ! s'écria-t-elle. Profitons-en vite.

– Mais où cours-tu donc ? dit M^{me} de Vesvres. La terre est encore humide : tu vas prendre du mal.

– N'ayez pas peur, grand'mère... Venez-vous, monsieur Gérard ?

– A vos ordres, mademoiselle, dit Maxime en posant son journal.

Ils arrivèrent sur la terrasse, et, à l'aspect du ciel radieux et de la campagne lavée par l'ondée, ils sentirent leurs nerfs se détendre et une allégresse soudaine les envahir. Toute trempée encore des larmes de la pluie, et sous les derniers grondements de l'orage qui allaient se perdant dans l'éloignement comme une armée qui fuit en déroute, la nature, calme et rassérénée, semblait se réveiller plus belle et rajeunie. Les oiseaux chantaient, les fleurs exhalaient des senteurs plus pénétrantes ; mille gouttelettes de diamant brillaient dans le calice des roses du parterre, se suspendaient en grappes aux branches du parc ; et, comme pour une apothéose, au milieu de ce décor féerique, un arc-en-ciel projetait au-dessus des masses verdoyantes de la forêt son arche éclatante et démesurée.

– Voulez-vous que nous courions ? dit la jeune fille ; je ne puis tenir en place... C'est à qui sera le plus tôt à l'étang.

Elle prit sa course, et Maxime la suivit. Ils contournèrent la terrasse et se trouvèrent bientôt au bord de l'eau. Les branches, frolées au passage, avaient dérangé la coiffure de la jeune fille et secoué sur elle leur rosée. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat inaccoutumé. La rapidité de la course avait animé son teint. La sueur, perlant en gouttes microscopiques sur son front et sur ses lèvres, baignait sa tête d'un nimbe transparent ; et le vent, se jouant dans les folles mèches qui lui battaient les joues, les faisait briller au soleil comme des fils d'or de la vierge. Maxime, en la considérant, la vit si transfigurée et si belle, que tout son sang se porta au cœur et le brûla. Il s'abandonnait tout entier à cette dangereuse contemplation, quand Valentine l'en tira soudain :

– Mais vous n'êtes jamais allé dans la barque ! s'écria-t-elle. Vous ne connaissez pas mon talent de rameur... Vous allez voir !!... Voulez-vous ?

– Volontiers, dit-il, à condition que je vous montrerai aussi le mien.

– C'est convenu.

Ils descendirent dans la barque et s'assirent en face l'un de l'autre sur deux bancs assez rapprochés. Valentine prit les rames, et la nacelle s'éloigna du bord.

VIII

Au bout d'un instant de promenade : – A mon tour maintenant, dit Maxime en saisissant les rames.

La barque avait fait le tour de l'étang et se trouvait en face de l'endroit où l'Herbasse, que Maxime avait côtoyée le jour de son arrivée, reprend son cours. Refluant par l'effet du barrage qui la comprime à l'extrémité du parc, elle coule là plus profonde et d'un mouvement presque imperceptible, sous de grands arbres dont les branches s'entrecroisent d'une rive à l'autre. Et

c'est sous cette voûte que, faisant décrire à la barque une courbe rapide, Maxime s'engagea soudain.

– Où allez-vous donc ? s'écria la jeune fille.

– Je cherche un peu d'ombre. Après l'averse, ce soleil n'est pas tenable.

Valentine avait rougi. Elle se tut, comme embarrassée. Ce silence dura quelque temps. Elle regardait de côté, absorbée, sérieuse, semblant compter les arbres de la rive qui fuyaient plus vite sous la double impulsion des rames et du courant plus rapide.

– Vous ne dites plus rien ? hasarda Maxime avec un sourire hésitant et pour ramener à lui l'attention de la jeune fille.

– C'est que je n'ai rien à dire.

– Ni rien à me demander ?

– Non plus... Que pourrais-je avoir à vous demander ?

– Que sais-je !

– Mais enfin ?...

– Quand ce ne serait que d'oser être franc avec vous !

– Comment donc ?

– Oui, c'est cela même, poursuivit-il rapidement, c'est la franchise, c'est la vérité que vous pourriez vouloir de moi !

– Et à quel propos ?

– A quel propos !... Ah ! tenez ! à quoi sert de nous tromper l'un l'autre et de jouer sur les mots ? Un seul suffit pour nous entendre, et ce mot, je le dirai. Mais ne le savez-vous pas déjà ? Pourquoi sommes-nous ici ensemble ? Pourquoi sommes-nous heureux d'y être ? Pourquoi, dès que la pluie a cessé, nous sommes-nous élances hors du château, comme si l'air nous eût manqué dans ses murs, comme si nous nous échappions d'une prison ? Pourquoi avons-nous délié cette barque ? Pourquoi, dès qu'elle a quitté le bord, nous sommes-nous sentis joyeux et l'idée vous est-elle venue comme à moi que le monde s'effaçait pour nous, que nous ne dépendions plus de personne, et que nous partions tous les deux pour quelque voyage inconnu ? Pourquoi avez-vous rougi ? vous êtes-vous sentie émue, – oh ! je l'ai remarqué, allez ! – en pénétrant sous ces voûtes de feuillage ? Et pourquoi, en ce moment même, votre cœur, le mien, battent-ils si vite ?...

Vous pourriez le dire comme moi !... Ah ! Valentine, soyez franche : n'est-ce pas parce que nous nous aimons ?

– Nous aimer ! s'écria Mlle de Vesvres.

– Eh quoi ! vos attentions pour moi, vos regards, vos paroles, vos caprices et votre colère même, tout cela n'était donc pas de l'amour ?

– Je ne puis aimer, dit la jeune fille, car je ne puis disposer de moi. Je suis promise à Monsieur de Martray. Mon père lui a donné sa parole, je le sais.

– Ah ! Charles ! vous ne l'aimez pas ! c'est le cœur le plus généreux, le caractère le plus loyal, mais vous ne l'aimez pas ! C'est l'homme qui, certes ! après moi, vous aime le plus peut-être, mais vous ne l'aimez pas, et vous ne l'épouserez pas !

– Comment résisterai-je aux volontés de mon père, aux prières de ma grand'mère ?

– Vous leur direz que vous m'aimez ! qu'ils ne peuvent vouloir votre malheur, et que c'en serait un irréparable que de vous contraindre d'épouser Charles !...

– Mais lui-même qui m'aime, vous venez de le dire, où prendrai-je la force de briser son cœur par un refus ?

– Si ce n'est le sien, ce sera donc le vôtre que vous briserez en l'épousant ? Mais je ne vous laisserai pas accomplir ce sacrifice. Non, non, j'irai trouver Charles plutôt, je lui dirai que vous m'aimez. Je le connais, je sais son âme à la hauteur de tous les héroïsmes ! Il renoncera à vous épouser malgré vous, il rendra sa parole à votre père...

– Oui, faites cela ! dit vivement Valentine.

– Mais vous m'aimez donc alors ? s'écria Maxime qui, s'agenouillant à demi, saisit une des mains de la jeune fille, qu'il baisa longuement.

Tout à coup, elle se dressa avec un cri terrible. La pâleur envahit son visage ; ses yeux, démesurément ouverts et fixés devant elle, semblèrent contempler un horrible spectacle.

– Nous sommes perdus, murmura-t-elle.

Maxime tourna la tête. La barque n'était plus qu'à quelques mètres de la cascade et courait vers elle avec une rapidité effrayante. Pendant qu'ils s'oubliaient dans leurs épanchements, le ruisseau, gonflé par cette pluie d'orage, avait accéléré son cours, surtout en cet endroit où, en s'élargissant,

il précipite sa chute. Ils ne s'étaient aperçu de rien, ils n'avaient pas même pris garde au bruit sourd et sans cesse grossissant de la cataracte. Le mur de barrage que l'eau dépassait à peine en temps ordinaire et où la barque s'arrêtait d'elle-même, disparaissait complètement à cette heure. Ils allaient, sans que rien ne pût retarder cette minute tragique, glisser sur cette nappe d'eau, tomber et s'engloutir dans le vide. La chute serait épouvantable, mortelle : elle était inévitable. Maxime entendait le grondement inexorable des flots se brisant sur les rochers qui hérissent le gouffre. Il chercha les rames autour de lui ; mais il ne les vit plus : elles avaient glissé de la barque, et fuyaient devant lui, emportées par le courant. Comme l'avait dit Valentine, ils étaient perdus.

IX

Si Charles de Martray ne venait plus au château, ce n'est pas que l'envie lui en manquât, ni même qu'il n'en eût pris souvent le chemin. Mais il s'était promis qu'à moins d'une invitation expresse de Mlle de Vesvres, on ne l'y reverrait plus. Il voulait mettre évidemment la jeune fille dans son tort, la punir peut-être, dans tous les cas lui faire sentir son dépit. Bien des fois, quand l'image de Valentine s'imposait à lui avec un redoublement de tyrannie, il n'avait pu tenir en place, il était sorti, et ses pieds l'avaient porté machinalement dans la direction de Clérieux. Mais, arrivé devant la grille, sa douleur et sa colère s'étaient réveillées, il s'était ressouvenu de son serment, et, tournant brusquement les talons, il était revenu en hâte chez lui en se jurant de n'en plus sortir. Il recommençait, bien entendu, le lendemain.

Par le jour de pluie dont nous avons parlé, à l'heure de sa promenade habituelle, il se trouva bien forcé par l'inclémence du temps de se tenir parole. Mais l'orage n'eut pas plus tôt diminué de violence, qu'il suivait déjà la route de Clérieux, recevant les dernières bourrasques de la tempête, mais n'en marchant pas moins allègrement. Cette fois, quand il atteignit la

grille, il aperçut sur la terrasse Maxime et Valentine qui paraissaient se consulter. Puis il les vit prendre leur course et s'élancer dans sa direction. Avait-il été aperçu et accouraient-ils joyeux à sa rencontre ?... Il fut touché, son cœur pardonna tout. Mais son illusion dura peu. Il les vit s'approcher de l'étang, descendre dans la barque, côtoyer les bords, puis tout à coup s'enfoncer et disparaître sous les arceaux épais de l'Herbasse.

C'en était trop ! sa jalousie l'emporta. Il ouvrit la grille, s'élança à travers le parc pour couper plus court et, en quelques enjambées, il se trouvait auprès du ruisseau, dans ce sentier qui le côtoie, et d'où il pouvait, sans être vu lui-même, à travers les interstices du feuillage, apercevoir Valentine et Maxime, entendre tout ce qu'ils disaient ! Ce fut, à partir de ce moment, un long calvaire, un horrible chemin de croix, où, pâle, égaré, fou de rage, suivant leur trace d'arbre en arbre, rampant dans l'herbe à leur côté, il souhaita vingt fois de voir la barque s'entr'ouvrir et engloutir à ses yeux ses deux bourreaux. Pas une parole, pas un de leurs gestes ne lui échappa. Comme Valentine il reçut les déclarations de Maxime ; comme ce dernier il surprit l'aveu involontaire de la jeune fille ; il vit, il entendit l'affreux baiser. Comme eux enfin, perdu dans une seule pensée, – une pensée de désespoir et de douleur poignante, – il ne s'aperçut pas que le torrent était grossi et débordé, que la cascade était proche ; il ne comprit leur danger, il ne vit leur perte que lorsque Valentine se dressa en jetant son cri d'épouvante.

Le ciel avait-il donc entendu son appel, exauçait-il son vœu de vengeance ? Ils allaient périr ; il devait être content. Il serait vengé. D'ailleurs, que faire ? Il n'avait qu'à laisser le destin s'accomplir ; car essayer de les sauver, c'était courir à une mort certaine... Ah ! il ne fit pas tant de réflexions, il n'hésita pas un moment ! Mais, plus prompt que l'éclair, plus rapide que la barque volant vers l'abîme, il s'élança sur le mur de barrage. Malgré la force du courant, il put faire quelques pas sur cette crête, s'y arc-bouter, le dos tourné au précipice, le corps penché en avant, et là, attendant le choc effroyable de la barque, l'étreindre dans ses deux bras au passage et la maintenir une seconde au-dessus du gouffre.

– Sauve-toi ! cria-t-il à Maxime. Descends sur le mur et laisse-moi faire.

Maxime fit ce qu'on lui disait. Alors Charles, lâchant prise, enleva vivement Valentine dans ses bras, et pendant que la barque, abandonnée à elle-même et pirouettant, allait se fracasser sur les rochers, il regagnait le bord avec mille précautions et déposait sur le gazon la jeune fille évanouie.

– Ah ! Charles, s'écria Mlle de Vesvres en revenant à elle, comment reconnaître jamais...

– Non ! dit-il avec un triste sourire en repoussant avec douceur la main qu'elle lui tendait, non... Adieu...

Et il s'éloigna sans retourner la tête.

X

Maxime et Valentine ne mirent pas beaucoup de temps à trouver tout naturel l'acte héroïque de Charles de Martray et à accepter son sacrifice comme chose due. Ils s'aimaient ! n'étaient-ils pas le centre de tout ? et tout, êtres et choses, ne devaient-ils pas tourner autour d'eux, n'avoir pour but que de leur complaire ?

Pourtant, en y réfléchissant dans les moments de calme, un pli se formait sur leur front, et il leur semblait entrevoir de vagues points noirs à leur horizon. Ces points noirs, c'était d'abord le retour de M. de Vesvres qui ne pouvait tarder ; c'était aussi, et plus près d'eux, la vieille marquise qui depuis quelque temps suivait tous leurs mouvements d'un long regard muet et méditatif, plein de pensées sous-entendues. Maintenant Valentine, sans pouvoir s'expliquer son malaise ni s'en défendre, se trouvait gênée en présence de sa grand'mère. Elle se troublait à ses moindres paroles, éprouvant au cœur une commotion pénible, un ébranlement douloureux. Or, c'est précisément ce qu'elle ressentit, un jour qu'elle était seule au salon avec la marquise, et que celle-ci, posant sur une table, à côté d'elle, le livre qu'elle lisait, lui dit en se croisant les mains :

– J’ai reçu ce matin, ma chère enfant, une lettre de ton père. Sans préciser la date, il m’annonce sa prochaine arrivée. Maintenant, avec le plaisir de te revoir et de t’embrasser, sais-tu ce qui le rendrait le plus heureux des pères ?

– Non, murmura la jeune fille à demi-voix, sentant que la crise approchait.

– Eh bien ! je vais te le dire. Tu as vingt ans ; tu ne veux pas mourir vieille fille, n’est-ce pas ? Tu es belle, tu es intelligente ; tu es noble, ce qui a encore son prix, et tu es riche, ce qui ne gâte rien. Dans tout cela il y a des éléments de bonheur. Pour que ce bonheur soit complet, il ne te manque plus qu’une chose, c’est de faire choix d’un bon mari... Voyons ! mademoiselle, avez-vous fait votre choix ?

– Oui, dit-elle avec beaucoup d’assurance et de fermeté.

– Ah ! très-bien. Et cet homme, quel est-il ?

– Il s’appelle Maxime Gérard.

La vieille marquise resta très-calme. Elle ne fit pas un cri, elle n’eut pas un tressautement. Seulement, d’un geste lent, elle prit son lorgnon, l’éleva à la hauteur de ses yeux et considéra longuement sa petite fille. Puis, d’une voix douce :

– La langue t’a fourché, mon enfant. Tu veux dire Charles de Martray.

– Je veux dire Maxime Gérard.

– Alors, c’est une plaisanterie ?

– C’est très-sérieux.

– Dans ce cas, tu as donc résolu de te déshonorer par ce mariage, et de nous déshonorer avec toi, – ton père, Gontran et moi.

– Je ne serai pas déshonorée et je ne vous déshonorerai pas en épousant le meilleur et le plus généreux des hommes, l’esprit le plus élevé et le plus distingué, l’âme la plus droite et la plus loyale, le caractère le plus fier et le plus désintéressé. Je ne serai pas déshonorée pour porter un nom qu’il a déjà su rendre illustre, qu’une gloire éclatante attend un jour...

– Ta, ta, ta, dit la vieille marquise. Je t’avertis que toutes ces belles raisons me touchent fort peu. Je doute qu’elles aient quelque prise sur ton père, et si tu n’en as pas de meilleures.

– J’en ai une dernière et meilleure.

– Et c’est ?

– Que je l’aime ! dit-elle timidement et en baissant la tête.

– Comment dites-vous cela, mademoiselle ?

Valentine se laissa glisser à genoux sur le parquet : – Ah ! grand’mère, s’écria-t-elle en pleurant et en tendant ses bras vers la marquise dont le lorgnon la suivit dans cette nouvelle position, vous ne voudrez pas me briser le cœur, vous ne voudrez pas me voir mourir de douleur et de désespoir... Oui, je l’aime, je ne puis aimer que lui... Lui aussi m’aime et n’aimera jamais que moi... L’oublier serait impossible, songer à quelqu’autre serait une infamie, car j’ai juré de l’épouser !...

– Si tu l’aimes, tu cesseras de l’aimer, et si tu as promis de l’épouser, tu reprendras ta parole. Voilà tout, ma fille.

– Ah ! c’est ainsi... Soit ! s’écria-t-elle en se relevant et en séchant ses larmes. Puisqu’on me pousse à bout, j’entrerai dans un couvent.

– Je le préfère, dit tranquillement la marquise.

– Eh bien ! non, je ne céderai pas, j’userai de mes droits, j’attendrai d’avoir l’âge... l’âge d’agir de mon plein gré, et je l’épouserai en dépit de tous !

– Assez ! mademoiselle ; cette comédie a assez duré... Votre père sera instruit de cette scène à son arrivée. Allez.

Et, comme si la pièce eût été finie en effet, et que le rideau se baissât, elle laissa retomber son lorgnon, avec lequel elle n’avait pas cessé d’étudier le jeu passionné et éloquent de M^{lle} de Vesvres. Puis, pendant que celle-ci s’éloignait, elle reprit son livre, l’ouvrit à l’endroit où elle avait posé le signet et se remit à lire.

Quelques instants après, des éclats de voix se faisaient entendre à l’extrémité de l’avenue, et, comme en ce moment la femme de chambre de la marquise traversait le salon, M^{me} de Vesvres s’informa de ce qui se passait au dehors.

– C’est le petit Jeannot, répondit-elle ; je ne sais ce qu’il veut. Voilà deux heures qu’il est planté devant la grille, et le concierge ne peut l’en arracher.

– Je le devine, moi, ce qu’il veut. Allez lui dire de venir, et faites monter de l’office quelques assiettes de dessert.

Jeannot faisait bientôt son entrée au salon. D’un air moitié honteux, moitié sournois, il s’avança, laissant errer ses regards de la table chargée de

friandises à la figure de la marquise.

– Ah ! te voilà, Jeannot ! Aimes-tu toujours les confitures ?

– Oui, madame.

– Nous allons bien voir.

La marquise se leva et fit une longue tartine qu'elle alla tendre à Jeannot. Mais, en se penchant vers lui, son œil avisa la poche bâillante de son pantalon, d'où émergeait le coin d'une lettre.

– Eh ! qu'est cela, maître Jeannot ? dit-elle en tirant la lettre à elle. Vous êtes donc facteur rural à cette heure ?

L'enfant resta penaud, la bouche ouverte, un morceau à moitié mâché. Il suivit la lettre des yeux et eut comme un mouvement de chat allongeant la patte pour s'en emparer. Mais il n'en fit rien.

C'était un simple carré de papier, plié en quatre, et portant une suscription sur un des côtés. La marquise ne se fit aucun scrupule de l'ouvrir, et, en ayant parcouru le contenu, non sans un sourire de satisfaction :

– Allons ! dit-elle à Jeannot, au revoir, mon garçon.

Puis à sa femme de chambre qui emportait les assiettes de dessert :

– Dites à mademoiselle de Vesvres que je l'attends.

XI

Quand Valentine parut devant sa grand'mère : – Puisque vous voulez épouser monsieur Gérard, lui dit celle-ci, voici une lettre pour lui, que je vous charge de lui remettre. Dans la situation où vous vous trouvez respectivement, vous ne devez d'ailleurs avoir aucun secret l'un pour l'autre, et vous pouvez en prendre connaissance. Je vous en prierais même au besoin.

Valentine sentit qu'un malheur était caché pour elle dans ce papier ; elle l'ouvrit, n'en parcourut que les premières lignes, la signature et l'adresse, et

se jeta en sanglotant dans les bras de sa grand'mère.

En ce moment, par un hasard qu'on eût dit combiné, Maxime traversait la cour du château. Valentine l'aperçut ; elle sortit du salon et marcha droit à lui : – Tenez, monsieur ! dit-elle en lui tendant le chiffon avec un geste plein d'une hauteur aristocratique.

Et sans attendre de réponse, un mouchoir sur sa bouche, dont ses dents mordillaient la batiste, elle s'en alla, étouffant ses larmes.

Maxime, abasourdi, la regarda s'éloigner ; puis il déplia à son tour la lettre.

« Monsieur Mazim Zérar, au chatau.

» Vous êtes un naingras comme tous les autres hommes. Je vous ai donné mon amitié tout inoçamant, et vous m'abandonnez sans remaurs. Ça se sait dans le village, vous allez vous marier aveq madmoisel de Vesvres. Que vais-je devenir sans ressource, avec une instrussion incomplète ? Car, quoique je m'applique, j'ai peur que vous ne trouviez encore mon ortograp un peu incoreq, comme vous dites ; et vous ne m'emmènerez pas à Paris pour finire mon éduquassion, comme vous me l'aviez promis, pisque c'est madmoisel Valentine qui vous y suivra. Enfin, épousez votre nouvel quonquet. Je vous le souette de tou mon queur. Mais j'espère que vous me viendrez en aid pour quitter le paï, où je ne peux plus rester.

» Votre Francine Beautru. »

– Instruisez donc les masses ! s'écria Maxime en froissant la lettre dans ses doigts.

Il baissa la tête, parut réfléchir un moment sur le parti à prendre ; puis, haussant légèrement l'épaule avec un geste de résignation, il prit le chemin de sa chambre.

XII

Ce jour-là même, le courrier s'arrêtait devant la demeure de Charles de Martray, et le marquis de Vesvres en descendait.

– Eh bien ! s'écria-t-il en abordant le jeune homme, sommes-nous prêts ?

– Hélas ! dit-il, elle ne m'aime pas.

– Lui avez-vous dit que vous l'aimiez ?

– Non.

– Lui avez-vous parlé au moins ?

– Non.

– Eh bien ! alors ?

– Eh bien ! alors, elle ne m'aime pas.

– – Et qu'en savez-vous ?... Comment, saperlotte ! je vous retrouve, après deux mois, juste au point où je vous ai laissé... C'est trop fort ! vous allez me suivre immédiatement au château, mon garçon.

Une heure après, le marquis de Vesvres se trouvait seul dans la chambre de sa fille. L'entretien durait depuis quelque temps.

– Enfin, dit-il en terminant, je n'irai pas par quatre chemins. Voici ce dont il s'agit, mon enfant, Charles t'aime...

– Oui, dit la jeune fille.

– Il te demande ta main, veux-tu l'accorder ?...

– Oui, oui...

– Tu l'aimes donc ?

– Oui, oui, oui...

Et elle se jeta au cou de son père en fondant en larmes.

– Allons ! ne pleurez pas, petite fille !.. Tu ne peux manquer d'être heureuse avec lui ; et puis, nous ne nous séparons pas, puisqu'il reste notre voisin, notre ami...

Et en redescendant au salon, à Charles qui l'attendait dévoré d'impatience et d'anxiété : – Ah ça ! que me disiez-vous donc que ma fille

ne vous aimait pas ? Mais elle est folle de vous, mon cher !

Charles n'y comprit rien, mais il accepta son bonheur comme il lui venait.

– Et tu pars ? disait Gontran à Maxime en lui serrant la main, au moment où le parisien montait dans le courrier, qui s'était arrêté à la grille. Comme cela tombe mal : juste quand mon père revient, et que j'allais être tout à toi !

Quelques heures après, Maxime Gérard, installé dans le train qui l'emportait à toute vapeur vers Paris, paraissait songeur et absorbé. Puis, sortant tout-à-coup de son immobilité et se frappant le front, comme illuminé par une pensée subite :

– Ah ça ! Gontran, par hasard, ne m'aurait-il fait venir que pour hâter le mariage de sa sœur ?



M^{LLE} DE VALCOMBRE

*A M***. chancelier, au consulat français de Schang-Haï.*

Je ne t'ai pas écrit depuis près de deux ans, mon cher exilé. Si je romps aujourd'hui ce long silence, c'est que j'ai une grande nouvelle à t'annoncer : je suis marié.

Mais mon but, en t'écrivant, n'est pas seulement de t'apprendre ce changement dans ma vie. S'il en était ainsi, je me fusse contenté de t'envoyer la banale lettre de faire-part. Tu es mon plus cher ami et le plus ancien ; je n'eus jamais rien de caché pour toi. J'ai donc dessein d'abuser de ton amitié pour te raconter tout au long les petits incidents de cette affaire capitale, et je te dirai tout de suite, pour t'intriguer, que dans ce mariage il y a un mystère.

Peut-être serait-il de mon devoir de tenir caché, comme il l'a été jusqu'ici, ce secret, qui concerne ma femme. Je le confie néanmoins à ta loyauté et à ta discrétion. Tu habites si loin d'ici, ton retour est si peu probable, tu écris si rarement que tu n'auras jamais, je pense, l'occasion ni la tentation de conter ce que je vais te dire. Songe que, connu par d'autres, ce secret pourrait jeter quelque ridicule sur moi, et m'obligerait d'envoyer une balle ou un coup d'épée à chaque homme que je verrais sourire, dans la persuasion où je serais sans cesse que c'est mon aventure qui provoque sa gaîté.

Donc, sans un plus long préambule, je commence :

Dans les premiers jours de mai de l'année dernière j'étais encore à Paris, et je ne savais où j'irais passer la saison d'été. Toutes les villes d'eaux d'Allemagne ne me tentaient guère, et les jolies sommes que j'y avais laissées les années précédentes ne contribuaient pas peu à refroidir mon enthousiasme pour la patrie de la roulette et du trente-et-quarante. J'étais dans ces perplexités, quand un ami, que tu connais, Jules Després, m'invita à l'accompagner à Grenoble, où une affaire importante réclamait sa présence, et à passer quelques jours avec lui dans une maison de campagne que possède sa tante, près de cette ville. J'acceptai l'offre, nous partîmes, et, après avoir réglé l'affaire en question, nous allâmes chez M^{me} veuve Després, vieille dame à qui l'âge n'a rien ôté de sa gaîté ni de sa vivacité, et qui, n'ayant pas d'enfants, raffole de son neveu.

Jules me présenta à elle : – M. Raoul de Puybrun, mon meilleur ami... Nous avons espéré, ma chère tante, que vous voudriez bien nous donner l'hospitalité pour une semaine.

– Pour une semaine ? Mais que ne puis-je vous garder toujours ! s'écria-t-elle. Cette fois, du moins, mon cher neveu, j'espère que la compagnie de

M. de Puybrun t'engagera à rester plus longtemps près de moi.

Quelques instants après, nous étions tous les trois à table.

– Voyons ! dit la tante, combien de temps aurai-je le bonheur de vous posséder.

– Je ne puis rien promettre, dit Jules ; de Puybrun a des affaires qui le rappelleront probablement à Paris dans une huitaine de jours, et, comme il n'est venu jusqu'ici qu'à ma considération, je ne puis moins faire que de l'accompagner.

– Ah ça ! vous n'êtes pas arrivés que vous parlez de repartir ! s'écria-t-elle.

– Ma tante, je vous ferai observer que c'est vous la première...

– Je te ferai observer, mon cher neveu, que je ne crois pas à cette prétendue affaire de M. de Puybrun. J'ai encore l'œil assez bon, Dieu merci ! et, au regard qu'on vient de te lancer, il m'a été facile de me convaincre. Mais, jeunes gens, qu'est-ce qui vous attire donc à Paris ? Ne pouvez-vous pas vous procurer ici toutes les distractions que vous avez là-bas ? Ne pouvez-vous pas chasser, monter à cheval ?... Vous allez au Bois ? Eh bien ! il y a de fort belles forêts aux environs.

Jules sourit, et moi-même, admirant cette simplicité provinciale, je ne pus m'empêcher d'en faire autant.

– Ah ça ! qu'avez-vous tous deux à rire ?

– Pardon, ma tante, dit Jules ; mais vous semblez ne pas vous douter qu'en allant au Bois, le moindre de nos soucis est d'admirer la belle nature.

– Et qu'y allez-vous faire, alors ?

– Nous y voir les uns les autres. Et nous rentrons dans Paris, après avoir passé en revue les nouveaux chevaux, les nouveaux équipages, les toilettes nouvelles.

– Et celles qui les portent, ajouta M^{me} Després avec un fin sourire qui fit passer sur son masque ridé un éclair de jeunesse et de la malignité du bon vieux temps.

– Puisque vous l'avez dit, ma tante, je n'en disconviendrai pas.

– Et pensez-vous donc, messieurs les dédaigneux, qu'il n'y ait rien à admirer dans ce pays ? Jules qui, lorsqu'il était enfant, venait passer ses vacances ici, doit se souvenir de ses petites amies d'autrefois. Elles ne

courent plus après les papillons, elles n'iront plus en ta compagnie, mon beau neveu, dénicher des nids dans la forêt. Ce sont aujourd'hui de belles jeunes filles prêtes à marier.

– Oh ! le mariage, s'écria Jules, ne parlons pas de cela. J'ai sur ce sujet lugubre les mêmes idées que mon ami Raoul.

– Et serait-il indiscret de demander à Monsieur de Puybrun quelle est son opinion ?

– Mon opinion, madame, est qu'un bon mariage est ce qu'il y a de meilleur au monde, comme un mauvais mariage est tout ce qu'il y a de pire.

– Ce devait être un peu l'avis de M. de la Palisse... Mais, n'importe ! peut-être reviendriez-vous tous deux à de meilleurs sentiments, si vous connaissiez quelques-unes des jeunes personnes dont je vous parle. Pour n'en citer qu'une, Mlle Berthe de Valcombre, dont tu dois bien te souvenir, Jules, est certainement en ce moment la reine du pays par la beauté et l'esprit, et je doute que vous puissiez trouver, même à Paris, une jeune fille qui lui soit comparable.

– Je me la rappelle parfaitement, dit Jules. C'était la plus vive, la plus mutine et la plus charmante de mes petites camarades. Mais depuis lors, elle a dû changer.

– Rien qu'à son avantage, dit madame Després. Les traits de son visage se sont modifiés, mais pour devenir plus fins et plus délicats. Ses grands yeux noirs ont un éclat et une profondeur qu'ils n'avaient probablement pas quand tu l'as connue, et de magnifiques boucles brunes ont remplacé sa chevelure ébouriffée. C'est une beauté accomplie, en un mot, une merveille. D'ailleurs, vous la verrez. Et peut-être, Jules, seras-tu l'heureux mortel qui parviendra à fixer ses vœux. C'est une conquête difficile, je t'en avertis, et ton succès te ferait bien des jaloux. Une telle jeune fille, tu le comprends bien, n'a pas manqué de prétendants ; mais la fantasque les a tous refusés. Je ne sais quel idéal elle rêve, quel prince Charmant elle attend, mais depuis deux ans, les plus parfaits jeunes gens du pays se sont tous vus repoussés avec perte.

– Allons, dit Jules, je devine que ma charmante Berthe se sera échauffé l'imagination à la lecture des romans, et je la vois ne rêvant qu'enlèvements

et qu'aventures chevaleresques, toutes choses dont se soucient fort peu, sans doute, les jeunes avocats et notaires de la contrée.

– Qui ont bien raison, du reste, me hâtai-je d'ajouter, en pensant que j'étais en présence d'une tante de province.

– Eh bien ! je ne le crois pas, dit M^{me} Després. Bien qu'elle use dans toute sa conduite d'une liberté et d'une indépendance de manières que lui font pardonner sa position aristocratique et sa jeunesse (elle n'a guère plus de vingt ans), bien qu'elle cause, rie et plaisante avec tout le monde, elle ne s'est jamais laissée aller à aucune escapade, et je suppose que dans le nombre d'écervelés qui sont venus à tour de rôle se mettre sur les rangs, il devait s'en trouver qui n'auraient pas mieux demandé que de la compromettre à leur plus grand avantage, et qu'ainsi l'occasion de faire un coup de tête ne lui a pas manqué. Je ne sais vraiment trop que penser. Elle a certainement un grand fond de sagesse, puisque la critique n'a rien encore pu trouver de sérieux à reprendre dans sa conduite ; mais ses allures sont si folles, je vous l'ai dit, si indépendantes, qu'une personne qui ne la connaîtrait pas comme moi pourrait tout supposer. Il lui arrive fréquemment de faire des courses à cheval dans les environs, tantôt seule, tantôt escortée de jeunes gens qui s'offrent pour l'accompagner. Elle vient souvent me voir, et, dès l'instant de son arrivée jusqu'à son départ, la plus franche gaîté règne dans ma maison. Elle m'aime d'ailleurs beaucoup, peut-être parce que je suis la seule, avec sa mère, qui sache doucement la reprendre sur son genre de vie.

– Elle se sera peut-être mis en tête d'importer en France les mœurs anglaises, dit Jules, et peut-être ne prend-elle toutes ces libertés que pour mieux connaître et pouvoir étudier de plus près celui qu'elle choisira pour le compagnon de sa vie.

– Dans ce cas, dis-je à mon tour, sa conduite ne mériterait que des éloges ; car, pour ma part, je ne hais rien tant que la pruderie de certaines jeunes filles, comme aussi la facilité avec laquelle elles se laissent aller le plus souvent dans les bras du premier venu dont la fortune ou la position ont seules déterminé le choix des parents.

– Ceci, repartit M^{me} Després, est sujet à discussion. Mais, pour en revenir à M^{lle} de Valcombre, nous sommes loin d'avoir épuisé tout ce qu'on en peut

dire. Il y a encore dans sa vie un point mystérieux...

– Quoi donc ? demanda Jules, voyant que sa tante s’interrompait.

– Ah ! ma foi, j’en ai déjà trop dit, et nous en resterons là, si vous le permettez.

– Madame, dis-je, vous avez piqué notre curiosité, il faut la satisfaire. Qu’y a-t-il de mystérieux dans la vie de Mlle de Valcombre ?

– Je ne puis vous le dire, car je ne puis croire un mot des suppositions qui ont été faites à ce sujet. Vous trouverez d’ailleurs assez de mauvaises langues dans le pays pour vous instruire de toutes les hypothèses auxquelles a donné lieu une portion cachée et inexplicable de sa vie. Vous devez être fatigués de votre voyage, et nous irons dormir, si vous le voulez.

Malgré les prières de Jules et les miennes, M^{me} Després n’ajouta pas une parole, sinon pour nous souhaiter une bonne nuit.

Les deux chambres qu’on nous avait données, étaient contiguës, et nos fenêtres s’ouvraient, au premier étage de la maison, sur une cour assez large, en face d’une avenue de marronniers, en ce moment noyés dans l’ombre. La nuit était belle. Les étoiles brillaient au firmament avec ces magiques scintillements et ces palpitations amoureuses qu’elles ont au printemps ; et les brises, après s’être jouées sur le bord des eaux et dans les profondeurs feuillues de la forêt, nous arrivaient chargées de la vivifiante odeur des chênes et de tous les parfums dont mai emplît le calice des fleurs. J’allai trouver Jules, et nous restâmes quelques heures à sa fenêtre, à fumer et à causer. Il est inutile de dire que M^{lle} de Valcombre fut le principal sujet de notre conversation. Jules me raconta quelques épisodes de sa vie d’enfance, où cette jeune fille avait joué un rôle. Un jour, il avait failli se rompre le cou en tombant d’un arbre sur lequel il était allé chercher un nid qu’elle lui avait demandé. Une autre fois, ils avaient franchi les murs du jardin et étaient allés sur les bords d’une petite rivière qui coule à une demi-lieue de l’habitation. Là, ils avaient aperçu une barque, y étaient entrés, l’avaient déliée ; mais Jules avait trop présumé de ses forces, la rapidité du courant les entraînait, et tous deux auraient été perdus, si un marinier, passant par hasard, ne se fût élancé sur une autre barque à leur secours. Après quelques autres histoires, que la part seule que Mlle de Valcombre y avait prise rendait intéressantes, et dont le souvenir s’éveillait en lui à la vue

de l'horizon que nous avions sous les yeux, la fraîcheur du soir commençant à nous saisir, nous fermâmes la fenêtre et nous nous séparâmes.

Le lendemain, vers six heures, je fus réveillé par le galop d'un cheval et par les abois redoublés de tous les chiens de la maison. Je ne sais quel pressentiment me fit m'élancer hors de mon lit et courir vers la croisée. J'écartai légèrement les rideaux, de manière à voir sans être vu, et ce que j'aperçus alors restera à jamais gravé dans mon cœur.

Du bout de l'avenue, un jeune poney, lancé au galop, emportait la plus belle et la plus intrépide jeune fille que j'eusse encore vue. Elle était vêtue d'une façon singulière et pittoresque. Une casaque de velours gris, à petites basques, à longues manches bouillonnées, serrait sa taille mince et élégante, flexible comme un roseau. Des boutons d'or couraient du haut en bas de son corsage. Une longue jupe, très-originale ornée de broderies, pendait et s'agitait à son côté. Un feutre gris, surmonté d'une plume blanche qui flottait au vent, était crânement incliné sur l'oreille et donnait à sa physionomie un air tout à fait délibéré. Son visage était d'une blancheur mate ; de grands yeux noirs brillants, des lèvres vermeilles et délicatement tournées, deux lignes de sourcils finement dessinés, un petit nez aquilin, un front superbe, une forêt de cheveux tombant en boucles sur ses épaules et que la course soulevait : c'était une de ces figures qu'il est impossible d'oublier. Au moment où je l'aperçus, un délicieux sourire illuminait ses traits. Les chiens de la maison, qui la connaissaient de longue date, avaient bondi joyeusement à sa rencontre, et la jeune fille, comme heureuse de la fête qu'ils lui donnaient, les agaçait de la voix et du bout de sa cravache.

Arrivé dans la cour, le cheval s'arrêta brusquement. Elle lui jeta les brides au cou, et appela : – Joseph ! Un domestique parut, qui gauchement s'approcha d'elle en soulevant son bonnet. Elle se laissa aller dans les bras du rustre, qui la déposa à terre. Puis, prenant sous son bras la queue de son amazone, elle entra dans la maison.

Je quittai alors mon poste d'observation, et me demandai ce que j'allais faire, car de me rendormir, il n'y fallait plus songer après une telle apparition. Mon parti fut bientôt pris. Je m'emparai de mes rasoirs, je me fis une barbe des plus soignées ; je choisis ma plus belle cravate et mon gilet le

plus avantageux. Puis, ces préparatifs terminés dans le plus grand silence, dans la crainte de réveiller mon ami Jules (c'était, on l'avouera, être jaloux de bien bonne heure, mais l'amour ne raisonne pas, et, sur ma parole, je crois que j'aimais déjà), j'ouvris la porte de ma chambre et je descendis, de l'air le plus indifférent du monde.

Lorsque je me trouvais dans le grand corridor du rez-de-chaussée, j'entendis dans la salle à manger une causerie animée, dans laquelle perçait une délicieuse voix de jeune fille. Une voix ? disons plutôt un chant ! J'aurais voulu m'arrêter pour écouter, mais on avait dû entendre le bruit de mes pas. J'avançai donc, et en passant devant la porte de la salle à manger, heureusement entr'ouverte, je saluai et poursuivis mon chemin.

– Eh bien ! Jules, vous ne venez pas me serrer la main ? s'écria la charmante voix.

– Ce n'est pas lui, c'est son ami, s'empressa de dire son interlocutrice.

Mais moi, trop heureux d'avoir un prétexte pour me présenter, j'étais déjà devant la jeune fille.

– Excusez-moi, monsieur, dit-elle, je vous prenais pour M. Després.

– Je regrette, mademoiselle, de n'être que son ami ; mais permettez-moi d'être charmé de la méprise.

Au moment où j'entrai, elle s'asseyait devant une table, en face d'une assiette de lait ; et la femme qui, avant mon arrivée, causait avec elle, après avoir jeté un coup d'œil sur la table pour s'assurer qu'il n'y manquait rien, se retira et nous laissa seuls.

– Vous ne voulez pas faire comme moi ? dit la jeune fille en riant, et en plongeant la cuillère dans son assiette.

– Je vous remercie, mademoiselle.

– Soyez assez bon alors pour me tenir compagnie. Vous permettez ? ajouta-t-elle en avalant une cuillerée de lait.

– De tout mon cœur.

– Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que vous alliez faire dehors si matin ? me demanda-t-elle.

– Si matin ! mais il y a longtemps que le jour est levé ; et vous-même, mademoiselle, vous avez dû être plus matinale que l'aurore.

– Moi, cela se comprend ; mais pour un Parisien comme vous, je sais fort bien que le jour ne commence qu'à midi.

– Qui donc a pu calomnier ainsi les Parisiens auprès de vous ?

– Mais, personne... la renommée...

– Il ne faut pas l'écouter, elle dit rarement la vérité.

– C'est mon avis, répondit-elle gravement.

Il y eut un moment de silence ; puis elle repoussa l'assiette loin d'elle, et se levant, elle reprit : – Vous ne m'avez pas encore répondu, monsieur ; où vous dirigiez-vous quand je vous ai arrêté ?

– Je sortais pour me promener, mais sans but, je ne suis arrivé que d'hier, et je ne connais pas le pays.

– Eh bien ! voulez-vous m'accompagner ? je vous le ferai connaître.

– C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, mademoiselle ; mais, où trouver un cheval ?

– Il ne doit pas en manquer ici... Venez, ajouta-t-elle. Je vous avertis que je suis très-volontaire, et que si l'on veut être de mes amis, il faut me passer tous mes caprices.

Arrivé dans l'écurie, où Joseph se trouvait, j'avisai un cheval, auquel je passai le premier harnais qui me tomba sous la main, et je l'emmenai dans la cour. Joseph me suivait, tenant en main le cheval de la jeune fille.

Je suis très-maladroite pour monter, me dit-elle au moment où je m'offrais pour l'aider... Joseph, tenez bien la bride, qu'il ne bronche pas.

Elle disait vrai, car je m'aperçus qu'elle s'y prenait assez gauchement ; mais une fois en selle, elle sembla tout à fait à son aise. Elle toucha du bout de sa cravache les flancs de la bête, qui partit au galop, et je lançai mon cheval à sa suite. Alors nous entendîmes une fenêtre qui s'ouvrait derrière nous, et, en tournant la tête, nous vîmes Jules Després à sa croisée. Nous lui adressâmes un petit salut amical et nous continuâmes notre course en riant de sa figure étonnée.

Durant toute cette promenade, la jeune fille fut d'une gaîté merveilleuse. L'excitation de la course semblait doubler l'enjouement de son esprit. Elle me fit admirer le paysage que nous traversions, mais sans l'emphase qui aurait pu gêner mon propre enthousiasme. Je vis qu'elle sentait vivement et qu'elle faisait même effort pour ne pas dire tout ce qui lui venait de

charmant et d'ingénieux à l'esprit, dans la crainte, sans doute, de paraître exagérée. Dès qu'elle s'était abandonnée, elle se hâtait de revenir sur ses paroles et d'effacer par une plaisanterie ce qu'il pouvait y avoir eu en elles de trop sentimental.

– Et dire que ce soir tout le monde prétendra que je vous ai enlevé ! s'écria-t-elle tout à coup en riant.

– Hélas ! mademoiselle, que n'est-ce vrai !

– Mais c'est très-vrai aussi.

Vers les dix heures, nous arrivâmes au château de Valcombre, qu'elle habitait seule avec sa mère et quelques domestiques.

Mme de Valcombre, veuve comme M^{me} Després, était, au physique comme au moral, tout l'opposé de cette dernière. Autant celle-ci était vive, d'un caractère gai, pour ne pas dire folâtre, autant M^{me} de Valcombre paraissait sérieuse et posée, d'humeur mélancolique, et triste même, pour tout dire. Ses cheveux étaient blancs et sur son visage, pâli et maigri, on voyait la trace de profonds chagrins.

– Vous restez à déjeuner avec nous, me dit M^{lle} de Valcombre, après m'avoir présenté à sa mère.

– J'allais vous en prier, monsieur, ajouta cette dernière.

Je commençai de m'excuser, mais la jeune fille m'interrompit.

– Vous savez très-bien, monsieur, qu'en venant avec moi, vous vous êtes engagé à faire toutes mes volontés.

– L'ai-je promis en effet ?

– Vous l'avez juré.

Nous nous mîmes à table. Madame de Valcombre était assise à ma gauche et sa fille en face de moi. Le repas fut aussi gai que l'avait été la promenade. Tout était prétexte à rire pour la jeune fille, jusqu'aux observations de sa mère, qui souvent se croyait obligée de la rappeler à l'ordre d'une voix doucement sévère.

Tout à coup, à un mouvement de gaîté qui la fit se renverser sur sa chaise, je sentis le pied de la folle enfant frôler légèrement le mien. Je crus d'abord à une maladresse, mais le pied, au lieu de se retirer comme je m'y attendais, resta à côté du mien comme pour me provoquer. Je ne pus m'empêcher de

lever les yeux sur mademoiselle de Valcombre, qui continua de rire en me regardant, sans marquer le moindre embarras.

Ma position était critique. Car, s'il n'y avait que de l'inadvertance de sa part, en répondant à ce que je supposais être une provocation, j'allais agir avec la dernière inconvenance, et me perdre à tout jamais dans l'esprit de cette jeune fille. Comment supposer qu'une jeune personne si parfaitement élevée, si distinguée de manières, qui portait un si beau nom, qui avait refusé maints partis brillants, et qui était réputée si difficile, comment supposer, dis-je, qu'elle eût pu s'éprendre de moi si vite, de moi qu'elle voyait pour la première fois, qu'elle connaissait depuis quelques heures à peine, et qu'elle n'eût rien trouvé de mieux, pour me déclarer sa subite passion, que ce moyen assez cavalier ?

Et pourtant, comment douter ? Son pied restait auprès du mien ; et, sans le vouloir, comme malgré moi, le mien se rapprochait insensiblement. A partir de ce moment, la galanterie me défendait de reculer. Puis, en y réfléchissant, je trouvais à M^{lle} de Valcombre des excuses, et même des motifs d'approbation : il ne lui avait pas fallu longtemps pour me deviner loyal et discret, et pour me reconnaître plus de mérites qu'à toutes les personnes qui jusque-là lui avaient été présentées. Ce raisonnement me parut sans réplique, et sûr d'avoir trouvé la véritable explication des procédés que l'on avait à mon égard, je ne songeai plus qu'à m'abandonner à la joie de cette amoureuse aventure. J'étreignis son pied doucement d'abord, puis avec une passion de plus en plus croissante. Elle n'en parut pas offensée, et continua de causer et de rire avec la plus parfaite liberté d'esprit. Quand je vis qu'il en était ainsi, mon délire ne connut plus de bornes.

O puissance de l'imagination ! Je crus sentir alors la chaleur de son sang se communiquer au mien, son pied doucement frémir sous mes étreintes ; et j'étais si fier de mon triomphe, que dès ce moment je jurai dans mon cœur à M^{lle} de Valcombre un amour éternel.

Cependant, comme son visage restait toujours d'une placidité inaltérable, qu'elle n'avait encore ni rougi, ni pâli, ni balbutié en parlant, une si profonde dissimulation ne put manquer de m'étonner, et bientôt j'en fus effrayé. Était-ce l'habitude du vice qui lui donnait ce calme, cette force de

caractère avec laquelle elle dominait et refoulait en elle toutes ses impressions ? Avait-elle donc l'expérience de semblables aventures ? Quelle perversité ne fallait-il pas pour garder devant sa mère qui lui parlait, devant moi qui la regardais, des manières si naturelles, et pour prendre part, sans aucun effort apparent, à la conversation engagée.

Soudain, une pensée foudroyante me traversa l'esprit, et, abandonnant brusquement le pied que je serrais, je manquai m'évanouir. Qui m'assurait que ce ne fût pas le pied de madame de Valcombre que j'eusse tenu jusqu'alors ? Je n'avais pas observé le visage de cette digne et vénérable dame depuis le premier moment de mon bonheur. Peut-être m'avait-elle frôlé par mégarde ; puis, comprenant ma méprise, elle s'était sans doute sacrifiée, et contenant son indignation, qui n'aurait pu produire qu'un détestable effet devant sa fille, elle m'avait abandonné son pied, que depuis une heure je couvrais de mes caresses. Cela m'expliquait la tranquillité de M^{lle} Berthe, ainsi que la parfaite immobilité du pied que l'on m'avait livré et pourquoi enfin il ne répondait pas comme je l'eusse voulu à mes protestations d'amour.

Ce doute devint insupportable, et, pour l'éclaircir, je laissai tomber le couteau dont je me servais. En me penchant pour le ramasser, je jetai les yeux sous la table, et toute incertitude s'évanouit : le pied de M^{lle} de Valcombre était à la place où je l'avais laissé. Rassuré désormais, je repris ma position et mes manœuvres amoureuses ; mais, cette fois, mon bonheur fut de courte durée, Madame de Valcombre se leva de table ; le déjeuner était fini.

Pendant toute l'après-midi, que je passai au château, je cherchai vainement l'occasion de parler en particulier à Mademoiselle Berthe. Elle-même ne parut pas désireuse de la faire naître, et sa mère, nous accompagnant constamment, sembla prendre à tâche de ne pas nous laisser seuls un instant.

– Dimanche prochain, nous recevons une réunion d'amis et de voisins, me dit Madame de Valcombre au moment du départ, nous espérons avoir le plaisir de vous voir avec M. Després.

– Vous pouvez compter sur moi, madame.

Quand je montai à cheval, Mademoiselle de Valcombre se trouvant près de moi, j'en profitai pour lui dire à voix basse :

– Et vous, Mademoiselle, tenez-vous à ce que je sois ici dimanche ?

– Mais sans doute, me répondit-elle comme étonnée de ma demande... Songeriez-vous déjà à retourner à Paris ?

– Oh ! je n'en ai pas la moindre envie. A dimanche, lui dis-je. Et je lançai mon cheval au galop.

Tout entier aux réflexions que me suggérait cette aventure, le temps s'écoula rapidement, et j'arrivai à l'habitation de Madame Després, lorsque je pensais en être encore éloigné. J'avais eu le temps néanmoins de prendre la résolution de garder pour moi seul mon secret. Mais dès que je revis Jules, et qu'il me demanda comment on m'avait reçu au château de Valcombre, ma première parole fut pour tout lui confier.

– Eh bien ! l'on parlera encore de la naïveté provinciale ! s'écria-t-il ; mais Paris ne peut rien offrir de plus folâtre !

– Tu la crois donc vraiment pervertie ? lui demandai-je.

– Ah ça ! est-ce que tu radotes ? ou bien as-tu inventé cette histoire ? Il me semble qu'après ce que tu viens de me dire...

– Mais comment expliques-tu qu'une jeune fille si bien élevée ?...

– J'explique cela d'une foule de manières : d'abord, elle a lu des romans, elle est allée en pension, elle a eu une gouvernante ; puis, de bonne heure, Mademoiselle de Valcombre a su s'affranchir de toutes les entraves qui la gênaient, elle va où elle veut, fait ce qui lui plaît, fréquente qui lui convient. On fait ainsi de rapides progrès. C'est maintenant, à ce que je vois, un puits de science... où il ne tient qu'à toi de puiser ! Heureux ami, ajouta-t-il, que ne me suis-je levé avant toi ce matin !

J'étais loin de partager la gaîté de Jules, et je ne sais pourquoi cette aventure, qui d'abord m'avait paru aussi plaisante qu'à lui, m'inspirait maintenant je ne sais quel sentiment de tristesse et de souffrance. Je me gardai cependant de lui en rien faire paraître ; je m'efforçai de rire avec lui ; mais dès qu'il me fut possible de le quitter, je courus m'enfermer dans ma chambre.

Je souffrais bien réellement. Ceux qui ont aimé (et qui n'a pas aimé ?) savent qu'en même temps que la passion, une délicatesse toute nouvelle

s'éveille en nous, et que notre cœur s'offense de tout ce qui peut ternir l'auréole de la beauté qui l'a séduit. Je l'aurais cependant juré, M^{lle} de Valcombre devait être pure encore. Mais je lui en voulais d'avoir, par sa conduite légère avec moi, donné matière à la malignité de Jules de s'exercer sur elle. Elle, si belle, qui semblait comme un ange envoyé sur la terre pour donner aux hommes une idée du ciel, pourquoi se laissait-elle aller à de folles extravagances qui ne pouvaient qu'attirer mon blâme, et semblait-elle prendre plaisir à se dépouiller à mes yeux de ses voiles pudiques ? Ah ! j'étais irrité contre elle, et du sans façon avec lequel elle s'était liée avec moi, et de la familiarité qui s'était aussitôt établie entre nous, et de ces faveurs inespérées qu'elle m'avait accordées sans la moindre hésitation ni la plus petite résistance, et de mes propres hardiesses qu'elle n'avait pas repoussées comme ç'eût été son devoir. Non, elle n'était pas pure ! Ce qu'elle avait fait pour moi, elle l'eût fait pour un autre ? Si Jules l'avait vue avant moi, elle aurait eu avec lui le même abandon ! Ne pouvait-elle donc pas dissimuler au moins, se parer à mes yeux des semblants de la vertu ! Pourquoi tant de franchise dans la honte ! Que ne jouait-elle l'hypocrisie ! Je m'y serais laissé prendre ; je ne l'eusse pas moins aimée, et je n'aurais pas tant souffert ! Mais si je la revois, m'écriai-je, il faudra qu'elle sache comment je l'aurais aimée et combien je la méprise ! je la ferai rougir d'elle-même. Que ne puis-je, en ce moment même, l'accabler de mes reproches et de ma colère, lui dire les tortures qu'elle m'inflige, lui jurer que je ne l'aimerai jamais !

– Eh bien ! vous l'avez vue, notre héroïne, notre Bradamante ! me demanda M^{me} Després quand je descendis pour le dîner. Comment la trouvez-vous ?

– Charmante, dis-je d'un ton que j'essayai de rendre indifférent.

– Comment, charmante ! Mais l'on ne dit cela que des femmes laides. Vous voulez dire divine, adorable.

– Je l'ai vue trop peu de temps, repris-je, pour avoir sur elle une opinion bien arrêtée.

– Mais l'on te parle de sa beauté, dit Jules, et l'on ne te demande pas une analyse minutieuse et détaillée de son caractère et de ses goûts.

– Ainsi donc, reprit M^{me} Després, vous ne trouvez rien d’extraordinaire dans Mademoiselle de Valcombre ? Vous trouvez qu’on vous l’a surfaite ?

– Ce n’est nullement ma pensée ; tout ce que je puis dire, Madame, c’est qu’elle a fait sur moi une impression tellement multiple et confuse qu’il m’est impossible d’y débrouiller ce que j’en pense.

– Allons ! c’est mieux que tout à l’heure, dit Madame Després.

– Et ça ira touj ours de mieux en mieux, soyez-en sûre, ma tante, dit Jules en me lançant un regard de côté.

Malgré toutes ces belles protestations de ma part et ces parades d’indifférence, ce ne fut pas sans une grande impatience que j’attendis le dimanche suivant. Ce jour arriva enfin. Au moment où nous entrions, Jules et moi, au château de Valcombre, le salon, ainsi que le jardin, étaient déjà remplis d’une foule brillante. Au jardin, se tenaient les jeunes gens et les jeunes filles qui en égayaient les sombres allées de leurs rires et du bruit de leurs causeries. C’est là que je vis Mademoiselle de Valcombre, au milieu d’un cercle nombreux qu’elle semblait charmer par la gaîté de ses propos. Dès qu’elle m’aperçut, elle vint à moi, et me tendit sa main, que je pressai légèrement ; puis, retenant la mienne, elle m’entraîna, vers le groupe qu’elle venait de quitter, et me présenta aux jeunes gens qui s’y trouvaient.

Jules, connu de tous depuis son enfance, distribuait des poignées de main à la ronde. Quelques instants après, une jeune fille étant passée près de lui, il se pencha à l’oreille de Mademoiselle de Valcombre et lui demanda :

– N’est-ce pas Mademoiselle de Monclar ?

– Oui... Elle ne vous a pas reconnu ; mais allez à elle, elle sera enchantée de vous voir.

Jules nous quitta pour rejoindre la jeune fille.

Il me fut néanmoins impossible de pouvoir causer seul à seul avec Mademoiselle Berthe ; toujours quelque importun se trouvait près de nous, et avant que j’eusse rien pu dire, la cloche sonna le repas.

Tout le monde se dirigea vers la salle à manger, et l’on se mit à table. Madame de Valcombre, un peu plus souriante que d’habitude, se tenait à un bout, entourée des personnes les plus âgées de la compagnie ; tandis qu’assise à l’autre extrémité, et présidant le cercle des jeunes gens, sa fille trônait, et resplendissait du triple éclat de sa beauté, de sa jeunesse et de sa

gaîté. Par une préférence flatteuse, ma place avait été marquée à côté d'elle, et je ne fus pas sans m'apercevoir que cet honneur m'était jaloué.

En face de moi, se trouvait Jules, près de Mademoiselle de Monclar, tous deux lancés dans une conversation qui, depuis le premier moment de leur rencontre, ne s'était pas interrompue.

Je ne dirai rien de celle qui s'établit entre Mademoiselle Berthe et moi, car, surveillés par nos voisins de table, nous nous gardions de laisser percer dans nos paroles les sentiments qui nous agitaient. Mais ce qui devait échapper à tous les yeux, ce fut la comédie qui se renouvela sous la table. Je posai délicatement le pied sur celui de Mademoiselle de Valcombre, et restai ainsi tant que dura le repas, et de nouveau je pus admirer son sang froid et sa parfaite liberté d'esprit.

Je m'étais bien promis cependant d'être respectueux malgré tout, de me tenir sur la réserve ; mais en voyant cette jeune fille, aimée et admirée de la foule brillante qui nous entourait, j'en étais presque venu à douter de mon ancien bonheur, à croire que je l'avais rêvé. Je voulus donc me convaincre que tout était réel, et mon doute dut disparaître devant la réussite et l'évidence du second essai. Jules, toutefois, en causant avec Mademoiselle de Monclar, nous épiait sournoisement. Je ne sais s'il se douta de quelque chose, ou si mon visage me trahit, toujours est-il qu'il laissa tomber sa fourchette, la ramassa, et, quand il se redressa, je compris, au regard narquois qu'il me lança, que nous étions découverts. Berthe surprit ce regard au passage, mais loin d'en être déconcertée, elle dit à mon ami de sa voix la plus naturelle :

– Attendez, monsieur Després, on va vous en donner une autre.

Et il resta confondu de tant d'audace. Le repas s'acheva sans autre incident. Lorsque Madame de Valcombre se leva de table, sa fille, sans même attendre que je fusse dégagé, voulut l'imiter ; aussi elle retomba sur sa chaise, et alors elle me dit en souriant :

– Faites donc attention, Monsieur de Puybrun, je crois que vous êtes sur ma robe !

Quelques instants après, toute la compagnie se dispersait dans le parc. Pendant que Jules s'éloignait d'un côté avec Mademoiselle de Monclar, je m'enfonçai avec Mademoiselle de Valcombre dans une allée sinueuse, qui

nous eut bientôt menés loin du château et de la foule des invités. J'ai conservé de cette promenade un souvenir ineffaçable, et je n'oublierai jamais ce jour et cette heure, ces grands arbres qui versaient leur ombre sur nos fronts, les oiseaux qui chantaient dans les branches, l'âcre senteur des chênes, le parfum des fleurs, les rayons qui perçaient l'épais feuillage et venaient danser sur l'herbe touffue des allées, et le craquement du sable sous nos pieds.

En me trouvant pour la première fois seul avec elle, je ne sais ce qui se passa en moi, mais j'eus beau faire effort pour dominer l'émotion qui m'envahissait, je ne parvins qu'à m'embarrasser davantage, et je cheminai longtemps avec elle, son bras posé sur le mien, nos deux têtes si rapprochées que parfois le vent me jetait au visage les longues boucles de ses cheveux, et n'échangeant avec elle que des propos insignifiants. J'avais préparé depuis longtemps ce que je me proposais de lui dire ce jour-là, mais maintenant tout s'était envolé. Je dois dire aussi que ma disposition d'esprit n'était plus la même à son égard. Qu'étaient devenues mon irritation et toutes les paroles d'amertume que je devais déverser sur elle ? Elle était là, à mes côtés, levait ses grands yeux sur les miens, et aucun mot de blâme ni de reproche ne pouvait sortir de mes lèvres. Ah ! bien plutôt, je l'eusse remerciée des nouvelles marques de préférence qu'elle m'avait données ! Mais chose étrange ! quand je laissais tomber mes regards sur elle, quand je voyais ce front si pur, ces yeux si limpides, cet air de candeur et d'innocence, je ne pouvais croire que ce fût là celle qui, un instant auparavant, faisait si bon marché de toute réserve avec moi. Je me souviens qu'enhardi par ce souvenir, je me hasardai un moment à passer mon bras autour de sa taille. Mais elle me lança un tel regard étonné, elle devint subitement si sérieuse et si froide, que je ne renouvelai pas ma tentative.

Cependant, en nous promenant, nous étions arrivés à la lisière du parc que borde un ruisseau assez large. Ses bords, ombragés de saules et de peupliers, offraient d'épais coussins de mousse.

– Je suis fatiguée, me dit-elle, asseyons-nous un moment, si vous le voulez ?

Elle se laissa aller sur le gazon et je vins m'asseoir auprès d'elle.

– Allez-vous bientôt retourner à Paris ? me demanda-t-elle.

– Je voudrais n’y plus aller, lui dis-je.

– Ce pays vous plaît donc ?

– Le pays sans doute... mais surtout les personnes qui l’habitent.

– Depuis que vous êtes ici, vous n’avez cependant pas vu beaucoup de monde.

– Mais parmi les personnes que j’ai vues, ne pensez-vous pas qu’il en soit une qui pourrait m’attacher à jamais aux lieux qu’elle habite ?

– Et peut-on savoir le nom de cette personne ? demanda-t-elle en souriant.

J’hésitais d’abord, puis croyant voir un encouragement dans son sourire :

– Pourquoi feindre de l’ignorer ? m’écriais-je ; vous la connaissez bien cette personne ! ne m’avez-vous pas donné lieu de croire que vous acceptiez mon amour ?

– Comment cela ? s’écria-t-elle en me regardant avec étonnement. Que voulez-vous dire ?

Ce fut à mon tour de la regarder avec surprise, mais elle soutint ce regard avec tant d’assurance que je demeurai interdit.

– Vous ne m’aimez donc pas ? lui dis-je au bout d’un instant.

– Mais, dit-elle en reprenant sa gaîté ordinaire, pas si vite que cela sans doute.

– Mais, moi, je vous aime et je veux que vous m’aimiez ! m’écriais-je ; je ne peux plus vivre sans cet espoir. Je veux que vous me promettiez de m’aimer et de m’épouser.

– Cela est impossible, dit-elle d’une voix triste, et son visage devint subitement sérieux.

– Et pourquoi donc ?

Elle resta quelques minutes silencieuse, puis elle reprit :

– Pour peu qu’on vous ait parlé de moi, on a dû vous dire que j’ai refusé tous les partis qui se sont présentés. Beaucoup de mes prétendants, blessés dans leur amour-propre, se vengent à cette heure de mes refus en faisant courir sur mon compte des fables ridicules, quelques-unes même odieuses. D’autres, plus généreux, à qui j’ai offert mon amitié, l’ont encore trouvée précieuse, l’ont acceptée et la gardent. Je ne puis, comme à ceux-là, vous

offrir que mon amitié. Je ne vous épouserai jamais, je n'épouserai jamais personne.

– Mais pourquoi donc ? pourquoi donc ?

– Ah ! c'est mon secret.

– Eh bien ! dites-le moi.

– Ce ne serait plus un secret si je vous le disais. Allons, ajouta-t-elle, nous nous sommes assez reposés. Voulez-vous me donner la main ?

Je lui tendis la main pour se relever. Elle posa son bras sur le mien, et nous reprîmes le même sentier que nous avions parcouru.

– Est-il bien vrai que vous ne vous marierez jamais ? lui demandai-je.

– Je puis vous le jurer, dit-elle.

– Mais qui vous dit que vous ne rencontrerez pas un cœur digne du vôtre ? Pourquoi ce serment imprudent ?

– J'ai oublié de vous dire à quelles conditions je donnais mon amitié.

– Vous ne répondez pas à ma question.

– Voici ma réponse et la condition : c'est de ne jamais m'interroger sur mon secret et de n'y jamais faire allusion.

Quand nous arrivâmes au château, la plupart des invités prenaient congé de Madame de Valcombre. Jules m'attendait. Je dis adieu à Mademoiselle de Valcombre qui me fit promettre de revenir la voir le lendemain, et nous partîmes.

Dès que nous fûmes à quelques pas du château, pressé de questions de la part de Jules, je ne pus, ayant eu la faiblesse de lui dire le commencement de mon histoire, refuser de lui en conter la fin, et je lui avouai tout ce qui venait de se passer entre Mademoiselle Berthe et moi.

– Adorable comédienne ! s'écria-t-il ; c'est qu'elle est vraiment très-forte, cette fille-là !

– Que veux-tu dire ?

– Mon cher, j'ai du nouveau à t'apprendre, j'ai fait parler Mademoiselle de Monclar. Je sais tout !

– Tu sais tout ? tu sais son secret ? tu sais pourquoi elle refuse de se marier ?

– Je sais tout, te dis-je.

– C’est impossible ! elle ne dit son secret à personne, elle a refusé de me le confier.

– Parbleu ! il n’est pas difficile de le deviner.

– Mais parle, parle donc !

– Histoire étrange, histoire incroyable... Jamais on n’a rien vu de pareil, jamais on n’a rien imaginé de plus surprenant...

– Ah ! tu me fais mourir, lui dis-je.

– Si tu m’interromps à tout propos, j’aime autant te céder la parole. Tout en causant, continua-t-il, avec Mademoiselle de Monclar, – qui, entre parenthèse, est l’ange le plus charmant que j’aie jamais vu, – intrigué de tout ce que tu m’avais raconté sur Mademoiselle de Valcombre, et désirant en savoir le fin mot, je sondai adroitement mon aimable interlocutrice et lui demandai si elle était très-liée avec cette dernière. A quoi il me fut répondu que Berthe était sa plus intime amie, que Berthe ne lui cachait rien, etc. Très-bien. – Mais alors, lui dis-je, vous allez m’apprendre pourquoi votre amie refuse tous les partis qu’on lui propose ? – Ah ! ça, me répondit-elle, c’est la seule chose que j’ignore. Pas de chance ! c’était la seule qui m’intéressât. Cependant venant à penser que Mademoiselle de Monclar voulait peut-être me cacher ce qu’elle savait très-bien, je l’interrogeai encore : – Et lui avez-vous demandé quelle raison lui faisait repousser tel ou tel prétendant ? – Oui, mais elle n’a jamais voulu me le dire. – Et ne le soupçonnez-vous pas ? – En aucune façon. Quelques instants après, je revins à la charge, et lui demandai si elle disait bien la vérité en prétendant ne rien savoir du secret de Mademoiselle Berthe. – Voyez-vous, s’écria-t-elle alors, c’est inutile. Vous ne saurez rien, je n’ai pas le plus petit renseignement à vous donner. Ce fameux secret, je le lui ai demandé, elle ne m’a pas répondu ; je l’ai demandé à d’autres, je n’ai pas compris leurs réponses. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? – Mais, répliquai-je, faites-moi part, simplement, de ces réponses que vous ne comprenez pas. –

Quelles réponses ? Ah ! oui. C’est une histoire insensée que m’a contée la femme de chambre de ma mère. – Eh bien ! contez-la moi. – Mon Dieu, la voici en deux mots. D’abord, il faut que vous sachiez que cette femme de chambre a servi autrefois chez Madame de Valcombre. Berthe avait dix-huit ans quand on la demanda pour la première fois en mariage, et cette union

était pour ainsi dire arrêtée, quand se passa une aventure mystérieuse que je ne m'explique pas. Je vous la dis sans la comprendre. Un matin, Berthe était sortie à cheval, suivie d'un domestique qui l'accompagnait dans toutes ses courses. Il n'y avait pas une heure qu'ils avaient quitté le château, que le même domestique la rapportait dans ses bras, évanouie. Madame de Valcombre se jeta avec des cris et des larmes sur le corps de sa fille, puis elle la fit transporter dans sa chambre. Depuis ce jour, et pendant trois mois environ, elle resta enfermée, sans voir personne, que sa mère. On voulut faire parler le domestique, mais il resta muet ; et quelque temps après il quittait le château : on ne l'a plus revu. Quand Berthe sortit de sa chambre, elle était pâlie et maigrie. A peine pouvait-elle faire quelques pas, et sa mère lui donnait le bras dans ses promenades au jardin. C'est à partir de ce moment qu'elle déclara qu'elle ne se marierait jamais, et que toute demande de sa main fut invariablement repoussée. Tel est le récit de Mademoiselle de Monclar, dit Jules en terminant.

– Et de tout cela, qu'a-t-elle conclu ?

– Elle ?... rien... Mais moi, je conclus... et toi ?

– Il y a sans doute là quelque chose d'extraordinaire. Cette réclusion, ce domestique qui refuse de parler, qu'on fait partir...

– Et ce n'est pas tout ! s'écria Jules. Voici ce que Mademoiselle de Monclar a ajouté. Une nuit, la femme de chambre était endormie, quand elle fut éveillée par de grands cris qui partaient de l'appartement de Mademoiselle Berthe. C'était une semaine environ après qu'elle avait été rapportée sans connaissance de sa promenade. Le docteur qui venait la voir tous les jours passa la nuit dans la chambre de la jeune fille. Peu à peu, aux cris avait succédé le plus profond silence. Vers le matin, aux premières lueurs de l'aube, la femme de chambre qui ne s'était pas rendormie, aperçut de sa fenêtre qui donnait sur le parc, le médecin et le domestique se glissant à travers les arbres. Le médecin portait sous son bras, et enveloppé dans une serviette, un paquet assez volumineux. Le domestique le suivait, une bêche d'une main, et un sac assez lourd de l'autre. Ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre, le domestique creusa un grand trou, le médecin jeta son paquet au fond et versa dessus le contenu du sac, qu'elle reconnut pour être de la chaux. La terre fut rejetée dans la fosse. Ils la tassèrent avec les pieds, et

s'en allèrent. Depuis ce jour, toutes les fois que la femme de chambre passait en cet endroit du parc, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner, et c'est même pour avoir fait allusion devant Mademoiselle de Valcombre à cet emplacement mystérieux, qu'elle a été renvoyée. – Je me vengerais bien, a-t-elle dit souvent à Mademoiselle de Monclar, j'irais bien la dénoncer à la justice, mais ces dames sont si influentes dans le pays qu'on ne voudrait pas poursuivre l'affaire.

– Mais c'est horrible ! m'écriai-je ; tout cela ne peut être vrai.

– Tout cela est authentique.

– Mais le médecin qui l'a soignée, n'a-t-il pas parlé, lui ?

– D'abord les médecins ne parlent jamais ; ils sont obligés au secret. En outre, le médecin en question est mort.

– Allons ! avoue que tu t'es moqué de moi, que tu viens d'inventer cette histoire ?

– Je n'invente rien, et le récit de Mademoiselle de Monclar me paraît d'autant plus véridique, que j'avais déjà entendu quelques vagues rumeurs à ce propos.

– S'il en est ainsi, lui dis-je, je plante là mon roman, et je pars demain pour Paris.

Je ne partis pas pour Paris le lendemain. Huit jours après cette conversation avec Jules, je me trouvais encore chez sa tante, mais je n'avais pas revu Mademoiselle de Valcombre. Un combat terrible se livrait en moi ; j'aimais cette jeune fille, je l'aimais autant qu'à l'heure où, assis dans le parc, je lui parlais de l'épouser. Et pourtant cette union était devenue impossible, car je m'étais renseigné moi-même, et plusieurs personnes que j'avais interrogées, étaient venues confirmer le récit de Jules. Ce drame lugubre était vrai, et c'était elle l'héroïne.

Cela ne m'avait pas empêché de prendre vingt fois le chemin qui conduisait au château de Valcombre, d'aller si loin que j'apercevais déjà le toit et les hautes cheminées qui dépassaient la cime des arbres. Mais là, maudissant ma faiblesse, je revenais brusquement sur mes pas. Le lendemain, mes pieds prenaient d'eux-mêmes la même route, je me retrouvais au même endroit, et chaque fois je ne pouvais m'empêcher de pousser plus avant ma promenade. Malgré d'horribles tentations d'aller me

jeter aux pieds de Mademoiselle de Valcombre, de lui dire mes souffrances, de la supplier de les calmer en me jurant que l'histoire qui courait sur elle était une infâme calomnie, malgré tout, j'étais resté maître de moi et sorti victorieux des assauts que la passion livrait à mon cœur. Mais un jour devait venir où cette lutte cesserait, où tous mes scrupules tomberaient, où la voix de l'amour serait la plus forte et la seule écoutée.

Ce jour-là, poussant ma promenade plus loin que d'habitude, je me trouvai par hasard à l'extrémité du parc, en face de cette place où je m'étais assis avec elle, et où avait eu lieu notre dernier entretien. Fatigué de corps et d'esprit, je m'étais étendu sur l'herbe qui couvrait le bord opposé du ruisseau, et là, abîmé dans d'amères réflexions, je laissais mes regards flotter devant moi. Je ne sais depuis combien de temps je rêvais ainsi, quand tout à coup, au bout du sentier qui s'ouvrait devant moi et que nous avions parcouru ensemble, j'aperçus Mademoiselle de Valcombre qui s'avavançait lentement. Elle marchait la tête baissée et paraissait plongée dans d'aussi tristes réflexions que les miennes. J'eus le temps, avant qu'elle ne m'aperçût, de me jeter derrière un massif d'arbres, et je restai là, immobile, observant à travers les branches tous les mouvements de la jeune fille. Oh ! qu'elle était changée depuis le jour où, son bras appuyé sur le mien, nous avions fait ensemble cette même promenade. Elle était toujours aussi belle, les longues boucles de ses cheveux encadraient toujours son charmant visage ; mais la gaîté et l'insouciance qui s'y lisaient naguère en avaient disparu. Ses grands yeux noirs n'avaient rien perdu de leur éclat, mais les paupières, fatiguées et rougies, étaient entourées d'un cercle bleuâtre. Les deux lignes de ses sourcils se rapprochaient douloureusement.

Elle vint s'asseoir au même endroit où nous nous étions assis ensemble. Elle laissa tomber sa tête dans sa main, et je l'entendis soupirer. Puis, elle releva le front, regarda tristement autour d'elle, et j'aperçus alors une larme glisser sur sa joue. Elle avait apporté un livre, l'ouvrit au hasard, le referma presque aussitôt, et le rejeta loin d'elle. Une touffe de marguerites croissait à portée de sa main, elle en arracha une poignée en souriant, en choisit une, dont elle arracha trois pétales, puis haussa les épaules et les lança dans le cours d'eau. Alors, ses larmes recommencèrent à couler ; elle fit de vains

efforts pour les retenir, et ses sanglots, dont le bruit venait me briser le cœur, s'échappèrent de sa poitrine.

Qui donc m'enchaînait à ma place ? Pourquoi n'avais-je pas déjà franchi d'un bond le ruisseau qui nous séparait ? Moi qui souffrais autant qu'elle à la vue de sa douleur, qui m'obligeait de me cacher encore ? Je ne sais. Je ne bougeai pas. L'étonnement dans lequel me plongeait un spectacle si inattendu, cette tristesse et ce désespoir qu'elle avait toujours cachés sous un masque d'enjouement, cette affliction profonde qu'un hasard me révélait pour la première fois, furent peut-être les seules causes de l'immobilité où je restai.

A un premier effort qu'elle fit pour se relever, elle re-tomba sans force à la même place. Enfin, elle se souleva péniblement, reprit son livre et se dirigea lentement vers le château.

Je sortis de ma retraite, et en regagnant l'habitation de Madame Després, je pris le parti de retourner le lendemain chez Mademoiselle de Valcombre, et d'essayer cette fois par tous les moyens de la faire parler.

– Je l'aime malgré tout, me dis-je, malgré sa faute, et tous les raisonnements du monde n'y pourront rien. Les pleurs que je viens de lui voir verser, me sont garants de son repentir. Si elle est franche avec moi, si elle se confesse avec sincérité, je lui pardonne tout, et je puis encore l'épouser. Mais si elle dissimule encore, je ne la reverrai jamais.

Le lendemain, quand j'arrivai au château, Mademoiselle de Valcombre eut sur le visage un éclair de joie qu'elle réprima presque aussitôt.

– Je vous croyais parti pour Paris, me dit-elle d'un ton où perçait le reproche.

– Je vous prie de me pardonner, Mademoiselle, je vous ai manqué de parole, mais j'ai été indisposé.

– En effet, dit-elle, vous êtes pâle.

Elle quitta le salon et me laissa seul avec sa mère. Je ne me souviens guère de la conversation que j'échangeai avec cette dernière. Ma pensée était ailleurs. L'accueil de Mademoiselle de Valcombre m'avait glacé.

– Eh quoi ! me disais-je, je viens la consoler, sécher ses larmes, lui rendre l'espoir, le bonheur et l'amour dont elle s'est crue à jamais déshéritée, et c'est ainsi qu'elle me reçoit !

J'étais lancé dans ces réflexions quand elle reparut au salon. Tout était changé en elle, sa physionomie, comme sa toilette. Elle s'avança vers moi, souriante, dans le costume d'amazone qu'elle portait la première fois que je l'avais vue.

– Si vous n'êtes pas plus fatigué que votre cheval qui vous attend à la porte, me dit-elle, nous irons faire une promenade avant le dîner.

– Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Mme de Valcombre, qui nous avait suivis, se trouvait sur le perron au moment où sa fille montait en selle.

– Surtout, lui dit-elle, pas d'imprudence !

– Bah ! s'écria la jeune fille... Et cinglant son cheval d'un coup de cravache, elle le lança au galop. Je la suivis.

Après une course d'une demi-heure environ, nous nous arrê tâmes dans une clairière, qu'un large fossé coupait par le milieu. Nous ne pouvions aller plus loin, à moins de faire un détour dans le bois ou de franchir ce fossé à cheval, ce qui eût été périlleux.

– Aidez-moi à descendre, me dit Mlle de Valcombre.

J'allai lui prendre la taille et la soulevai sur sa selle. Elle s'abandonna à moi, et au moment où je la posai sur le sol, quelques boucles de ses cheveux effleurèrent mon visage.

– Vous êtes un homme très-fort, me dit-elle.

– Vous êtes très-légère, lui répondis-je.

– Comment l'entendez-vous ?

– De la bonne manière.

Elle alla s'asseoir sur le talus du chemin que nous venions de suivre. Après avoir attaché les chevaux aux branches d'un arbre, je pris place à côté d'elle.

– J'ai à vous parler sérieusement, lui dis-je.

– Comme cela se trouve ! moi aussi, dit-elle en riant... Pourquoi n'êtes-vous pas venu, il y a huit jours, comme vous me l'aviez promis ? Car je ne crois pas à votre maladie.

– Je suis venu plus de vingt fois, lui dis-je ; vingt fois j'ai rôdé autour de votre parc, et je suis retourné sur mes pas sans entrer.

– Et pourquoi n'entriez-vous pas ?

– Je ne voulais pas entrer, je ne voulais pas vous revoir, et si je suis ici, près de vous, c’est qu’une force plus puissante que toutes mes résolutions me pousse vers vous, c’est que malgré tout je vous aime !...

– Mais pourquoi ne vouliez-vous pas me revoir ?

– C’est mon secret, lui dis-je.

– Vous avez donc un secret, vous aussi ?

– Oui.

Il y eut un moment de silence.

– Pourquoi m’aimer ? reprit-elle avec tristesse. Pourquoi me parler encore d’amour, quand vous savez que je ne puis vous entendre ?

– Mais parce que je vous aime, parce que je ne puis étouffer cet amour.

– Il le faut cependant. Il le faut, car je ne puis vous aimer, puisque je ne puis vous épouser.

– Si, vous le pouvez ! si, vous m’aimerez ! si, vous m’épouserez ! m’écriai-je. Je lèverai tous vos scrupules ; je vous prendrai telle que vous êtes, et vous m’en aimerez davantage ! vous m’aimerez pour avoir su oublier et pardonner !

– Que voulez-vous dire ? devenez-vous fou maintenant ?

– Je vous dis que vous m’épouserez, parce que je connais le motif de vos refus, parce que mon amour est si grand que je fermerai les yeux sur votre passé, et parce que je suis certain que l’avenir me récompensera de ma générosité !

– Vous avez certainement perdu l’esprit.

– Mademoiselle, un mot va tout vous expliquer : Je connais votre secret.

Je la regardai en prononçant ces paroles, et je la vis rester interdite, fixant sur moi des yeux effrayés.

– C’est impossible, reprit-elle au bout d’un instant ; qui vous l’aurait dit ?

Alors, avec toutes sortes de ménagements, et aussi brièvement que possible, je lui racontai tout ce que j’avais appris de Jules. Je lui dis de qui Jules tenait cette histoire, qui l’avait apprise à Mlle de Monclar. Mais je l’assurai en même temps que je l’aimais, que je lui pardonnais, et je lui répétai mille fois que j’étais sûr qu’elle serait désormais digne de moi. Elle m’écouta en silence, levant sur moi, de temps à autre, des regards étonnés, et ne paraissant pas comprendre ce que je lui disais. Mais, sitôt qu’elle eut

entrevu le sens de mes paroles, elle ne me laissa pas achever. Elle pâlit horriblement, et se dressant d'un seul bond, elle s'éloigna de moi.

– Ah ! taisez-vous, Monsieur ! taisez-vous ! s'écria-t-elle. C'est une infamie ! vous avez pu penser de telles choses ? vous avez pu les croire ?

– Mais je ne les crois pas, je ne les ai jamais crues, m'écriai-je. Tout mon amour et tout mon cœur se révoltaient. Jurez-moi seulement que vous êtes innocente, et je vous croirai.

– Mais votre doute m'offense encore ! Qu'ai-je besoin de vous jurer ?... Ah ! tenez, brisons là. Je ne veux plus rien entendre de votre bouche.

Et tout en parlant ainsi, elle se dirigeait vers son cheval, et se disposait à partir sans moi.

– Oh ! vous ne partirez pas sans m'entendre ! m'écriai-je en courant à elle. Je vous en supplie, restez ! Restez, je veux que vous me pardonniez ! Vous ne vous en irez pas sans m'avoir pardonné, dis-je en lui prenant les mains. Ne voyez-vous pas que je souffre, moi aussi, de ces calomnies qui vous assiègent ! Ne voyez-vous pas les tourments qu'elles me causent ! Il vous est si facile de m'en délivrer. Pourquoi refuser de me dire votre secret ?... Oh ! parlez, je vous en conjure !

– Non, dit-elle.

– Et cependant, vous devez avoir confiance en moi ; vous ne voyez pas mon amour avec indifférence, puisque vous m'aviez fait promettre de revenir vous voir. Vous souffrez, vous aimez vous-même, j'en suis bien certain, puisqu'hier encore, dans cette promenade que vous avez faite dans le parc.

– Que savez-vous ?... Que voulez-dire ? demanda-t-elle, voyant que je m'interrompais.

Et je lui racontai que la veille, un hasard m'avait rendu témoin de ses larmes et de son désespoir. Je lui retraçai tous les détails de cette scène, les marguerites qu'elle avait cueillies, puis rejetées, ses larmes que j'avais vues couler, ses sanglots que j'avais entendus.

– Si vous ne souffrez pas, si vous n'aimez pas, pourquoi donc pleuriez-vous ? lui dis-je. Et si ce n'est pas moi que vous aimez, pourquoi donc choisissiez-vous ces lieux, où, pour la première fois, je vous ai dit que je vous aimais et que je n'aimerais que vous ?

Alors, ses larmes éclatèrent et son cœur fit explosion : – Eh bien ! oui, c'est vous que j'aime ! s'écria-t-elle. Je vous aime de toutes les forces de mon âme ! Je pleurais parce que vous n'étiez pas revenu le lendemain comme vous me l'aviez promis ; parce que pendant huit jours je vous avais attendu, comptant les heures et les secondes, et soupçonnant bien ce qu'on avait dû vous raconter de moi, vous empêchait de revenir ! Je pleurais parce que vous êtes la seule personne que j'aie aimée, parce que dès le premier jour où je vous ai vu, tout mon cœur s'est donné à vous !... Ah ! ces huit jours ont duré un siècle.

– Mais alors, vous consentez à m'épouser ? m'écriai-je.

– Je vous ai dit que c'était impossible.

Je restai atterré.

– Et vous dites que vous m'aimez ? repris-je au bout d'un instant.

– En doutez-vous ?

Je n'y pus tenir plus longtemps. Je voulus savoir si elle dissimulerait jusqu'à la fin. Je me ressouvins des deux aventures qui avaient marqué ma présence à sa table, et les lui rappelant brusquement, je lui demandai si, après de tels faits, il m'avait été permis en effet de douter qu'elle m'aimât.

L'indignation parut sur ses traits ; puis d'une voix tremblante d'émotion : – Est-ce bien la vérité que vous me dites ? me demanda-t-elle.

– Mais qui peut le savoir mieux que vous ? m'écriai-je.

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, et je l'entendis sangloter. Puis, relevant, au bout d'un moment, son visage baigné de larmes :

– Il faut donc tout vous dire ! s'écria-t-elle d'une voix désespérée.

– Oui, dites tout, m'écriai-je. Dites tout, et quelles que soient les révélations que vous me puissiez faire, je vous jure un amour éternel !

Elle se recueillit un moment, sécha ses larmes, et d'une voix mal assurée :

– Le ciel a voulu me punir de ma vanité, dit-elle. Il a permis que les précautions dont je m'entourais pour cacher ce que mon amour-propre ne voulait pas qu'on sût, fussent inutiles. Mais vous aurez pitié de moi et vous me garderez le secret. Tenez, c'est ici même, que mon malheur est arrivé, et je n'avais pas pu prévoir que deux fois de suite, dans ces mêmes lieux, je dusse tant souffrir, car vous me torturez cruellement depuis une heure.

J'étais sortie un matin à cheval avec un domestique. Oh ! le récit qu'on vous a fait n'est pas faux, mais je n'aurais jamais pensé qu'on pût donner aux choses une tournure si déloyale. Nous avions suivi le même chemin que nous venons de parcourir. C'était la première fois que je visitais cette partie de la forêt. Quand nous arrivâmes au bord de ce fossé, le domestique, voyant que nous ne pouvions aller plus loin, me conseilla de revenir sur mes pas, mais je ne sais quelle folie s'empara de moi. J'étais jeune, étourdie, pleine de présomption ; j'étais folle ! Je me fis un point d'honneur de ne pas me laisser barrer le chemin par cet obstacle. J'appliquai un vigoureux coup de cravache à mon cheval, il s'élança impétueusement en avant ; mais arrivé au bord du fossé, il s'arrêta, fit un brusque écart, et je fus lancé au fond du fossé... Je sentis dans tout mon être une horrible commotion, et je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit, en proie à d'horribles souffrances. Je m'étais broyé une jambe en tombant. Le médecin donna d'abord quelque espoir à ma mère, mais au bout de huit jours, mes souffrances devinrent intolérables, le médecin désespéra, et il fallut.

Je ne la laissai pas achever, car déjà je n'écoutai plus ; déjà j'étais à ses genoux, levant vers elle des mains suppliantes, et lui demandant pardon des tortures que mes indignes suppositions, que mes questions incessantes lui avaient infligées. Elle essuya ses larmes, fixa sur moi un tel regard qu'il me sembla voir lever l'aurore après une nuit de tourmente et d'orage, et, prenant dans les siennes les mains que je lui tendais, elle trouva la force de sourire.

– Je ne vous en veux pas, dit-elle, pouviez-vous supposer la vérité ?

– Eh bien, lui dis-je en me redressant, maintenant que je connais votre secret, maintenant que vous m'avez tout dit, voulez-vous combler la mesure de vos bontés, me rendre complètement heureux ?... Voulez-vous accepter ma main ?

– Quoi ! dit-elle, vous consentiriez ?..

J'ouvris mes deux bras, elle se laissa aller sur mon cœur, et je lui répondis en posant un baiser sur son front :

– Puisque je t'aime !

Un mois après cette scène, nous étions mariés. Jules, pendant que j'avais l'esprit entièrement rempli de Berthe, ne perdait pas son temps de son côté, et le même jour, à la même heure, il épousait Mademoiselle de Monclar. Madame Després est à cette heure la plus heureuse des tantes, et moi le plus heureux des hommes et des maris.

Je dois te dire, en terminant, qu'au temps où nous vivons, les fabricants de fausses articulations sont de vrais artistes. Ce qu'ils ont inventé pour ma femme, est si merveilleux, que personne encore ne se doute du malheureux accident qui lui est arrivé dans sa jeunesse, et que personne, je l'espère bien, ne s'en doutera jamais, ta discrétion m'étant connue.



LE PASSÉ DE CLAIRE

I

Albert d'Auvray était le plus heureux des hommes : il venait d'épouser la femme qu'il aimait et dont il était aimé.

Tout lui souriait. Il nageait en pleine ivresse ; il se mirait dans sa joie, n'entrevoyant, sous ses nappes transparentes, que profondeurs azurées et qu'insondables délices. Son bonheur était complet ; il n'imaginait rien qui put le diminuer. Au contraire, tout semblait fait pour l'accroître : jeune, plein de santé, maître d'une fortune considérable, il avait rencontré dans Mlle Claire de Beaumont une jeune fille accomplie, d'un caractère égal et soumis, d'une humeur gaie et expansive, d'une distinction exquise, d'une beauté rare. C'était là comme autant d'accessoires précieux venant s'ajouter à son amour pour le parer et l'enguirlander, comme les mille brins de duvet soyeux formant l'oreiller où reposait la félicité la plus parfaite.

Le mariage célébré, tous deux s'étaient envolés vers le ciel de l'Italie, traversant à tire-d'aile ses cités les plus illustres, s'y posant quelquefois, mais moins occupés, j'imagine, à contempler les chefs-d'œuvre de cette terre classique des arts, qu'à lire dans leurs yeux et qu'à se sourire dans l'extase d'une admiration qu'ils se renvoyaient l'un à l'autre. Pendant ce temps, l'intendant de M. d'Auvray faisait confortablement aménager et meubler le petit hôtel que le jeune marié avait acheté à Grenoble, dans la ville même qui lui avait donné sa femme. En sorte qu'après avoir promené leur amour de rivage en rivage, l'avoir bercé sur les lagunes de Venise, lui avoir fait escalader les rampes du Vésuve, l'avoir rassasié de monuments et de larges espaces, quand le besoin d'une vie plus calme, d'un horizon plus resserré, d'un chez soi tranquille s'était fait sentir, le petit hôtel s'était trouvé tout prêt pour les recevoir. Mais c'est précisément alors qu'ils durent sortir de ce long égoïsme de leur bonheur, se ressouvenir qu'ils n'étaient pas seuls au monde et se plier aux exigences de leurs relations. Dès leur retour, en effet, les visites commencèrent à affluer.

Parmi les personnes qui se présentèrent, Albert fut bien agréablement surpris de revoir un de ses anciens camarades de l'école de droit de Paris, Jules Valbergue, que les hasards de l'inamovibilité, inhérents à la magistrature debout, étaient venus déposer sur le siège de procureur général de la cour de Grenoble.

– Et tu restes à déjeuner ? lui dit Albert, un matin, où l'ayant rencontré au dehors, il l'avait, tout en causant, entraîné jusque chez lui.

– Impossible, mon cher ami. Je ne fais, tu le sais, que d’arriver à mon poste, et j’ai un tas d’affaires en retard.

– Tu prends bien pourtant le temps de déjeuner ?

– A peine. Et puis, dans cette tenue du matin, je n’oserais jamais paraître devant Madame d’Auvray.

– C’est juste ! je ne t’ai pas encore présenté à ma femme : elle était absente quand tu es venu. Mon cher, je ne te lâche pas.

Il fallut céder. La présentation eut lieu et le repas fut très-gai.

– Eh bien ! comment la trouves-tu ? demanda Albert à son ami, quand, le café servi, Madame d’Auvray se retira pour permettre à ces messieurs d’allumer un cigare.

– Charmante, délicieuse, adorable...

– Bon, bon... Et après ?

– Après ? je trouve Madame d’Auvray ravissante. Et toi, que lui reproches-tu ? interrogea Valbergue, s’apercevant qu’Albert restait silencieux.

– Moi ? rien. Pourtant je veux être franc, et je te demande de l’être aussi. N’as-tu pas été choqué dans sa conversation de tout ce tissu d’enfantillages et de naïvetés ? Je sais bien que Claire n’a que dix-neuf ans, et qu’elle n’est sortie du couvent que pour se marier. Mais ne trouves-tu pas bizarre cette éducation de serre-chaude qui, à force de vouloir sauvegarder toutes les pudeurs de la jeune fille, comprime son intelligence, l’empêche de se développer à son heure ?

– Mais c’est suave, cette ignorance de toutes choses ! s’écria Valbergue.

– Je t’attendais là. Eh bien ! non, c’est tout un travail à recommencer, et je t’assure que c’est très pénible. Ainsi, aujourd’hui, pendant que nous déjeunions, de quoi ma femme nous a-t-elle entretenus ? De ses espiègleries de pensionnaire, de ses bons rires avec son amie, Mademoiselle Emilie Lampardon, cette jeune fille morte récemment, pendant que nous voyagions en Italie ! Et puis ? c’est tout. Suppose une jeune fille élevée autrement, qui connaîtrait un peu le monde, qui aurait des notions un peu plus étendues sur la vie, sur les idées, les hommes, les œuvres et le mouvement du siècle, crois-tu qu’elle aurait eu cette physionomie distraite et désintéressée, dès que nous ramenions l’entretien à nous et que la conversion s’élevait ? Cela

viendra, je le sais bien ; mais j'aimerais mieux ne pas attendre. Songe que quand nous nous marions, nous autres, nous avons déjà fini une existence, vécu plusieurs romans...

– C'est un tort.

– Et que nous ne pouvons plus nous intéresser à de petites aventures de pensionnaire.

– C'est un malheur.

– Un malheur !... Tiens ! ne me parle pas de ces bonheurs semblables à des goûters d'enfants, uniquement composés de crèmes et de soufflés ! Que diable, pour nos estomacs, il faut quelque chose de plus substantiel.

– Moi, j'aime la crème, dit Valbergue.

– En un mot, voici l'histoire : Quand l'heure est venue de se séparer d'elle pour la faire instruire, une mère prend son enfant par la main. « Je vous amène ma fille, dit-elle aux bonnes dames, c'est une petite sotte. Dans sept ou huit ans je vous la reprendrai. Mais, de grâce, rendez-la moi telle que je vous la confie. » Et c'est bien ainsi qu'on la lui rend. Moi, je trouve cela admirable.

– Ne voudrais-tu pas qu'on leur apprît à lire dans les romans contemporains ? Qu'on menât danser les plus grandes au bal de l'Opéra, et dîner les plus sages en cabinet particulier ? C'est bien assez de celles qui courent le monde avant leur mariage, qui deviennent ainsi très savantes sur tout ce qui s'y passe et s'y raconte ; qui, immobiles et les yeux baissés, mais l'oreille aux aguets, ne laissent rien échapper de ce qui se dit à leur portée, quand les interlocuteurs ne se méfient pas assez ; que les danseurs, à la boulangère ou au cotillon, se repassent de main en main ; qui, de tous ces contacts, du souffle de toutes ces rumeurs malsaines, sortent aux trois quarts flétries, le cœur désillusionné...

Albert souriait, balançant la tête de gauche à droite. – Tu n'y es pas, mon cher ami, tu n'y es, pas. Il s'agit d'instruire les jeunes filles, non de les corrompre.

– Il s'agit de les garder pures, immaculées de corps et d'âme, jusqu'à l'heure où elles feront la gloire et la joie de l'homme qu'elles épouseront. Mon cher, tu es ingrat envers la destinée qui t'a comblé. Je souhaiterais, pour ta punition, que tu fusses tombé sur quelqu'une de ces jeunes filles,

qui, une fois en puissance de mari, quand la conversation roule sur une de ces histoires piquantes, colportées de foyer en foyer par la chronique judiciaire des journaux, ont une façon d'incliner la tête avec un petit sourire réprimé, qui m'a toujours donné à réfléchir.

– Et tu en as conclu ?

– Que la belle dame avait, comme tu disais tout à l'heure, vécu son petit roman, et que s'il était permis de le feuilleter, ce serait très-intéressant.

– Eh bien ! après ? Quand elle aurait aimé son cousin !

– Après ?... Allons ! je vois que nous n'avons pas les mêmes goûts. Je n'ai pas le temps, d'ailleurs, ajouta-t-il en se levant et en regardant sa montre, de développer mon système aujourd'hui. Je me sauve. Pourtant, pour te faire connaître toute ma pensée, je te dirai simplement : trouve-moi un second exemplaire de Mademoiselle Claire de Beaumont, et je l'épouse sur le champ, les yeux fermés.

Albert avait accompagné son hôte jusqu'à la porte. Là, un domestique lui remit une lettre qu'un inconnu était venu déposer à l'hôtel un moment auparavant. Il la prit sans la regarder, la faisant tourner distraitement entre ses doigts, tout en continuant de causer.

– Mais, au fait, pourquoi n'es-tu pas encore marié ? car nous sommes du même âge, n'est-ce pas ? trente ans passés ?

– Mon cher, dit le magistrat, se rapprochant et baissant la voix, tu sauras que mes fonctions me forcent à entrer dans le secret de beaucoup de familles. Eh bien ! de tes prétendues innocentes, comme de mes émancipées, j'en ai tellement vues et qui m'ont fait si grand'peur, que, ma foi, j'ai toujours reculé jusqu'ici, tu comprends !

Et, accentuant sa phrase d'une vigoureuse poignée de main, il s'éloigna rapidement.

Albert, remontant l'escalier à pas lents, jeta les yeux sur la lettre qu'il tenait à la main. L'adresse, d'une écriture prétentieusement ornée, s'étalait sur un papier gardant l'empreinte de doigts gras et dégageant une forte odeur de tabac. Il fit sauter l'enveloppe. Le billet, sans signature, ne contenait que ces mots :

« Si vous voulez connaître des détails sur le passé de Mademoiselle Claire de Beaumont, trouvez-vous cette après-midi sur le cours. »

II

Le cours est une longue avenue, ombragée de platanes centenaires, qui, des bords de l'Isère, file en droite ligne jusqu'au village lointain du Pont-de-Claix, dont la vieille arche démesurée enjambe en cet endroit le torrent du Drac. Etouffant dans sa lourde ceinture de fortifications, l'horizon borné par de hautes montagnes qui lui font de toutes parts une seconde barrière, la ville, à côté des routes encaissées, et contournées comme des pieds de mandragore, qui accèdent à ses portes, a voulu se créer cette large échappée vers l'air libre et la lumière, cette perspective infinie se déroulant à perte de vue à travers un quadruple rideau de feuillage. Elle rappelle assez l'avenue des Champs-Élysées, avec sa bordure de maisons aristocratiques en moins, l'immensité des trois allées, la beauté, l'éclat verdoyant des sites d'alentour et le voisinage neigeux des Alpes en plus. A part l'heure de l'arrivée des trains, où l'omnibus de quelque hôtel la sillonne, elle est presque constamment déserte.

Albert avait hésité longtemps. Il avait froissé la lettre dans ses doigts ; puis, un moment après, la rétablissant dans ses plis, il l'avait relue avec attention. Se moquait-on de lui ? Quelle était cette mauvaise plaisanterie ? Certainement il ne se dérangerait pas. Mais, après tout, que risquait-il en sortant ? Si l'on voulait le mystifier, il le verrait bien et il serait le premier à en rire. Le temps était d'ailleurs superbe. Le soleil de cette journée de fin d'été, bien que haut encore sur l'horizon, n'envoyait qu'une chaleur adoucie et comme rafraîchie par les premières brises d'automne. De chez lui au cours, en sortant par une porte de la ville et rentrant par l'autre, cela lui ferait une promenade charmante, une de ces courses hygiéniques que lui avait recommandées le docteur lors de son dernier accès névralgique, une sortie, enfin, toute pleine d'agrément. Et il se décida.

Il déboucha sur le cours sans ralentir sa marche, jetant cependant de côté et d'autre des regards qui, malgré qu'il en eût, n'étaient pas exempts de préoccupation. Bientôt, il vit un inconnu se détacher d'une contre-allée et s'avancer vers lui.

– Monsieur d'Auvray, sans doute ? dit-il en portant la main à son chapeau.

– Oui, Monsieur, répondit Albert en lui rendant son salut. A qui ai-je l'honneur ?...

– Gustave Lampardon.

Albert le considéra de la tête aux pieds, sans pouvoir dissimuler son étonnement. En entendant ce nom, la vague silhouette d'un Monsieur Lampardon, frère de cette Emilie dont on pleurait la perte récente, s'était dessinée au fond de sa mémoire, dans cette couche de souvenirs qu'y avaient déposés les intarissables confidences de sa jeune femme. D'après la version de Claire, il avait quitté la France depuis de longues années, et était allé chercher fortune à l'étranger, dans les Indes, on ne savait où ; on n'en avait plus entendu parler, et son caractère aventureux semblait l'avoir prédestiné à quelque triste fin. Le signalement qu'elle en donnait, à la vérité, ne répondait pas exactement à la tournure de l'homme qu'Albert avait sous les yeux. Soit illusion de jeune fille, peu au fait encore de la vraie distinction, ou mirage d'une imagination vive qui embellit tout ce qu'elle touche, soit ravages causés par les milles traverses d'une vie très accidentée, il ne restait plus rien de l'élégant et parfait cavalier dont on lui avait fait la peinture. Ses manières trahissaient une politesse empruntée plutôt que naturelle. Sa tenue laissait à désirer : son grand pardessus, au col flétri, et s'ajustant mal à sa taille, ne semblait être là que pour dissimuler des dessous douteux ; le feutre noir qu'il tenait à la main, dessinait sur sa convexité des sinuosités poussiéreuses, indice d'un long usage. Enfin, sa physionomie était absolument vulgaire, et ses cheveux noirs et embroussaillés, ramenés en longues mèches sur ses tempes, ne contribuaient pas à ennoblir son visage.

– Mon nom ne vous est probablement pas inconnu, dit notre homme qui paraissait gêner ce minutieux examen. Quant à moi, qui n'avais pas

l'honneur de vous connaître, j'ai deviné que vous étiez M. d'Auvrayet que vous aviez reçu ma lettre, rien qu'en vous apercevant.

– C'est vous qui m'avez écrit, Monsieur ? Pourquoi n'avez-vous pas signé ?

– Pour des raisons que vous comprendrez tout à l'heure.

Il y eut un silence, et nos deux hommes se regardèrent.

– Qu'avez-vous à me dire ? Veuillez vous couvrir, Monsieur. Et Albert se couvrit lui-même. Madame d'Auvray m'a souvent parlé, en effet, de votre sœur. Je ne vous croyais pas en France, c'est sa mort qui vous y ramène, sans doute, et vous venez recueillir.

– Précisément, dit Lampardon, comme sautant sur l'idée qu'on lui présentait, afin d'entrer en matière. Malheureusement l'héritage se réduit à des dettes.

– Ah ! dit Albert de ce ton lent et réfléchi de l'homme qui sent que l'on va faire appel à sa générosité.

– Hélas ! oui, Monsieur, nous passions pour riches, mais nous ne l'étions pas. Pour relever notre situation, j'avais consenti à m'exiler, à aller tenter la chance ailleurs. Mais elle ne m'a pas été favorable. Rien ne m'a réussi. Vous m'excuserez donc, Monsieur, si j'en suis réduit, pour le moment, à faire flèche de tout bois. Cela me répugne profondément, croyez-le bien.

– Voyons ! où voulez-vous en venir ? dit Albert, que toutes ces tergiversations commençaient à impatienter. Puis, changeant de ton, comme s'il se fût repenti de sa vivacité : – Veuillez croire, Monsieur, qu'en considération de Mademoiselle Emilie Lampardon qui fut, je le sais, l'intime amie de ma femme, si, dans la limite de mes moyens, je puis vous être utile à quelque chose, vous venir en aide.

– Nous y voilà ! s'écria notre homme qui, loin de se blesser des offres d'Albert, en sembla prendre un redoublement d'assurance. Oui, sans doute, c'est bien sur cette ancienne amitié que j'ai compté, car Mademoiselle Claire de Beaumont a beaucoup aimé ma sœur, et j'ajouterai qu'elle m'a beaucoup aimé moi-même.

Et, relevant la tête avec une effronterie voulue, il s'arrêta.

Les sourcils d'Albert se froncèrent ; il pâlit, et avec un léger tremblement dans la voix : – Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il.

– Je veux dire ce que je dis. Tenez ! Monsieur, nous allons jouer cartes sur table. Et, comme pressé de se débarrasser de la partie la plus pénible d'un discours préparé d'avance, la tête obstinément baissée, mais décochant de temps à autre un regard furtif à son interlocuteur, il poursuivit tout d'une haleine : – J'ai été aimé de Mademoiselle de Beaumont, j'ai reçu des lettres d'elle par l'intermédiaire de ma sœur. Jusqu'où sont allées nos relations, je ne vous le dirai pas ; je vous le laisse à supposer pour le moment, et les lettres que j'ai en ma possession pourront plus tard vous en instruire. Ces lettres sont là, sur moi, ajouta-t-il en frappant sur la poche de son pardessus. Si vous voulez en avoir connaissance, nous pourrons nous entendre.

Albert se taisait, mais la sueur perlait sur son front. Encouragé par son silence, Lampardon releva la tête, il rendit de l'aisance à ses gestes, et, comme si le reste de sa besogne lui fût devenu facile, il continua presque gaiement : – Avouez qu'il n'est pas très-plaisant pour un homme marié de songer que des lettres de sa femme courent ainsi le monde ? Je pourrais, il est vrai, détruire celles-ci ou vous en faire cadeau. Mais, quoi ! quand la nécessité me presse, irais-je boudier la fortune ? Je puis donc être tenté d'user de la ressource qu'elle met dans mes mains. Comment ? je n'en sais rien encore. Si bon que vous soyez, il est bien impossible pourtant que vous n'ayez pas quelque ennemi qui paierait cher des armes pour vous perdre. Puis, vous pourriez être curieux aussi de les lire, car ce n'est pas Madame d'Auvray qui vous les communiquera...

– Voudriez-vous me montrer ces lettres, interrompit Albert.

– Volontiers, interrompit Lampardon. Et très-naturellement, comme un commissionnaire qui exhiberait sa marchandise, il s'empressa de déboutonner son pardessus, d'où il sortit un paquet de lettres, toutes portant sur leur enveloppe cette même adresse tracée d'une main enfantine : Monsieur Gustave Lampardon. – Vous reconnaissez bien l'écriture ? dit-il, en les mettant, sans s'en dessaisir, sous les yeux d'Albert.

– Et quelles sont vos conditions pour me les remettre ?

– Mon Dieu ! Monsieur, je vous ai fait connaître ma position. Il y en a trente... Madame d'Auvray, si elle a bonne mémoire, vous certifiera qu'il n'en manque aucune. Je regrette même de ne pas en avoir davantage. Pensez-vous que trente billets de mille...

– C’est un marché, alors, que vous me proposez ?

– C’est un échange, dit-il en souriant. Trente billets de mille. Il se peut que vous n’ayez pas cette somme chez vous, mais n’importe quel banquier vous l’avancera, j’en suis sûr. Enfin, vous vous arrangerez. Je vous attends ici dans une heure. Je ne vous cache pas que je suis très-pressé, dit-il en fouillant d’un regard circulaire les contre-allées. Il faut que je parte ce soir ; sans cette affaire, je serais même déjà loin. Ainsi, trente mille francs, c’est convenu ?

– Misérable ! s’écria Monsieur d’Auvray, dont le bras se leva d’un mouvement convulsif vers le visage de Lampardon.

Celui-ci fit un pas en arrière, moins peut-être pour échapper à l’outrage d’Albert que pour mettre son trésor en sûreté. Il replaça, tout en se mordant les lèvres, le paquet dans la poche de son pardessus, qu’il reboutonna avec soin ; puis, d’un ton très-posé : – C’est inutile, Monsieur, je ne me bats pas. Vous comprenez bien que, ma résolution une fois prise, je suis décidé à passer par dessus tous les inconvénients de mon rôle. Et peu m’importe ce que vous pourrez dire ou penser de moi, pourvu que j’arrive à mon but.

Albert gardait le silence, il regardait vaguement devant lui et ne savait à quoi se résoudre.

– Eh bien ! que décidez-vous ? demanda Lampardon.

– Je décide, s’écria Albert d’un ton de colère, que vous allez me remettre ces lettres à l’instant, ou.

– Nix ! dit notre homme en secouant la tête, n’y comptez pas.

Albert resta encore silencieux. Il sentait un étrange malaise l’envahir, un grand froid lui monter au cœur. De petits mouvements nerveux secouaient le coin de ses lèvres, et ses yeux gardaient leur vague fixité. Le soleil ne brillait plus, le ciel s’était sali de gros nuages gris, et la campagne, autour de lui, apparaissait terne et sans reflets. Quelques feuilles, se détachant des platanes, tombaient en tournoyant sur elles-mêmes, et allaient, d’un glissement lent, grossir la masse piétinée et boueuse qui s’amoncelait déjà dans les coins de l’avenue. Ainsi, depuis un moment, tombaient une à une toutes ses illusions ; ainsi se flétrissait cette pure image, cette douce et chaste Claire de Beaumont, qu’il avait longtemps pieusement gardée dans le tabernacle de son cœur.

– C’est tout ce que vous aviez à me dire ? reprit Albert.

– Oui, Monsieur, tout... pour le moment.

– C’est bien, drôle ! vous aurez de mes nouvelles.

Et, tournant les talons, il se dirigea vers la ville. Lampardon le regarda s’éloigner, s’attendant peut-être à le voir revenir. Déçu dans son espoir, il fit quelques pas, comme pour le rappeler, mais une réflexion parut l’arrêter court, et, après avoir perdu Albert de vue, il disparut à son tour.

III

En ce moment, Madame d’Auvray commençait à trouver que son mari tardait bien à rentrer. C’était la première fois, depuis leur mariage, qu’il sortait ainsi sans la prévenir, sans lui proposer de l’accompagner. Elle courait d’une chambre à l’autre, ne sachant comment tromper son impatience, interrogeant ses domestiques : « Monsieur n’a pas dit où il allait ? » puis revenait au salon, essayait de s’atteler à quelque lecture, rejetait le volume et se levait. Enfin, elle entendit du bruit dans l’escalier. C’était le pas d’Albert, et elle s’élança avec un cri de joie. Mais, dès que la porte s’ouvrit, en apercevant Albert, pâle, le front plissé, l’air sévère et froid, toute sa gaiété tomba.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda-t-elle avec effroi.

Albert considéra un moment sa femme, puis : – Vous avez donc aimé Monsieur Lampardon ? dit-il.

Claire eut un tressaillement douloureux. Ses traits se contractèrent, ses yeux s’agrandirent, comme si un jet de pensées foudroyantes, s’élançant à son cerveau, l’allait faire subitement éclater. Elle resta à la même place, pétrifiée, puis inclina le front et se cacha le visage dans ses mains.

– Répondez !... Mais répondez donc !

Claire garda encore le silence ; puis, sur une interrogation plus pressante, elle fit un mouvement affirmatif de la tête.

Albert, dans un geste de colère, jeta son chapeau sur une chaise. Il ferma la porte, et, les mains crispées, mordillant sa moustache, il arpenta le salon à grands pas. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Enfin, s'arrêtant devant sa femme : – Voyons ! parlez ! expliquez-vous ! trouvez quelque excuse !

La jeune femme releva la tête d'un air égaré : – Que faut-il que je vous dise ? balbutia-t-elle.

– Mais... tout.

Elle regarda fixement le parquet et se tut. Elle semblait une pauvre gazelle prise au piège, sans force, sans idées, comme hébétée.

– Tenez ! ne restez pas ainsi debout, vous me faites mal ; asseyez-vous.

Elle obéit machinalement, et se dirigea vers un canapé où elle se laissa tomber, et là, assise, elle se tut encore.

– Voyons ! parlez maintenant, je vous en prie, dit Albert. Vous me voyez en proie aux plus affreux soupçons ; ne me laissez pas ainsi. Cette aventure est horrible, inexplicable. Vous ne me persuaderez jamais que vous avez pu aimer cet homme.

– Hélas !...

– Mais quand ? comment cela s'est-il fait ? Il est impossible que quelque circonstance que j'ignore, ne plaide pas en votre faveur, ne vous innocent pas. Parlez ! ne me faites pas mourir de chagrin, ne prolongez pas ce martyre.

– Oubliez-moi, renvoyez-moi, je suis indigne de vous.

– Indigne de moi ! Que voulez-vous dire ?

– Mais... ce que vous savez déjà.

– Je ne sais rien, moi, – rien que ce que Monsieur Lampardon a bien voulu me dire.

– C'est lui-même qui vous a dit...

– Lui-même.

Elle regarda Albert avec étonnement : – C'est impossible ! s'écria-t-elle.

– Oui, je comprends, dit Albert avec un sourire dédaigneux, c'est toujours pour vous le héros que votre imagination s'était créé. Eh bien ! il faut en rabattre, et il est probable que si vous le voyiez aujourd'hui, vous seriez désillusionnée. Ne me parliez-vous pas d'un jeune homme bien élevé, élégant, distingué ?

– Sans doute.

– Monsieur Lampardon a la tournure d'un aventurier et les sentiments d'un escroc. Vous lui avez écrit, n'est-ce pas.

– Oui, dit-elle en baissant la tête.

– Eh bien ! il vient de me proposer de me remettre vos lettres en échange d'une somme... Trente mille francs ! Il fait trafic de ses galanteries, ce monsieur.

– C'est impossible ! répéta-t-elle. Il est riche, sa sœur l'était du moins, et maintenant qu'elle est morte.

– Sa sœur ne laisse rien, et lui n'a que des dettes. Il revenait en France, en effet, comptant sur cet héritage, et c'est, sans doute, sa déconvenue qui lui suggère son joli procédé à mon égard. Il m'attend là-bas, dans une heure, sur le cours, pour troquer vos lettres contre mes billets de banque. Est-ce assez clair, cela ?

– Malheureuse que je suis ! s'écria la jeune femme. Et, se laissant tomber de côté sur le canapé, plongeant sa tête dans ses deux mains, elle éclata en sanglots.

Une pensée depuis un moment tourmentait Albert. La phrase de Lampardon « jusqu'où sont allées nos relations, je ne vous le dirai pas » venait de lui revenir à la mémoire. Moitié par calcul, moitié peut-être par la pitié que Claire lui inspirait, il se rapprocha d'elle, et d'un ton radouci : –

Allons ! dit-il, ne pleurez pas ainsi. Cela ne sert à rien et ne répare rien. Pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit avant notre mariage ? Il est vrai qu'à l'insistance que vous avez mise depuis à me parler de cette Emilie, j'aurais dû deviner peut-être. Mais pourquoi vous taire ? N'aviez-vous donc pas confiance en moi, dans ma bonté ? Moi, qui vous croyais la franchise même !

– Si je ne vous ai rien dit, c'est que je vous aimais, et que j'avais peur que vous ne m'aimiez plus ! Si je ne vous ai rien dit, c'est que j'avais tout oublié ; qu'unie à vous, il me semblait qu'une vie nouvelle commençait pour moi ; c'est que si le souvenir de ma faute me revenait par brusques éclairs, je fermais les yeux et m'enfonçais dans ma joie présente, avec la vague terreur que ce qui arrive aujourd'hui arriverait, que tout se

découvrirait, un jour, – plus tard, – le plus tard possible, – et qu'alors mon bonheur s'évanouirait pour jamais !

– Eh bien ! soyez plus franche aujourd'hui, dites-moi tout. Et quelles que soient les révélations que je doive entendre, je promets de demeurer calme, je jure de tout vous pardonner.

– Mais ne savez-vous pas tout ? dit-elle.

– Non... De grâce... parlez... Voyons ! depuis quand connaissez-vous cet homme ?

– Depuis que je connais sa sœur. Ne vous l'ai-je pas dit ? il venait la voir toutes les semaines au parloir. Un jour que je m'y trouvais, il m'aperçut. La semaine suivante, sa sœur me remit une lettre de lui. Ce qu'elle contenait, vous pouvez le deviner : que j'étais belle, qu'il n'avait pu me voir sans m'aimer, qu'il serait heureux si je lui faisais connaître que son hommage ne m'offensait pas. Je ne savais que faire, quelle conduite tenir. Malgré les prières de sa sœur, qui prenait naturellement son parti, je ne répondis pas à cette première lettre ; mais j'en reçus une seconde par la même voie, et, cette fois je fus moins prudente... J'étais bien jeune alors !

– Il y a de cela ?

– Quatre ans.

– Vous en aviez quinze. Et vous lui avez répondu ensuite. toutes les semaines ?

– Oui.

– Et cela a duré ?

– Cinq mois, six mois...

– Vous ne lui avez jamais parlé ?

– Si.

– Au parloir ?

– Au parloir, et...

– Où ?

– Chez lui.

– Chez lui ! vous êtes allé chez lui ?

– Oui, avec sa sœur, un jour de sortie...

– Et chez lui... que s'est-il passé ?

– Mais... rien.

– Rien ? il ne vous a rien dit ?
– Mon Dieu !... si.
– Eh bien ? quoi ?... Parlez,
– Eh bien !... Ah ! tenez, par pitié, cessez de m’interroger ! Je souffre trop ! ce supplice est intolérable !
– Que vous a-t-il dit ? répéta Albert avec un redoublement d’instance. Que vous a-t-il dit ?... Répondez.
– Mais... ce qu’il m’avait écrit souvent déjà.
– Que vous avait-il écrit ?
– Qu’il m’aimait.
– Et après ?... Après ?
– Après ?... Il est parti Ce jour-là même d’ailleurs, sans qu’il m’en eût rien dit, il était question de son voyage dans l’Inde. Il ne m’a plus revue, il ne m’a plus écrit, et je l’ai oublié. Il m’a oublié aussi sans doute. – Voilà tout, je vous le jure devant Dieu.
– Non, certes ! il ne vous a pas oubliée. Ce qui le prouve, c’est qu’il vient m’offrir aujourd’hui... Mais que contenaient donc ces lettres que vous lui écriviez ?
– Je ne m’en souviens plus.
– Vous avez bien conservé quelques brouillons ?
Claire secoua la tête.
– Et les siennes, qu’en avez-vous fait ?
– Je les ai brûlées.
– Quand ?
– A l’époque de notre mariage, dit-elle à voix basse.
– Vous aviez peur qu’elles ne tombassent dans mes mains ? La précaution était bonne.

Les sanglots de Claire recommencèrent. Affaissée sur le canapé, la tête dans ses deux mains que noyait le flot de ses cheveux, tout le corps secoué de spasmes déchirants, elle s’abandonnait à sa douleur. Albert souffrait trop en ce moment lui-même pour s’apitoyer sur sa femme. Lui qui, en toute autre circonstance, se serait reproché comme un crime d’appeler sur son front l’ombre d’une tristesse, il semblait prendre plaisir à ce métier de bourreau. Il la questionnait avec cette curiosité insatiable, avec cet

acharnement, cruel pour soi-même, que l'on met à fouiller dans le passé d'une personne qui vous est chère. Il s'y mêlait des mouvements de colère et de dépit de n'être fixé sur rien. Il avait oublié sa promesse de rester calme, quels que fussent les aveux de sa femme, et s'était remis à se promener nerveusement.

– De sorte, dit-il en revenant près d'elle, que si je ne rachète pas ces lettres, je ne saurai jamais rien. Et comme elle ne lui répondait que par des larmes : – Il ne s'agit pas de pleurer, il faut parler, ajouta-t-il durement.

– Puisque je vous ai tout dit !

– Eh ! qu'en sais-je ?

– Vous ne me croyez plus ! s'écria-t-elle douloureusement.

– Vous croire !... Mettez-vous à ma place, et vous comprendrez mes doutes. Vous êtes allée chez cet homme, vous y avez passé une journée entière. Je ne le connais pas, je viens de le voir pour la première fois. Mais, certes ! quand toutes les inévitables compromissions d'une vie d'aventure auraient peu à peu aidé à sa dégradation morale, je me le représente, il y a quatre ans, aussi exempt de scrupules qu'il l'est aujourd'hui. Et vous voulez que je m'en rapporte à ce que vous me dites... quand vous ne me dites rien ! Suis-je sûr que vous ne me cachez rien ? Cette confession que je vous demande est ridicule, je le sais ; je suis aussi insensé que ridicule moi-même en insistant. Mais, ne voyez-vous pas que je souffre mille morts, poursuivit-il en se tordant les mains, que ma tête s'égare, que je vais devenir fou, si vous vous taisez ainsi !... Oui, c'est épouvantable ! Là, là, derrière ce front, je ne saurai jamais le secret qu'on ne veut pas me dire !

– Il n'y a plus de secret, je vous le jure !

– Si ! il y en a un, j'en suis sûr !

– Eh bien ! chassez-moi, puisque vous ne me croyez pas, chassez-moi ! Je vous aime, mais je suis indigne de vous, je vous le répète ! Et vous, vous ne pouvez plus m'aimer : chassez-moi !

Il y avait dans son ton décidé toute l'énergie du désespoir, et un tel parti-pris d'accepter d'avance et sans se plaindre toutes les conséquences désastreuses de sa faute, que devant cette attitude nouvelle l'emportement d'Albert se calma. Il était allé s'asseoir à l'autre bout du salon, et là, le dos courbé, les coudes aux genoux, les mains jointes, comme se parlant à lui-

même : – Dire que c’est après six mois de mariage, murmurait-il, quand nous sommes si heureux, si unis, que ces choses-là arrivent, que cet homme vient se dresser entre nous ! Moi qui vous aimais tant, qui ne voulais que votre bonheur ! Moi qui étais si fier de vous, de votre beauté, de votre amour !... Oh ! oui, oui, j’étais trop heureux !

Et, s’attendrissant sur lui-même, laissant tomber sa tête dans ses mains, il s’arrêta tout à coup, sa voix expira dans les larmes.

– Grand Dieu ! s’écria Claire, vous pleurez ! Et c’est moi qui suis cause de ces larmes, moi qui donnerais ma vie pour vous !... De grâce, ne pleurez plus, Albert, vous me fendez le cœur !

Il fut touché, il sécha ses yeux du bout des doigts, et, se rapprochant de sa femme : – Voyons ! Claire, dit-il d’une voix émue et tendre en lui prenant les mains, il est impossible que notre bonheur soit ainsi perdu. Moi, je n’y puis renoncer, je ne puis abandonner l’espoir de le ressaisir. Vous chasser, disiez-vous ? Vous partiriez donc sans regret ? Vous consentiriez donc à me quitter ? Vous pourriez donc vivre sans moi ? Vous ne m’aimez donc plus !

– Je vous aime de toute mon âme ! dit Claire.

– Oui, je vous crois ! Oui, vous devez m’aimer comme je vous aime ! Aussi, il me semble que tout ceci n’est qu’un cauchemar qu’une parole de vous va dissiper. Dites-la moi cette parole ! Donnez-moi quelque assurance, quelque certitude que vous ne me cachez rien. Rappelez-vous ces lettres. Que vous disait-il ? Que lui disiez-vous ? Vous vous souvenez bien de quelques phrases ?... Et puis, n’y a-t-il rien eu entre vous, que cette correspondance ? rien que cela ?... Parlez, parlez !

– Je vous ai tout dit.

– Tout !... Vous me répétez toujours cela ! Mais des preuves ! Il me faudrait des preuves ! s’écria Albert chez qui la colère reprenait le dessus et qui, abandonnant les mains de Claire, frappa rageusement du pied le parquet.

– Voulez-vous me tuer ? s’écria Claire, ressaisie d’épouvante par ce recommencement d’orage au sein de l’accalmie qui s’était faite. Oui, tuez-moi ! je ne tiens pas à la vie, allez !

– Vous tuer ! à quoi cela me servirait-il ? En saurais-je mieux la vérité ? Ce serait pour l’ignorer toujours. Vous savez bien que je ne vous tuerais pas,

je vous ai trop aimée, je vous aime encore trop.

– Oh ! dit-elle en hochant la tête.

– Vous croyez que je ne vous aime plus ?

– Vous ne le pouvez pas.

– Je ne le pourrai pas certainement, tant qu’il me restera quelque doute...

– Que faut-il donc faire ?

– Cherchez, trouvez un moyen de me persuader ! Démontrez-moi jusqu’à l’évidence...

– Je vous jure que je n’ai jamais aimé que vous ! s’écria Claire qui devenait folle, se levant et étendant la main.

– J’en ai la preuve ! dit Albert avec un sourire amer.

– Mon Dieu ! mon Dieu !... Et elle retomba sur le canapé.

– Le mieux, tenez ! serait encore de tout me dire.

– Mais puisque je vous ai tout dit !

C’était un cercle vicieux dont on ne pouvait sortir, et les mêmes questions ramenaient les mêmes réponses, sans que la situation changeât.

– Ah ! toujours cette même phrase ! s’écria Albert. Eh bien ! Je ne vous crois pas, non, je ne vous crois pas. Je ne saurai rien de vous, je le vois. Mais, coûte que coûte, j’en aurai le cœur net.

Et, saisissant son chapeau, il se dirigea vivement vers la porte.

– Où allez-vous ? s’écria Claire, s’élançant vers lui et le retenant. Ne sortez pas, attendez que votre colère soit calmée. J’ignore ce que vous allez faire, mais vous vous en repentirez peut-être !

– Je ne me repentirai de rien, dit Albert en se dégageant, car j’aime mieux tout, que cette incertitude.

Et il repoussa sa femme. Elle fit quelques pas en chancelant, et vint de nouveau s’échouer sur le canapé.

– Il me déteste, il me hait, murmura-t-elle. Ah ! tout est bien fini pour moi !

IV

Quelques instants après, M^{me} d'Auvray avait séché ses larmes. Assise dans sa chambre, devant son secrétaire, elle écrivait :

« Je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous, mon cher Albert. Mais vous avez douté de moi, je ne puis plus vivre avec cette pensée. Je jure encore ici devant Dieu, à l'heure où je vais paraître devant lui, et où je ne saurais mentir, je jure que je vous ai dit toute la vérité, que je ne vous ai rien caché. Non, sans doute, je l'avoue, et c'est le remords de ma vie, c'est ce qui empoisonnait mon bonheur auprès de vous et ce qui cause aujourd'hui ma funeste résolution, non, vous n'avez pas eu mes premières pensées de jeune fille. Mais pourquoi me le reprocher ? Mon seul crime est de ne m'être pas ouverte à vous, d'avoir attendu qu'un autre que moi vous apprît ce que vous deviez connaître. A l'âge où le cœur commence à sentir le besoin de s'épancher, de se donner, j'ai aimé, j'ai cru aimer un homme que je m'imaginais digne de mon amour. Tout m'avait trompé en lui, je le reconnais à présent, et si innocente qu'ait été cette affection de ma part, la bassesse de celui qui l'inspirait est une honte que je vous force à partager. Vous ne pouvez pas me pardonner, je l'ai vu. Toujours vos soupçons reviendraient à la charge et me demanderaient de vous livrer un secret qui n'existe pas ! Toujours le spectre abominable de cet homme se lèverait entre nous deux ! Hélas ! cette vie commune, si heureuse et si douce, que nous avions faite si belle, n'est plus possible ! Cette confiance que vous aviez en moi, ces épanchements réciproques, et cette joie et cet orgueil de nous sentir aimés, tout cela est perdu pour jamais ! Rien ne peut plus nous le rendre !... »

Elle s'arrêta, de longues larmes roulaient sur ses joues. Elle prit un mouchoir placé à côté d'elle, le posa sur ses yeux, s'accouda. Elle sanglota quelque temps. Puis, s'essuyant les paupières, elle reprit la plume.

« Aujourd'hui, vous ne pouvez plus m'aimer, ni m'estimer, je suis obligée de mourir ! je vous quitte, mon cher Albert, je vous dis adieu !... Adieu pour toujours !... Est-ce donc vrai ? Est-ce possible que je ne vous verrai plus, que mes yeux vont se fermer à jamais ?... Il le faut, il le faut... Du courage. Adieu !... Adieu encore !... Je vous aime... Adieu ! »

Il y eut une pause. Elle leva la tête et regarda longuement avec des yeux vides devant elle. C'est à l'âge de Claire, lorsque la vie ne vous a pas encore fait sentir ses plus cruelles épines, que, dans le premier chagrin qui vient vous frapper au cœur, ces affreux projets de suicide se présentent le plus subitement et s'exécutent le plus délibérément. Chose étrange et bien souvent remarquée, que plus l'existence devient pénible et lourde, plus on s'y attache, et qu'il ne faille rien moins plus tard qu'une de ces terribles catastrophes où s'effondrent l'honneur et la fortune de tous les êtres qui vous sont chers, pour y renoncer volontairement !

La jeune femme fouillait dans les tiroirs du secrétaire. Elle finit par en tirer un petit flacon qu'entourait une bande rouge, et qui paraissait contenir une liqueur noire. On s'en était servi quelques jours auparavant dans une de ces crises de névralgie auxquelles M. d'Auvray était sujet. Le pèse-goutte était à côté, mais elle le laissa au fond du tiroir.

– Remarquez bien cette étiquette rouge, avait dit le docteur à M^{me} d'Auvray, les pharmaciens marquent ainsi leurs drogues dangereuses.

– Ce bon docteur, dit-elle à voix haute avec un triste sourire, il ne se doutait pas que son renseignement dût si tôt me servir.

Elle alla prendre un verre, y vida le contenu du flacon, et le tint un moment dans sa main, considérant de loin la page qu'elle venait de remplir, et comme la repassant dans sa mémoire. Puis tout à coup elle souleva le verre et but.

V

Albert était assis dans le cabinet du procureur général. Enfoncé dans un fauteuil, anxieux, nerveux, il se rongait les ongles, le regard tendu vers le magistrat qui s'efforçait de calmer et de raisonner son ami.

– Voyons ! que diable ! un peu de patience ! Le mandat d'arrêt est lancé, le signalement donné. A cette heure, le commissaire de police est à ses

trousses. Je lui ai recommandé de me faire parvenir sur le champ tout ce qu'on trouverait sur cet homme, tout ce qu'on découvrirait à son domicile. Tu vas donc bientôt les avoir entre les mains, ces fameuses lettres.

– Bah ! les gens de son espèce ont du flair. Il aura dépisté de loin les agents et il aura fui.

– Ah ! ça, t'imagines-tu que le commissaire a ceint son écharpe et que les agents sont en grande tenue ? Tu n'as pas idée de ces déguisements, mon cher. Tu verrais de bons bourgeois, sans fiel, sans malice, se promenant paisiblement sur le cours, à vingt pas l'un de l'autre. Mais dès qu'ils auront reconnu ton sacripant, pour lui mettre la main au collet et ne pas le laisser échapper, tu peux te fier à eux. Ainsi donc, tiens-toi tranquille.

En ce moment, un des huissiers attachés à la Cour entra.

– Sans doute, un mot du commissaire pour l'affaire qui nous occupe, dit Valbergue. Et il tendait la main.

– Non, Monsieur le procureur général. C'est quelqu'un qui désirerait vous parler immédiatement. Je lui ai répondu que vous étiez occupé, que vous ne pouviez recevoir. Il a insisté, m'a assuré qu'il s'agissait d'une affaire pressante, et m'a prié de vous faire passer sa carte.

– Voyons, dit le procureur.

Il prit la carte et regarda le nom.

– Ah ! c'est trop fort ! s'écria-t-il.

– Quoi donc ? dit Albert qui d'un bond fut auprès du magistrat.

– Mon cher, nous sommes en pleine féerie. Un vrai coup de théâtre !

– Mais enfin, quoi ?

– Non, tu es trop pressé... Et puis ta présence gênerait tout. Tu vas me faire le plaisir d'entrer dans ce cabinet d'où tu pourras d'ailleurs tout entendre et même tout voir avec un peu de bonne volonté. Va, mon ami, va. Tes affaires s'arrangent le mieux du monde.

Et, malgré les protestations d'Albert, il le poussait doucement dans une petite chambre qu'une mince porte vitrée séparait de son cabinet. Après avoir fermé cette porte, Valbergue revint vers l'huissier, et, baissant la voix : – Vous allez introduire ce Monsieur, lui dit-il. Dès qu'il sera ici vous irez chercher deux agents de police qui se tiendront dans l'antichambre, et si j'appuie le doigt là-dessus, ajouta-t-il en désignant le bouton d'un timbre

électrique ajusté à la tablette de son bureau et correspondant avec la pièce voisine, ce sera un signal pour qu'à sa sortie ils se saisissent du visiteur. Vous m'avez bien compris ?

– Oui, monsieur le procureur général.

L'huissier s'éloigna, et, une seconde après, l'inconnu entra.

– Monsieur, je vous demande mille pardons de vous déranger, dit-il en saluant avec beaucoup d'aisance et de politesse ; mais l'affaire dont j'ai à vous entretenir ne souffre aucun retard, et...

– Veuillez vous asseoir, Monsieur, dit Valbergue tout en l'enveloppant d'un long regard investigateur. S'il s'agit en effet d'une affaire urgente, je suis prêt à vous écouter.

– Très-urgente, reprit l'inconnu. En deux mots, la voici : hier, je débarquais à Marseille, et je descends à l'instant du train qui m'amène à Grenoble...

– Vous descendez à l'instant du train ?

– Oui, Monsieur.

– Vous n'étiez pas à Grenoble cette après-midi ?

– Non, Monsieur.

– Vous en êtes sûr ?

Devant la singularité de la demande, l'inconnu eut un mouvement de surprise. Puis, avec un sourire : – Parfaitement sûr, dit-il ; mais pourrai-je savoir ce qui vous fait supposer.

– Vous le saurez en répondant aux questions que je vais me permettre de vous adresser.

– Faites, Monsieur, je suis à votre disposition.

Le magistrat reprit : – Vous êtes bien Monsieur Gustave Lampardon dont la famille est originaire de ce pays ?

– Oui, Monsieur.

– Vous êtes parti pour l'Inde, voilà quatre ans. Vous aviez une sœur, morte il y a peu de temps, qui a été élevée au couvent de Montfleuri où elle avait pour amie intime Mademoiselle Claire de Beaumont ?

– Oui, Monsieur.

A chaque réponse de Lampardon, la main du procureur se rapprochait du timbre.

– Et, avant votre départ, n’avez-vous pas eu une intrigue. d’amour avec cette jeune fille ? N’y a-t-il pas eu, entre elle et vous, un échange de correspondance ?

Lampardon se leva, il regarda le magistrat avec étonnement ; puis, après une minute de silence : – Permettez-moi, Monsieur, d’être surpris des questions que vous me posez. J’ignore si elles sont dans vos attributions. Dans tous les cas, je ne puis pas, je ne dois pas y répondre.

Ces paroles furent prononcées avec beaucoup de dignité, et ce fut au tour de Valbergue de s’étonner, ne pouvant concilier dans son esprit la fierté de ce langage, la distinction des manières qui l’accompagnait, avec tout ce qu’Albert venait de lui révéler sur le compte de ce Lampardon.

– Je suis l’interprète de la loi en ce moment, reprit le procureur, et c’est comme magistrat que je vous interroge. Je reste absolument dans les limites de mes attributions.

– Encore faudrait-il que ces attributions n’empiétassent pas sur les bornes des convenances.

– Convenances, il se peut, reprit Valbergue visiblement embarrassé. La loi nous ordonne de faire tous nos efforts pour arriver à une conviction, sans rien déterminer sur le choix des moyens. Vous devez supposer, Monsieur, que ce n’est pas une simple curiosité indiscrete qui me dicte cet interrogatoire, mais de sérieux et puissants motifs. Permettez-moi donc de vous répéter ma question : avez-vous eu une intrigue avec Mademoiselle de Beaumont, et vous a-t-elle écrit ?

– J’ignore vos motifs, Monsieur, et je ne tiens pas à les savoir. Je vous ferai seulement remarquer que si vous cherchez la vérité sur ce point, ce n’est pas en m’interrogeant que vous pourrez la connaître. Si je répondais : oui, vous ne devriez faire, ce me semble, aucun fondement sur la véracité d’un homme assez indélicat pour s’abaisser à de tels aveux. Si je répondais : non, ce pourrait n’être qu’un mensonge, parfaitement légitime dès le moment qu’il s’agirait de sauvegarder l’honneur d’une femme. Ainsi, dans l’un ou l’autre cas, il vous serait impossible de tirer aucune certitude de mes réponses.

Valbergue se taisait, semblant approuver par son silence la justesse de ce raisonnement. Il considérait Lampardon, tout en se demandant ce qu’il

devait penser de cet homme, ce qu'il fallait admirer en lui, son habileté ou son honnêteté, et finissant par incliner pour ce dernier parti.

– Ainsi donc, vous refusez de me répondre ? reprit-il.

– Je refuse absolument.

– Alors, Monsieur, dit le magistrat, tâchez au moins de me donner quelque éclaircissement sur le fait que je vais vous signaler. Vraie ou fausse, que vous l'ayiez égarée ou qu'elle vous ait été dérobée, il existe une correspondance de Mademoiselle de Beaumont, qui vous est adressée. Cette correspondance a été offerte, moyennant finances, à une personne que je me dispenserai de vous nommer. C'est une affaire de chantage, comme vous le voyez, Monsieur, dans laquelle vous êtes vous-même intéressé, pour ne pas dire compromis. Or, pouvez-vous me fournir quelque renseignement à ce sujet ?

Lampardon, en entendant ces paroles, avait pâli. Il resta sans voix, se passant la main sur le front comme pour chercher à rassembler ses souvenirs ; puis enfin, à mots entrecoupés : – Si ce fait est réel, si une pareille scélératesse... Et vous m'en voyez atterré, Monsieur, – si ce crime est possible, il ne peut trouver son explication que dans l'affaire dont je venais moi-même vous entretenir. Oui, poursuivit-il, oui, ce doit être cela !

– Eh bien ! parlez-moi donc de votre affaire, dit le procureur.

Lampardon s'assit : – Monsieur, commença-t-il, au moment de mon départ pour Pondichéry, il existait dans nos terres, en qualité de domestique, un garçon à peu près de mon âge, auquel ma famille s'intéressait. C'était un assez méchant garnement dont on n'avait jamais rien pu faire. Mais, quand il fut question de ce voyage, il montra tant de bonne volonté de s'amender, et ses parents, dans l'espoir que cette course lointaine materait ses mauvais instincts, me pressèrent tellement de lui permettre de m'accompagner, que je finis par y consentir. Je l'emmenai donc avec moi, assez fier d'avoir à coopérer à cette œuvre de rédemption. Je ne fus pas long, il est vrai, à me repentir. Pierre Grivet (c'est son nom) était à peine depuis quelques mois à mon service que je fus forcé de le renvoyer. D'ailleurs, bien que ceci n'entrât nullement dans nos conventions, je l'indemnisai fort largement de ses frais de retour en France. Mais, au lieu de s'embarquer, il s'empressa de gaspiller la somme. Puis, une fois sans ressources, il dut, passant du

mauvais au pire, faire toutes sortes de métiers, et Dieu sait s'il en existe sous ce vieux soleil de la civilisation asiatique. Ce fut au point que, par pitié, je dus le reprendre, – pour le chasser de nouveau. Telle était notre situation respective, quand, il y a trois mois, ayant appris que je devais revenir en France, il vint avec des larmes me supplier de le rapatrier. Sur cette fois qu'il ne m'échapperait pas, je me laissai encore toucher. Je n'eus qu'à me louer de lui pendant la traversée. Mais, hier matin, en mettant le pied sur le port de Marseille, son mauvais naturel a repris le dessus, et, en guise de remerciement et d'adieu, le drôle a disparu avec la valise que je lui avais confiée. Le plus volé, c'est encore lui, car, en dépit de ses soupçons éveillés par les soins tout particuliers dont il m'avait vu entourer ce colis, elle ne contenait aucune valeur, mais beaucoup de papiers de famille assez importants et qui me sont indispensables pour les affaires que je viens régler ici.

– Voilà donc le mot de l'énigme ! s'écria Valbergue, comme en aparté. Continuez, Monsieur, je vous prie.

– Je m'empressai de le signaler à la police. Diverses courses me retinrent toute la journée et une partie de la soirée à Marseille, et je n'ai pu en partir que ce matin. De sorte que Grivet, s'il a suivi la même voie, est en avance d'un jour sur moi. Je soupçonne, en effet, qu'il n'a pu venir si près d'ici sans se laisser tenter par le plaisir de revoir, ne fût-ce qu'un moment, certaine personne, fort peu intéressante d'ailleurs, qu'il laissa désolée à son départ. Il est possible, d'un autre côté, que je me trompe, qu'il n'ait songé qu'à passer la frontière au plus vite, que j'arrive trop tard par conséquent et que je ne revoie plus ce qu'il m'emporte.

– Détrompez-vous, Monsieur. Tout ce qu'il vous a volé va vous être rendu.

– Et par quel hasard ?

En ce moment on frappa à la porte du cabinet.

– Tenez ! dit Valbergue en souriant, je parierais que ce sont vos effets... Et il ajouta : – Entrez.

– Le même huissier parut et vint déposer sur le bureau du procureur une valise et un paquet de lettres.

– Vraiment, c’est merveilleux ! s’écria Lampardon. C’est à croire que quelque magicien s’en est mêlé. Et il avançait déjà le bras.

– – Un moment ! dit le magistrat en posant la main sur le paquet de lettres. Tous ces objets sont sous la main de la justice, qui ne peut pas s’en dessaisir ainsi, sans plus de formalité.

– Que me reste-t-il donc à faire ? demanda Lampardon.

– Il vous reste... Et changeant de ton : – Mon Dieu ! Monsieur, je vous dirai que ma conscience éprouve d’abord le besoin de se décharger d’un remords. En recevant votre carte, en vous voyant entrer, prévenu contre vous, je ne pouvais que vous mal juger. Tout aidait à mon erreur. Vous avez sans doute compris que ce Grivet, qui, à cette heure, est en prison, s’est affublé de votre nom et qu’il a abusé de cette correspondance découverte dans vos papiers pour tâcher d’extorquer quelque argent avant de fuir à l’étranger. Grâce à Dieu, il n’en a rien été. J’éprouve donc un vrai plaisir, Monsieur, à vous faire réparation, à reconnaître que vous êtes un parfait galant homme.

– Je suis très-honoré, Monsieur, de l’estime que vous voulez bien me témoigner.

– Maintenant, Monsieur, si pointilleux que puissent être vos sentiments de délicatesse et d’honneur chevaleresque, vous ne pouvez pas nier qu’il y ait eu. Comment dirai-je ?... Mettons une ébauche de roman, – de roman épistolaire tout au moins, entre Mademoiselle de Beaumont et vous ? Ces lettres sont là pour en témoigner, et ce sont des témoins que vous ne pouvez pas récuser. Or, je suis l’ami de la famille de Beaumont, et en cette qualité comme en celle de magistrat, les tentatives de maître Grivet m’ont mis forcément dans le secret de vos affaires. Voyons ! Monsieur, tenez-vous beaucoup à cette correspondance ? Quand je vous disais tout à l’heure que la justice ne pouvait pas vous la livrer sans formalité, j’exagérais un peu les choses : vous avez parfaitement le droit de la reprendre. Seulement voulez-vous me faire l’honneur de me traiter en ami ? voulez-vous la confier à ma loyauté ? c’est vous jurer que je n’en prendrai pas connaissance. Je me chargerais de la remettre à qui de droit, c’est-à-dire à une personne à qui vous rendriez par ce généreux abandon le repos de l’esprit, que cette brusque révélation lui a fait perdre.

– Quelle personne ? Mademoiselle de Beaumont sans doute ?

Valbergue hésita. – Oui, Monsieur, finit-il par dire.

– Et qu’a-t-elle à craindre ? Ces lettres sont revenues dans mes mains ; je ne les égarerai pas une seconde fois. Ceci me servira de leçon.

– Elle est mariée, Monsieur.

– Ah !... Et avec qui ?

– Avec le meilleur des hommes ! une âme généreuse. Quelqu’un qui vous ressemble, Monsieur Albert d’Auvray.

– Eh bien ! tant mieux !... Tant mieux, ma foi !... J’en suis enchanté. Mademoiselle de Beaumont ne méritait pas moins que cela, car c’était elle-même une belle âme.

– Mais il me semble, pour un amoureux, que vous en parlez d’un ton bien détaché. Car enfin, ce mariage..., quand on s’est aimé.

– Oh ! aimé. c’est-à-dire que nous avons cru.

Il s’arrêta et, comme s’il en eût trop dit et eût voulu s’assurer qu’on n’avait pu l’entendre, il tourna la tête à droite et à gauche.

– Ne craignez rien, Monsieur, dit Valbergue en souriant. Nous sommes entre amis. Celui qui vous écoute n’abusera pas de vos confidences.

– Eh bien ! soit ! vous m’inspirez une entière confiance. Vous êtes sans doute l’ami de M. d’Auvray en même temps que celui de sa femme. Je suis donc charmé de vous faire, à vous, Monsieur, ma confession générale. Je disais que nous avions cru nous aimer, et c’est la vérité. Nous étions deux enfants. Mademoiselle de Beaumont n’avait qu’une quinzaine d’années, et moi, Monsieur, bien que j’en eusse alors plus de vingt, j’avais été jusque-là si sévèrement tenu par ma famille, qu’en fait de galanterie, l’adolescent le plus naïf aurait pu me rendre des points. Aussi, ce que nous pouvions nous dire ou nous écrire est fort anodin. Notre correspondance est là pour en faire foi. C’est de la bonne prose d’écoliers qui n’en savent pas long en amour. Lisez-la, Monsieur. En mon nom comme au nom de Mademoiselle de Beaumont, je crois avoir le droit de vous y autoriser. Vous pouvez la lire, allez ! tout le monde pourrait la lire.

– Le soin cependant que vous avez pris de l’emporter avec vous, et de ne pas vous en séparer en revenant en France, ferait supposer.

– C’est qu’en effet, quand je partis, je comptais bien épouser au retour Mademoiselle de Beaumont. Aussi, je mis ses lettres avec mes papiers les plus précieux, auxquels je n’ai jamais touché pendant mon séjour à l’étranger. En les rapportant en France, je ne me suis plus souvenu que ces lettres fussent encore là, et pour cet oubli j’ai une bonne excuse : c’est qu’à mon arrivée à Pondichéry, j’ai trouvé, je ne dirai pas mieux que Mademoiselle de Beaumont, et que, dès lors, vous comprenez...

– Comment donc, Monsieur, vous êtes marié ?

– Mais sans doute, depuis quatre ans, avec une femme que j’adore, et qui m’a rendu père de trois enfants !

– Et vous comptez repartir ?...

– Pour l’Inde ? mais le plus vite possible ! Le temps de me défaire de tout ce que je possède ici, et je retourne là-bas au milieu des miens, dans ma nouvelle patrie ; j’agrandis mon exploitation...

Tout à coup, à un bruit qu’il entendit derrière lui, il se retourna et se leva : – Nous n’étions pas seuls, dit-il avec une nuance de colère et de reproche, vous m’avez trompé, Monsieur !

Albert avait poussé la porte qui le séparait du cabinet et il était entré.

– Monsieur d’Auvray, dit Valbergue présentant son ami à Lampardon.

– Je comprends... dit ce dernier en considérant Monsieur d’Auvray, debout et muet, et en cherchant à deviner ce qui se passait en lui.

– Monsieur, dit Albert en faisant un pas, vous êtes un noble caractère, une âme loyale... Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?...

– De grand cœur, Monsieur, s’écria Lampardon.

Cependant la situation restait difficile et ne pouvait se prolonger entre ces trois personnages, et Valbergue songea à la dénouer brusquement.

– Maintenant, dit-il en souriant, que chacun reprenne son bien. Voici, Monsieur. et il tendait la valise à Lampardon, – et voici, ajouta-t-il en remettant les lettres à Albert.

Mais Lampardon restait immobile. Un pli s’était creusé sur son front, et il suivait d’un œil inquiet le passage de sa correspondance des mains du magistrat aux mains d’Albert. Ce dernier devina sans doute ses scrupules, car il eut un sourire. Il prit sur le bureau une boîte d’allumettes qui s’y trouvait mêlée à des bâtons de cire à cacheter, et, tordant les lettres dans ses

doigts, il y mit le feu et les jeta dans la cheminée. Une seconde après, le paquet retombait en cendres.

– Êtes-vous satisfait, Monsieur ? demanda-t-il à Lampardon.

– Vous m’avez compris. Je vous remercie.

Et, saluant Monsieur d’Auvray et le procureur, il se retira.

– Tu sais, mon cher ami, dit Valbergue au moment où Albert prenait congé de lui, c’est comme ce matin : Si tu trouves une seconde édition de Madame d’Auvray...

VI

Albert rentrait chez lui, l’âme joyeuse, le cœur léger. Il songeait au bonheur qu’il aurait à revoir sa femme, à lui raconter l’heureuse issue de ce drame qui s’était d’abord présenté à lui sous des couleurs si sombres et si repoussantes. Il pouvait être sept heures, la nuit n’était pas encore tout à fait venue. Que d’événements depuis midi ! depuis l’instant où il avait reçu le billet du faux Lampardon ! Et, en ce court espace de temps, par quelle série de sensations pénibles il avait dû passer tour à tour ! Enfin, le poids de tous ces ennuis, cette montagne de soucis avait glissé de ses épaules. Son bonheur, un moment troublé, avait repris sa placidité souriante. Et il marchait allègrement.

Il traversa le salon qu’il fut étonné de trouver désert. Dans la salle à manger, vide aussi, le couvert était dressé. Il s’informa de ce qu’était devenue Madame d’Auvray.

– Madame est rentrée dans sa chambre après le départ de Monsieur, répondit la femme de chambre, et n’en est pas ressortie depuis.

Mû par un vague pressentiment de malheur, Albert courut à la chambre de sa femme, et là, en poussant la porte, il embrassa d’un seul coup d’œil le sinistre tableau qu’elle offrait : la lettre étalée sur le secrétaire, le verre vide sur une table, et Madame d’Auvray étendue sans vie sur un fauteuil.

Il s'élança vers elle, lui prit les mains qu'il sentit froides, se pencha sur son visage décoloré, sur sa bouche privée de respiration.

– Mon Dieu ! je l'ai tuée, s'écria-t-il, vite, des sels, du vinaigre, le docteur.

A ces cris, les domestiques accourus s'empressèrent d'aller chercher ce qu'il demandait.

Albert, agenouillé devant sa femme, couvrait de baisers et de larmes son corps inanimé. Ah ! comme il se reprochait à cette heure sa colère, ses soupçons blessants, ses dures paroles et les emportements de sa jalousie. Mais il n'était plus temps. Tout à coup, il crut sentir tressaillir dans les siennes les mains de Madame d'Auvray. Il leva les yeux. La couleur revenait à ses joues, son cœur recommençait à battre, sa poitrine à respirer. Quel retour, quelle aurore de joie radieuse ce fut pour l'âme d'Albert, plongée dans un abîme de douleurs !

Claire eut un mouvement lent de la tête, et ses paupières s'entr'ouvrirent. – Où suis-je ? murmura-t-elle d'une voix faible. Que s'est-il donc passé ?... Ah ! oui, ces lettres. Et ses yeux se refermèrent.

– Pardonne-moi ! s'écria Albert, pardonne-moi ! c'est moi, Albert. Ton Albert qui t'aime. Et comme en ce moment les domestiques rentraient : – Laissez-nous, dit-il, elle va mieux.

Les domestiques se retirèrent.

– Malheureuse ! dit-il, tu as donc voulu te tuer ?... Mais pensais-tu à l'horrible désespoir où tu me plongeais, à mes affreux remords ! Comme tu te vengeais atrocement d'un accès de mauvaise humeur que je n'avais pas su réprimer ! Et c'eût été irréparable !... Ainsi, c'est vrai, tu voulais t'empoisonner ? Tu as vidé ce flacon de laudanum que je laissais imprudemment traîner dans ce secrétaire. Heureusement, la dose était trop faible...

– Dites : malheureusement !...

– Tais-toi, ne parle pas ainsi !... Va, ce mauvais rêve est dissipé. Je sais tout. Je n'ai rien à te pardonner, rien à oublier. C'est moi au contraire qui dois implorer ton pardon.

Et, succinctement, il lui raconta ce qui s'était passé, l'arrestation de Pierre Grivet, l'entrevue de Valbergue et de Lampardon, leur conversation

dont il n'avait pas perdu un seul mot, la poignée de main qu'il avait échangée avec son ancien rival, et enfin la restitution des lettres.

– Et qu'en avez-vous fait ? demanda-t-elle.

– Je les ai brûlées.

– Sans les lire ?

– Sans les lire. Les explications de Monsieur Lampardon étaient plus que suffisantes ; on ne peut douter de la franchise et de la loyauté d'un tel homme.

– Mais alors, c'est donc vrai, vous m'aimez encore ?

– Encore, et toujours !

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

FIN

IMPRIMERIE
DU FORT-CARRÉ
SAINT-DIZIER
(HAUTE-MARNE).



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Romans dauphinois, par Léon Barracand,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6560060b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. PIERRETTE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
3. ROLLAND
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
4. MA COUSINE OLYMPE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
5. MADAME FLAMEREL
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI

7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
6. UN SORT
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
7. LES VACANCES DE MAXIME
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
8. M^{LLE} DE VALCOMBRE
9. LE PASSÉ DE CLAIRE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III

- 4. Chapitre IV
- 5. Chapitre V
- 6. Chapitre VI
- 10. À propos de cette édition numérique